HISTOIRE

DE

L'ÉTABLISSEMENT DES ARABES

DANS L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

SELON

LES DOCUMENTS FOURNIS PAR LES AUTEURS ARABES

ET NOTAMMENT PAR L'HISTOIRE DES BERBÈRES, D'IBN KHALDOUN

AVEC DEUX CARTES

BIBLIOTHÈQUE IMPRIMÉS

PAR

Ernest MERCIER

INTERPRÈTE TRADUCTEUR ASSERMENTÉ

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

ET DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE CONSTANTINE.

CONSTANTINE

CHEZ L. MARLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

ALGER

JUILLET-SAINT-LAGER, LIBRAIRE.

PARIS

CHALLAMEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

A

L'HISTOIRE DE L'ÉTABLISSEMENT DES ARABES

DANS L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

MM.

Abd el Kerim ben Badis, interprète militaire, à Constantine.

Ahmed ben Mohammed, interprète judiciaire, à Fort-National.

Alphandery, conseiller général, à Alger.

Bandel, conducteur des Ponts et Chaussées, à Constantine.

Barbier, capitaine, adjoint au bureau arabe de Constantine.

Battandier, président de la Société archéologique de Constantine.

Bernard, notaire, à Sétif.

Blanc (Paul), conseiller général, à Alger.

Boissière, inspecteur d'Académie, à Alger.

Boissonnet (général), à Paris.

Bonnan (Jacob), interprète judiciaire, à Souk-Ahras.

MM.

Boullay, conseiller à la Cour, à Alger.

Boyer (Georges), receveur des Contributions, à Tenès.

Bordet, avocat-défenseur, à Alger.

Brunache (Désiré), négociant, à Constantine.

Brunon, colonel du génie, à Montpellier.

Bullad, interprète militaire, à Aumale.

Cadoz, principal clerc, à Mascara.

Carcopino (Pascal), principal du Collége de Miliana.

Causse, interprète judiciaire, à Bône.

Cazeaurang, juge d'instruction, à Philippeville.

Cercle civil de Constantine.

Cercle militaire de Tebessa.

Chabassière (Jules), géomètre, aux Ouled-Rahmoun.

Chabaud-Latour (baron de), à Latour, près de Montbéliard.

Chambige, notaire, à Constantine.

Chambre de Commerce de Constantine.

Chassiz, secrétaire de l'Etat-Civil, à Mostaganem.

Claris, propriétaire, à Constantine.

Clerc, interprète principal de l'armée, à Oran.

Cornebois (Mlle Marie), à Constantine.

Crémieux, avocat, représentant du Peuple à l'Assemblée nationale, à Paris.

Creuly (général), à Paris.

Cucuel (Mlle Mathilde), à Montbéliard.

Delmarès, architecte, conseiller municipal, à Constantine.

Delpech, interprète judiciaire, à l'Alma.

MM.

DEMOLIN, pharmacien, à Constantine.

DEMOLY, ingénieur, conseiller général, à Alger.

Département de Constantine.

DESSOLIERS, conseiller général, à Alger.

DIDIER, capitaine, chef du bureau arabe de Djidjeli.

FAIDHERBE (général), à Paris.

FALLOT-MÉGNIN (Mme Marie), à Montbéliard.

FARAY, capitaine, chef du bureau arabe de Souk-Ahras.

FÉRAUD, conseiller général, à Alger.

FLEURY, conseiller général, maire de Hennaya (Tlemcen).

FLOGNY DE FLOGNY (général), à Tlemcen.

FRESCHEVILLE (DE), Compagnie génevoise, à Sétif.

GALLAND (DE), chef de bataillon au 54e de ligne, à Compiègne.

GALTIER, interprète militaire à Aflou (Djebel-Amour), département d'Alger.

GASTU, conseiller général, à Alger.

GIOVANONI, interprète judiciaire, à Tenès.

GIVODAN, avoué-défenseur, à Constantine.

GOBEL, conseiller général, à Aumale.

GOUJON, interprète militaire, à Boghar.

GOUTAN, interprète militaire, à Laghouat.

GOZLAN, interprète judiciaire, à Blida.

GUÉRIN (Edouard), interprète militaire, à Orléansville.

GUICHARD (général), à Sétif.

GUILLAUME, propriétaire, à Bordj-Bouïra, département d'Alger.

MM.

Guin, interprète militaire, à Miliana.

Hinglais, principal du collége de Constantine.

Huber, à la Direction générale des affaires civiles et financières, à Alger.

Hugenard (Dr), médecin aide-major à Tizi-Ouzou.

Illouz, traducteur assermenté à Oran.

Isaac (Emile), négociant à Constantine.

Janlin, interprète militaire à Mostaganem.

Jauffret-Berthelot, secrétaire du Parquet, à Alger.

Jaupois, maire, chevalier de la Légion d'honneur, à Tiharet.

Jean (Louis-Jean), procureur de la République, à Nouméa (Nouvelle-Calédonie).

Jean (Adolphe), syndic et arbitre de commerce, à Constantine.

Jean (Pal), négociant, à Djidjeli.

Jeanmaire, pasteur, à Sainte-Suzanne, près de Montbéliard.

Jobert (Constantin), juge au Tribunal d'Oran.

Joly, greffier de la Justice-de-Paix, à Alger.

Journal l'*Indépendant,* Echo de Constantine.

Lac de Bosredon, capitaine, chef du bureau arabe de Tebessa.

Lahiteau, entrepreneur, à Constantine.

Lalance (Charles), à Montbéliard.

Lavie (Pierre), président du Tribunal de commerce de Constantine.

Lecomte, chef d'escadron en retraite, à Montbéliard.

Lefèvre, interprète judiciaire, à Constantine.

MM.

Lelièvre, conseiller général, à Alger.

Lennuyeux, capitaine d'artillerie à la Division de Constantine.

L'Épée, fabricant d'horlogerie, à Sainte-Suzanne, près de Montbéliard.

Le Roux, lieutenant-colonel de cavalerie en retraite, à Bône.

Leroux, conseiller général, à Alger.

Levy (Isaac), interprète militaire, à Ammi-Moussa

Loverdo (de), général de brigade, à Médéa.

Luc, adjoint au maire de Constantine.

Machuel, professeur d'arabe au Lycée d'Alger.

Magnier, receveur municipal, à Aumale.

Mairie de Constantine.

Malglaive (de), conseiller général, à Alger.

Malher, capitaine, chef du bureau arabe de Mascara.

Mallarmé, avocat, à Alger.

Mangiavacchi, maire d'Aïn-Meçaoud, près de Sétif

Marcou, principal clerc de défenseur, à Constantine.

Marnat, contrôleur des Contributions, à Constantine.

Marty, fabricant d'horlogerie à Sochaux, près de Montbéliard.

Mélix, capitaine, chef du bureau arabe de Batna.

Méquillet (Mlle), à Héricourt.

Mercier, receveur municipal, à Alger.

Mercier (Gustave), pharmacien, à Aumale.

Meyer, interprète militaire, à Bône.

MM.

MICHEL (Charles), négociant, vice-consul d'Espagne, à La Rochelle.

MICHEL (Louis), consul des Pays-Bas. à La Rochelle.

MONGELLAS, conseiller général, à Alger.

MONGIN, receveur des postes, à Tenès.

MONNEREAU (Dr), commissaire civil, à Palestro.

MOREL (Mlle Rosalie), à Montbéliard.

NOBLOT, propriétaire, à Héricourt.

NOUVION, préfet du département d'Oran.

NICOLAÏ, employé des Télégraphes, à Constantine.

NICOLAS (Marius), compositeur-typographe, à Bône.

OSMONT, général de division, à Oran.

PAGÈS, conseiller général, à Alger.

PATORNI, interprète militaire, à Fort-National.

PERCHERON, agriculteur, à Constantine.

PETIAUX, capitaine au bureau arabe de Guelma.

PILARD, interprète militaire.

POURCHOT (Mlle), à Montbéliard.

PUGENS (Oscar), conseiller général, à Guelma.

RASCOUAILLE, chef du bureau civil de la Division de Constantine.

RAVIX, propriétaire, à Blida.

RAYNAL DE TISSONIÈRE, secrétaire de la Sous-Préfecture de Mascara.

REBOUD, médecin-major au 3e tirailleurs, à Constantine.

RECCO (Augustin), entrepreneur, à Djidjeli.

RICHET, conseiller à la Cour, à Alger.

ROBE, avocat à la Cour, conseiller général, à Alger.

MM.

ROBERT, interprète militaire, titulaire de 2e classe, à Mascara.

SALVE (DE), recteur de l'Académie d'Alger.

SARTOR, avocat, à Oran.

SAUVAIRE, interprète judiciaire, professeur et examinateur d'arabe, à Constantine.

SCAPARONE (Angelo), pharmacien, à Constantine.

SCHERB, pasteur, à Constantine.

SECOURGEON, défenseur, à Oran.

SÉJOURNÉ, officier d'administration, à Constantine

SERGENT, capitaine, chef du bureau arabe de Miliana.

Société archéologique de Constantine.

SOHN (Edouard), interprète judiciaire, à Relizane.

SONNECK, interprète militaire, à Bou-Sâada.

STYX (Mme), à Montbéliard.

TAUCHON (Charles), interprète militaire, à Batna.

TEMIME (Jules), interprète judiciaire, à Jemmapes.

TERRAYL, gérant du Cercle civil d'Aumale.

TOUTAIN, sous-préfet, à Philippeville.

TRACQUI (Auguste), interprète judiciaire, à El-Arrouch.

TRUMELET, colonel, commandant la subdivision d'Aumale.

VARIGAULT, capitaine, chef du bureau arabe de Cherchel.

VAYSSETTES, interprète traducteur assermenté, à Constantine.

VILLOT, capitaine, commandant supérieur à Aïn-Beïda.

MM.

VINET (Jules), propriétaire, à Constantine.

VITAL (Dr), médecin principal en retraite.

WETZEL (Me Luc), à Montbéliard.

WULF (DE), chef de bataillon du génie, à Porquerolles.

ZACCONE (P.), capitaine, chef du bureau arabe de M'sila.

PRÉFACE.

La conquête de l'Algérie n'a pas eu seulement pour résultat de donner à la France une colonie appelée au plus grand avenir : elle a ouvert l'Afrique septentrionale à la science. La géographie, l'histoire, l'ethnographie du pays, jusqu'alors ignorées, vagues ou enveloppées des voiles trompeurs de la tradition, n'ont cessé, depuis cette époque, d'acquérir une forme précise et toute nouvelle, car l'édifice entier était à reconstruire. La linguistique et l'anthropologie ont aussi offert un vaste champ aux études des spécialistes, dont les efforts ont amené d'abondantes et précieuses découvertes. Ainsi, le vieux continent africain, qui s'offrait à nos pères comme un sphinx impénétrable, se voit arracher, un à un,

tous ses secrets par les chercheurs qui l'attaquent à la fois au nord, à l'ouest et au sud. C'est avec une patriotique satisfaction que nous devons constater combien grande est la part de la France dans cette noble entreprise.

Aux recherches historiques et géographiques commencées, il y a trente ans, par MM. Hase, Walcknaër, Dureau de la Malle, Renou, Carette, continuées par MM. Berbrugger, Mac-Carthy, Vivien de Saint-Martin, etc., dont les efforts se sont plus spécialement portés sur la période antique, ont succédé les patients travaux de M. le baron de Slane, qui a corrigé et traduit les textes que nous possédons des écrits des historiens arabes du moyen-âge, et parmi eux l'*Histoire des Berbères,* d'Ibn Khaldoun. Cet important ouvrage, dont la traduction, enrichie de notes et suivie d'extraits d'En Noueïri et d'Ibn Abd el Hakem, ne tient pas moins de quatre volumes de 600 pages in-8°, embrasse l'histoire de l'Afrique septentrionale depuis la conquête arabe (660) jusqu'à la fin du XIVe siècle.

Les documents commencent donc à s'amasser, et c'est pour la période la moins éloignée de nous qu'ils font le plus défaut, ce qui aurait grandement lieu de surprendre, si l'histoire locale ne nous fournissait l'explication de ce fait, par la

déchéance politique et morale qui a été, pour le pays, la conséquence de l'invasion arabe hilalienne.

En attendant que ces éléments soient coordonnés pour former une histoire complète de l'Afrique septentrionale, — ce qui ne peut tarder, — il est un point bien important à tous égards, que nos données actuelles permettent d'éclaircir, c'est la transformation de l'Afrique berbère en Afrique arabe. Pour cela, il faut préciser l'époque ou les époques auxquelles l'élément arabe s'est introduit dans le pays, suivre la marche des envahisseurs, indiquer la résistance qu'ils ont rencontrée de la part des autochthones, et, enfin, reconnaître de quelle façon ils se sont plus particulièrement groupés, dans quelles proportions ils se sont mêlés aux indigènes et quelles sont les places qu'ils occupent aujourd'hui. Ce programme est entièrement réalisable maintenant, et il n'est pas nécessaire de faire ressortir le double avantage scientifique et pratique qui doit en résulter pour nous.

Là est le point capital de l'histoire moderne de l'Afrique du Nord, et c'est par suite de l'ignorance absolue où nous avons été, jusqu'à présent, des conditions dans lesquelles s'est opéré ce mouvement ethnographique, que nous avons dépouillé

le peuple aborigène ou berbère de la grande part qui lui revient dans les événements du moyen-âge, pour l'attribuer aux Arabes. Or, l'*arabisation* de l'Afrique a eu deux phases bien distinctes : la première est la conquête du VIIe siècle, conquête et non invasion, suivie d'une occupation restreinte de cette lointaine colonie du khalifat, conquête brillante mais précaire, car, après avoir perdu successivement l'Espagne et l'ouest de l'Afrique, les Arabes durent abandonner définitivement le pays, où ils ne s'étaient maintenus pendant deux siècles qu'au prix des plus grands sacrifices. Alors, l'Afrique septentrionale, la *Berbérie,* qui n'avait cessé de rester berbère, n'ayant adopté de ses dominateurs que leur religion, recouvra son autonomie et la conserva jusqu'à ce que le pays, déchiré par l'anarchie, devint la proie d'une poignée de Turcs audacieux, c'est-à-dire jusqu'au XVIe siècle. La seconde phase est l'immigration hilalienne du milieu du XIe siècle, qui a, pour ainsi dire seule, introduit la race arabe, comme élément peuplant, en Afrique. Ce ne fut pas une conquête, mais l'arrivée d'une population venue d'Orient à la suite de causes déterminées, obligée d'abord, malgré sa masse, de stationner dans les contrées du sud-est, puis, continuant insensiblement sa marche vers l'Occident, s'insinuant au

milieu du peuple aborigène, pénétrant par groupes dans les vallées du nord, et finissant, avec l'œuvre des siècles, par être mélangée assez intimement à la race berbère pour lui imposer ses mœurs et sa langue et donner à l'ensemble du pays la physionomie qu'il a maintenant. — La connaissance précise de ces deux faits, nous le répétons, est la clef qui permettra d'assigner leur juste valeur aux événements de l'histoire moderne de l'Afrique septentrionale, et d'apprécier d'une façon exacte son ethnographie.

Avant la correction des textes de l'ouvrage d'Ibn Khaldoun et leur traduction par M. de Slane, il était totalement impossible de distinguer ces deux points capitaux de l'histoire de l'Afrique, car les autres auteurs arabes, ou bien, ne parlent pas de l'immigration hilalienne, parce qu'ils sont antérieurs à ce grand événement ethnographique, ou s'expriment à son égard d'une façon si confuse qu'il est impossible d'en retrouver l'origine et d'en suivre les développements. Ibn Khaldoun, au contraire, donne parallélement à l'historique des tribus berbères, celui des tribus arabes, et son ouvrage est une véritable mine de précieux renseignements. Malheureusement, l'historien a subi l'influence littéraire de son temps, bien qu'à un moindre degré que ses contemporains, et son

livre pèche par le plan. En donnant séparément les annales de chaque tribu, il enlève à son histoire l'unité de vues et l'ensemble indispensables, brise toute chaîne chronologique, et est forcé de tomber dans des redites fastidieuses. L'abondance de noms propres étranges pour des Européens achève de détourner de ce livre les travailleurs les plus résolus.

Pour extraire de cet ouvrage les trésors qu'il renferme, nous avons dû classer dans un ordre chronologique tous les faits, les émonder des détails inutiles, souvent même les corriger les uns par les autres, travail long et pénible ; mais le résultat a dépassé nos espérances. Complétant alors les renseignements fournis par Ibn Khaldoun par ceux légués par les autres auteurs arabes, tels que El Kaïrouani, En Noueïri, El Bekri, l'Edrisi, Ibn Hammad, El Marrakchi, l'iman Et Tensi, le Kartas, le Baïane, etc., nous avons obtenu, sans lacunes, l'histoire de l'Afrique septentrionale pendant une longue période.

C'est dans ce travail préparatoire que nous puisons aujourd'hui les matériaux de l'*Histoire de l'établissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*. Notre but, en écrivant cet essai, a été de faire ce que nous avons dit plus haut : *l'historique de la transformation de l'Afrique berbère en Afrique*

arabe : c'est pourquoi nous n'avons reproduit, des évènements appartenant à l'histoire, que ce qui était absolument nécessaire pour servir de cadre au mouvement ethnographique. C'est dans le même but que ce travail est divisé en deux parties, dont la première n'est qu'une rapide revue des évènements qui ont précédé l'immigration hilalienne, et la seconde, le récit plus détaillé des faits auxquels les Arabes ont été mêlés dans leur nouvelle patrie, où nous les suivons pas à pas. Enfin, nous donnons, dans une série de tableaux, les derniers cantonnements occupés par les tribus hilaliennes à l'époque où s'arrête l'ouvrage d'Ibn Khaldoun ; et, si la plupart se sont plus ou moins subdivisées depuis, il est à remarquer, qu'en général, on les rencontre encore, de nos jours, dans les mêmes localités. Il est donc possible au chercheur, en s'aidant de quelques renseignements accessoires, pris sur place, de retrouver l'origine d'un grand nombre de tribus d'Algérie et de faire la part relative de l'élément berbère et de l'élément arabe.

Pour aider à l'intelligence des situations géographiques et permettre de suivre la marche des envahisseurs, nous avons joint à ce livre deux cartes, réductions de celle de M. Nau de Champlouis *(le Nord de l'Afrique dans l'antiquité)* ; la

première indique la position des tribus berbères avant l'invasion hilalienne ; la seconde marque la place que les Arabes ont prise après plusieurs siècles de séjour dans le pays, et qu'ils occupent en grande partie maintenant.

Constantine, 20 mai 1875.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

Description et limites. — Situation géographique. — Montagnes. — Zônes : le Tel, les Hauts-Plateaux, le Désert. — Système des eaux, divisé en trois versants : rivières du versant méditerranéen, rivières du versant océanien, rivières du versant intérieur. — Lacs. — Divisions adoptées par les Arabes : Ifrikïa, Mag'reb-el-Aouçat, Mag'reb-el-Akça et Sah'ara, le tout réuni sous le terme générique de Mag'reb.

Le pays dont nous allons retracer une partie de l'histoire en étudiant et en suivant pas à pas l'établissement de la race arabe sur son sol, est la partie du continent africain qui s'étend depuis la limite occidentale de l'Egypte jusqu'à l'Océan ; cette vaste contrée a reçu généralement le nom d'Afrique septentrionale, et cela, à l'exclusion de l'Egypte, qui, par sa situation et son histoire, s'est toujours rattachée à l'Orient. Les Arabes, l'appréciant de la même manière, l'ont appelée *Mag'reb* (1), c'est-à-dire Occident, désignation

(1) Tout en observant, pour la transcription en français des mots arabes, l'orthographe adoptée par la Commission scientifique, nous

que nous emploierons souvent dans le cours de cet ouvrage.

L'Afrique septentrionale, ou Mag'reb, est bornée : au nord, par la mer Méditerranée ; à l'est, par l'Egypte ; au sud, par la partie du Sahara ou Grand-Désert voisine du Soudan ; et à l'ouest, par l'Océan Atlantique. Sa situation géographique est comprise entre les 24° et 37° de latitude nord, et les 25° de longitude orientale et 19° de longitude occidentale (1).

Les côtes de l'Afrique septentrionale se projettent d'une façon irrégulière sur la Méditerranée : du 31° de latitude, en partant de l'Egypte, elles atteignent, au sommet de la Kyrénaïque, le 33°, puis retombent brusquement, au fond de la Grande-Syrte, au 30°. De là, la côte se dirige assez régulièrement au N.-O. jusqu'au fond de la Petite-Syrte (34°), d'où elle s'élève perpendiculairement au nord et dépasse au sommet de la Tunisie le 37°. Elle suit alors une direction O.-S.-O. assez régulière, puis s'élève de nouveau, au détroit de Gibraltar, jusqu'au 36°.

Le littoral de l'Océan s'étend au S.-S.-O., depuis le 8° de longitude ouest jusqu'au 19°.

rendrons par un *g'* la lettre *r'aïne* (*r* très-grasseyé), chaque fois qu'elle se rencontrera avec le *ra* (*r* sec), car dans ce cas sa prononciation la rapproche du *g*.

(1) Se reporter aux cartes à la fin du volume.

Des écarts si considérables de latitude produisent, pour le littoral africain, des différences notables dans les conditions physiques, tant au point de vue de la végétation et du climat que de la constitution géoplastique. Dans la région comprise entre la Petite-Syrte et l'Océan, s'étend une chaîne de montagnes plus ou moins élevées, appelées en terme général l'Atlas (1). La partie la plus haute de cette chaîne se trouve dans l'empire actuel de Maroc, entre le 6° de longitude ouest et le 32° de latitude. De là, l'Atlas rayonne dans toutes les directions, couvrant le Maroc d'un véritable réseau montagneux ; puis, il se prolonge vers l'est, parallèlement à la côte, pour finir au littoral oriental de la Tunisie.

Les groupes principaux de ces chaînes sont :

1° Les montagnes du *Grand-Atlas* marocain, notamment le *Djebel-Hentata*, d'une altitude de 3,500^{m} et dont les sommets sont couverts de neiges éternelles ;

2° Le *Djebel-Ouarensenis* (2,000^{m}), en Algérie, sur la ligne du méridien de Paris ;

3° Le *Djebel-Djerdjera* (2,300^{m}), la Grande-Kabylie actuelle ;

(1) Ce nom, qui nous a été transmis par les Grecs, est peut-être, comme le pensent certains auteurs, une corruption du berbère *adrar*, pluriel *idraren*, qui signifie montagne.

4° Le *Djebel-Aourès* (2,500^{m}), au midi de Constantine ;

5° Le *Djebel-Amour* (2,000^{m}), dans la province d'Alger, au midi du Ouarensenis.

Toute cette région montagneuse, entrecoupée de vallées et de plateaux sillonnés par des rivières, jouit d'un climat tempéré et d'une fertilité proverbiale. Les indigènes, peut-être d'après les Romains, lui ont donné le nom de *Tel*. Ce Tel, qui, pour l'Algérie et la Tunisie, ne dépasse guère, au midi, le 35° de latitude, s'avance dans le Maroc jusqu'au-delà du 29°, c'est-à-dire au point où finissent les dernières chaînes du Grand-Atlas. Dans la région moyenne de la Barbarie, soit dans ce qui forme actuellement l'Afrique française, la région telienne (1) aboutit, au sud, à une ligne de *hauts-plateaux* arides dont l'altitude varie entre 600 et 1,200 mètres. Le Djebel-Amour, au midi du Ouarensenis, en marque le sommet. Au-delà, le pays s'abaisse graduellement vers le sud et l'est, ce qui donne lieu, dans cette dernière direction, à une série de bas-fonds reliés par des cours d'eau aboutissant aux lacs Melr'ir et du Djerid, près du golfe de la Petite-Syrte. Cette ligne de bas-fonds qui sépare le Tel du Désert est parsemée d'oasis produisant le palmier : c'est la *région dactylifère*.

(1) Nous continuerons à employer ce terme caractéristique de *Tel*.

Au sud du Tel marocain, la pente des terrains est à l'ouest. La région dactylifère y est, du reste, beaucoup plus méridionale.

Au-delà de la ligne des oasis s'étend le *Sahara* ou *Grand-Désert*, vaste contrée généralement aride, entrecoupée de chaînes montagneuses, de vallées, de plateaux desséchés et de dunes de sable, le tout traversé par quelques dépressions formant vallées, dont les unes s'abaissent vers le Soudan, et les autres se dirigent au nord pour rejoindre les lacs Melr'ir et du Djerid. Les vallées et certaines parties des montagnes sont seules habitées (1).

Les pays situés à l'est de la Barbarie proprement dite, c'est-à-dire la Tripolitaine et la Kyrénaïque, subissent les conséquences physiques de la latitude qu'ils occupent. Ainsi, sur tout le littoral des Syrtes, le Tel est très-étroit ; le Désert est, pour ainsi dire, baigné par la Méditerranée, et les villes de la côte sont de véritables oasis.

Les principales montagnes de cette région sont :

Le *Djebel-R'ariane* et le *Djebel-Nefouça*, au sud

(1) Le Grand-Désert ne répond donc nullement à l'idée que les anciens et les poètes nous ont transmise, en la rendant par cette métaphore : « Une mer de sable parsemée d'îles de verdure. » Strabon l'a comparé à « une peau de panthère dont les mouchetures sont formées par les oasis. »

de Tripoli. Cette dernière chaîne, peu élevée, du reste, aboutit au plateau aride de *Hammada*, lequel s'étend, dans la direction du sud, jusqu'au 28°. Au-delà des pentes méridionales de ce plateau, on rencontre une région d'oasis constituant le *Fezzane*.

Le littoral de la Kyrénaïque est bordé de collines qui forment les pentes d'un plateau semblable à celui de Hammada, mais moins étendu. Quelques oasis se trouvent au sud de ce plateau ; puis, ce ne sont plus que des sables correspondant au Grand-Désert de Libye.

Les cours d'eau de l'Afrique septentrionale sont nombreux dans la région telienne de la Barbarie, mais généralement peu importants : ce sont des ruisseaux transformés en torrents pendant les pluies d'hiver, mais dont le lit est souvent à sec en été. Dans le Maroc, cependant, quelques rivières qui descendent du Grand-Atlas sont presque dignes du nom de fleuves. Ces cours d'eau sont divisés en trois versants principaux : celui de la Méditerranée, celui de l'Océan et celui du Sahara.

Les principales rivières du versant méditerranéen sont, en partant de l'est :

1° L'*Ouad-Souf-Djin* et l'*Ouad-Zemzem*, descendant du Djebel-R'ariane et du plateau de

Hammada et venant former le marais situé au-dessous de Mesrata, sur le littoral de la Grande-Syrte ;

2° L'*Ouad-Medjerda*, qui recueille les eaux du versant oriental de l'Aourès et vient déboucher dans le golfe de Karthage, au sommet de la Tunisie ;

3° L'*Ouad-el-Kebir*, dont la source est auprès de Constantine et l'embouchure à l'ouest du cap Bougarone ;

4° L'*Ouad-Sahel*, qui contourne le pâté montagneux du Djerdjera et débouche dans le golfe de Bougie ;

5° L'*Ouad-Isser*, à l'ouest du Djerdjera ;

6° Le *Chelif*, descendant du versant nord du Djebel-Amour et du Ouarensenis, courant ensuite parallèlement à la côte, de l'est à l'ouest, et allant se jeter dans la mer à l'extrémité orientale du golfe d'Arzeu ;

7° L'*Ouad-el-Hammam* et la *Mekerra*, se réunissant pour former le marais de la *Maktâ*, au fond du golfe d'Arzeu ;

8° La *Tafna*, descendant des montagnes de Tlemcen et se jetant dans la mer au nord de cette ville ;

9° La *Moulouïa*, qui recueille les eaux du versant est de l'Atlas marocain, et dont l'embouchure se trouve près de la limite ouest de l'Algérie.

Celles du versant océanien sont :

1° L'*Ouad-el-Kous*, qui se jette dans la mer près d'El-Araïche ;

2° Le *Sebou*, descendant du versant nord-ouest de l'Atlas ;

3° Le *Bou-Regreg*, voisin du précédent, ayant son embouchure à Salé ;

4° L'*Ouad-Oum-er-Rebïa*, grande rivière recueillant les eaux du versant occidental du Grand-Atlas et débouchant à Azemmor ;

5° Le *Tensift*, voisin et au midi du précédent ;

6° L'*Ouad-Sous*, qui coule entre les deux chaînes principales du Grand-Atlas ;

7° L'*Ouad-Noun*, près du cap de ce nom ;

8° Et enfin, l'*Ouad-Draâ*, le plus grand des fleuves de l'Afrique ; il descend du Grand-Atlas directement au sud, puis tourne à l'ouest et va se jeter dans l'Océan vis-à-vis l'archipel des Canaries.

Les cours d'eau du versant intérieur sont :

1° L'*Ouad-Djedi*, qui prend naissance au midi du Djebel-Amour, court ensuite vers l'est, parallèlement au Tel, et va se perdre aux environs du lac Melr'ir ;

2° L'*Ouad-Mïa*, et 3° l'*Ouad-Ir'arg'ar*, venant, tous deux, de l'extrême sud et concourant à former la vallée de l'*Ouad-R'ir*, qui se termine au lac Melr'ir ;

4° L'*Ouad-Guir*, descendant des hauts-plateaux pour se perdre, au sud, dans les sables de l'oasis de Touat ;

5° Et enfin l'*Ouad-Ziz*, qui vient de l'Atlas marocain et disparaît aux environs de l'oasis de Tafilalat.

Les lacs de l'Afrique septentrionale sont peu nombreux et peu considérables. *Les principaux sont :*

1° Le *chot' du Djerid*, au sud de la Tunisie ;

2° Le *Melr'ir*, à l'ouest du précédent ;

3° La *sebkha du Gourara*, à l'est du cours inférieur de l'Ouad-Guir ;

4° La *sebkha de Daoura*, près de Tafilalat.

On compte aussi quelques marais, parmi lesquels nous citerons la *sebkha de Zar'ez*, dans le Hod'na, et les *chot' Cherk'i* et *R'arbi*, dans les hauts-plateaux. Ce sont de vastes dépressions, avec des berges à pic, et dont le fond est plus ou moins marécageux, selon l'époque de l'année.

Tels sont les principaux traits physiques et géographiques de l'Afrique septentrionale.

Les Arabes, nous l'avons dit, ont appliqué à ce pays le terme générique de *Mag'reb*, qu'ils ont ensuite divisé de la manière suivante :

1° *Ifrikïa*, comprenant le pays qui s'étend depuis l'Egypte jusqu'au méridien de Bougie, c'est-

à-dire : le *pays de Barka* ou *Kyrénaïque* (1), la *Tripolitaine*, la *Tunisie* et la *province de Constantine ;*

2° *Mag'reb-el-Aouçôt*, ou *central*, depuis la limite occidentale de l'Ifrikïa jusqu'à la rivière Moulouïa ;

3° *Mag'reb-el-Akça*, ou *extrême*, Mag'reb proprement dit ; de la Moulouïa à l'Océan ;

4° *Sah'ara*, tout le Désert, en comprenant le *Fezzane*, au sud de la Tripolitaine.

Nous emploierons généralement ces désignations.

(1) Le pays de Barka a le plus généralement formé une division à part.

CHAPITRE II.

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE AVANT LA CONQUÊTE ARABE.

1100 ENVIRON AVANT J.-C. — 640 APRÈS J.-C.

Colonies phéniciennes en Afrique. — Premières notions des Grecs sur la Libye. Hérodote. — Première guerre punique. — Divisions géographiques adoptées par les Romains. — Deuxième et troisième guerres puniques. — Usurpation de Jugurtha. — Juba l'Ancien. — La Numidie, puis la Mauritanie césarienne provinces romaines. — Révolte des Gétules. — Expédition de Balbus en Phazanie. — Nouvelles révoltes. — La Mauritanie tingitane province romaine. — Nouvelles divisions géographiques. — Colonisation romaine. — Révoltes des Indigènes. — Expédition de Maximien Hercule ; ses suites. — Les Donatistes. — Révolte de Firmus. — Révolte de Gildon. — Anarchie générale. — Les Vandales s'établissent en Afrique. — Victoires de Bélizaire ; restauration byzantine. — Révoltes des Indigènes. — Situation de l'Afrique au commencement du VIIe siècle.

L'incertitude la plus grande règne sur les premiers temps de l'histoire de l'Afrique septentrionale, les documents que nous a transmis l'antiquité à ce sujet étant à peu près nuls jusque vers Hérodote (Ve siècle avant notre ère). L'on sait cependant que, dès le XIIe siècle (av. J.-C.), les Phéniciens avaient déjà exploré le rivage de l'Afrique et s'étaient avancés très-probablement jus-

qu'au-delà du Détroit (1). Pour assurer leurs relations commerciales, les navigateurs puniques établirent d'abord des stations dans les endroits propices du littoral africain ; bientôt ces comptoirs prirent une grande importance et devinrent de véritables colonies soumises à la suzeraineté de Tyr et de Sidon, mais exerçant une autorité presque indépendante que reconnaissaient, dans une certaine mesure, les Indigènes leurs voisins. Ainsi se fondèrent Leptis *(Lebida)*, Hadrumet *(Souça)*, Utique, Tunès *(Tunis)*, Hippo-Zarytos *(Benzert)*, et Karthage, dont l'établissement remonte à 913 ou 914 (2), et qui devint la capitale des possessions phéniciennes en Afrique. Son influence ne tarda pas à s'étendre à l'Occident : de nouvelles stations furent créées à Djidjel *(Djidjeli)*, Saldœ *(Bougie)*, Yol *(Cherchel)*, Kartenna *(Ténès)*, Tingis *(Tanger)*, etc., et enfin, entre le VIe et le Ve siècle, les Phéniciens, sous la conduite de l'amiral Hannon, franchirent le Détroit et s'avancèrent jusqu'à « la Corne-du-Midi, » (probablement la pointe du golfe de Guinée), en répartissant le long du littoral africain de l'Océan les colons qu'ils avaient emmenés. Ce hardi voyage ne devait être renouvelé que deux mille ans plus tard par les Portugais (en 1462).

(1) Diodore de Sicile.
(2) Selon M. Movers.

Quelle était alors la situation politique et sociale des Indigènes de l'Afrique ? Quels furent leur attitude et leurs rapports vis-à-vis des Phéniciens établis chez eux ? Il est impossible de répondre à cette double question autrement que par des hypothèses. L'origine même de la population indigène, qui probablement a été formée de plusieurs éléments très-divers, est indécise (1). Nous nous bornerons donc à dire que l'autorité des Phéniciens, étendue dans un certain rayon autour de leurs établissements, ne semble pas avoir pénétré profondément dans l'intérieur, car, à l'époque des guerres puniques, on verra les Indigènes, obéissant à leurs rois, d'abord assister à la lutte en spectateurs indifférents, puis prendre parti tantôt pour et tantôt contre leurs hôtes.

La fondation de la colonie de Kyrène par les Grecs dans le cours du VIe siècle (av. J.-C.), donna à l'antiquité les premières notions précises sur l'Afrique septentrionale, qui reçut alors le nom de Libye. C'était, en effet, un système politique chez les Phéniciens de ne fournir aucun renseignement sur la situation de leurs colonies et les découvertes de leurs marines. Enfin, vers 420, Hérodote écrit son grand ouvrage dans lequel il donne sur la partie orientale de l'Afrique du nord des détails nombreux et assez précis qui seront

(1) Voir notre appendice : *Notes sur l'origine du peuple berbère.*

reproduits par presque tous ses successeurs. Pour lui, la Lybie comprend « le territoire situé entre « l'Egypte et le promontoire de Soleïs (sans doute « le cap Cantin) ; elle est habitée par les Libyens « et un grand nombre de peuples libyques et aussi « par des colonies grecques et phéniciennes éta- « blies sur le littoral..... » L'écrivain grec décrit avec minutie les côtes de la Kyrénaïque et des Syrtes et donne les noms défigurés de nombreuses tribus, parmi lesquelles nous citerons les *Nasamons,* renommés comme pirates, les *Psylles,* charmeurs de serpents, les *Lotophages,* mangeurs du fruit du lotus, etc. Au-delà de Karthage, ville dont il ne parle pas spécialement, Hérodote sait qu'il existe un pays boisé habité par les Maxyes, et plus loin une très-haute montagne fabuleuse appelée « Atlas » et dont les habitants se nomment *Atlantes*. Enfin, il donne comme occupant le sud diverses peuplades, telles que celles des *Garamantes* et des *Troglodites,* et, plus loin, des hommes fantastiques.

Telle est la géographie d'Hérodote ; les guerres puniques, en amenant les Latins sur le sol de l'Afrique, vont compléter ce système et ajouter des notions nouvelles pour ce qui se rapporte aux pays de l'ouest.

En 264, éclate la première guerre punique : après de brillants succès en Sicile, les Romains, conduits par Régulus, passent en Afrique et rem-

portent une grande victoire près de la rivière Medjerda ; mais bientôt la face des choses change et les Karthaginois, habilement dirigés par le lacédémonien Xantippe, battent leurs ennemis et font leur chef prisonnier. En 241, un traité qui consacre l'expulsion des Karthaginois de la Sicile met fin à cette guerre, à laquelle les Indigènes de l'Afrique n'ont pris part que comme mercenaires, leurs princes restant dans l'expectative. Mais cette neutralité ne sera pas de longue durée, et peu de temps après ils accompagnent en grand nombre Hamilcar en Espagne.

Dans leur expédition contre Karthage, les Romains ont acquis de nouvelles notions sur le pays situé au-delà de la Méditerranée. Ils lui donnent le nom d'Afrique, en restreignant celui de Libye aux contrées méridionales et orientales. Leurs divisions géographiques sont les suivantes :

1° *Kyrénaïque* ou *Libye pentapole*, comprise entre la Marmarique et la Grande-Syrte, et habitée par les peuplades citées par Hérodote ;

2° *Région syrtique*, comprenant le littoral des Syrtes, habitée par les Nasamons, Lotophages, Psylles, etc ;

3° *Afrique propre* ou *territoire de Karthage* (la Tunisie actuelle), sous la domination directe des Karthaginois ;

4° *Numidie* (à peu près la province de Constantine actuelle), divisée en deux royaumes : celui

des Massyliens à l'est, et celui des Massœssyliens à l'ouest ;

5° *Mauritanie* ou *Maurusie*, confinant à l'est à la Numidie et s'étendant jusqu'à l'Océan ; vaste contrée habitée par diverses populations désignées sous le nom générique de Maures ;

6° *Gétulie*, région s'étendant au sud de la Numidie et de la Mauritanie, habitée par les Gétules nomades ;

7° Enfin, *Libye intérieure*, comprenant les déserts africains, habitée par les Garamantes, Mélano-Gétules, Leucœthiopiens, etc.

En 219, la guerre entre Rome et Karthage recommence. Gula, roi des Massyliens, prend parti pour Karthage ; Syphax, chef des Massœssyliens, offre ses services aux Romains, et, tandis que les Karthaginois poursuivent la conquête de l'Espagne, la guerre éclate chez les Numides. Les Massœssyliens sont d'abord vaincus par Massinissa, qui a succédé à Gula son père ; mais bientôt les rôles changent : Syphax appelle à son aide les Maures et réduit Massinissa à la fuite. Ce dernier, abandonné par Karthage, n'a d'autre ressource que d'offrir ses services à Scipion, qui, laissant Hannibal aux portes de Rome, est venu porter la guerre en Afrique, heureuse inspiration à laquelle sa patrie devra son salut. Massinissa est pour Scipion un guide précieux dans ce pays inconnu des Romains : il l'aide d'abord à battre Syphax,

qui a fait alliance avec Karthage. Cette ville rappelle en hâte Hannibal à sa défense ; mais le temps des succès est passé pour les Karthaginois ; Scipion remporte sur eux l'importante victoire de Zama (19 octobre 202), qui met fin à la seconde guerre punique et assure le triomphe de Rome.

Afin de récompenser Massinissa de ses services, Scipion lui fournit son appui pour reconquérir ses états. Syphax, vaincu et fait prisonnier, va mourir à Albe, tandis que Massinissa, devenu roi de Numidie, réunit sous son autorité les Massyliens et les Massœssyliens.

Karthage, sans cesse en butte aux hostilités du vieux roi Numide, entre en guerre avec lui. Aussitôt les Romains en profitent pour intervenir, et la troisième guerre punique commence (149). En vain les Karthaginois tentent de traiter en remettant aux Romains toutes leurs armes : leurs implacables ennemis viennent mettre le siége devant leur ville et s'en emparent malgré la résistance héroïque des habitants. Karthage est détruite et son territoire réduit en province romaine (146).

Les Africains n'ont aidé à la chute de leurs hôtes les Karthaginois que pour tomber bientôt sous le joug de maîtres beaucoup plus redoutables. Leurs princes sont déjà ces *reges inservientes* asservis à la tutelle romaine, et, après la mort de Massinissa, c'est par les soins de Scipion Emilien que s'effectue le partage de son empire entre ses

fils. L'usurpation de Jugurtha fournit aux Romains l'occasion d'agir plus directement en Numidie. Salluste nous a retracé en détail les péripéties de cette lutte, dans laquelle Jugurtha déploya les ressources merveilleuses de son esprit et de son indomptable énergie. Les Africains, comprenant un peu tard qu'ils combattaient pour leur indépendance, le secondèrent de toutes leurs forces, et, pour la première fois, les nomades gétules et les montagnards maures, alliés aux Numides, combattirent contre les légions du peuple-roi. La trahison de Bocchus, chef des Maures, mit fin à cette guerre, dans laquelle les Indigènes se montrent à nous tels que nous les retrouverons dans le cours de leur histoire, avec la même impétuosité dans l'attaque, le même découragement après la défaite et la même tenacité à recommencer la lutte jusqu'à ce que la trahison d'un des leurs vienne y mettre fin.

Après la chute de Jugurtha (106), les Romains n'avaient pas osé ériger de suite la Numidie en province romaine, mais les rois de cette contrée étaient devenus de véritables tributaires. Les guerres civiles qui déchirèrent Rome retardèrent de quelques années cet événement fatal. En attendant, les princes indigènes de l'Afrique prenaient part, à leur manière, aux luttes de la métropole, c'est-à-dire qu'ils en profitaient pour guerroyer les uns contre les autres, affaiblissant

ainsi les dernières forces qu'ils auraient dû conserver pour repousser l'étranger prêt à fondre sur eux. Vers l'an 50, Juba, roi de Numidie, prend parti pour Pompée, tandis que les souverains de Mauritanie se déclarent pour César. Bientôt, celui-ci, vainqueur de Pompée, se rend en Afrique pour y poursuivre les derniers partisans de son ennemi, qui se sont joints à Juba ; il les défait à Thapsus, où le prince numide se perce de son épée. Sittius, lieutenant de César, opère ensuite, avec l'aide des rois de Mauritanie, la conquête de la Numidie orientale, qui est réduite en province romaine (46). Quelques années plus tard, la partie occidentale de la Numidie suivait le même sort, et, en 17, l'autorité romaine, s'étendant toujours à l'ouest, acquérait une nouvelle province, la Mauritanie césarienne, à la tête de laquelle Juba II, jeune africain élevé à Rome, était placé.

Ainsi, la plus grande partie de l'Afrique septentrionale se trouva en la possession des Romains, car depuis près d'un siècle la Kyrénaïque et le littoral des Syrtes leur étaient soumis. Les Indigènes, après avoir consumé leurs forces dans des luttes stériles, se trouvaient maintenant asservis. Mais cette soumission était encore précaire, et les contrées de l'intérieur, ce que nous appelons les Hauts-Plateaux, étaient entièrement abandonnées aux tribus gétules, qui, par un mouvement lent, mais non interrompu, tendaient à

abandonner leurs steppes arides pour s'implanter dans les montagnes et les riches vallées, au détriment des anciennes populations affaiblies par les guerres ou absorbées par les vainqueurs. Il fallait constamment refouler ces hordes, et c'est en les combattant que Cornelius Crassus reçut le nom de *Getulicus*.

Dans l'est, la situation était à peu près la même : les pirates nasamons, dignes précurseurs des corsaires algériens, écumaient le littoral des Syrtes, et l'intérieur était livré aux mains des Garamantes, tribus pillardes (1) que les Touaregs actuels ont remplacées. En l'an 19, Balbus, envoyé pour les combattre, s'avança victorieusement jusqu'à Garama (Djerma), dans la Phazanie (Fezzane).

En 17 de J.-C., une nouvelle révolte des Gétules, provoquée par le Numide Tacfarinas, met en feu les provinces africaines, et n'est réprimée que par l'habileté et l'énergie du proconsul Dolabella, appuyé par Ptolémée, roi de Mauritanie. Quelques années plus tard (39), la mort de ce prince, assassiné à Rome par l'ordre de Caligula, est le signal d'une nouvelle révolte en Afrique, révolte à laquelle les Gétules prêtent la main. Mais ce sera le dernier effort du peuple indigène contre l'étranger. Bientôt le préteur Suetonius

(1) Tacite les appelle : « *Gens indomita et inter accolas latrociniis fecunda.* »

Paulinius pénètre au cœur de la Mauritanie occidentale, traverse le Grand-Atlas et s'avance dans le Désert à la poursuite des Gétules jusqu'au fleuve Ger. Hasidius Géta achève la conquête de l'extrême ouest de l'Afrique, qui est réduit en province romaine sous le nom de Mauritanie tingitane (40).

L'Afrique septentrionale, entièrement soumise aux Romains, fut alors divisée de la manière suivante :

1° *Kyrénaïque,* régie, avec la Crète, par un proconsul ;

2° *Province proconsulaire d'Afrique,* comprenant la Tripolitaine et la Tunisie actuelles, régie également par un proconsul résidant à Karthage ;

3° *Numidie,* régie par un légat impérial ;

4° *Mauritanie césarienne,* et 5° *Mauritanie tingitane,* séparées par la Malva, toutes deux placées sous l'autorité de procurateurs.

Cette fois, les Indigènes sont bien définitivement soumis ; une forte colonisation s'implante au milieu d'eux, et ils doivent s'assimiler ou disparaître du pays ouvert pour chercher un refuge dans les cantons reculés où la population latine n'a pas pénétré. Les contrées de l'intérieur, ces steppes qui s'étendent entre les montagnes fertiles et le Sahara, demeurent livrées à elles-mêmes, ainsi que la plus grande partie de la Mauritanie tingitane, pays sillonné par les chaînes abruptes

de l'Atlas. Là, l'autorité romaine ne s'exerce que nominalement, et c'est de cette occupation restreinte que résultera le danger et la fragilité de la colonisation.

En 150, sous le règne d'Antonin-le-Pieux, la paix est troublée par une révolte générale des Indigènes, irrités des exigences du fisc impérial ; les tribus maures et gétules viennent faire des incursions sur les riches colonies latines ; les Maures de l'ouest traversent le détroit et vont piller le midi de l'Hispanie. En 222, nouvelle révolte de la Césarienne ; et, dès lors, les Romains sont forcés, pour préserver leurs colons, d'établir au sud et à l'ouest une ligne non interrompue de postes fortifiés, faible digue qui ne tardera pas à être rompue.

Bientôt, en effet, la Numidie se soulève à la voix du berbère Aradion ; le général Probus accourt lui-même en Afrique et apaise cette sédition (276). Quelques années plus tard, ce sont les Quinquégentiens, habitants du Mons-Ferratus, la Grande-Kabylie actuelle, qui se lancent dans la révolte. Pendant près de dix ans, ces farouches montagnards tiennent en échec la puissance romaine. Enfin, en 297, Maximien Hercule, associé à l'empire par Dioclétien, vient en personne les combattre, et finit, non sans peine, par les vaincre ; pour assurer les fruits de sa victoire, il juge nécessaire, si l'on en croit son panégyriste, de

transporter une partie de ces rebelles incorrigibles (1); puis, il forme de leur pays une nouvelle province qu'il détache de la Césarienne et à laquelle il donne le nom de *Mauritanie sitifienne*, du nom de son chef-lieu, Sitifis.

Mais ces précautions sont vaines : le monde romain tremble dans ses fondements et l'anarchie qui précèdera sa chute va être vivement ressentie en Afrique et aggravée par d'affreuses dissensions religieuses. Dans le cours du IIIe siècle, les chrétiens avaient subi, comme partout, des persécutions ; en 312, le triomphe de Constantin sur Maxence les fit cesser ; mais aussitôt un schisme se forma parmi eux à la voix de l'évêque Donat : un grand nombre d'Indigènes chrétiens se prononcèrent pour la nouvelle secte ; les *Donatistes* entrèrent en lutte ouverte contre les orthodoxes et de grandes violences furent commises de part et d'autre.

En 372, un prince indigène latinisé, du nom de Firmus, lève l'étendard de la révolte dans les montagnes du Djerdjera, en appelant à lui les mécontents et les Donatistes, car il fait partie de cette secte. Toute la Numidie se soulève. L'empereur Valentinien envoie, en hâte, des troupes en Afrique, sous la conduite du comte Théodose, qui entreprend de suite la campagne contre les

(1) *Incerti paneg.* Maximiano, VIII.

rebelles. Mais Firmus tire un admirable parti de la difficulté du pays ; soutenu par la grande tribu des Isaflenses (les Iflissen ou Flissa actuels), il inflige de cruelles défaites aux armes romaines et parvient à prolonger pendant trois ans cette lutte, qui ne se termine que par la trahison du chef des Isaflenses, qui livre Firmus à ses ennemis.

Dans l'espoir qu'un chef de race indigène saura mieux maintenir ses compatriotes dans l'obéissance, un frère de Firmus, resté fidèle aux Romains, Gildon, est placé à la tête du pays, déplorable mesure qui ne tarde pas à porter ses fruits. Gildon, en effet, agit bientôt en maître indépendant, et enfin entre en révolte ouverte contre Rome en retenant les blés destinés à la subsistance de l'Italie. Cette fois, la disette ne permet plus au gouvernement central de honteuses faiblesses : Gildon est déclaré ennemi public et on se dispose à le combattre. Le prince berbère, de son côté, appelle aux armes les Indigènes, tandis qu'il fait peser sur les colons latins tout le poids de sa tyrannie.

Cependant, l'africain Mascezel, troisième frère de Firmus, débarque en Afrique, à la tête de 5,000 légionnaires, et marche contre Gildon, qui l'attend auprès de Theveste (Tébessa), au milieu d'un immense rassemblement de Berbères. Les deux frères en viennent aux mains et, contre

toutes les prévisions, Gildon est défait ; il voit, en un instant, ses auxiliaires se disperser, et cherche inutilement son salut dans la fuite (398).

Telles furent les convulsions qui précédèrent la chute de la domination romaine en Afrique. L'empereur d'Occident ne sut, en effet, tirer aucun parti de cette victoire ; elle fut suivie de persécutions religieuses qui servirent de prétexte aux spoliations les plus odieuses ; les Donatistes, dépouillés de tous leurs biens, traqués comme des bêtes fauves, se réunirent en bandes, sous le nom de *circoncellions*, et prirent leur revanche en mettant le pays à feu et à sang. Ce fut un coup terrible porté à la colonisation, et les Indigènes en profitèrent largement : les tribus berbères, restées intactes au sud et à l'ouest, continuèrent à s'avancer vers le nord et à prendre insensiblement la place des anciennes populations autrefois assimilées. Un grand évènement vint hâter cette solution.

En 428, le comte Boniface, qui commande en Afrique, poussé à bout par les injustices dont il est victime de la part de la cour d'Orient, menacé même dans sa propre sécurité, car les troupes de l'empire marchent contre lui, entre en pourparlers avec les Vandales d'Espagne et cède à leur roi Genséric les trois Mauritanies, sous la condition qu'il l'aidera à conserver sa souveraineté sur le reste du pays. Les Vandales débarquent en

Afrique, traversent les Mauritanies, et, au mépris de leurs traités, pénètrent dans la Numidie. Boniface essaie en vain de les arrêter : il est vaincu par Genséric, qui s'empare de Karthage et y fonde l'empire vandale.

Les Berbères ont donc, encore une fois, changé de maîtres ; mais cette modification leur profite, car l'empire vandale restreint ses limites à l'occupation de la Numidie et d'une partie de la Proconsulaire. Les Indigènes errent en maîtres sur les ruines des riches colonies de la plus grande partie de l'Afrique et achèvent de disperser la population coloniale, qui s'était formée des restes des Phéniciens, des Latins émigrés et des Indigènes assimilés, population intéressante à plus d'un titre, que les écrivains romains désignent sous le nom d'*Afri*. Bientôt, du reste, les Vandales, occupés par leurs guerres extérieures, amollis par le luxe, déchirés par leurs dissensions intestines, virent leur puissance pencher vers son déclin. En même temps, l'empire d'Orient se relevait sous la main ferme de Justinien. Ce prince, brûlant du désir de reconquérir les riches provinces africaines, saisit un prétexte, l'usurpation de Gélimer, pour envoyer une expédition en Afrique (533). Bélisaire, à qui le commandement en est confié, débarque à Caput-Vada (1)

(1) Actuellement Capoudia, au nord du golfe de Gabès, en Tunisie.

avec 10,000 hommes d'infanterie et 5,000 cavaliers, défait ses ennemis en un seul combat, les poursuit à outrance, les extermine en grande partie et s'empare de leur roi (1).

Ainsi finit l'empire vandale ; la facilité avec laquelle il a été anéanti montre combien l'occupation étrangère était devenue fragile au milieu du peuple indigène. Après sa victoire sur les Vandales, Bélisaire se trouve en présence de nombreuses et puissantes tribus berbères, auparavant inconnues ; il les traverse, s'avance jusqu'à Tanger, car il est important d'occuper fortement la clé du Détroit, afin d'empêcher une nouvelle invasion de pénétrer par là dans le pays ; puis il revient vers l'est, et, à mesure qu'il s'avance, le flot des Berbères se referme derrière lui : désormais, les chrétiens ne parcourront plus le sol de la Mauritanie et les garnisons de Tanger et de Césarée (Cherchel) ne communiqueront que par mer avec le chef-lieu.

L'occupation byzantine restreignit ainsi son territoire à la Proconsulaire et à la Numidie, et dut s'attacher à se défendre contre l'attaque imminente des Indigènes ; ce n'étaient plus des sujets en révolte qu'il fallait faire rentrer dans l'obéissance : c'était une nation ennemie contre laquelle il s'agissait de se préserver. Avec les

(1) V. Procope : *De bello Vand.*, L. 11.

restes des cités détruites, on éleva à la hâte des fortifications ; des ruines d'une grande ville, on construisit une redoute, et, à l'abri de ces retranchements improvisés, les colons essayèrent de remettre en culture des champs depuis longtemps abandonnés.

Mais bientôt la révolte éclate dans les montagnes de l'Aourès ; un soulèvement des Ariens la seconde ; Salomon, gouverneur byzantin, ne retablit la paix qu'au prix des plus grands efforts.

A peine a-t-il triomphé de ces ennemis coalisés, que la grande tribu des Louata (Ilaouaten), de la Tripolitaine, se lance dans la révolte. Soutenus par d'autres Berbères, les rebelles marchent sur la Proconsulaire, en détruisant tout sur leur passage. Salomon se porte à leur rencontre et leur livre bataille près de Théveste, mais il est défait et tué (543). Les Indigènes se répandent en Numidie et mettent tout au pillage : du Tel, des Hauts-Plateaux, des régions montagneuses de l'ouest et des déserts de la Libye, les Berbères accourent se jeter sur les établissements grecs et latins, et, pendant ce temps, les troupes byzantines luttent entre elles pour soutenir les obscures séditions de leurs chefs. Enfin, en 546, Jean Troglita arrive en Afrique avec de nouveaux renforts : après quatre années de luttes acharnées, ce général finit par triompher des Berbères et

rétablit la paix en Afrique. Le poète africain Corippus a célébré, en termes pompeux, dans la *Johannide* (1), ces victoires chèrement achetées, et si son poème n'a rien de remarquable au point de vue esthétique, il n'en est pas moins très-précieux pour nous, car la plupart des tribus dont il donne le dénombrement vont se retrouver avec peu de variantes dans les ouvrages des auteurs arabes.

Les succès de Jean Troglita n'eurent qu'un résultat bien éphémère. Bientôt, en effet, les révoltes recommencèrent et les Byzantins durent abandonner successivement leurs lignes avancées. En 570, le préfet Amabilis fut tué dans les guerres contre les rebelles ; peu après, Gasmul, roi des Maures, s'emparait de Césarée : enfin, en 593, les Berbères poussent l'audace jusqu'à venir mettre le siége devant Karthage.

A la fin du VIe siècle, l'Afrique, naguère si riche et si prospère, se trouvait dans la plus triste situation. Sa population coloniale abandonnait successivement les plaines qu'elle avait fertilisées pour se réfugier à l'abri des forteresses ou émigrer en Italie, en Espagne et dans les îles de la Méditerranée ; quant aux colons qui préféraient rester dans leur patrie d'adoption, ils n'échappaient souvent à la fureur des Indigènes que

(1) Poème laudatif en l'honneur de Jean Troglita.

pour tomber victimes de la rapacité des gouverneurs byzantins. Les ambitions personnelles, les passions religieuses et la soif de l'or, entretenant des luttes fratricides, préparaient les victoires des guerriers de l'Islam.

Vers 620, les Wizigoths d'Espagne, suivant l'exemple des Vandales, traversent le Détroit et s'emparent des principales villes de la Tingitane. Peu de temps après, le patrice Grégoire, gouverneur de l'Afrique, prend la pourpre à Suffetula et réunit autour de lui la population coloniale dont la haine contre la tyrannie des Grecs est arrivée à son comble. Karthage et quelques villes de la Zeugitane restent fidèles à l'empire.

Tel est l'état de l'Afrique au moment où les Arabes vont y faire irruption. Les Berbères, on le voit, ont à peu près reconquis leur indépendance; c'est contre eux surtout que les envahisseurs auront à lutter. Mais la désunion des Indigènes, l'absence de sentiment patriotique chez ce peuple non encore groupé, permettront son asservissement momentané aux musulmans d'Orient, qu'une puissante idée religieuse réunit et discipline.

CHAPITRE III.

NOTICE SUR LE PEUPLE BERBÈRE; POSITION DE SES TRIBUS VERS 640.

Le peuple aborigène de l'Afrique reçoit des Arabes le nom générique de *Berbère*. — Mœurs, coutumes et langage des Berbères. — Divisions adoptées par les auteurs arabes. — Classification nouvelle en trois groupes principaux : race de Loua, race Sanhaga et race Zenète. — Subdivisions de ces groupes. — Position de ces tribus par province : 1° Barka et Tripolitaine ; 2° Ifrikïa proprement dite ; 3° Ifrikïa occidentale ; 4° Mag'reb central ; 5° Mag'reb extrême, 6° et Sah'ara.

Nous avons vu de quelle manière la population indigène du nord de l'Afrique, d'abord asservie aux Romains, avait peu à peu recouvré son indépendance. Avant de retracer les faits qui ont accompagné et suivi la conquête arabe, nous devons indiquer quelle était, d'une manière générale, la division du peuple aborigène en tribus et la position des principaux groupes. C'est aux historiens arabes et spécialement à l'ouvrage d'Ibn Khaldoun, auteur qui a résumé à peu près tout ce qu'ont écrit ses devanciers sur l'Afrique, que nous empruntons ces détails.

Les peuples de l'Afrique septentrionale, que

les Romains avaient désignés sous les noms divers de *Libyens, Numides, Africains, Maures, Gétules,* etc., furent considérés par les Arabes, à leur arrivée dans le pays, comme formant une seule et même race, qu'ils désignèrent sous l'appellation générique de *Berbère*. Nous n'entreprendrons pas de dissertation sur l'étymologie de ce mot ni sur l'origine des Berbères (1); nous constatons seulement que le peuple indigène de l'Afrique reçut ce nom au moment de la conquête arabe, et nous l'employons parce qu'il a l'avantage d'être très-précis.

Les Berbères formaient un grand nombre de tribus de mœurs et d'habitudes diverses, suivant les lieux que la priorité d'arrivée ou les hasards des combats leur avaient assignés; cultivateurs sur le littoral et dans les montagnes, ils vivaient attachés au sol et habitaient des cabanes de branchages; pasteurs dans l'intérieur, ils menaient la vie nomade, couchant sous la tente de poil et parcourant avec leurs troupeaux la limite du Désert ou les Hauts-Plateaux du Tel, selon la saison; enfin, dans le Désert, leurs conditions normales d'existence étaient la guerre et le pillage, tant sur les populations nègres du sud que sur leurs frères les Berbères pasteurs du nord.

(1) Nous traitons cette question dans un travail séparé, qui forme ci-après l'appendice : ***Notes sur l'origine du peuple berbère.***

Telle est, de nos jours encore, la manière de vivre des habitants de l'Afrique septentrionale.

Le costume des Berbères se composait d'un vêtement de dessous rayé, dont ils rejetaient un pan sur l'épaule gauche, et d'un *burnous* noir mis par dessus (1). Dans le Désert, ils portaient en outre le *litham,* ou voile cachant une partie de la figure, tel qu'il est usité actuellement par les Berbères de l'extrême sud. Quant à leur langue, elle se divisait en plusieurs dialectes se rattachant tous à la même souche. C'est celle qui se parle de nos jours dans le Sah'ara sous le nom de *Tamacher't,* et dont les différents idiômes s'appellent en Algérie, en Tunisie et au Maroc : *Chelha, Zenatïa, Tifinar', Chaouïa, K'baïlïa,* etc.

Les auteurs arabes ont divisé le peuple berbère en trois familles principales : 1° les Botr, descendants de Madr'ès-el-Abter ; 2° les Branès, descendants de Bernès, 3° et les Iznaten ou Zenata. Mais ces distinctions, créées par la nécessité de faire remonter chaque groupe à un ancêtre unique, ne peuvent supporter l'épreuve d'une saine critique. Il est évident, en effet, que les tribus dites Botr et Branès ont entre elles la plus grande affinité d'origine et qu'on ne voit pas pour quelle raison elles ont été divisées en deux groupes. Quant à la famille Zenète, elle est probablement d'origine

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 162.

plus récente dans le pays. Insinuée comme un coin entre les tribus Branès et Botr, elle couvre, vers 640, la ligne des Hauts-Plateaux, d'où nous la verrons s'avancer dans le Tel et étendre peu à peu son autorité au nord et à l'ouest, à mesure que la puissance des vieilles tribus diminuera par le fait des guerres incessantes et fratricides.

Renonçant donc à reproduire les généalogies plus ou moins ingénieuses des auteurs arabes, et en l'absence de toute autre classification logique, nous ne tiendrons compte que des probabilités résultant des conditions physiques, et nous diviserons les tribus berbères en trois groupes, de la manière suivante :

1° *Berbères de l'est*, ou *race de Loua*, répondant aux peuples que les anciens ont appelés *Loubim*, *Libyens ;*

2° *Berbères de l'ouest*, ou *race Sanhaga* (1), répondant aux *Gétules* et aux *Maures ;*

3° *Race Zenète*, qu'on peut identifier aux *Massyles*.

Voici les principales tribus de ces groupes :

RACE DE LOUA.

Louata.
Houara.

(1) Telle est l'orthographe la plus régulière de ce nom, dont les Arabes ont fait Sanhadja, remplaçant le *g* dur, qui manque dans leur langue, par le *djim*.

Nefouça.
Nefzaoua.
'Aoureba.
'Adjiça.

RACE SANHAGA.

Ketâma.
Zouaoua.
Sanhadja.
Dariça { Beni-Fatene. / Azdadja.
Sanhaga.
Miknaça { Ourtandja. / Meg'na.
R'omara.
Berg'ouata.
Masmouda.
Heskoura.
Guezoula.
Lamta.
Sanhaga-*au-Litham*.

RACE ZENÈTE.

Ifrene { Merendjiça. / Ouarg'ou.
Mag'raoua.
Djeraoua.
Irnïane.
Ouadjdidjene (Ouagdigene).

Ouar'mert.
Ouargla.
Demmer { Zouar'a. / Ourg'ma. / Ournid.
Ouemannou.
Iloumene.
Ouacine (1) { Rached. / Merine. / Abd-el-Ouad. / Toudjine.

POSITION DE CES TRIBUS.

La race de Loua couvre le pays de Barka, la Tripolitaine et partie de la province de Constantine.

La race de Sanhaga s'étend sur tout le Mag'reb et sur le Désert.

La race Zenète est établie depuis l'ouest de la Tripolitaine et le Djerid jusque vers le méridien de Tlemcen, en couvrant partie de l'Aourès, l'Ouad-R'ir, le Zab, les hauts-plateaux du Rached (Djebel-Amour) et le versant nord du Ouarensenis.

Voici la position des tribus par provinces :

1° Barka et Tripolitaine.

Houara. — Pays de Barka, midi de la Tripoli-

(1) Toutes ces tribus formèrent plus tard un grand nombre de subdivisions, dont nous indiquerons toujours l'origine.

taine, Fezzane ; s'avancent vers le midi de la Tunisie.

Louata. — Sud de Kabès et Tripoli.

Nefouça. — Environs de Sabra et sud de Tripoli.

Zouar'a et *Ourg'ma* (Demmer). — A l'ouest de Tripoli.

2° Ifrikïa proprement dite (Tunisie).

Merendjiça et *Ouarg'ou* (Ifrene). — Midi de la Tunisie.

Nefzaoua. — Partie de la Tunisie et du Djerid.

3° Ifrikïa occidentale (province de Constantine).

Nefzaoua. — Plaines de l'est de la province.

Ketâma. — Contrées montagneuses environnant Constantine et de là jusqu'à la mer.

Aoureba. — Partie du Zab (1).

Beni-Ifrene, *Mag'raoua*, *Ouargla*, *Djeraoua*, *Ouacine*. — Partie sud du Zab, Ouad-R'ir, versants ouest et sud de l'Aourès et ligne du Désert.

4° Mag'reb central.

Zouaoua. — Montagnes de la Grande-Kabylie actuelle.

(1) Le Zab est une région d'oasis qui s'étend au sud et à l'ouest de l'Aourès. Les Arabes comprenaient dans le Zab le Hod'na, plaine qui s'avance vers l'ouest jusqu'à la limite actuelle de la province d'Alger.

Adjiça. — Au midi des précédents.
Sanhadja. — Centre et littoral, jusqu'au Chelif.
Lemaïa et *Matmata* (Fatene). — Aux environs du Guezoul (1) et du Ouarensenis.
Mar'ila (Fatene). — Rive droite du Chelif, vers son embouchure.
Azdadja (Fatene?). — Environs du golfe d'Oran.
Koumïa (Fatene). — Nord de Tlemcen.
Mediouna et autres tribus Fatene. — Environs et ouest de Tlemcen.
Mag'raoua. — Plaine du Chelif et rive droite de cette rivière.
Ouar'mert. — Contrées sahariennes entre le Hod'na et le mont Rached.
Ouemannou. — A l'est de la Mina.
Iloumene. — A l'ouest de la Mina.
Ournid (Demmer). — A l'ouest du Rached.
Irnïane. — Sud et est de Tlemcen.

5° *Mag'reb extrême.*

Matr'ara — Entre la Moulouïa et l'emplacement de Fès (vers les sources du Sebou).
Sanhaga. — Montagnes de la rive gauche de la Moulouïa et partie de l'Atlas.
Miknaça. — Le cours supérieur de la Moulouïa.

(1) Le Guezoul est une montagne située sur la rive droite du haut Mina, non loin de notre ville de Tiaret.

R'omara. — Le Rif (1).

Berg'ouata. — Le littoral de l'Océan.

Masmouda. — Le versant ouest de l'Atlas et le littoral.

Heskoura. — Le Grand-Atlas.

Guezoula et *Lamta*. — Le Sous (2).

6° *Sah'ara*.

Sanhadja-au-Litham, formant de nombreuses tribus, telles que *Messoufa, Lemtouna, Guedala, Lamta*, etc. — Tout le Grand-Désert, jusqu'au pays des noirs.

Telle était la position des principaux groupes berbères vers l'année 640. Ces tribus, nous l'avons dit, n'obéissaient pas à un chef unique ; elles n'avaient, pour ainsi dire, entre elles aucun lien, et c'est à peine si, dans un intérêt commun, quelques-unes savaient s'unir temporairement pour attaquer ou repousser une nation voisine.

(1) Ce mot *rif*, en arabe, signifie : « pays bien cultivé. » Dans la géographie africaine, il s'applique à la région montagneuse comprise entre l'embouchure de la Moulouïa et le détroit de Gibraltar.

(2) Cette province est comprise entre les dernières chaînes de l'Atlas marocain, l'Ouad-Draâ et l'Océan ; elle est divisée en Sous-el-Adna (proche) et Sous-el-Akça (éloigné).

CHAPITRE IV.

CONQUÊTE DE L'AFRIQUE PAR LES ARABES.

640-708.

Premières incursions des Arabes en Afrique. — Conquête de la Tripolitaine ; chute du patrice Grégoire. — Les Arabes retournent en Orient. — Expédition de Moaouïa ben Hodeidj ; défaite des Grecs. — Okba ben Nafâ est nommé gouverneur de l'Ifrikïa. — Première révolte berbère. — Expédition d'Okba dans le Mag'reb extrême. — Massacre des Arabes à Tehouda. — Révolte des Berbères : Kocëïla fonde le premier empire berbère. — Zoheïr ben Kaïs rétablit l'autorité arabe. — Nouvelle révolte des Berbères ; la Kahéna. — Haçane ben Nomane marche sur l'Afrique. — Victoires de la Kahéna. — Retour de Hassane ; chute de la Kahéna. — Mouça ben Nocëïr achève la conquête de l'Afrique septentrionale.

Lorsque les guerres pour l'établissement de la religion musulmane furent terminées par le triomphe de cette doctrine, Mahomet lança ses sectateurs sur les contrées voisines, et la *guerre sainte*, élevée par lui à l'état d'institution, devint le prétexte toujours renaissant de nouvelles conquêtes. Après la mort du Prophète, Omar, qui lui avait succédé comme kalife, voulut suivre la voie qu'il avait tracée. Le succès couronna ses armes.

Après avoir subjugué la Syrie, il décida audacieusement la conquête de l'Égypte, et, dans ce but, fit marcher contre ce pays son lieutenant 'Amer ben El Aci (Amrou). Vers l'année 640, ce général arracha sans difficulté l'ancien empire des Ptolémées des faibles mains du représentant d'Héraclius. Continuant ensuite sa marche vers l'ouest, il s'avança jusqu'à la Kyrénaïque, nommée par les Arabes pays de Barka. Les Berbères Houara et Louata, qui l'habitaient, essayèrent en vain de résister aux guerriers de l'Islam ; ils furent vaincus, et, pour éviter l'esclavage, durent se racheter au prix d'une énorme contribution (1). La conquête d'une partie de la Tripolitaine suivit de près celle de Barka.

Quelque temps avant ces évènements, le patrice Grégoire, représentant de l'empereur d'Orient en Afrique, avait abandonné Karthage, sa résidence, et s'était rendu à Suffetula (2), où il avait pris la pourpre. Un autre gouverneur, envoyé de Byzance, était venu prendre le commandement de Karthage et du territoire restreint demeuré fidèle à l'empire. Ainsi, au moment suprême, les Grecs, au lieu de réunir leurs forces pour repous-

(1) V. Ibn Abd el Hakem, append. au t. Ier d'Ibn Khaldoun, p. 302 et suiv.; En Noueïri, même vol., p. 313 et suiv.; El Kaïrouani, p. 36 et suiv.

(2) La Sbéïtla des Arabes, au sud-ouest de Kaïrouane.

ser les envahisseurs, s'enlevaient par leurs dissensions intestines tout moyen de résistance sérieuse.

Pendant la conquête de la Tripolitaine, l'usurpateur Grégoire resta dans sa capitale de Suffetula, sans même chercher à défendre un pays déjà abandonné aux nomades berbères. Il était cependant facile de prévoir que les Arabes, allé-chés par leurs premiers succès, ne tarderaient pas à entreprendre de nouvelles conquêtes. 'Amer ben El Aci, nommé gouverneur de l'Egypte, ne cessait de presser le kalife pour obtenir de lui l'autorisation de porter ses armes vers l'ouest ; mais Omar refusait constamment d'accéder à cette demande, n'ayant aucune confiance dans les pays du Mag'reb, qu'il appelait : *le lointain perfide* (1).

Ce ne fut qu'après la mort d'Omar et sous le khalifat d'Othmane ben Affane, que la conquête du Mag'reb fut décidée. Vers l'an 647, Abd Allah ben Sâad, qui avait remplacé 'Amer dans le gouvernement de l'Egypte, s'avança vers l'ouest à la tête de vingt mille combattants, la fleur de la chevalerie musulmane.

(1) الْمُغَرَّفَةُ الْغَادِرَةُ, jeu de mots sur Ifrikïa, qui présente la même racine (غَرَفَ). V. Ibn Abd el Hakem, p. 204.

A l'approche de l'ennemi, les habitants de l'Ifrikïa oublièrent, un instant, leurs haines particulières, et, devant le péril commun, Grecs, Latins (Afri) et Berbères zenètes (Djeraoua et Demmer), vinrent se ranger sous la bannière du patrice Grégoire. Celui-ci, confiant dans le nombre de ses auxiliaires qu'il disposa en avant de Suffetula, dans une position fortifiée, attendit, sans crainte, le choc des Arabes.

Bientôt les Musulmans parurent et se précipitèrent sur les retranchements des Grecs, aux cris de : *Dieu est grand ! Il n'y a d'autre Dieu que Lui !* Mais ils rencontrèrent une résistance opiniâtre et durent se résigner à la retraite. Pendant un certain temps, le combat recommença chaque jour en avant des deux camps : on luttait avec un courage égal, mais sans résultat décisif. Enfin, par un suprême effort, et en se ruant sur le camp des chrétiens, qu'ils avaient trompés par une retraite simulée, les Arabes parvinrent à s'en rendre maîtres. Cette victoire décida l'asservissement de l'Afrique au khalifat. Grégoire périt en combattant, et sa capitale tomba aux mains des vainqueurs (1).

Les Arabes trouvèrent, tant dans Suffetula que dans le camp chrétien, des richesses immenses.

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 208, 209, et append., p. 305, 306, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323. — El Kaïrouani, p. 39.

Ils se lancèrent alors dans le Djerid (1) et revinrent chargés de butin. Sur ces entrefaites, les Grecs, qui s'étaient réfugiés dans Karthage, adressèrent aux Arabes des propositions d'arrangement; et comme ceux-ci, encombrés de leurs prises, ne songeaient qu'à rentrer en Orient pour raconter leurs victoires, ils consentirent à se retirer moyennant une rançon considérable. Cette somme ayant été versée, Ibn Sâad et ses Arabes reprirent la route de l'est, traînant à leur suite les richesses de l'Ifrikïa.

Telle fut la première campagne des Arabes dans le Mag'reb. Aucune idée d'occupation permanente, aucune tentative de conversion ne suit la victoire. Ces premières guerres n'ont d'autre but que le butin à recueillir (2).

L'attention des Arabes fut alors détournée de l'Afrique par les guerres pour la succession du kalife Othman qui venait d'être assassiné. Les luttes entre Ali, gendre du Prophète, et Moaouïa, chef de la famille des Oméïades, occupèrent toutes les forces vives des Arabes. Pendant environ vingt

(1) Région d'oasis au sud de la Tunisie, aux alentours du lac dit du Djerid.

(2) D'après En Noueïri et le Baïan, Ibn Sâad aurait cependant laissé à Sbaïtla un représentant. Mais ce fait n'est nullement prouvé; le nom même du mandataire est incertain. — V. En Noueïri, p. 323 (t. I d'Ibn Khaldoun).

ans, ce ne fut, de part et d'autre, qu'une suite de victoires et de revers. Ces guerres acharnées se terminèrent enfin par le triomphe des Oméïades et l'établissement de leur dynastie ; mais ces dissensions avaient brisé l'unité de la religion naissante en provoquant deux schismes (1) qui devaient plus tard causer de nombreux embarras aux orthodoxes, notamment dans l'Afrique septentrionale.

Pendant ces vingt années de répit, les Byzantins, instruits par l'expérience, auraient eu le temps d'organiser la résistance d'une façon effective. Mais, au lieu d'appeler à eux les Indigènes, de leur faire comprendre que leur intérêt était de repousser les envahisseurs et de les dresser à la discipline, les gouverneurs grecs achevèrent, par leur tyrannie et leurs exactions, de les détacher d'eux.

Aussi, lorsque, vers l'an 665 (2), Moaouïa ben Hodeidj, amena d'Orient une nouvelle armée, les Grecs n'eurent à opposer aux envahisseurs qu'un corps de troupes envoyé en hâte de Byzance, sous

(1) Celui des *Alides* ou *Chi'aïtes*, partisans d'Ali, lesquels déclaraient que le kalife ne pouvait être pris que dans la descendance de Mahomet, et celui des *Kharedjites*, qui voulaient qu'il put être choisi parmi tous les Musulmans.

(2) On sait que toutes ces premières dates sont incertaines et varient de plusieurs années selon les auteurs.

la conduite du patrice Nicéphore. Attaqués auprès d'El-Djem (1), où ils s'étaient retranchés, les Byzantins furent défaits dans un seul combat et s'empressèrent de se rembarquer. De grandes discussions au sujet du partage du butin empêchèrent les Arabes de profiter de leur victoire en anéantissant de suite ce qui restait de l'autorité byzantine en Afrique. Cependant, ce qu'on avait conquis fut cette fois conservé, et l'Ifrikïa forma dès lors une province distincte, au commandement de laquelle Ok'ba ben Nafâ fut nommé. Ce général arrivait du Fezzane, où il était allé porter ses armes victorieuses; le premier parmi les conquérants arabes, il exigeait la conversion des vaincus en même temps que leur soumission.

Ok'ba étendit sur les Berbères de l'Ifrikïa l'autorité arabe et fonda la ville de K'aïrouane, non loin des ruines d'Uselitanum (Djeloula), où son prédécesseur Moaouïa avait campé. L'affranchi Abou l' Mohadjer, qui vint inopinément le remplacer comme gouverneur, eut à lutter contre la première révolte sérieuse des Indigènes. Il la maîtrisa promptement et s'avança en vainqueur jusqu'à l'emplacement où devait s'élever plus tard la ville de Tlemcen et où ne se trouvaient

(1) Entre Sfaks et Souça. Les ruines d'El-Djem et notamment un amphithéâtre colossal sont encore debout.

alors que les ruines éparses d'un petit établissement romain du nom de *Pomaria* (1).

Vers l'an 681, sous le khalifat de Yézid, Ok'ba obtint de nouveau le gouvernement de l'Ifrikïa. Peu après son arrivée à Kaïrouane, il réunit ses meilleurs guerriers et les entraîna à la conquête du Mag'reb, jurant avec eux de combattre jusqu'à ce qu'il ne trouvât plus d'infidèles devant lui. Il s'avança donc vers l'ouest, et, après avoir essayé en vain de réduire les quelques forteresses de l'Aourès où s'étaient réfugiés les derniers Byzantins, il continua sa marche, traversa le Zab, puis le Mag'reb central, en recevant partout la soumission et la conversion des Berbères, et enfin parvint à Tanger. Le comte Julien, gouverneur de cette place pour les Goths d'Espagne, eut avec lui une entrevue pacifique et lui fournit des renseignements sur l'intérieur du Mag'reb extrême, lui apprenant qu'il était habité par de nombreuses populations idolâtres et guerrières.

Les Arabes se lancèrent alors au cœur de l'Atlas, le traversèrent après des luttes acharnées contre les nations indomptées qui l'habitaient, et, étant passés dans le Sous-el-Adna (2), trouvèrent devant eux l'océan Atlantique. Arrêté par cette

(1) V. *Africa Romana*, par M. Mac-Carthy, *Revue africaine*, t. Ier.

(2) La province du Sous était divisée en Sous-el-Adna (ou antérieur) et Sous-el-Akça (ou ultérieur).

barrière infranchissable, Ok'ba fit entrer son cheval dans la mer et prit Dieu à témoin qu'il ne restait plus devant lui d'ennemis de sa religion à combattre.

Après cette course audacieuse, les Arabes reprirent la route de l'ouest, traînant à leur suite un butin considérable. Mais, pendant l'éloignement d'Ok'ba, une vaste conjuration avait été ourdie par les Berbères contre leurs dominateurs. L'orage éclata au moment où Ok'ba, plein de confiance, ayant renvoyé son armée vers Kaïrouane, rentrait, par le Zab, à la tête de quelques cavaliers. Parvenu à l'oasis de Tehouda (1), il se vit tout à coup entouré d'une nuée d'Indigènes et périt avec toute son escorte. Un seul cri de guerre poussé par les Berbères accueillit la nouvelle du massacre de Tehouda, et, devant cette manifestation, les Arabes s'empressèrent d'évacuer Kaïrouane (2).

Les Berbères, commandés par Kocéïla ben Lemezm, chef des Aoureba, vinrent bientôt s'emparer de Kaïrouane. Le prince indigène, qui y avait été autrefois retenu prisonnier par Ok'ba, fixa dans cette ville le siége de son gouvernement.

(1) A quelques lieues à l'est de Biskara, au pied de l'Aourès.

(2) Ibn Khaldoun, t. I, p. 208, 213, 286, 287, 288, 289, et appendice d'En Noueïri, p. 334, 335, 336. — El Kaïrouani, p. 44, 45, 46, 47, 48, 49.

Une alliance fut cimentée entre lui et les Grecs, et pendant cinq ans le Mag'reb vécut dans la paix, sous l'autorité de Kocéïla.

Mais ce moment de répit ne devait pas être de longue durée. Les embarras toujours renaissants du khalifat retenaient seuls en Orient les guerriers arabes. Aussitôt que ces dissensions se trouvèrent apaisées, une nouvelle expédition en Afrique fut résolue pour venger le « meurtre » d'Ok'ba. Vers 688, le général Zoheïr ben K'aïs marcha sur Kaïrouane à la tête d'une armée nombreuse. Une seule et décisive bataille, livrée à Mems, près d'une branche supérieure de la Medjerda, termina la campagne : Kocéïla y périt, et les Berbères furent de nouveau asservis.

Zoheïr poursuivit les Aoureba, promoteurs de la révolte, les chassa de leurs campements et les poussa devant lui jusqu'au fond du Mag'reb. Les restes de cette tribu s'établirent dans les montagnes voisines d'Oulili (Volubilis) (1).

Mais ce n'était pas par des succès passagers et partiels que le pays pouvait être dompté d'une façon durable. Partout sur le passage des Arabes, les Berbères se soumettaient à eux ; mais, aussitôt après le départ de leurs maîtres, ils se lançaient dans la révolte et l'apostasie. Zoheïr manquait de troupes, car le kalife Abd el Melek était trop

(1) Emplacement de Fès.

occupé chez lui pour pouvoir lui envoyer des renforts. Renonçant donc à la tâche impossible qui lui était confiée, le général arabe reprit le chemin de l'Orient. Il se heurta, à Barka, contre une troupe de Grecs qui avaient fait une descente en Afrique et fut tué avec tous ceux qui l'accompagnaient.

Les Berbères, recouvrant ainsi leur indépendance, tombèrent d'abord dans l'anarchie ; puis, à la voix d'une femme, Dihïa, fille de Thabet ben Nifak, reine des Djeraoua de l'Aourès, leurs querelles s'apaisèrent et ils obéirent à la *Kahéna* (la devineresse), nom que les Arabes ont donné à cette femme remarquable (1).

Cependant, le kalife d'Orient, à l'annonce des désastres du Mag'reb, envoya à Hassane ben Nômane, gouverneur de l'Egypte, un puissant renfort, avec l'ordre de rétablir dans l'ouest l'autorité arabe. Arrivé en Ifrikïa, ce général s'empara d'abord de places-fortes où étaient restées quelques troupes grecques; puis il marcha contre l'Aourès, où la Kahéna, entourée de masses considérables de Berbères, se disposait à la résistance. Une grande bataille fut livrée sur les bords

(1) La Kahéna, de même que les gens de sa tribu, était juive ; il est donc possible que ce nom, qui, en hébreu, signifie prêtresse, lui avait déjà été donné par ses sujets. — Voir notre *Notice sur la Kahéna*, publiée dans l'*Annuaire de la Société archéologique de Constantine*, 1868.

de la rivière Miskiana (1), et, contre toute attente, la victoire resta aux Berbères et à leur reine. Hassane dut prendre la fuite avec les débris de ses troupes, poursuivi jusqu'au-delà de Kabès par les Indigènes vainqueurs.

Après ce succès qui rendait pour quelque temps encore les Berbères à eux-mêmes, la Kahéna étendit son autorité sur l'Ifrikïa et le Mag'reb central. Quant à Hassane, il se tint dans la province de Barka et, de là, écrivit en Orient pour demander des troupes. Mais Abd el Melek, lancé dans d'autres guerres, ne pouvait en distraire un seul de ses soldats. Ce ne fut donc que cinq ans après la défaite de Miskiana, alors que les guerres d'Orient se trouvèrent apaisées par la chute mémorable d'Ibn ez Zobéïr, que Hassane reçut des renforts. Vers l'an 693, il marcha de nouveau, à la tête d'une puissante armée, contre le Mag'reb. Cette campagne allait enfin assurer la possession de l'Afrique aux Arabes.

La Kahéna, à l'approche du danger, ordonna l'incendie des riches campagnes du Mag'reb, afin de faire le vide devant les Arabes. Mais, par cette mesure rigoureuse, elle s'aliéna le cœur d'un grand nombre de Berbères, dont le patriotisme ne s'éleva pas assez haut pour sacrifier la fortune à l'indépendance. Pendant les dernières années

(1) A peu de distance de Tébessa.

de paix, les querelles intestines s'étaient ravivées de toute part ; le sacrifice imposé par la Kahéna acheva l'œuvre commencée par la discorde. Aucun contingent ne répondit à l'appel, et la reine, se voyant abandonnée, se disposa à mourir pour la cause qu'elle avait défendue.

Hassane, avec son armée formidable, s'avançait en culbutant tout devant lui. Après avoir repris Kaïrouane, il s'empara, non sans peine, de Karthage, que ses prédécesseurs avaient en vain essayé de réduire, et livra cette ville au pillage. Les autres places du littoral furent enlevées successivement, puis le général arabe marcha contre la Kahéna. La reine de l'Aourès l'attendait dans ses montagnes avec ses fidèles Djeraoua et quelques autres fractions berbères. Un combat des plus acharnés fut livré non loin de Bar'aï (1) ; mais le nombre des Arabes triompha du courage des Indigènes. La Kahéna et tous ses guerriers périrent glorieusement, les armes à la main (2).

La guerre de la Kahéna fut le dernier acte de résistance effective des Berbères à la conquête arabe. Restés sans chefs, ils virent leur pays désolé par la plus grande anarchie et consumèrent

(1) Localité de l'Aourès oriental.

(2) Ibn Khaldoun, t. I, p. 208, 213, 214, 215, et appendice, p. 340, 341, 342, et t. III, p. 192, 193, 194. V. aussi El Bekri et El Kaïrouani, p. 53 et suiv.

leurs forces dans des luttes fratricides. Les populations grecques et latines paraissent avoir complètement évacué, vers cette époque, le sol de l'Afrique ; quelques groupes, cependant, se réfugièrent dans le Djerid ou les oasis du Zab et furent autorisés à y rester, sous la condition de payer aux Arabes le *kharadj* ou impôt des infidèles tributaires (1).

Vers 699, le général Mouça ben Nocéïr arriva en Afrique avec le titre de gouverneur indépendant, c'est-à-dire ne relevant que du khalifat : jusqu'alors, l'Afrique avait fait partie du gouvernement d'Egypte. Mouça trouva le Mag'reb couvert de ruines et en proie à la guerre civile. Avec l'aide de ses fils, il s'attacha à pacifier les tribus de l'est ; puis, il se porta dans l'extrême Mag'reb et réduisit à la soumission les R'omara du Rif et les Masmouda de l'Atlas. S'avançant ensuite dans le Sous, où aucun Arabe n'avait pénétré depuis Ok'ba, il étendit son autorité sur les populations de cette contrée, ainsi que sur celles du Derâa et de Sidjilmassa (2). Après avoir obtenu ces succès, il revint vers le nord et arracha Ceuta à la domination des Wisigoths. Des agents, la plupart berbères nouvellement convertis, furent laissés dans différentes localités, avec mission de répandre et

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 231.

(2) Sidjilmassa est l'oasis actuelle de Tafilala, au sud du Maroc.

d'expliquer la doctrine musulmane chez leurs frères. L'un d'eux, nommé Tarek ben Ziad, resta à Ceuta comme gouverneur, avec *vingt-sept* Arabes. Mouça revint alors vers sa capitale, en passant par le Zab et l'Aourès. Il rentra à Kaïrouane en 707, après avoir achevé la conquête du Mag'reb (1).

Ainsi, dans l'espace d'un demi-siècle, l'asservissement du peuple berbère aux Arabes se trouva consommé. Mais, si l'Afrique septentrionale avait ainsi changé de maîtres et de religion, aucun élément nouveau de population n'y avait été introduit; ce qui restait des races latine et grecque avait, au contraire, disparu. Le Mag'reb demeurait purement berbère, et, sous l'impulsion d'idées nouvelles, les jours de grandeur de ce peuple allaient commencer. C'est donc à tort, et par une grande erreur, qu'on a appliqué à la conquête de l'Afrique par les Arabes, au VIIe siècle, le nom de première invasion arabe. Ce fut simplement une lointaine conquête, suivie de l'occupation d'un point principal : Kaïrouane, et de quelques autres postes purement stratégiques. L'immigration arabe, celle qui a implanté cette race dans l'Afrique septentrionale, ne devait se produire que quatre siècles plus tard, et sous l'influence de causes bien différentes.

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 215.

CHAPITRE IV.

L'AFRIQUE SOUS LES GOUVERNEURS ARABES.
CONQUÊTE DE L'ESPAGNE.

708 - 800.

Situation de la Berbérie et de l'Espagne. — Expédition de Tarek en Espagne ; défaite des Wisigoths. — Conquête de l'Espagne par Mouça ben Nocéïr. — Le kharedjisme s'introduit en Afrique. — Révolte des Berbères dans le Mag'reb ; défaite des Arabes. — La révolte gagne l'Ifrikïa. — Luttes entre les kharedjites et les armées arabes. — L'invasion musulmane en Europe est arrêtée. — Anarchie générale. — Abd er Rahmane fonde la dynastie Oméïade d'Espagne. — Ibn Achath rétablit l'autorité arabe en Ifrikïa. — Révoltes de la milice syrienne. — Nouvelle révolte des kharedjites. — Ibn Hatem dompte les kharedjites et rétablit l'autorité arabe en Ifrikïa. — Fondation de l'empire Edricide. — Le Mag'reb extrême est totalement perdu pour le khalifat. — Anarchie en Ifrikïa. — Ibrahim ben El Ar'leb rétablit la paix et fonde la dynastie des gouverneurs ar'lebites.

Par ses victoires et en profitant avec habileté du défaut d'entente des Berbères, Mouça ben Nocéïr était parvenu à pacifier l'Afrique septentrionale. Mais, si toute résistance à l'autorité arabe y avait à peu près cessé, le pays ne pouvait être considéré comme soumis d'une façon définitive. Les Berbères étaient plutôt épuisés

que domptés. On devait donc, instruit par l'expérience, s'attendre à de nouvelles révoltes, aussitôt que les Indigènes auraient eu le temps de reprendre haleine. Les cultures ruinées, les champs dévastés, ne pouvaient, de longtemps, offrir de ressources à la population, et la guerre devenait une nécessité pour l'élément actif berbère.

Mouça, soit qu'il se rendît parfaitement compte de la situation, soit qu'il fût l'instrument des lois qui mènent le monde ou simplement du hasard, détourna le danger en lançant les Berbères sur l'Espagne. Ce pays était alors désolé par la tyrannie des Goths. Roderigue, duc de Cordoue, venait d'y usurper le pouvoir au détriment des héritiers du roi Wittiza, qu'il avait exilés à Tanger, auprès du comte Julien. Ce fut à l'instigation de ces princes détrônés que l'expédition d'Espagne fut résolue. En 710, un Berbère converti, nommé Tarif, alla faire une première reconnaissance dans laquelle il s'empara de l'île qui reçut son nom (Tarifa).

Satisfait des renseignements reçus, Mouça écrivit à Tarek ben Ziad, gouverneur de Ceuta, en lui donnant l'ordre de passer en Espagne. Tarek, qui, on a tout lieu de le croire, était lui-même africain (1), réunit une imposante armée de Ber-

(1) V. En Noueïri (append. du t. I d'Ibn Khaldoun), p. 344, 347.

bères convertis, et, au mois de mai 711, ces guerriers ayant traversé heureusement le détroit, abordèrent au pied du mont Calpé, qu'on appela, du nom du chef de l'expédition, la montagne de Tarek (Djebel-Tarek, *Gibraltar*). Bientôt, des renforts, composés de nouveaux néophytes, furent envoyés du Mag'reb, ce qui porta l'armée au chiffre de douze mille combattants environ (1). Tarek ayant alors brûlé ses vaisseaux, pour enlever à ses compagnons toute idée de retour, se porta au devant de Roderigue, qui s'avançait à la tête d'une armée formidable. La rencontre eut lieu le 17 juillet, près de l'Ouad-Leka *(Guadalete)*, et, pendant plusieurs jours, on se battit avec le plus grand acharnement ; mais, à la fin, le courage des Berbères triompha du grand nombre de leurs ennemis. La bataille se termina par la déroute des Wisigoths et la mort de leur roi. Le comte Julien, qui était venu en Espagne avec les Berbères et les avait guidés dans le pays, assista à la défaite de ses compatriotes.

Tarek conquit ensuite Malaga et Tolède ; puis, Mouça étant lui-même arrivé d'Afrique avec une armée de dix mille Arabes et de huit mille Ber-

(1) Ibn Khaldoun donne pour la première armée de Tarek les chiffres de dix mille Berbères et de *trois cents* Arabes, et porte le renfort qui lui fut envoyé à trois mille Berbères. D'autres historiens ont augmenté ces chiffres. V. Ibn Khaldoun, t. I, p. 215, 348, et El Kaïrouani, p. 57 et suiv.

bères, compléta la conquête du pays en s'avançant jusqu'aux Pyrénées. Rappelé alors en Orient par le kalife El Ouélid, pour expliquer sa conduite envers Tarek, qu'il avait accablé des plus injustes humiliations, Mouça traversa le Mag'reb en rapportant un riche butin enlevé aux mtroépoles de l'Espagne et ramenant, dit-on, trente mille esclaves chrétiennes (1). Ce spectacle dut enflammer la cupidité des Berbères, déjà émerveillés par le récit des prouesses de leurs frères en Espagne, et ils s'empressèrent de se convertir, afin de prendre part à la *guerre sainte*. Des émissaires musulmans répandus parmi les Indigènes pressaient ces enrôlements, et, aussitôt qu'une troupe de néophytes était prête, on l'envoyait en Espagne. Ce courant continuel permettait de se porter en avant, car les premiers arrivés s'établissaient dans les territoires conquis. C'est ainsi que, dès l'année 721, les Musulmans avaient déjà dépassé les Pyrénées et envahissaient l'Aquitaine (2).

Pendant que les guerriers de l'Islam obtenaient de si brillants succès en Europe, les gouverneurs arabes se succédaient à Kaïrouane, d'où ils dirigeaient les opérations de la guerre d'Espagne. Le Mag'reb semblait sorti de l'ère des révoltes,

(1) Ce chiffre, comme la plupart de ceux donnés par les auteurs arabes du temps, semble fortement exagéré.

(2) En Noueïri, t. I d'Ibn Khaldoun, p. 345 et suiv.

et cependant un élément de désordre s'y introduisait qui allait avoir pour la domination arabe les plus graves conséquences. Le *kharedjisme*, ce schisme dont les Oméïades avaient triomphé (1), trouvait un refuge en Afrique, où les Berbères l'accueillaient avec empressement. A l'abri de la secte nouvelle, une conspiration se préparait contre l'autorité arabe.

Vers l'an 733, c'est-à-dire au moment où Abd er Rahmane, après avoir envahi la France et s'être emparé de Tours, se faisait écraser à Poitiers par Charles Martel, un nouveau gouverneur, Obeïd Allah ben El H'abh'ab, arrivait à Kaïrouane. Aussitôt, ce général fit plusieurs expéditions dans le Mag'reb extrême, où les tribus s'étaient lancées dans la rébellion ; il s'avança au sud jusqu'au milieu des Sanhadja-au-Litham, qui jusque-là avaient évité la domination musulmane, et les força à la conversion ; puis, il rentra à Kaïrouane, laissant son fils Ismaïl comme gouverneur du Sous et donnant à un certain Omar el Moradi le commandement de Ceuta, avec mission de presser les départs pour l'Espagne, afin de venger le désastre de Poitiers.

Ces deux chefs, aussitôt après le départ du gouverneur, profitèrent de leur éloignement pour se livrer à tous les excès de la tyrannie.

(1) Voir ci-devant, p. 56.

Non contents de dépouiller les Indigènes, ils prétendirent prélever le *quint* sur les populations mêmes, les considérant comme infidèles et esclaves. A cette dernière exigence, l'esprit d'indépendance des Berbères se réveilla ; un certain Méïcera, de la tribu des Matr'ara, se fit l'agent de la révolte. En 740, les Berbères, soulevés à sa voix, mirent à mort Omar el Moradi, gouverneur de Ceuta ; puis, s'étant portés vers le Sous, ils massacrèrent Ismaïl, fils d'Obéïd Allah. La révolte se répandit avec la rapidité de l'éclair dans le Mag'reb. L'autorité arabe y fut répudiée et l'on proclama l'indépendance berbère avec l'obligation du culte kharedjite (1).

Obéïd Allah ayant envoyé de Kaïrouane une armée *arabe* contre les rebelles, ses troupes, après plusieurs combats, furent taillées en pièces et réduites à la retraite. L'effet produit par ce nouvel échec fut considérable : la révolte s'étendit aux kharedjites de l'Ifrikïa, et le contre-coup en fut ressenti jusqu'en Espagne. Le courant qui portait les Berbères dans la péninsule se trouva arrêté net, et dès lors, l'invasion manquant de l'aliment qui lui permettait de s'étendre sur l'Europe, fut maîtrisée. La révolte kharedjite fut donc en réalité le salut de la chrétienté, car les résultats de

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 216, 237, 238, 239, et appendice, p. 360.

la victoire de Poitiers n'eussent pas été si décisifs si la situation fût demeurée la même. Le torrent, rentré dans son lit, ne déborda plus, parce que l'avalanche qui l'avait gonflé s'était répandue d'un autre côté : le sang berbère allait couler trop abondamment en Afrique pour que cette race put continuer à supporter tout le poids de la guerre d'Europe.

A la nouvelle de ces revers, la colère du kalife Hicham fut sans bornes. Il rappela d'Afrique le gouverneur Obeïd Allah ; puis, ayant tiré des milices de Syrie un corps de douze mille cavaliers, il en confia le commandement à Kaltoum ben Aïâd et le lança contre les révoltés du Mag'reb. Ce général traversa sans s'arrêter l'Ifrikïa et le Mag'reb central. Parvenu à Tlemcen, il y rallia les débris de la précédente armée arabe, puis s'avança vers l'ouest. Les Berbères se portèrent en masse à sa rencontre et les deux troupes se heurtèrent sur les bords de l'Ouad-Sebou. Les Indigènes, la tête entièrement rasée, selon le rite de leur secte, se précipitèrent avec la plus grande ardeur et en poussant le cri de guerre des kharedjites sur la milice syrienne, qui était en tête de l'armée arabe. Après un combat acharné, dans lequel Kaltoum trouva la mort, les troupes d'Orient furent mises en déroute. Les débris des Syriens se réfugièrent à Ceuta, tandis que les Arabes regagnaient Kaïrouane au prix des plus grands

dangers. Mais en arrivant en Ifrikïa, ceux-ci trouvèrent de nouveaux ennemis à combattre : les Houara kharedjites s'étaient mis en révolte ouverte, et toutes les populations de l'Aourès, du Zab et du Djerid étaient en armes, prêtes à entrer en lutte.

Dans ces conjonctures difficiles, Hendala, gouverneur de l'Egypte, accourut en toute hâte à Kaïrouane pour prendre la direction des affaires. Son premier soin fut de former une armée en enrôlant tous les hommes valides de la petite colonie arabe établie aux environs de la ville.

En même temps, les kharedjites de l'est et de l'ouest, divisés en deux énormes corps d'armées, se mettaient en marche sur Kaïrouane. Hendala réussit à attaquer isolément un de ces groupes près d'El-K'arn (1), et, malgré la supériorité du nombre de ses ennemis, obtint sur eux la victoire ; mais, pendant ce temps, l'autre groupe s'empara de Tunïs. Le chef des kharedjites s'y fit proclamer kalife et fut rejoint par les fuyards d'El-K'arn et un grand nombre de schismatiques accourant de tous côtés.

Hendala, après avoir réuni les forces dont il pouvait disposer, marcha bravement contre les Berbères, dont le grand nombre lui enlevait tout espoir de succès. Ce fut donc en gens décidés à

(1) Montagne entre Djeloula et Kaïrouane.

mourir et après avoir brisé les fourreaux de leurs épées que les Arabes attaquèrent les kharedjites. Contre toute attente, la victoire, après un combat longtemps indécis, resta aux Arabes. Selon En Noueïri, cent quatre-vingt mille Berbères périrent dans cette bataille (1).

La révolte fut, sinon domptée, au moins réduite pour quelque temps à l'impuissance, en Ifrikïa. Quant au Mag'reb, il continuait à être en pleine insurrection ; un nouveau schisme (2) venait même de s'y former dans la grande tribu des Berg'ouata. Le corps de milice syrienne qui, nous l'avons vu, s'était réfugié à Ceuta après sa défaite, passa presque aussitôt en Espagne, où il s'établit, malgré l'opposition des Berbères. Cette colonie syrienne apporta un élément de plus à l'anarchie qui divisait la péninsule.

Sur ces entrefaites, le kalife Hicham ayant cessé de vivre, de nouvelles luttes ensanglantèrent l'Orient ; elles eurent pour résultat le renversement de la dynastie oméïade et son remplacement par celle des Abbacides. Abd er Rahmane ben Ok'ba, qui avait profité des embarras du khalifat pour accourir d'Espagne à Kaïrouane et y usurper l'autorité, envoya son adhésion au

(1) Nous avons déjà fait remarquer l'exagération de tels chiffres.

(2) Celui de Younos. V. Abou Obeïd el Bekri, et aussi Ibn Khaldoun, t. II, p. 125, 126, 127.

prince abbacide, et reçut de lui la confirmation du titre de gouverneur de l'Afrique, qu'il s'était arrogé. Ce chef, par son habileté, obtint alors une sorte de pacification des Berbères, tant de l'Ifrikïa que du Mag'reb. Mais, peu de temps après, à la suite d'un différend survenu entre lui et le kalife abbacide, Abd er Rahmane répudia son autorité et se déclara indépendant. Ce prince remarquable se disposait à asseoir l'empire du Mag'reb sur des bases solides, lorsqu'il mourut assassiné par ses frères, ce qui permit au kalife de rétablir sa suzeraineté en Afrique.

Une nouvelle révolte kharedjite éclata alors chez les Ourfeddjouma, branche des Nefzaoua. Ces rebelles étant venus assiéger Kaïrouane, s'en emparèrent et livrèrent la *ville sainte* d'Ok'ba au plus affreux pillage. Tous les Arabes trouvés dans la ville périrent sous le fer des vainqueurs. Les mosquées même furent profanées par les hérétiques, qui les transformèrent en écuries (1).

Tandis que les Berbères de l'Ifrikia étaient tout entiers à ces luttes, un descendant de la dynastie oméïade qui avait pu échapper au massacre de sa famille et avait trouvé un refuge en Mag'reb, chez les tribus zenètes des environs de Tiharet (Tak-

(1) Ibn Khaldoun. t. I, p. 219, 228, et En Noueïri (append.), p. 373.

demt), quittait l'Afrique et passait en Espagne. Ce prince, nommé Abd er Rahmane ben Merouane, débarqua dans la péninsule en 755, et, comme cette contrée était en proie à l'anarchie, conséquence des évènements du Mag'reb, il chercha à s'emparer de l'autorité. Les Zenètes, ses hôtes, lui avaient fourni un corps de sept cents cavaliers ; bientôt, il vit sa petite troupe grossie de nombreux adhérents, et, s'étant rendu maître de Cordoue, il s'y fit proclamer kalife. Ainsi se trouva fondé l'empire des Oméïades d'Espagne, qui devait briller d'un si vif éclat. Les Berbères ou Maures, groupés autour de ces princes arabes, se trouvèrent en mesure de résister aux rois chrétiens, qui, revenus de leur stupeur, les combattaient sans relâche. Le khalifat perdit par ce fait sa première province dans le Mag'reb (1).

Vers le même temps, les Berbères miknaça établissaient dans le sud du Mag'reb, à Sidjilmassa, la royauté des Beni-Midrar (2). Ainsi continuaient de se produire les résultats de la révolte kharedjite, dont le premier effet avait été d'arrêter brusquement l'expansion du peuple berbère sur l'Europe.

Cependant, en Ifrikïa, des dissensions s'étaient

(1) L'Espagne musulmane, nous l'avons vu, était considérée par les Arabes d'Orient comme faisant partie du Mag'reb.

(2) Ibn Khaldoun, t. I, p. 140, 262.

élevées entre les Kharedjites ; les Ourfeddjouma avaient été chassés de Kaïrouane et le commandement des Berbères était resté à un certain Abou l' Khattab, de la tribu des Houara, qui avait établi le siége de son gouvernement à Tripoli. En vain, le représentant du kalife en Egypte avait essayé de réduire les kharedjites : ceux-ci l'avaient constamment repoussé, et le Mag'reb était resté sans gouverneur arabe.

Le kalife Abou Dâfer el Mansour, las des mauvaises nouvelles qu'il recevait de l'ouest, résolut enfin de mettre à la raison les rebelles du Mag'reb. Il appela des colonies militaires de Syrie une armée de quarante mille hommes et l'envoya à Moh'ammed ben Achâth, gouverneur de l'Egypte, avec l'ordre de rétablir la paix en Afrique. En l'an 761, ce général se mit en marche vers l'ouest. Mais, à son approche, Abou l' Khattab réunit tous les contingents des Louata, Houara et Nefzaoua de l'Ifrikïa, et, en même temps, adressa aux tribus zenètes du Mag'reb un appel qui fut entendu. Un immense rassemblement vint donc se concentrer en avant de Tripoli.

Moh'ammed ben Achâth, malgré l'effectif imposant dont il disposait, n'osa pas attaquer de front ces Berbères. Il se contenta de se tenir en observation, sachant bien que les Indigènes, qui avaient pu se réunir pour un grand effort, seraient incapables de rester longtemps dans l'in-

action. Cette tactique réussit à merveille ; bientôt la discorde et le découragement se mirent parmi les Berbères, qui, de toute part, regagnèrent leurs cantonnements. Lorsque Ibn Achâth vit leur nombre suffisamment réduit, il fit courir le bruit que le kalife le rappelait en Orient ; puis, après une retraite simulée, il attaqua, dans un brusque retour offensif, le camp des Berbères nullement préparés à la défense. En un instant, les kharedjites furent en déroute. Quarante mille de ces hérétiques, parmi lesquels Abou l'Khattab, restèrent, dit-on, sur le champ de bataille. Ibn Achâth profita habilement de l'effet produit par ce succès pour s'emparer de Tripoli, puis de Kaïrouane ; de là, il lança ses troupes dans toutes les directions, à la poursuite des kharedjites, qui furent impitoyablement massacrés partout où on les rencontra (1).

Ce fut à cette occasion qu'un grand nombre de kharedjites des tribus de Houara, Louata et Nefzaoua, émigrèrent vers l'ouest, sous la conduite d'un certain Abd er Rahmane ben Rostem, et se fixèrent aux environs du Guezoul, dans le Mag'reb central. Ibn Rostem fonda dans cette localité la ville de Tiharet-la-Neuve, qui devint la capitale de sa dynastie et le centre de la secte

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 220, 221, 242, 243, et appendice, p. 373, 374, 375, 376.

kharedjite Eïbad'ite, appelée plus tard Ouahabite (1).

Ibn Achâth avait, par sa victoire, rétabli à Kaïrouane l'autorité du khalifat, mais tout l'ouest de l'Afrique restait dans l'indépendance, et, pour se maintenir en Ifrikïa, le gouverneur arabe ne pouvait plus s'appuyer sur les auxiliaires berbères ; la milice syrienne constituait sa seule force. Or, cette troupe, par cela même qu'elle se sentait indispensable, ne tarda pas à montrer une grande arrogance et à devenir un véritable danger. Bientôt on la vit, dans une expédition en Mag'reb, abandonner le gouverneur El Ar'leb, qui la commandait, puis, étant rentrée à Kaïrouane, y proclamer un chef de son choix et se mettre en révolte ouverte. Ce fut alors une guerre à mort entre les partisans du gouverneur régulier et les Syriens. Ceux-ci finirent par être vaincus, mais El Ar'leb périt dans ces luttes.

Pendant que les Arabes étaient ainsi divisés par leurs querelles intestines, les tribus zenètes, qui s'étaient étendues à l'ouest jusqu'aux environs de Tlemcen, et notamment les Beni-Ifrene, commandés par leur émir Abou K'orra, devenaient de plus en plus menaçantes. Aussi, à peine le nouveau gouverneur, Omar Hezarmed, fut-il

(1) V. Ibn Khaldoun, t. I, p. 233, 243, et En Noueïri (append.), p. 375, 376.

arrivé d'Orient, qu'il se porta dans le Zab, pour, de là, entreprendre une série d'opérations contre les rebelles. Mais, aussitôt que les kharedjites de l'Ifrikïa eurent appris son éloignement, ils se lancèrent de nouveau dans la révolte, et, après avoir enlevé toutes les villes du sud, vinrent, sous la conduite de leur chef Abou Hatem, mettre le siége devant Kaïrouane.

Omar ne pouvait se porter au secours de sa capitale, car il était alors bloqué dans Tobna (1) par tous les Berbères du Mag'reb central, y compris les Sanhadja et Ketama, qui jusqu'alors semblent n'avoir pris part à aucune guerre. Les Arabes, peu nombreux, et entourés à Tobna et à Kaïrouane de masses profondes d'assaillants, paraissaient à jamais perdus, lorsque Omar parvint à se débarrasser des Zenètes en gagnant leur chef Abou K'orra à force d'or (2) et en semant la division parmi les autres Berbères. Par un dernier effort, il s'échappa de Tobna et se dirigea à marches forcées sur Kaïrouane, alors réduit à la dernière extrémité. Son approche fit cesser le blocus. Abou Hatem marcha à sa rencontre avec les kha-

(1) Ville ancienne, dont les ruines se trouvent à l'est de la sebkha du Hod'na.

(2) V. Ibn Khaldoun, t. III, p. 200. Selon cet auteur, Abou K'orra reçut 40,000 pièces d'or pour lui et 4,000 pour son fils, qui avait conduit la négociation. V., en outre, t. I, p. 221, 222, et En Noueïri (append.), p. 377, 378, 380.

redjites, mais Omar parvint à l'éviter et à opérer sa jonction avec les troupes de Kaïrouane, qui avaient fait une sortie. Sur ces entrefaites, arrivèrent de nombreux corps de kharedjites, furieux d'avoir vu leur ennemi leur échapper à Tobna et accourant se joindre à leurs frères de l'Ifrikïa pour l'écraser. Omar eut encore le temps de se jeter dans Kaïrouane, dont les murailles devaient offrir une sérieuse résistance à l'attaque tumultueuse des Berbères.

Trois cent cinquante mille kharedjites (1) entourèrent la ville et pendant un long siége émoussèrent leur ardeur contre ses remparts. Enfin, lorsque la famine eut enlevé aux assiégés tout moyen de prolonger la résistance, Omar commanda une dernière sortie et, se jetant « comme un chameau enragé » sur les assiégeants, il trouva la mort, qu'il préférait à la honte d'une reddition.

Une capitulation fut alors consentie entre les assiégés et les kharedjites (nov. 771). La ville fut remise à Abou Hatem, qui déclara reconnaître la suprématie des Abbacides et désigna un gouverneur de son choix. La milice syrienne reprit en liberté la route de l'Orient (2).

Cette dernière humiliation infligée à l'Islam

(1) En Noueïri et Ibn Khaldoun, qui ont souvent puisé aux mêmes sources, sont d'accord sur ce chiffre énorme.

(2) Ibn Khaldoun, t. I, p. 223, et En Noueïri (append.), p. 381, 382.

par les hérétiques berbères fut vivement ressentie du kalife El Mansour. Par ses ordres, une armée de quatre-vingt mille hommes, composée de milices de Syrie et du Khoraçan, fut réunie et confiée au général Yezid ben Hâtem, qui partit pour le Mag'reb. Avertis de l'arrivée prochaine de telles forces, les kharedjites sentirent leur courage faiblir. En vain Abou Hatem s'efforça de les rallier pour résister à l'ennemi : les Berbères se dispersèrent de toute part, et, sous l'impulsion de la panique générale, Kaïrouane se mit en révolte. Aucune résistance sérieuse ne vint donc arrêter la marche des Arabes. Le chef des kharedjites, demeuré presque seul, se fit tuer bravement dans les montagnes de Nefouça. Yezid ben Hatem rentra alors en possession de Kaïrouane. Mais si les kharedjites n'avaient pas lutté en bataille rangée, ils avaient organisé partout des centres de résistance qu'il fallait attaquer successivement. Ce ne fut donc qu'après une campagne de plus de deux ans, pendant laquelle il ne fut pas livré moins de trois cent cinquante combats, que les kharedjites de l'Ifrikïa et du Mag'reb central se trouvèrent enfin réduits au silence. Quelques années de trève, sinon de paix, succédèrent à ces luttes acharnées.

En l'an 788, un arrière-petit-fils d'Ali (1), après

(1) Ali, gendre de Mahomet ; c'est de lui que descendent tous les *cherif*, ou parents du Prophète.

avoir échappé au désastre de la bataille de Fekh, dans laquelle les partisans de son neveu Hocéïne avaient été écrasés par le kalife El Mehdi, se réfugia en Mag'reb. Il espérait ainsi se soustraire aux persécutions des kalifes abbacides, qui faisaient rechercher, avec le plus grand soin, tous les membres de la famille vaincue. Malgré les précautions prises contre lui, ce *cherif*, nommé Edris ben Abd Allah, parvint à gagner, au fond du Mag'reb, la localité nommée Oulili (1), près d'une des sources du Sebou, dans les montagnes des Aoureba. Il fut bien accueilli par ces Berbères, et, grâce à leur appui, étendit bientôt son autorité sur les tribus voisines, depuis longtemps privées de chefs. Ainsi se forma en Afrique un nouveau royaume berbère, sous le commandement d'un prince arabe. En quelques années, tout le Mag'reb extrême et une partie du Mag'reb central, avec Tlemcen, se trouvèrent placés sous l'autorité d'Edris. La ville d'Oulili devint la capitale de l'empire edricide (2).

Cependant, en Orient, le kalife Haroun er Rachid, qui avait la double douleur de voir un fleuron se détacher de sa couronne et un de ses ennemis lui échapper, résolut d'en tirer ven-

(1) L'antique Volubile.

(2) Ibn Khaldoun, t. II, append. IV, p. 559 et suiv. — V. aussi El Bekri et le Kartas.

geance par un moyen politique à lui familier : l'assassinat. Un de ses émissaires, envoyé d'Orient, arriva à Oulili sous l'habit d'un médecin et empoisonna Edris, dont il était parvenu à capter la confiance. Le puissant kalife avait certainement espéré anéantir l'empire edricide en le privant de son chef ; mais ce meurtre ne produisit pas l'effet attendu. Un affranchi d'Edris, nommé Rached, homme d'une rare énergie, prit en main la direction des affaires à Oulili, et, par son habileté, sut affermir le royaume naissant pendant la minorité du fils posthume de son maître (1).

Ainsi, tout l'ouest de l'Afrique se trouvait définitivement détaché de l'autorité du khalifat, et, de même que l'Espagne, ne conservait d'arabe que la famille régnante.

Pendant ce temps, les gouverneurs se succédaient à Kaïrouane ; mais leur puissance déclinait rapidement. Contraints de s'appuyer sur les milices syrienne et khoraçanite, leur seule force, ils subissaient l'exigence de ces nouveaux prétoriens, qui, à tout propos, se lançaient dans la rébellion. En 794, à la suite d'une de ces révoltes, Kaïrouane resta durant plus d'un an aux mains

(1) Les auteurs arabes prétendent généralement qu'Edris laissa en mourant une de ses femmes enceinte ; mais, selon d'autres versions, l'enfant qui naquit plus tard serait le fils de l'affranchi Rached. Quoi qu'il en soit, Edris est l'ancêtre que revendiquent presque tous les *cherif* du Mag'reb.

du chef de la milice. Cet état d'anarchie se prolongea, avec alternatives diverses, jusqu'en l'an 800, malgré la présence d'un frère de lait de Haroun er Rachid, envoyé par celui-ci comme gouverneur de l'Afrique.

Lassé de cette situation, le kalife, qui avait, enfin, été bien renseigné sur les hommes et les choses du pays, nomma au gouvernement de l'Ifrikïa, Ibrahim ben El Ar'leb, homme des plus remarquables par ses qualités militaires et administratives. Ce général reçut le titre de gouverneur indépendant sous la suzeraineté abbacide ; ce titre devait être conservé à ses descendants. Moyennant ces concessions, Ibrahim s'engagea non-seulement à renoncer à la subvention annuelle que fournissait le gouvernement d'Egypte, mais encore à payer au kalife une annuité de quarante mille dinars (1).

Ainsi s'établit la dynastie des gouverneurs ar'lebites à Kaïrouane ; cet évènement allait retarder de plus d'un siècle la chute définitive de la domination arabe en Afrique.

(1) V. En Noueïri (append. du t. I d'Ibn Khaldoun), p. 397, 398.

CHAPITRE VI.

L'AFRIQUE SOUS LES AR'LEBITES.
CHUTE DE L'AUTORITÉ ARABE EN MAG'REB.

800 - 909.

Gouvernement d'Ibrahim ben El Ar'leb. — Edris II étend son autorité sur le Mag'reb. — Evènements d'Ifrikïa ; conquête de la Sicile. — Mort d'Edris II ; partage de son empire. — Gouvernement de l'ar'lebite Ibrahim ; ses succès sur les chrétiens. — La secte chiaïte s'introduit en Afrique. — Notice sur cette secte. — Abou Abd Allah le chiaïte s'établit chez les Ketama. — Excès d'Ibrahim en Ifrikïa ; il est destitué. — Succès d'Abou Abd Allah. — Mort d'Ibrahim. — Obeïd Allah, le *mehdi*, arrive en Afrique. — Gouvernement de Ziadet Allah l'ar'lebite. — Abou Abd Allah s'empare d'une partie de la province de Constantine. — Il marche sur Kaïrouane et est repoussé par les Ar'lebites. — Nouveaux succès des chiaïtes ; ils envahissent la Tunisie. — Fuite de Ziadet Allah. — Chute de l'autorité arabe en Afrique.

Ibrahim ben El Ar'leb s'attacha d'abord à combattre les factions qui grondaient autour de lui et surtout à réduire l'influence de la milice, dont l'indiscipline était pour beaucoup dans les malheurs précédents. Pour remplacer les Syriens, comme il ne pouvait pas songer aux Berbères, il acheta un grand nombre d'esclaves nègres, et, les

ayant exercés au maniement des armes, en forma une garde dévouée, capable de résister avec avantage aux miliciens. En même temps, il construisit, à quelques milles de Kaïrouane, le vaste château fortifié d'El-Abbacïa, dans lequel il se disposa à habiter (1).

Après ces premiers soins donnés à sa propre sécurité, Ibrahim tourna ses regards vers l'empire qui s'était formé en Mag'reb. Le fils d'Edris (Edris II) y grandissait sous la tutelle de Rached. Ibrahim fit assassiner ce fidèle serviteur, espérant ainsi arrêter les progrès de la future dynastie ; mais ce meurtre tardif fut encore inutile : les Berbères se serrèrent autour de leur jeune prince et lui jurèrent fidélité. Le gouverneur ar'lebite, voyant ses plans déjoués, se disposait à employer des moyens plus décisifs, lorsqu'une révolte de la milice, qu'il eut beaucoup de peine à réduire, vint réclamer tous ses soins ; puis, il dut lutter contre une levée de boucliers des Berbères de l'Ifrikïa, soutenus par Abd er Rahmane ben Rostem, de Tiharet (2). Sur ces entrefaites, Ibrahim ben El Ar'leb cessa de vivre (812) et fut remplacé par son fils Abou l' Abbas, qui continua son œuvre de pacification.

(1) Ibn Khaldoun (En Noueïri), t. I, p. 400, 401. — El Kaïrouani, p. 82.

(2) Ibn Khaldoun, t. I, p. 243, et En Noueïri (append.), p. 401, 402.

Pendant que ces évènements retenaient dans l'est les gouverneurs ar'lebites, le jeune Edris consolidait en Mag'reb son pouvoir, montrant, dès son jeune âge, des qualités qui présageaient un grand prince. Après avoir fondé, non loin d'Oulili, la ville de Fès, pour lui servir de capitale, il entreprit de réduire les populations masmoudiennes de l'Atlas, qui ne reconnaissaient, pour ainsi dire, aucune autorité. Il s'attacha aussi, en sa qualité de membre de la secte d'Ali, à combattre et extirper le schisme kharedjite. En 817, El Hâkem, kalife oméïade de Cordoue, ayant expulsé de cette ville huit mille personnes qui avaient pris part à la révolte dite du faubourg *(rebad')*, Edris les accueillit et leur concéda tout un quartier de sa nouvelle capitale, qui se trouva de suite habitée par une population maure très-civilisée. C'est à cette circonstance que la ville de Fès dut de s'élever si promptement au rang d'une des premières métropoles de l'Afrique (1).

En Ifrikïa, les princes ar'lebites se succédaient, luttant constamment contre les exigences de leurs lieutenants et les mutineries de la milice, que la garde nègre était souvent impuissante à maintenir dans le strict devoir. Vers 833, une de ces révoltes prit des proportions inquiétantes. Le

(1) V. Abou Obeïd el Bekri (description de Fès) et Ibn Khaldoun, t. II, p. 561, etc.

chef des rebelles, nommé Mansour, vint même assiéger le gouverneur Ziadet Allah dans sa forteresse d'El-Abbacïa ; ayant été repoussé, il se jeta dans la Tripolitaine, qui se souleva à sa voix. Ziadet Allah finit cependant, mais non sans peine, par ressaisir son autorité, grâce aux dissensions qui divisèrent les rebelles. Cette pacification obtenue, le gouverneur ar'lebite, pour occuper ses troupes, les lança à la conquête de la Sicile, sous prétexte de rétablir l'usurpateur Euphemius. Le cadi Aced, à la tête de dix mille fantassins et de sept cents cavaliers, défit les Grecs, commandés par Platha, et mit le siége devant Syracuse. Après plusieurs années de luttes, la victoire se prononça pour les musulmans, qui restèrent maîtres de Messine, de Palerme et d'une grande partie de l'île (835). Les Berbères Houara fournirent pour ces expéditions des contingents de guerriers (1).

Quelque temps auparavant, Edris était mort subitement à Fès, laissant douze fils. Sept, parmi les plus âgés, se partagèrent les provinces de l'empire ; mais ces frères, devenus rivaux, ne tardèrent pas à se déclarer la guerre, de sorte que le Mag'reb devint le théâtre de nouvelles et sanglantes luttes, dont le résultat fut de concen-

(1) Voir l'excellent ouvrage de M. Michele Amari : *Storia dei Musulmani di Sicilia*, et celui de M. Elie de la Primaudaie, intitulé : *Arabes et Normands en Sicile et en Italie*.

trer l'autorité edricide entre les mains de trois ou quatre princes de cette famille (1).

La guerre de Sicile occupa presque uniquement, pendant plusieurs années, les gouverneurs ar'lebites. Les Berbères de l'Ifrikïa prenaient part à ces expéditions qui servaient d'aliment à leur activité. Cependant, en 869, sous le gouvernement d'Abou l' R'aranik, les indigènes du Zab et de l'Ifrikïa, depuis trop longtemps tranquilles, se soulevèrent et mirent en déroute les troupes envoyées de Kaïrouane contre eux. Abou l' R'aranik étant mort à ce moment (875), fut remplacé par son frère Ihrahim, que le peuple porta, par acclamation, aux fonctions de gouverneur (2).

Ibrahim, par son intelligence et sa fermeté, rétablit assez promptement la paix; puis, à l'exemple de ses prédécesseurs, il appliqua tous ses soins à la *guerre sainte*. Déjà, sous le règne précédent, les généraux ar'lebites s'étaient emparés de l'île de Malte et de différents points du littoral italien. Sous l'impulsion d'Ibrahim, les Musulmans remportèrent de nouveaux succès, firent une descente en Sardaigne, puis vinrent de nouveau mettre le siége devant Syracuse. Mais en même temps, de nouvelles révoltes éclatèrent parmi les Berbères et le gouverneur dut s'attacher

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 564, 565.

(2) En Noueïri, p. 424.

à les réduire et à en châtier les auteurs. Ainsi occupé dans l'est, le preinc ar'lebite ne put tourner ses regards vers le Mag'reb, où régnait la plus grande anarchie, fruit de l'incapacité et des vices des princes edricides ; ainsi fut perdue l'occasion de rétablir l'influence arabe dans l'ouest.

Lorsque Ibrahim eut encore une fois pacifié l'Ifrikïa, il s'établit dans le château de Rokkada, qu'il avait fait construire non loin de Kaïrouane, et, dès lors, se livra à tous les excès de son caractère étrange et féroce, exerçant ses cruautés aussi bien sur ses ennemis que sur ses esclaves, ses favorites et même ses parents (1).

Tandis que Ibrahim se livrait à ces écarts, donnant tour à tour l'exemple d'une véritable grandeur d'âme et d'une basse cruauté, la secte des chiaïtes (Alides), dont le siége était en Orient, et qui, depuis quelque temps, avait envoyé des missionnaires en Afrique, y gagnait de nombreux adhérents. De même que lors de l'apparition du kharedjisme, les Berbères accueillaient avec empressement un schisme qui leur offrait un motif de résistance contre leurs dominateurs.

La base de la secte chiaïte était que l'*Imam*, ou chef de la religion, ne pouvait être pris que

(1) En Noueïri retrace longuement les vertus et les crimes d'Ibrahim dans deux chapitres spéciaux. V. append. II, Ibn Khaldoun, t. I, p. 435, 436.

parmi les descendants du Prophète, par sa fille Fatima et son gendre Ali. En outre de cette divergence, ils contestaient certains points de dogme et ramenaient par leurs leçons la religion musulmane à une sorte de philosophie matérialiste (1). Vaincus en l'an 41 (de l'Hégire) par les Oméïades, ces schismatiques se répandirent dans tout le monde musulman et reçurent le nom de chiaïtes (sectaires). Peu après l'établissement de la dynastie abbacide (132 de l'H.), ils se crurent assez forts pour lui disputer le pouvoir. Mais, écrasés par le kalife El Hâdi, à la bataille de Fekh, où tous leurs chefs tombèrent (2), ils durent rentrer dans l'ombre, et, formés en sociétés secrètes, se contenter de faire une propagande occulte, mais active, qui s'étendit bientôt à l'Afrique, malgré la surveillance exercée par les Abbacides pour réduire à néant leurs projets.

La secte chiaïte était elle-même divisée en plusieurs branches. Les *Ismaïliens*, qui formaient un de ces groupes, avaient continué à compter les *imam* qui devaient succéder à Mahomet. Ils étaient ainsi arrivés à six ; puis, le septième ayant disparu mystérieusement, ils déclaraient ses successeurs *imam cachés (mektoum)*, ne transmettant

(1) V. *Religion des Druses*, par S. de Sacy. — V. aussi Ibn Khaldoun, t. II, append. II, p. 496 et suiv.

(2) Sauf cependant Edris. V. ci-devant, p. 83.

leurs ordres au monde que par l'intermédiaire des *d'aï* (inviteurs, missionnaires). Selon leur croyance, le douzième *imam* serait le *mehdi*, ou « être dirigé, » annoncé par le K'oran comme devant rétablir la religion dans sa pureté primitive (1).

Le quatrième *imam caché*, nommé Mohammed el Habib, vivait alors dans la retraite à Salemïa, ville du territoire d'Emesse, en Syrie. De là, il lançait ses émissaires dans différentes directions : les uns obtinrent dans l'Iémen de grands avantages et établirent des correspondances jusque dans l'Inde ; d'autres gagnèrent l'Afrique et y firent, comme nous l'avons dit, des prosélytes.

Averti des heureux résultats obtenus en Mag'reb par ses *d'aï*, Mohammed el Habib y envoya un de ses plus fidèles apôtres, nommé Abou Abd Allah Mohammed. Cet homme, doué d'une grande énergie et d'une rare persévérance, arriva en Magr'eb vers l'année 893. Il s'établit au lieu dit Guédjal, non loin de Sétif (2), dans les montagnes des

(1) C'est le Moul-es-Sâa (le maître de l'heure), que les Indigènes de l'Algérie attendent encore.

(2) M. Carette *(Notice sur les Migrations, etc.)* place, par erreur, cette localité dans les montagnes du golfe de Bougie. M. Cherbonneau a établi, d'une manière incontestable *(Revue africaine*, nº 72), que cette localité, appelée Ikdjan par les auteurs arabes, est nommée aujourd'hui Guédjal, et se trouve, comme l'indiquent l'Edrisi, Ibn Hammad et Ibn Khaldoun lui-même, à quelques milles au nord de

Ketâma, avec des chefs de cette tribu, qu'il avait rencontrés en Orient. La nouvelle doctrine y fut accueillie avec une grande faveur par les Berbères, et bientôt l'apôtre se vit entouré d'un nombre considérable d'adhérents disposés à l'appuyer par les armes (1).

Le gouverneur Ibrahim n'attacha pas d'abord une grande importance à cette agitation et se contenta d'envoyer aux commandants de Bellezma, de Sétif et de Mecila l'ordre de marcher contre les rebelles. Presque en même temps, son attention fut détournée par une révolte importante de la province de Tunis. Après l'avoir comprimée, il transporta le siége de son gouvernement dans cette ville. Lorsqu'il eut achevé de s'y installer, c'est-à-dire vers l'année 896, il résolut la mise à exécution d'un projet qu'il méditait depuis longtemps et qui n'était rien moins que de déclarer la guerre aux Toulounites, gouverneurs de l'Egypte. Ayant donc réuni un grand nombre de troupes, il se mit à leur tête et prit la

Sétif. — Selon M. Féraud, il existe encore, cependant, une localité du nom de *Kherbet-Ikdjan* (les ruines d'Ikdjan), dans un canton appelé *Guédjal*, à l'est du Babor.

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 509, 510. — El Kaïrouani, p. 89 et suivantes. Les traducteurs de cet historien donnent à Abou Abd Allah le nom d'Obeïd Allah et font, dans le commencement du liv. IV, diverses confusions regrettables. Comparer p. 51 de l'édition arabe de Tunis.

route de l'est. Parvenu au sud de Tripoli, il se heurta contre une insurrection des Nefouça et l'étouffa dans le sang (cinq cents de ces Berbères périrent, dit-on, de sa propre main). Mais, lorsqu'il voulut continuer sa route, ses soldats, las de ses injustices et de ses cruautés, l'abandonnèrent, et il dut rentrer à Tunis. Peu après, le kalife d'Orient, faisant droit aux nombreuses plaintes qu'il recevait d'Ifrikïa contre son représentant, envoya à Ibrahim l'ordre de remettre le pouvoir à son fils Abou l'Abbas et de se rendre auprès de lui pour expliquer sa conduite. Mais Ibrahim, peu soucieux de se livrer à la juste colère de son suzerain, s'empressa de passer en Sicile, d'où il alla prendre le commandement de la guerre de Calabre, car les Musulmans avaient dans les derniers temps conquis des points importants dans l'Italie méridionale (1).

Les circonstances, on le voit, favorisaient les chiaïtes. Abou Abd Allah en profita avec beaucoup d'adresse. Après avoir triomphé des faibles attaques tentées contre lui par les commandants des provinces voisines, il étendit et propagea sa doctrine parmi les tribus environnantes, de sorte que vers l'année 902, non-seulement tous les Ketâma, mais encore les Zouaoua du Djerdjera et les Sanhadja étaient entrés dans la secte.

(1) Ibn Khaldoun, t. I (En Noueïri), p. 429 à 434.

Cependant, le prince ar'lebite Abou l' Kaoual ayant été envoyé contre eux par son père Abou l' Abbas, pénétra dans le pays des Ketâma. Mais, en raison de la difficulté de ce territoire, tout entrecoupé de montagnes abruptes, il reconnut bientôt qu'il n'avait aucun succès à espérer, et s'empressa de se replier vers l'est, non sans avoir été harcelé par les chiaïtes.

Cette même année 902 voyait encore la mort d'Ibrahim en Italie, au siége de Cosenza (1) et celle du onzième *imam,* chef de la secte des ismaïliens, à Salemïa. Ce dernier se sentant près de sa fin, avait adressé ces paroles à son fils Obeïd Allah : « C'est toi qui es le *mehdi ;* après ma mort, « tu dois te réfugier dans un pays lointain, où tu « auras à subir de rudes épreuves. » (2) Le jeune chef, voulant suivre sa destinée, quitta Salemïa après la mort de son père. Il comptait d'abord se rendre en Iémen ; mais, ayant reçu la nouvelle des succès de son lieutenant Abou Abd Allah en Afrique, il partit pour le Mag'reb. A l'annonce de l'apparition du *mehdi,* le kalife El Moktefi ordonna de le rechercher avec le plus grand soin : son nom et son signalement furent envoyés aux

(1) Enivré par ses succès en Italie, Ibrahim ne songeait à rien moins qu'à détrôner le Pape et à s'emparer de « la cité du vieux Pierre. » V. Elie de la Primaudaie : *Arabes et Normands en Sicile et en Italie.*

(2) Ibn Khaldoun, t. II, p. 515.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS. R.F.

gouverneurs des provinces les plus reculées, avec ordre de le saisir partout où on le découvrirait. Obeïd Allah, accompagné de son jeune fils Abou l'Kacem, parvint cependant à gagner l'Egypte, en se faisant passer pour un marchand, car, selon l'énergique expression arabe, « les yeux étaient aiguisés sur lui. » (1) Après avoir été arrêtés plusieurs fois, les fugitifs atteignirent enfin le Mag'reb. Ils vinrent passer près de Constantine, d'où le *mehdi* aurait fort bien pu rejoindre ses partisans dans le pays des Ketâma ; mais, pour justifier son horoscope, il lui fallait des épreuves extraordinaires, et il préféra continuer sa route (2).

Sur ces entrefaites, c'est-à-dire vers le mois de juillet 903, le prince ar'lebite Abou l'Abbas fut assassiné par les sicaires de son fils Ziadet Allah, lequel s'empara de l'autorité. Le premier acte du nouveau gouverneur, qui n'avait pas craint d'arriver au pouvoir par le meurtre de son père, fut l'ordre d'exil de vingt-neuf de ses frères ou cousins dans l'île de Korrat, suivi bientôt de leur mise à mort. Il rappela ensuite son frère Abou l'Kaoual, qui opérait sur la limite du pays des Ketâma, et lui fit subir le même sort qu'aux autres membres de sa famille.

(1) Ibn Hammâd. V. l'excellente traduction que M. Cherbonneau a donnée de cet auteur dans la *Revue africaine*, nº 72.

(2) Ibn Khaldoun, t. II, p. 515, 516.

Tandis que tous ces meurtres ensanglantaient la Tunisie, Abou Abd Allah achevait de conquérir un royaume à son maître. Après avoir enlevé Sétif, il livra bataille à une puissante armée ar'lebite, que l'on avait enfin envoyée de Tunis, et la mit en déroute. Tobna et Bellezma tombèrent alors au pouvoir des chiaïtes, dont le nombre augmentait chaque jour. Abou Abd Allah montrait, du reste, une justice et une modération qui lui gagnaient tous les cœurs. Dès lors, le triomphe du *mehdi* fut assuré. Ziadet Allah le comprit si bien, qu'il fit réparer les fortifications de Kaïrouane et des places environnantes, craignant à tout moment de voir paraître ses ennemis. En même temps, il vidait le trésor pour lever des troupes (1).

En 908, Abou Abd Allah se mit en marche sur Kaïrouane. Bar'aï et Mermadjenna (2) tombèrent successivement en son pouvoir ; puis, il réduisit les tribus nefzaouiennes et s'avança jusqu'à Tifech (3), dont il obtint la soumission. Il rentra alors vers son centre d'opérations ; mais aussitôt, le général ar'lebite Ibrahim s'avança à sa suite et reprit tout le territoire qu'il avait conquis.

(1) Ibn Khaldoun, t. I (En Noueïri), p. 441, et t. II, p. 517.

(2) Localités de l'Aourès oriental.

(3) La ville de Tifech est bâtie sur les ruines de l'antique Tipasa de l'est. V. à ce sujet les recherches de M. Chabassière dans l'*Annuaire de la Société archéologique de Constantine*, 1866.

Bientôt, Abou Abd Allah reparut dans l'est, laissant derrière lui Constantine, qu'il n'osa attaquer, et vint enlever, à la tête d'une nombreuse armée, Miskiana et Tebessa. De là, il pénétra en Tunisie, réduisit la ville et le canton de Kammouda, et, continuant sa marche victorieuse, s'avança sur Rok'k'ada. Mais il avait trop présumé de ses forces. Bientôt, en effet, le général Ibrahim, accouru avec toutes ses troupes, le mit en déroute. Les chiaïtes s'enfuirent en désordre par tous les défilés. Abou Abd Allah lui-même ne s'arrêta qu'à Guedjal. Cet échec aurait pu avoir de graves conséquences, si le chef des rebelles n'avait su habilement en atténuer l'effet, et si son parti ne s'était trouvé déjà aussi puissant.

Abou Abd Allah, apprenant que le général Ibrahim était rentré dans son poste d'observation sur les frontières de la Tunisie, vint audacieusement mettre le siége devant Constantine. Il se rendit promptement maître de cette ville et du pays environnant; puis, étant rentré dans le pays des Ketâma, il s'occupa avec activité à lever une armée formidable.

Bientôt, de tous côtés, arrivèrent les contingents : Zouaoua du Djerdjera, Sanhadja du Mag'reb central, Zenata du Zab, Nefzaoua de l'Aourès, venant se joindre aux vieilles bandes ketâmiennes, et, au printemps de l'année 909, Abou Abd Allah se mit en marche à la tête d'une armée

formidable, portée par les chroniques à deux cent mille hommes, partagés en sept divisions (1). Avec de telles forces, il se dirigea en droite ligne sur la capitale de son ennemi. Ibrahim essaya en vain de repousser les chiaïtes : vaincu dans plusieurs rencontres, il dut enfin leur abandonner son camp et se replier sur Kaïrouane, où se tenait le gouverneur ar'lebite. Après avoir mis Laribus au pillage, l'armée d'Abou Abd Allah pénétra comme un torrent en Tunisie (2).

Dans cette circonstance solennelle, Ziadet Allah se montra ce qu'il avait toujours été, c'est-à-dire lâche, cruel et incapable. Lorsque, après la défaite de son général, il eut perdu tout espoir de résister, il fit courir dans sa résidence de Rok'-k'ada le bruit que ses troupes venaient de remporter une grande victoire ; il ordonna ensuite d'égorger les prisonniers qu'il détenait et de promener leurs cadavres dans les rues, comme les corps des ennemis tués. En même temps, il s'empressa de réunir tout ce qu'il possédait en fait d'objets précieux et se prépara à la fuite. En vain ses officiers essayèrent de le ramener à des sentiments plus dignes de sa famille ; il accueillit leurs conseils par des paroles de défiance et de menace,

(1) Ibn Hammâd (loc. cit.) donne même le chiffre de trois cent mille combattants, tant infanterie que cavalerie. — V. Ibn Khaldoun, t. II, p. 518, 519.

(2) Ibn Khaldoun, t. I (En Noueïri), p. 441 et t. II, p. 519.

et, le soir même du jour où il avait appris la défaite de ses troupes à Laribus, il sortit sans bruit de Rok'k'ada. Il prit la route de l'Egypte, emmenant ses femmes favorites et poussant devant lui ses trésors chargés sur des mulets. Ce fut ainsi que le descendant des Ar'lebites, *le dernier des Arabes gouverneurs de l'Afrique*, quitta le pouvoir (1).

Le général Ibrahim étant arrivé sur ces entrefaites, essaya de rallier les troupes et la population, qui depuis le départ du gouverneur livraient la ville au pillage. Après avoir d'abord obtenu quelque résultat et s'être fait proclamer kalife, il vit la populace se tourner contre lui et dut, pour conserver sa vie, s'ouvrir un passage à la pointe de son épée.

Quelques jours après, arriva l'avant-garde des chiaïtes. Abou Abd Allah fit son entrée à Rok'-k'ada dans le mois de mai 909. Kaïrouane fut ensuite occupé par lui, et comme les habitants arabes avaient, en grande partie, évacué la ville, il proclama une amnistie générale, à la suite de laquelle la population put librement rentrer dans ses foyers.

Quant à Ziadet Allah, il passa dix-sept jours à Tripoli, où il fut rejoint par ses derniers parti-

(1) Ibn Khaldoun (En Noueïri), t. I, p. 442, 443, 444, et t. II, p. 519. — V. aussi Ibn Hammâd.

sans ; de là, après avoir commis de nouvelles et inutiles cruautés, il gagna l'Egypte, où il finit misérablement sa vie dans les plus honteuses débauches (1).

Ainsi s'éteignit le dernier reste de l'autorité arabe dans l'Afrique septentrionale. Le peuple berbère, recouvrant son indépendance et son autonomie, allait avoir son époque de grandeur. Après une occupation d'environ deux siècles et demi, occupation toute militaire et non suivie de colonisation, qui n'avait été pour le khalifat qu'une source d'embarras et de ruine, son autorité disparaissait du pays, sans laisser d'autre trace que la religion imposée aux Indigènes. Aucun élément arabe n'avait encore été introduit dans la population, car nous ne tenons pas compte des petites colonies qui s'étaient formées autour de Kaïrouane et des quelques places où l'on entretenait des garnisons. Ces groupes arabes ou syriens se fondirent du reste promptement parmi les Berbères qui les entouraient.

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 447.

CHAPITRE VII.

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE SOUS LES FATEMIDES ET LES ZIRIDES.

909 - 1049.

Abou Abd Allah va délivrer Obeïd Allah à Sidjilmassa. — Obeïd Allah fonde la dynastie obeïdite ou fatemide. — Il fait mettre à mort Abou Abd Allah. — Il attaque infructueusement l'Egypte. — Succès des armes obeïdites en Mag'reb. — Mort d'Obeïd Allah ; règne d'El Kaïm. — Révolte d'Abou Yezid, *l'homme à l'âne*. — Il envahit la Tunisie et assiége en vain El-Mehdïa. — Règne d'Ismaïl el Mansour. — Chute d'Abou Yezid. — Le Mag'reb reconnaît la suzeraineté des Oméïades. — Règne d'El Moaz. — Djouher rétablit l'autorité fatemide en Mag'reb. — Conquête de l'Egypte et de la Syrie par les Fatemides. — Nouvelle révolte en Mag'reb ; prépondérance des Mag'raoua. — El Kaïm transporte le gouvernement fatemide en Egypte. — Il laisse comme son représentant en Ifrikïa le ziride Bologguine. — Les Oméïades rétablissent leur autorité en Mag'reb. — Mort de Bologguine. — Révolte des Mag'raoua ; les Beni-Khazroun, une de leurs fractions, s'établissent à Tripoli. — Le ziride Hammâd se déclare indépendant à la K'alâa. — Luttes entre les princes zirides. — Le ziride El Moaz répudie la suzeraineté fatemide et se déclare vassal des Abbacides.

Après sa rapide victoire, Abou Abd Allah s'occupa de l'organisation du pays conquis. Par son ordre, des gouverneurs, pris dans la tribu des Ketâma, furent envoyés dans toutes les provin-

ces ; les auxiliaires, congédiés, rentrèrent chargés de butin dans leurs pays ; enfin, le retour des habitants de Kaïrouane et de Rok'k'ada fut assuré par de sages mesures. Etabli dans le palais des princes ar'lebites, Abou Abd Allah s'entoura des insignes du pouvoir, fit frapper des monnaies au nom du nouvel empire et s'occupa de l'organisation des troupes régulières, auxquelles il donna des insignes et des étendards portant des inscriptions à la louange des Fatemides (1).

Lorsqu'il eut, de cette manière, solidement établi l'empire qu'il avait conquis, il songea à en faire profiter son maître Obeïd Allah. Celui-ci n'avait cessé d'errer en proscrit, tenu, dit-on, au courant des succès de ses adhérents par des émissaires secrets. Continuant sa route vers le sud-ouest, il était arrivé, peu de temps auparavant, à Sidjilmassa et avait été arrêté avec son fils Abou l' Kacem par le prince midraride de cette ville, en exécution des ordres reçus du kalife de Bag'dad. Ainsi, après avoir échappé pendant sept ans aux recherches dont il était l'objet, le *mehdi* avait fini par trouver, dans une oasis de l'extrême Mag'reb, la persécution prédite par son horoscope (2).

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 520. — El Kaïrouani, p. 92. — V. aussi El Hammâd, loc. cit.

(2) Ibn Khaldoun, t. I, p. 263, t. II, p. 515.

Abou Abd Allah, ayant donc résolu d'aller délivrer son maître, se mit en marche vers l'ouest, à la tête d'une armée « dont le nombre inondait la terre. » (1) Les populations zenètes que les chiaïtes rencontrèrent en chemin s'écartèrent devant eux ou leur offrirent leur soumission, et bientôt l'armée fut sous les murs de Sidjilmassa. En vain Eliça, roi des Beni-Midrar, s'avança à la tête de sa tribu et des Miknaça pour repousser les envahisseurs : ses troupes furent défaites en un seul combat et les chiaïtes pénétrèrent dans la ville. Abou Abd Allah se fit conduire à la prison où était détenu le *mehdi* avec son fils. Il les mit en liberté de ses propres mains et les revêtit d'habits somptueux ; puis, il fit monter le *mehdi* sur un cheval de parade, le salua du titre d'*imam* et le conduisit au camp en marchant à pied devant lui. Pendant le chemin, il s'écriait, en versant des larmes de joie : « Voici votre imam, voici votre seigneur ! » (2) C'était, pour Obeïd Allah, le triomphe après les épreuves.

L'armée séjourna quarante jours à Sidjilmassa ; puis le *mehdi* donna le signal du retour. Lorsqu'on fut arrivé à Guédjal, le fidèle Abou Abd Allah remit à son maître les trésors qu'il avait amassés

(1) Ibn Hammâd. — El Kaïrouani, p. 93, donne le chiffre de deux cent mille hommes.

(2) Ibn Khaldoun, t. II, p. 520.

dans cette place. Ces richesses provenaient du butin des précédentes campagnes et avaient été conservées pour que le *mehdi* en opérât lui-même le partage.

Dans le mois de décembre 909, Obeïd Allah fit son entrée dans Rok'k'ada et monta sur le trône abandonné par les Arabes. Ainsi se trouva accomplie une prédiction, alors très en faveur dans l'Afrique septentrionale et annonçant pour la fin du IIIe siècle de l'Hégire la chute de la domination arabe en Mag'reb (1). La royauté indépendante qui lui succéda fut appelée *obeïdite*, du nom de son fondateur, et aussi *fatemide*, par allusion à la généalogie de Fatima, à laquelle celui-ci se rattachait.

Le nouvel empire se composait de la plus grande partie du Mag'reb central, de toute l'Ifrikïa, de la Sicile et des possessions d'Italie. Vingt années, à peine, avaient suffi pour arracher aux Ar'lebites cet immense territoire ; mais, en raison de la rapidité de cette conquête, la fidélité des populations n'était rien moins que bien établie ; en maints endroits l'autorité chiaïte n'était même pas reconnue. C'est pourquoi le *mehdi* envoya dans toutes les provinces des agents ketamiens, chargés de sommer les habitants de reconnaître

(1) « Le soleil se lèvera alors à l'Occident, » tel était le texte ambigu de cette prédiction, que l'on attribuait à Mahomet.

leur nouveau souverain. Grâce à ces mesures et à la sévérité déployée dans leur application, l'ordre fut établi et le fonctionnement de l'adminisration assuré.

Vers 910, le général ketamien Arouba ben Youçof, qui, depuis le retour de Sidjilmassa, n'avait cessé d'opérer dans le Mag'reb central, renversa la dynastie des Rostemides en s'emparant de Tiharet, leur capitale. Ce centre du kharedjisme eïbadite une fois détruit, Arouba obtint facilement la soumission des tribus schismatiques, telles que les Lemaïa, Azdadja, Louata, Matmata, etc. Laissant ensuite un gouverneur ketamien à Tiharet, il vint mettre le siége devant Oran, ville qui depuis sept ans était au pouvoir des Oméïades d'Espagne, et ne tarda pas à s'en rendre maître. Par ces victoires, tout le Mag'reb central se trouva soumis à l'autorité obeïdite (1).

Cependant, un grave dissentiment s'était élevé à Rok'k'ada entre le *mehdi* et son fidèle serviteur Abou Abd Allah. Celui-ci, sous l'influence de son frère Abou l'Abbas, voulait s'appuyer sur les services rendus pour s'immiscer dans la direction des affaires. Mais Obeïd Allah n'entendait partager son autorité avec personne. Voyant donc les Ketâma disposés à soutenir les prétentions d'Abou

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 244, 245.

Abd Allah, il n'hésita pas à sacrifier à sa sécurité personnelle celui auquel il devait tout. Par son ordre, Abou Abd Allah et son frère furent mis à mort ; le grand cheikh des Ketâma et les chefs les plus compromis subirent le même sort ; les autres furent éloignés, et la conjuration se trouva étouffée à sa naissance. Par cette énergique répression, le pouvoir d'Obeïd Allah se trouva renforcé de l'effet produit par l'échec de ceux qui avaient voulu le renverser.

Mais la souveraineté de l'Afrique ne suffisait pas à l'ambition du *mehdi* : ce qu'il rêvait, ce n'était rien moins que le trône du khalifat, auquel il croyait, seul, avoir des droits. Aussi, dès qu'il eut bien affermi son autorité, il commença à mettre à exécution ses plans ambitieux en attaquant l'Egypte. D'El-Mehdïa, capitale qu'il s'était construite sur la presqu'île d'El-Hamma, il fit partir, tant par mer que par terre, plusieurs expéditions vers l'est ; mais ses tentatives furent de plus en plus malheureuses. Celle de l'année 919, exécutée par son fils Abou l'Kacem avec une armée de cinq cent mille hommes, fut désastreuse : après avoir conquis presque toute l'Egypte, Abou l'Kacem se disposait à passer en Syrie, lorsque le kalife lança contre les envahisseurs une armée commandée par le nègre Mounès. Les Obeïdites, repoussés sur toute la ligne, durent opérer leur retraite dans des conditions déplo-

rables ; de toute la horde des Berbères, il ne rentra en Mag'reb que quinze mille hommes.

Mais si les armes d'Obeïd Allah obtenaient si peu de succès en Orient, par contre, l'autorité de ce prince s'étendait chaque jour vers l'ouest. Allié à un puissant émir des Miknaça, nommé Messala ben H'abbous, auquel il avait accordé le gouvernement de Tiharet, il fournit à ce chef un corps de Ketâma et le lança à la conquête du Mag'reb, où la dynastie edricide avait repris quelque éclat sous le prince Yahia ben Edris. Messala envahit les provinces du Mag'reb, s'empara de Fès, et, ayant renversé le trône edricide, alla porter ses armes victorieuses jusqu'à Sidjilmassa. Toutes ces conquêtes furent effectuées au nom du souverain obeïdite, dont la puissance rayonna quelque temps jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Afrique (1).

Peu après, des révoltes ayant éclaté dans les nouvelles possessions, Abou l' Kacem, fils du *mehdi,* se rendit lui-même dans l'ouest et fit rentrer les rebelles dans l'obéissance. Un chef miknacien, nommé Mouça ben Abou l' Afia, reçut de lui le commandement des provinces du Mag'reb ultérieur. Un autre général, l'andalousien Ali ben H'amdoun, fut placé à Mecila, avec mission de

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 264, 267, 268 et suiv., et t. II, p. 526, 527, 568. — El Kaïrouani, p. 97, 172.

maintenir les populations remuantes du Zab et des hauts-plateaux du Mag'reb central.

Au mois de mars 934, Obeïd Allah mourut à El-Mehdïa et fut remplacé par son fils, qui prit à cette occasion le titre de *El K'aïm bi Amr Allah* (celui qui maintient l'ordre de Dieu).

A peine arrivé a upouvoir, El K'aïm eut à lutter contre les révoltes qui surgissaient de toute part dans son vaste empire. Le Mag'reb se détacha de son autorité en reconnaissant celle des Oméïades d'Espagne, tandis qu'en Ifrikïa plusieurs agitateurs réussissaient à provoquer des troubles sérieux. Cependant, après quelques années de luttes, El K'aïm parvint à faire rentrer les populations dans l'ordre, et même à obtenir la soûmission du Mag'reb, dont le commandement fut donné à un prince edricide. Il reprit alors les idées de son père au sujet de la conquête de l'Orient, qui était à ce moment déchiré par la terrible révolte des Karmat. Il se disposait donc à attaquer l'Egypte, lorsqu'une nouvelle révolution éclatant en Mag'reb vint mettre l'empire obeïdite à deux doigts de sa perte.

Cette levée de boucliers fut le dernier et suprême effort des kharedjites contre les alides. Elle prit naissance dans le Djerid, à la voix d'un fanatique nommé Abou Yezid et désigné généralement sous le sobriquet de *l'homme à l'âne*. Cet agitateur, qui avait pris le titre de *Cheikh des*

vrais croyants, réunit bientôt sous ses drapeaux les tribus zenètes de l'Aourès et du Zab, presque toutes kharedjites, auxquelles il promit les dépouilles de Kaïrouane et d'El-Mehdïa. Le succès, pour ces fanatiques, était un fait certain, et ils avaient déjà arrêté qu'après l'extinction des Obeïdites le peuple berbère serait régi démocratiquement par un conseil de cheikh résidant à Kaïrouane (1).

En 943, Abou Yezid se mit en marche vers le nord, à la tête d'innombrables sectaires. Les villes de Bar'aï, Tebessa, Mermadjenna, Laribus, tombèrent successivement en son pouvoir. En vain les troupes fatemides tentèrent de couvrir Badja : elles furent dispersées et celle ville subit le plus affreux pillage. Ces premières victoires eurent un grand retentissement ; toutes les tribus zenètes du Zab (Ouacine, Ifrene, etc.), les Houara de l'Aourès, accoururent au pillage de l'Ifrikïa. Les rebelles s'emparèrent alors de Tunis et se répandirent dans les campagnes pour y porter la dévastation.

Enfin, *l'homme à l'âne* donna le signal de marcher sur Kaïrouane, et, malgré une défaite que lui firent essuyer les fatemides, il ne tarda pas, grâce au nombre toujours grossissant de ses

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 232, 277, t. II, p. 525, 526, 527, 530 et suiv., et t. III, p. 201 et suiv., 286. — El Kaïrouani, p. 97.

adhérents, à occuper Rok'k'ada, puis Kaïrouane. Un dernier effort tenté par les Fatemides se termina par une nouvelle défaite, après laquelle El Kaïm fut réduit à se réfugier derrière ses murailles d'El-Mehdïa, tandis que les kharedjites couvraient de ruines le sol de la Tunisie. Bientôt, Abou Yezid arriva devant El-Mehdïa et en commença le siége ; mais cette ville, bâtie sur une presqu'île et bien fortifiée, opposa une résistance sérieuse aux assaillants. Pendant ce temps, les Ketâma et Sanhadja, auxquels El K'aïm avait adressé un appel désespéré, accoururent au secours du souverain et attaquèrent par derrière les kharedjites, déjà fatigués de la résistance d'El-Mehdïa et disposés à l'indiscipline. Comme, du reste, il n'y avait plus rien à piller dans la contrée, cet immense rassemblement se fondit avec une incroyable rapidité. Abou Yezid, demeuré presque seul dans son quartier général de Zouïla, en face d'El-Mehdïa, se vit donc obligé de lever le siége au moment où la ville, réduite à la dernière extrémité par les horreurs de la famine, était sur le point de capituler.

Dès lors, la révolte des kharedjites fut vaincue, car El K'aïm profita avec la plus grande habileté de la réaction qui se produisit en sa faveur pour reconquérir la Tunisie. Cependant, le parti d'Abou Yezid sembla se relever quelque temps encore, sous l'impulsion de ce chef infatigable, qui, ayant

rallié un certain nombre de kharedjites, vint mettre le siége devant Souça.

Sur ces entrefaites, El K'aïm cessa de vivre (946) et fut remplacé par son fils Ismaïl, qui devait mériter plus tard le surnom d'*El Mansour* (le victorieux). Ce jeune prince commença par dégager Souça, puis il combattit sans relâche son audacieux compétiteur, l'écrasant chaque fois qu'il relevait la tête. Cependant, ce ne fut qu'à la suite d'une longue série de luttes et de victoires, après lesquelles l'*homme à l'âne* reparaissait toujours avec de nouveaux adhérents, qu'il parvint à le repousser vers le sud-ouest. Sans perdre de temps, Ismaïl poursuivit l'agitateur, de retraite en retraite, jusque dans les montagnes de Kiana (1). Là, commença une guerre nouvelle : pendant plus d'un an, Abou Yezid, soutenu par les Indigènes, fit échouer tous les efforts tentés contre lui par le kalife. Assiégé, enfin, dans son dernier retranchement, il s'y défendit avec la plus grande bravoure, et ne tomba entre les mains de ses ennemis que couvert de blessures, dont il mourut peu de jours après (948) (2).

(1) Au nord de Mecila, non loin de la ville indigène de Mansoura, entre Aumale et Bou-Aréridj.

(2) V., pour les détails de la révolte remarquable d'Abou Yezid, le texte d'Ibn Hammâd, dont M. Cherbonneau a donné une traduction dans la *Revue africaine*, nº 78, sous le titre : *Documents inédits*

Ainsi se termina cette lutte acharnée qui avait coûté tant de sang au peuple berbère et couvert de ruines le sol de l'Ifrikïa.

Tandis que l'empire fatemide manquait de s'effondrer sous les coups de l'*homme à l'âne,* l'autorité oméïade s'implantait de nouveau dans le Mag'reb, et les descendants de Mouça ben Abou l' Afia recevaient du kalife espagnol le commandement de Fès.

En même temps, les tribus zenètes des Mag'raoua et Beni-Ifrene, qui avaient acquis une grande prépondérance aux environs de Tlemcen et dans la partie du Mag'reb central voisine de cette ville, se formaient en confédération indépendante. Enfin, les Sanhadja, sous l'habile direction de Ziri ben Menâd, grandissaient chaque jour, étendant leur autorité sur le reste du Mag'reb central. Ziri, fidèle allié du kalife fatemide, fut confirmé par lui dans son commandement, et put s'occuper d'élever, au milieu de ses montagnes, la ville d'Achir, destinée à lui servir de capitale (1).

Après la mort prématurée d'Ismaïl el Mansour,

sur l'hérétique Abou Yezid. V. aussi Ibn Khaldoun, t. III, p. 203 et suiv., 232, 291. — El Kaïrouani, p. 98 et suiv.

(1) V. Ibn Khaldoun, t. II, p. 6, 7, 529, et t. III, p. 213, 214, 232, 233. Les ruines d'Achir ont été retrouvées, dans le Kef-el-Akhdar, montagne située entre Médéa et Aumale. V. *Revue africaine*, nº 74.

survenue en 953, son fils et successeur Mâad el Mo'az songea à entreprendre la conquête de l'Egypte, que ses devanciers avaient été, malgré eux, contraints de différer. Mais le Mag'reb était en proie aux rivalités des tribus berbères, qui semblaient, toutes, obéir à une même loi d'expansion et se déchiraient au milieu de guerres acharnées. Dans de telles conditions, on ne pouvait abandonner le pays à lui-même. Avant de mettre ses projets de conquête à exécution, El Mo'az envoya l'esclavon Djouher el Kateb, à la tête d'une puissante armée, vers l'ouest.

Djouher rallia en chemin Ziri ben Menâd, avec le contingent des guerriers Sanhadja ; puis, tous deux marchèrent contre le Mag'reb, le parcoururent dans tous les sens et enlevèrent Fès et Sidjilmassa aux représentants des Oméïades. Revenant ensuite vers le Rif, ils reçurent la soumission d'un prince edricide qui régnait encore dans ces montagnes. Après avoir ainsi rétabli dans l'ouest l'autorité obeïdite, Djouher et Ziri rentrèrent, couverts de lauriers, dans leurs cantonnements (1).

El Mo'az se prépara alors à attaquer l'Egypte. Kafour, l'Ikhechidite, venait de mourir, et le pays était divisé par l'anarchie des factions, en même

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 264, t. II, p. 149, 543 et suiv., et t. III, p. 214, 215.

temps que désolé par une affreuse disette. Le désordre était à son comble, car le kalife de Bag'-dad, absorbé par les guerres contre ses voisins, avait rappelé de l'ouest toutes les troupes. Le descendant du *mehdi* ne pouvait donc trouver une occasion plus propice de venger les désastres essuyés en Egypte par son aïeul.

Tandis qu'El Mo'az faisait préparer en Tripolitaine et dans la province de Barka des puits et des approvisionnements pour le passage des troupes, il envoya, une seconde fois, Djouher en Mag'reb pour y calmer les séditions toujours renaissantes. En même temps, les Ketâma et les Sanhadja réunissaient les troupes nécessaires à la grande expédition. En l'an 959, tous les préparatifs étant achevés, Djouher partit pour l'Egypte, à la tête d'une armée nombreuse et choisie, formée presque uniquement de Ketâma et de Sanhadja. Quelques mois après, il faisait son entrée au Vieux-Caire (El-Masr), et proclamait en Egypte la souveraineté des Fatemides. Il avait effectué cette conquête sans livrer un seul combat sérieux. Peu après, Djouher lançait une armée à la poursuite des Ikhechidites, réfugiés en Syrie, et les Ketâma pénétraient en vainqueurs à Ramla, à Tiberias et à Damas. Ainsi les Berbères prenaient leur revanche des incursions des peuples asiatiques sur la terre du Mag'reb. Djouher écrivit alors au kalife El Mo'az en le pressant de lui envoyer

des troupes et de venir lui-même prendre possession de sa nouvelle capitale.

Mais dans le Mag'reb, des révoltes avaient de nouveau éclaté, à l'instigation des princes oméïades d'Espagne. El Mo'az ayant marché lui-même contre les rebelles, avait pu reconnaître à quel état d'anarchie étaient parvenues les tribus berbères. Renonçant donc à l'espoir d'obtenir une soumission durable, il avait chargé Ziri ben Menâd, chef des Sanhadja, d'opposer une digue aux empiétements des tribus zenètes, dont la puissance et l'expansion augmentaient sans cesse ; puis, il était rentré à Kaïrouane pour préparer son départ. Aussitôt, les Mag'raoua avaient proclamé l'autorité d'El Hâkem et avaient fait irruption dans le pays des Sanhadja. Ziri ben Menâd succomba en essayant de défendre son territoire. Mais Bologguine, son fils, accouru au plus vite pour le venger et repousser l'ennemi, reprit, avec avantage, l'offensive, chassa devant lui les Mag'raoua à travers le Zab et le Désert, et enfin, les ayant atteints près de Sidjilmassa, leur infligea une mémorable défaite. Puis, il revint vers le nord, traversa en vainqueur tout le Mag'reb ultérieur, et, après cette brillante campagne, rentra à El-Mehdïa, auprès du kalife fatemide (1).

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 10 et suiv., 549, et t. III, p. 233 et suiv , 254, 255. — El Kaïrouani, p. 108, 109, 126 et suiv.

Cependant, les affaires de Syrie réclamaient impérieusement la présence d'El Mo'az. La secte des Karmat y avait organisé la résistance et était parvenue à arracher Damas des mains des troupes fatemides. Résolu à ne plus différer son départ, El Mo'az, après avoir prodigué à Bologguine les plus grands honneurs, lui annonça qu'il remettait entre ses mains le gouvernement de l'Afrique et lui recommanda de faire sentir aux Berbères une fermeté inébranlable et de combattre sans cesse l'influence des Oméïades en Mag'reb. Au mois de mai 973, le kalife fatemide, suivi d'une partie de la tribu des Ketâma, s'éloigna de l'Ifrikïa, prenant la route de l'Egypte. Il fit son entrée au Nouveau-Caire (El-Kahera) le 10 juin, et prit en mains les rênes de l'empire fatemide d'Egypte (1).

Bologguine ben Ziri, gouverneur de l'Afrique pour les Fatemides, fonda à El-Mehdïa la dynastie des Zirides, et l'empire des Sanhadja succéda à celui des Ketâma. A la suite de la dernière campagne de Bologguine, des mouvements importants de population s'étaient produits dans le Mag'reb : les Sanhadja, en s'étendant à l'ouest et au sud, avaient refoulé devant eux les tribus zenètes ; les unes s'étaient jetées dans le Désert ; d'autres, telles que les Mag'raoua, s'étaient portées vers l'ouest en usurpant les territoires des

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 549, 550.

Miknaça ; enfin, plusieurs fractions, ne sachant où chercher asile, avaient passé en Espagne et s'étaient placées sous la protection du prince oméïade (1).

Peu de temps après le départ d'El Mo'az, le kalife d'Espagne, El Hâkem, lança contre le Mag'reb une imposante armée sous le commandement de l'affranchi R'aleb. Ce général s'attacha d'abord à obtenir la soumission des derniers princes edricides, qui avaient conservé dans le Rif un semblant d'autorité ; puis il se porta contre Fès, et, dans une campagne de deux ans, replaça d'une façon définitive le Mag'reb sous la suzeraineté oméïade. Les princes des tribus de cette contrée tinrent, dès lors, leurs commandements du kalife de Cordoue. Sous son égide, la prépondérance des Mag'raoua s'établit d'une façon définitive à Fès, leurs chefs, les Ziri ben Atïa en ayant été nommés gouverneurs, tandis qu'une autre branche mag'raouienne, celle des Beni-Khazroun, s'emparait de Sidjilmassa (2).

Cependant, en Ifrikïa, Bologguine, occupé d'abord à asseoir sa propre autorité, ne pouvait que suivre de loin ces modifications, en attendant le

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 10, 556, et t. III, p. 234, 236, 269, 291.

(2) Ibid., t. I, p. 265, 270, et t. III, p. 217, 240 et suiv., 255 et suiv.

moment où il serait en mesure de jeter son épée dans la balance. En 979, se trouvant débarrassé des premières difficultés qui l'avaient assailli, il quitta Kaïrouane et se porta rapidement vers le Mag'reb. Les tribus zenètes s'enfuirent à son approche et il arriva sous les murs de Fès, qu'il essaya en vain de réduire. Mais, aussitôt, les Oméïades, qui n'étaient pas disposés à laisser ainsi échapper leur nouvelle conquête, firent passer en Afrique une puissante armée sous la conduite de Djâfer ben Hamdoun, un de leurs généraux. Pour éviter une défaite certaine, Bologguine rentra dans l'intérieur du pays et alla s'emparer de Sidjilmassa. De là, il reprit la route de l'est, et mourut subitement pendant le trajet (1).

El Mansour, fils de Bologguine, lui succéda comme représentant des kalifes fatemides en Mag'reb. Ce prince eut, tout d'abord, à lutter contre la tribu des Ketâma, qui, jalouse de l'influence acquise par les Sanhadja, s'était mise en état de révolte, et, chose étrange, y avait été excitée par le gouvernement du Caire. Bientôt même, arriva, de la part du prince fatemide, un ordre très-impératif à El Mansour, lui prescrivant de ne pas agir de rigueur contre les chefs de la rébellion.

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 271, t. II, p. 11, 12, et t. III, p. 218, 235 et suiv., 256, 259, 294. — El Kaïrouani, p. 130 et suiv.

Tel fut le premier nuage qui s'éleva entre le souverain d'Egypte et son représentant en Mag'reb. Le prince ziride ne tint aucun compte de ce message et étouffa la révolte dans le sang de ceux qui l'avaient provoquée (1).

Pendant qu'El Mansour était retenu par ces guerres et par des rébellions de membres de sa famille, l'autorité oméïade, représentée par Ziri ben Atïa, chef des Mag'raoua, gagnait du terrain en Mag'reb ; bientôt, tout le pays compris entre Tiharet et l'Océan obéit à ce prince. Enivré par ses succès, Ziri se crut assez fort pour se déclarer indépendant. La conséquence de cet acte fut une nouvelle guerre entre les troupes oméïades et les Berbères, guerre qui se termina par la défaite du chef des Mag'raoua. Repoussé des provinces de l'ouest, Ziri ben Atïa se jeta, vers l'an 1000, sur le Mag'reb central, et vint attaquer les Sanhadja, tandis qu'un autre Mag'raouien, nommé Felfoul ben Khazroun, se portait, par le sud, sur l'Ifrikïa.

Le gouverneur ziride Badis, fils et successeur d'El Mansour, lança son oncle H'ammad contre

(1) Le chef de cette révolte, nommé Abou l' Fah'm, ayant été pris, fut, en présence des envoyés de la cour du Caire, qu'El Mansour avait traînés avec lui dans la campagne, mis en lambeaux par des esclaves nègres, qui firent cuire les morceaux de son corps et les mangèrent. Les envoyés, à leur retour au Caire, déclarèrent à leur maître qu' « ils venaient d'un pays habité par des démons man- « geurs d'hommes, et non par des êtres humains. » (En Noueïri.) — V. aussi Ibn Khaldoun, t. II, p. 14, 15.

Ibn Atïa, tandis qu'il se portait lui-même en avant, livrait bataille à Felfoul et le forçait à rétrograder vers le sud. Peu après, H'ammad, qui s'était rendu dans le pays des Sanhadja, dégagea la ville d'Achir, que les Mag'raoua assiégeaient. Ceux-ci reprirent la route de leur pays en emportant le cadavre de leur chef, qui venait de mourir devant cette place. H'ammad, débarrassé ainsi des envahisseurs, pacifia toute la contrée. Il fonda ensuite, à quelques lieues au nord de Mecila, une ville fortifiée destinée à devenir la capitale du pays et qu'il nomma la K'alâa (1).

Pendant ce temps, Felfoul, complètement rejeté dans le Désert par Badis, se portait vers le nord-est et se rendait maître de Tripoli, où il s'installait en souverain, avec une petite colonie de Mag'raoua. Ainsi se trouva fondée la royauté des Beni-Khazroun de Tripoli. Peu de temps après, Felfoul étant mort, ses deux fils se disputèrent le pouvoir : l'un d'eux conserva Tripoli, tandis que l'autre s'emparait du Djerid.

Badis essaya en vain d'expulser de ses provinces ces agitateurs : toutes les campagnes entreprises contre eux n'aboutirent qu'à des désastres. Un évènement qui devait avoir les plus graves conséquences pour la dynastie ziride vint, sur

(1) *El-K'aláa* (la forteresse). Les ruines de cette capitale existent encore dans les montagnes abruptes situées au nord de Mecila.

ces entrefaites, appeler ailleurs son attention (1). Le prince H'ammad, après avoir fondé la K'alàa, dans un but qu'il déclarait tout militaire, s'y établit en souverain et y gouverna d'une façon indépendante. En vain, Badis essaya de le ramener à l'obéissance qu'il lui devait ; à une dernière et formelle sommation, H'ammad répondit en répudiant ouvertement l'autorité fatemide et en proclamant la suzeraineté abbacide (1014). Ainsi se fractionna l'empire sanhadjen. Le gouverneur de Kaïrouane perdit, par le fait de cette rupture, tout moyen de résister avec fruit aux Arabes, qui, avant quarante ans, allaient faire irruption dans le pays.

Une guerre acharnée entre l'oncle et le neveu fut la première conséquence de leur séparation. H'ammad s'avança d'abord jusqu'à Badja ; mais, ayant été abandonné par ses troupes, il fut poursuivi par son neveu jusqu'au Chelif, et, de là, contraint de se jeter dans la K'alâa. Badis vint l'y assiéger ; mais, à peine était-il arrivé sous les murs de cette place, qu'il mourut subitement. Son armée reprit la route de Kaïrouane, où le jeune prince El Mo'az, âgé seulement de huit ans, fut proclamé comme successeur de son père Badis.

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 17, 18, 43, 44, et t. III, p. 247 et suiv. — El Kaïrouani, p. 135 et suiv.

La guerre continua pendant quelque temps encore, et enfin, dans l'année 1017, les deux partis conclurent un traité de paix, par lequel H'ammad conserva le commandement du pays des Sanhadja, du Zab et de tout ce qu'il pourrait conquérir à l'ouest. C'était la consécration pure et simple du fractionnement de l'empire ziride (1).

Pendant que l'Afrique était ainsi divisée par la guerre civile, l'Espagne voyait la chute de la dynastie oméïade. Plusieurs prétendants, parmi lesquels un prince de la famille edricide, s'y étaient aussitôt disputé le pouvoir. L'Edricide avait, un instant, réuni dans ses mains la plus grande partie de l'autorité, mais il n'avait pas tardé à périr sous le poignard d'un assassin, et l'Espagne était retombée dans la plus effroyable anarchie. Un grand nombre de Berbères, passés dans la péninsule à cette occasion, fournissaient l'appui de leurs bras aux différents chefs de partis. Au profit de ces luttes, le prince mag'raouien de Fès recouvrait, à peu près, son indépendance (2).

En Ifrikïa, les Beni-Khazroun, définitivement établis à Tripoli, étaient entrés en relations avec le kalife d'Egypte, qui avait accueilli leur hommage et leur avait expédié le diplôme par lequel il les instituait gouverneurs de la Tripolitaine.

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 18, 19, 44, 45.

(2) Ibid., t. II, p. 153, 154, et t. III, p. 251, 252.

En agissant ainsi, le kalife n'avait d'autre but que de continuer la politique déplorable suivie par ses prédécesseurs et qui consistait à susciter des embarras à leur représentant le prince ziride d'El-Mehdïa. La position d'El Mo'az, réduit à la province de Tunis, n'était plus tenable ; aussi, ce prince se détachait-il chaque jour d'un suzerain qui le traitait en ennemi. Pour se venger du kalife fatemide, El Mo'az commença à proclamer son goût pour la doctrine sonnite et, par conséquent, à déclarer fausse la doctrine alide. Une rupture violente avec le gouvernement qui était la personnification de cette secte ne pouvait donc se faire attendre (1).

El Mo'az aurait sans doute, et depuis longtemps, rompu avec les Fatemides, s'il se fût senti soutenu ; mais il pressait en vain son cousin El K'aïd, fils et successeur de H'ammad, de le suivre dans cette voie : il se heurtait toujours à un refus dédaigneux. Sous l'empire de la colère que lui causait cette obstination, El Mo'az déclara la guerre à son cousin, et, en 1042, vint assiéger sans succès la K'alâa.

Après cette tentative infructueuse, les rapports entre la cour fatemide et El Mo'az devinrent de plus en plus tendus. Celui-ci commença même à persécuter ouvertement les chiaïtes. Enfin, en

(1) El Kaïrouani, p. 140 et suiv.

l'année 1045, le berbère El Djerdjeraï, premier ministre du kalife d'Egypte El Mostancer, étant mort, fut remplacé par un certain El H'acene ben Ali, dit El Yazouri, et, à peine le nouveau vizir eut-il pris en main la direction des affaires de l'empire fatemide, qu'un grave dissentiment éclata entre lui et El Mo'az. Le prince ziride refusa péremptoirement d'exécuter ses ordres, sous prétexte qu'on ne lui avait pas donné avis de sa nomination, et, la querelle s'envenimant, El Yazouri adressa au gouverneur de Kaïrouane une lettre de reproches violents.

A la réception de cette missive, la colère d'El Mo'az ne connut plus de bornes. Il jura aussitôt de répudier l'autorité fatemide, et, passant de la menace à l'exécution, se rendit solennellement à la grande mosquée, fit arracher de ses étendards et des robes d'investiture les noms des souverains obeïdites ; puis, du haut de la chaire, il proclama l'autorité d'Abou Dâfer el Kaïm et le rétablissement du rite sonnite ou de Malek, seul orthodoxe. Cette déclaration fut faite, en même temps, dans toutes les mosquées de la Tunisie.

Le kalife de Bag'dad accueillit avec la plus grande faveur cette soumission inattendue. Il s'empressa d'envoyer au prince ziride une députation chargée de lui remettre des présents et la lettre qui le nommait gouverneur de l'Afrique pour les Abbacides. L'ambassade arriva à Kaï-

rouane vers 1048. Ce fut l'occasion d'une nouvelle cérémonie. On déploya en grande pompe, dans la mosquée, les étendards abbacides ; El Mo'az se revêtit de la livrée de cette dynastie, et tout ce qui avait appartenu aux Fatemides fut brûlé en public. On alla ensuite démolir l'école appelée *la maison des Ismaïliens*, où s'enseignaient les doctrines de cette secte (1).

Cet acte, dont El Mo'az n'avait pas mesuré la portée, devait avoir pour l'Afrique septentrionale les plus graves conséquences, puisqu'il allait être la cause déterminante de l'invasion arabe.

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 29, 30, 31, 32, et t. II, p. 19, 20, 21, 46. — El Kaïrouani, p. 142 et suiv.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

ÉTAT DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE AU MOMENT DE L'INVASION ARABE. POSITION DES TRIBUS BERBÈRES VERS 1049.

Dynasties se partageant l'autorité sur les Berbères. — Situation politique du pays. — Position des tribus berbères : Tripolitaine, Tunisie, province de Constantine, province d'Alger, province d'Oran, ligne des Hauts-Plateaux, Mag'reb extrême, Sah'ara.

Au moment où l'invasion arabe allait se produire, l'Afrique septentrionale, dont les conditions ethnographiques devaient être si profondément modifiées par cet évènement, était en proie à la plus grande anarchie. Trois dynasties principales s'y disputaient le pouvoir : les Zirides à Kaïrouane, les H'ammadites dans le Mag'reb central et les Mag'raoua à Fès. Mais l'autorité de ces souverains était loin d'embrasser tout le territoire du Mag'reb, et, à côté de leurs empires, vivaient dans une indépendance plus ou moins complète d'autres princes, tels que les Beni-Khazroun, maîtres de Tripoli ; les Beni-Khâzer, chefs des Zenètes Ifrene, à Tlemcen ; les Beni-Ouanoudine (Mag'raoua), de Sidjilmassa, éten-

dant leur autorité sur le Deràa et le haut Mouloüa, etc.; enfin, à Tanger, les Edricides-H'ammoudites d'Espagne avaient des représentants (1).

Le Mag'reb, débarrassé, depuis un siècle et demi, de la domination arabe, qui n'avait pas su y établir une colonisation sérieuse, était demeuré purement berbère ; seule, la religion des anciens conquérants restait dans le pays comme souvenir de leur passage. Mais ce culte, que l'on avait imposé aux Indigènes comme un symbole de civilisation, était devenu pour eux un motif incessant de désunion et de luttes fratricides, où les haines s'étaient accentuées et dans lesquelles les anciennes tribus avaient consumé leurs forces ; la résistance à la conquête arabe, les guerres d'Espagne, les révoltes kharedjite et chiaïte et les expéditions d'Egypte, avaient absorbé une grande quantité de sang indigène : une partie des vieilles tribus s'étaient fondues et avaient été remplacées ou absorbées par d'autres généralement de race zenète, ce qui avait amené dans le pays de notables modifications ethnographiques. Les Berbères, rendus à eux-mêmes, n'avaient donc pas su, jusque-là, faire un bon usage de leur liberté ; cependant, le temps était proche où la race berbère, retrempée dans son propre sang, allait, sous l'impulsion

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 21, 46, 152, 153, et t. III, p. 223, 253, 257, 271, 337.

des Youçof ben Tachefine et des Abd el Moumene, retrouver un peu d'unité par la fondation de puissants empires nationaux.

Mais en même temps, et comme pour faire contre-poids à l'élévation tardive du peuple berbère, les Arabes Hilaliens accouraient se jeter sur l'Afrique, et leur race, en s'insinuant au milieu de celle du pays, devait avoir pour effet, après une action de plusieurs siècles, de briser à tout jamais l'unité du peuple autochthone, sans cependant l'avoir vaincu, et de prendre sa place dans les plaines, en le rejetant dans les montagnes escarpées du Tel ou dans les solitudes de l'extrême sud.

Avant d'entreprendre l'étude de ce mouvement qui a abouti à l'*arabisation* de l'Afrique septentrionale, il convient donc de préciser la position des tribus berbères vers le milieu du XIe siècle (1).

Dans l'est de la Tripolitaine et le pays de Barka, vivaient dans un état d'anarchie complète les nomades *Louata* et *Houara ;* et déjà, sur la limite de l'Egypte, se montrait la tribu arabe des *Beni-Korra*, qui semble avoir devancé de quelques années l'arrivée des Hilaliens en Afrique (2).

A Tripoli, régnaient les *Beni-Khazroun*, entou-

(1) Comparer le tableau suivant avec celui du chapitre III de la Ire partie. V. aussi la carte n° 1.

(2) Ibn Khaldoun, t. I, p. 7, 232, 281.

rés d'un groupe zenète de *Mag'raoua* et de *Ouacine;* ils étendaient leur autorité sur les *Nefouça*, habitant les montagnes de ce nom, et sur le Djerid, occupé alors par des tribus *Houara*, *Nefzaoua* et *Ouacine* (1).

Kaïrouane était entouré d'une petite colonie arabe ; le reste de la population de la Tunisie se trouvait formé par un mélange de *Nefzaoua* et de *Louata*, anciens habitants du pays, et de *Ketâma* et *Sanhadja*, venus dans l'est à la suite de leurs princes (2).

La province de Bône était occupée par des *Nefzaoua*.

Entre Constantine et Bougie, habitaient toujours les *Ketâma ;* mais leur nombre était bien diminué, par suite de l'émigration d'une partie de leur tribu en Egypte. Leur principale fraction, celle des *Sedouïkech,* occupait les environs de Constantine et la plaine qui s'étend entre cette ville et Sétif (3).

Les *Sanhadja* dominaient sur tout le pays compris entre Sétif, Tiharet et la mer, moins le Djerdjera, occupé par les *Zouaoua* (4).

La province d'Oran formait, en grande partie,

(1) Ibn Khaldonn, t. I, p. 227, 280, et t. III, p. 267, 301, 303, 304.

(2) Ibid., t. I, p. 229, 230, 293, et t. II, p. 10.

(3) Ibid., t. I, p. 294, 295.

(4) Ibid., t. I, p. 256, t. II, p. 51, et t. III, p. 294.

le territoire des tribus zenètes : *Mag'raoua, Ouemannou* et *Iloumene,* sur les deux rives du Chelif, près de l'embouchure de cette rivière ; *Ouadjdidjene, Ouar'mert, Demmer, Ifrene,* dans l'intérieur. Aux environs de Tiharet, dans le Seressou, on trouvait cependant quelques restes des tribus anciennes des *Beni-Fatene (Lemaïa, Matmata,* etc.), mélangées de *Louata* et *Houara* venus dans le pays avec les kharedjites (1).

Au nord de Tlemcen, jusqu'au-delà de l'embouchure de la Moulouïa, étaient cantonnés les restes des *Beni-Fatene : Mediouna, Koumïa, Mar'ila,* etc , au détriment desquels les Zenètes s'étaient établis dans la province d'Oran (2).

Sur toute la ligne du sud de l'Ifrikia et du Mag'reb central, c'est-à-dire dans le pays compris entre le Djerid tunisien, Ouargla et le Mont-Rached (Djebel-Amour), en comprenant le Zab et l'Aourès, s'étendait la vaste tribu des *Beni-Ouacine,* très-prospère et divisée déjà en un grand nombre de familles importantes, telles que : *Abd-el-Ouad, Beni-Merine, Toudjine, Rached ;* cette dernière tribu avait déjà dépassé la montagne de ce nom et s'avançait par le Désert vers l'ouest. Parmi les *Ouacine,* se trouvaient les restes des

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 234, 235, 241, 245, 246, 247, 248, t. III, p. 215 et suiv., 227 et suiv., 282, 283, 289, 294, et t. IV, p. 2.

(2) Ibid., t. I, p. 239, 240, 249, 250, 251.

anciennes tribus zenètes, telles que : *Ouargla*, *Mzab*, *Lar'ouat*, *Sindjas*, etc. (1).

Dans le Mag'reb ultérieur, les *Mag'raoua* dominaient entre Fès et Sidjilmassa ; ils avaient refoulé les *Miknaça* dans les montagnes voisines de la ville qui a pris leur nom (2). Les *Sanhaga* habitaient au nord des précédents. Dans le Rif, les *R'omara* n'avaient pas changé de place, non plus que les *Berg'ouata*, cantonnés sur les bords de l'Océan. Les *Hentata* et *Masmouda* continuaient à occuper les montagnes et les pentes du Grand-Atlas. Au sud, dans les provinces de Derâa et du Sous, vivaient les *Guezoula* et *Lamta*, demi-nomades. Enfin, dans le Sah'ara, s'étendait la grande tribu des *Sanhadja-au-Litham*, divisés en *Lemtouna*, *Guedala*, *Messoufa*, *Targa*, etc., tribu qui avait acquis une grande puissance et semblait à l'étroit dans les steppes du sud (3).

(1) Ibn Khaldoun, t. III, p. 273 et suiv., 286, 287, 301 et suiv., et t. IV, p. 2, 22, 25, 26.

(2) Meknas (Mequinès).

(3) Ibn Khaldoun, t. I, p. 271, 272, et t. II, p. 64, 65, 116, 117, 121, 122, 123, 124, 125, 134, 158, 159, 160.

CHAPITRE II.

NOTICE SUR LES TRIBUS ARABES DE HILAL ET DE SOLÉÏM. DIVISIONS DE CES TRIBUS.

Origine et situation primitive des tribus de Hilal et de Soléïm. — Le kalife fatemide les transporte en Egypte. — Leur situation précaire dans ce pays. — Principales divisions des tribus arabes qui passèrent en Afrique. — Discussion des opinions émises sur le nombre de ces Arabes. — Nouvelle hypothèse à ce sujet. — Subdivisions des tribus arabes : 1° Hilal-ben-Amer, formant les Athbedj, Djochem, Riah', Zor'ba, Makil et Adi ; 2° Soléim ben Mansour ; 3° et tribus diverses.

Deux grandes tribus de la famille arabe de Moder (1), celles de *Hilal* et de *Soléïm*, s'étaient établies, vers l'époque de l'avènement des Abbacides, dans les déserts du Hedjaz touchant à la province de Nedj. Pendant de longues années, elles avaient parcouru en nomades ces solitudes,

(1) Les Arabes ont divisé en deux classes principales les tribus de leur nation : la première, de race pure, est composée des descendants de K'ahtan ; la seconde, de race mêlée, comprend les fils d'Ismaël. La famille de Moder, comme celle de Koreïch, appartient à la seconde. — V. Ibn Khaldoun, t. I, p. 1, note 2, — et Caussin de Perceval, *Essai sur l'Histoire des Arabes avant l'Islamisme*.

s'avançant parfois jusqu'aux frontières de l'Irak et de la Syrie, et descendant d'autres fois jusqu'aux environs de Medine. Leur état normal était le brigandage, complément de la vie nomade ; aussi, ne manquaient-elles aucune occasion de se lancer dans le désordre, prêtant leur appui à tous les agitateurs et rançonnant les caravanes, sans même respecter celle que, chaque année, le kalife de Bag'dad envoyait porter ses présents à La Mecque. En dernier lieu, lors de la conquête de la Syrie par les Fatemides et des guerres qui en furent la conséquence, les Hilaliens et les Soléïmites soutinrent la secte des *Karmat* (1) dans ses luttes acharnées contre les envahisseurs et causèrent à ces derniers les plus graves embarras. Aussi, lorsque le succès eut enfin couronné les armes fatemides, le kalife El Aziz ne vit-il d'autre moyen de prévenir le retour de semblables insurrections que dans l'éloignement des turbulents nomades qui en avaient été les soutiens.

Par l'ordre du kalife fatemide, les tribus de Hilal et de Soléïm furent, vers le commencement du XIe siècle, transportées en masse dans le Saïd

(1) Dans le cours du Xe siècle, les Karmat avaient causé les plus grandes dévastations en Arabie. Ayant pris d'assaut La Mecque, ils s'étaient acharnés à détruire le Temple : ils avaient même enlevé la *pierre noire* et comblé le puits de Zemzem. — V. Sédillot, *Histoire des Arabes*.

ou Haute-Egypte et cantonnées sur la rive droite du Nil. Mais si, par cette mesure radicale, le danger résultant de leur présence en Arabie était écarté, leur concentration sur un espace restreint, au cœur de l'Egypte, ne tarda pas à devenir une source d'embarras nouveaux. Habitués aux vastes solitudes de l'Arabie, n'ayant, du reste, aucune ressource pour subsister, ces nomades firent, du brigandage et de la dévastation, un état permanent, de sorte que le pays devint bientôt inhabitable.

Cette situation durait depuis près de cinquante ans, et le gouvernement égyptien avait, en vain, tenté de la faire cesser, lorsque éclata la rébellion d'El Mo'az. Le kalife El Mostancer trouva alors le moyen de se venger du prince ziride et de se débarrasser des Arabes en les lançant sur le Mag'reb (1).

Voici quelles étaient les principales divisions des groupes arabes qui passèrent en Afrique :

1° *Tribus de la famille Hilal-ben-Amer* : Athbedj, Djochem, Riah', Zor'ba ;

2° *Tribus formées d'éléments divers se rattachant aux Hilal :* Makil, Adi ;

3° *Tribu de Soléïm-ben-Mansour.*

Telles furent les tribus arabes qui émigrèrent en Afrique. Il est impossible d'indiquer, même

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 28, 29, et t. II, p. 21.

approximativement, le chiffre total de cette immigration ; mais, en tenant compte du peu d'espace sur lequel les Arabes venaient d'être cantonnés et des années de misère qu'ils avaient traversées, tant en Egypte que durant leur dernier temps de séjour en Arabie, il est évident que ce chiffre ne devait pas être aussi énorme que certains auteurs l'ont supposé. La crainte d'insuccès manifestée par El Yazouri (1) vient corroborer cette opinion. Enfin, nous voyons, lors du combat de Haïderane, l'effectif des tribus de Riah', Zor'ba, Adi et Djochem, ne monter qu'à trois mille combattants ; or, la règle, même de nos jours, pour avoir le chiffre total d'une population arabe, est de tripler celui des combattants qu'elle fournit. En présence de ces faits, il semble impossible d'admettre le chiffre que M. Carette (2) a reproduit d'après Marmol (3), lequel estime l'invasion hilalienne à un million de personnes.

Mais, s'il est facile de combattre l'assertion de Marmol, il est beaucoup moins aisé de rétablir l'exactitude du chiffre, sans risquer de tomber dans une autre erreur, puisqu'il n'existe aucune base précise d'appréciation. C'est donc *sous toutes réserves* et en nous appuyant sur les probabilités

(1) V. plus loin, le commencement du chapitre III.

(2) *Notice sur les Migrations*, etc., p. 199.

(3) Marmol, t. I, p. 273.

résultant de l'étude de l'ensemble des faits, que nous émettons l'avis que le nombre total de la population arabe qui émigra en Afrique au XIe siècle, ne devait pas dépasser deux cent ou deux cent cinquante mille âmes (1).

A leur arrivée en Mag'reb, les Arabes trouvèrent, dans les riches vallées du Tel ou sur les Hauts-Plateaux, des conditions d'existence bien supérieures à celles qu'ils venaient de traverser. Aussi, leur nombre s'accrut-il rapidement, ce qui eut pour résultat de subdïviser les tribus mères en une foule de fractions. Nous nous attacherons, dans le récit qui va suivre, à indiquer pas à pas cette transformation. Pour faciliter les recherche, nous donnons, de suite, le tableau des subdivisions qui s'établirent, dans les différentes souches, après de longues années de séjour en Afrique (2).

(1) Ce qui démontre encore l'évidence de l'erreur de Marmol, c'est qu'après avoir indiqué le chiffre d'un million de personnes, il ajoute : « ..... dont cinquante mille combattants. » Il est impossible que, dans les conditions où l'émigration arabe s'est effectuée, il n'y ait eu qu'un guerrier sur vingt personnes. Cela démontre que Marmol, pas plus que nous, ne possédait de données précises à cet égard.

(2) V., pour ces nomenclatures, les premiers chapitres du premier volume d'Ibn Khaldoun, de la page 51 à la page 167.

TRIBUS HILAL-BEN-AMER.

1° Athbedj.

Doreïd	Oulad-'Atïa.		
	Oulad-Serour.		
	Djar-Allah.		
	Touba.		
Kerfa	Beni-Moh'ammed.		
	Beni-Merouane (ou Meraounïa).		
	H'adjelate	Kleïb (Koleba).	
		Chebib (Chebaba).	
	Nabete.	Sabah' (Sobh'a).	
		Serh'ane (Serah'na).	
'Amour	Morra.		
	Abd-Allah	Mihia / Oulad-Zekrir	passèrent sous l'autorité des Zor'ba.
		Oulad-Farès.	
	Beni-Korra.	Oulad-Aziz.	
		Oulad-Mad'i.	
Dahhak et *A'ïad'*	Mehaïa.		
	Oulad-Difel.		
	Beni-Zobéïr.		
	Mortafâ	Oulad-Tebbane.	
		Oulad-H'annach.	
		Oulad-Abd-es-Selam.	
	Kharadj.	Oulad-Guendous.	
	Oulad-Sakher.		
	Rah'ma.		
Latif	Yetama	Doui-Metref.	
		Doui-Bou-Khalil.	
		Doui-Djelal.	
	Lokamena (Oulad-Lokmane)	Djerir.	
		Braz.	

2° Djochem.

Acem.

Mokaddem.

Djochem	Kholt.		
	Sofïane	H'areth.	Oulad-Motâ.
		Klabïa.	
	Beni-Djâber.		

3° Riah'.

- *Mirdas*
  - Daouaouïda
    - Meçaoud-ben-Soltane
      - Oulad-Moh'ammed.
      - Oulad-Sebâa.
    - Açaker-ben-Soltane.
  - Sinber.
  - Amer
    - Moussa.
    - Moh'ammed.
  - Meslem.
    - Djâber.
- *Ali*
  - Fader'.
  - Dahmane | Menâkcha.
- *'Amer.* | El-Akhdar (Khadr).
- *S'aïd.* | Oulad-Youçof.
  - M'khâdma.
  - R'oïout.
  - Bohour.

4° Zor'ba.

- *Malek*
  - Souéïd
    - Chebaba | H'assasna.
    - Flitta.
    - S'beïh'.
    - Modjaher
      - R'ofeïr.
      - Chafaï.
      - Malef.
      - Bou-Kâmel.
    - Djoutha.
    - Oulad-Meïmoun.
      - Bou-Rah'ma.
      - H'amdane.
      - Habra.
  - Bakhis.
  - 'Attâf | Beni-Yakoub.
  - Dïalem
    - Beni-bou-Zïad.
    - Dehakna.
    - Noual.
    - Akkerma.
- *Yezid*
  - Oulad-Lahek.
  - S'âad
    - Beni-Madi.
    - Beni-Mansour.
  - Khachna.
    - Zor'li.
  - Beni-Moussa.
  - Moafâa.
  - Djouab.
  - Kerz.
  - Marbâa.
  - Haméïane.

- *Hocéïne*
  - Djendel
  - Kharrach
    - Oulad-Meçaoud.
    - Oulad-Feredj.
    - Oulad-Taref (ou Mabed).
- *'Amer* (*'Amour*)
  - Yakoub.
  - H'amid.... | Beni-Obeïd | Beni-Hidjaz | Meharez, etc.
  - Chafaï
    - Chekara.
    - Metarref.
- *'Oroua*
  - En-Nadr
    - Oulad-Khelifa.
    - Hamakna.
    - Cherifa.
    - Sahari.
    - Douï-Zïane.
    - Oulad-Slimane.
  - Homeïs
    - Obeïd-Allah.
    - Fedar'. | Beni-Naïl.
    - Yak'dane.

5° Makil et 'Adi.

- *Sakil*
  - Thâaleba.
  - Douï-Obeïd-Allah
    - Hedadj
      - Dj'aouna.
      - R'ocel.
    - Kharadj
      - Metarfa.
      - Othamna (Oulad-Othmane).
- *Moh'ammed*
  - Beni-Mokhtar
    - Douï-Hassane.
    - Chebânate
      - Beni-Thabet.
      - Beni-Ali.
    - Rokaïtate.
  - Douï-Mansour
    - Oulad-bou-l' Hocéïne.
    - Hocéïne.
    - Amrâne (Ahlaf).
    - Monebbate (Ahlaf).

TRIBU DE SOLÉIM-BEN-MANSOUR.

- *Debbab*
  - Oulad-Ah'med.
  - Beni-Yezid.
  - Sobh'a.
  - H'amarna.
  - Khardja.
  - Oulad-Ouchah' ....
    - Mehamid.
    - Djouari.
    - Hariz.
  - Oulad-Sinane.
  - Nouaïl.
  - Slimane.
- *Heïb*
  - Chemmakh.
  - Sâlem .....
    - Ah'amed.
    - Amaïm.
    - Alaouna.
    - Oulad-Merzoug.
  - Beni-Lebid.

Zir'b.

- *Aouf*
  - Mirdas.
  - Allak
    - Kaoub
      - Beni-'Ali.
      - Beni-Abou-el-Leil.
    - Delladj
      - Troud.
      - Hisn
        - Beni-Ali .....
          - Oulad-Mrai.
          - Oulad-Soura.
          - Oulad-Nemi.
          - Bedrâna.
          - Oulad-Oum-Ah'med
          - Hàdra.
          - Redjelane.
          - Djoméïate.
          - H'omr.
          - Meçanïa.
          - Ahl-Hocéïne.
          - H'edji.
        - H'akim .....
          - Oulad-Djaber.
          - Chr'aba.
          - Naïr.
          - Djouïne.
          - Zéïad.
          - Noua.
          - Makâd.
          - Molâb.
          - Ah'med.
      - Mohelhel
      - Riah'-ben-Yah'ïa et H'abib.

TRIBUS D'UNE ORIGINE INDÉCISE

MAIS ALLIÉES AUX SOLÉÏM.

Troud et Adouane.
Nacera.
Azza. . { Chemal. / Mehareb.
Korra.

CHAPITRE III.

INVASION DES ARABES EN AFRIQUE.
PREMIÈRE PÉRIODE DE LEUR ÉTABLISSEMENT.

1049-1100.

Le kalife El Mostancer lance les Arabes sur l'Ifrikïa en leur concédant le pays à conquérir. — Les Hilaliens envahissent la Tripolitaine. — Le ziride El Mo'az ouvre la Tunisie aux Arabes. — Les Soléïm s'établissent en Tripolitaine. — Les Makil et Athbedj pénètrent dans le sud de la province de Constantine. — Bataille de Haïderane; victoire des Arabes. — Conquête de la Tunisie par les Riah' et Djochem. — Premier partage opéré entre les Arabes. — Fondation de la secte almoravide chez les Sanhadja-au-Litham; ses succès dans l'ouest. — Expédition du hammadite Bologguine en Mag'reb. — Les Zenètes des Hauts-Plateaux luttent contre l'invasion arabe. — Guerres entre les Arabes, soutenus par les princes berbères. — Le hammadite En Nâcer combat les envahisseurs arabes. — Les Zor'ba, expulsés de la Tunisie par les Riah', font irruption dans le Hod'na. — Les Athbedj se fixent dans la province de Constantine. — Les Makil s'avancent vers l'ouest. — En Nâcer fonde Bougie et y transporte son gouvernement. — — Youçof ben Tachefine, chef des Almoravides, conquiert le Mag'reb et l'Espagne. — L'invasion arabe est arrêtée.

Lorsque le kalife El Mostancer eut acquis la certitude que son représentant El Mo'az avait définitivement répudié son autorité, lorsqu'il apprit que la suprématie abbacide avait été so-

lennellement proclamée à Kaïrouane, il chercha longtemps de quelle manière il pourrait tirer une éclatante vengeance de la rébellion de son vassal le prince ziride. Le vizir El Yazouri lui proposa alors de lancer sur l'Afrique les tribus de Hilal et de Soléïm, trouvant ainsi le moyen de se délivrer d'hôtes incommodes et de créer de sérieux embarras à El Mo'az. « *S'ils réussissent « à vaincre,* — dit El Yazouri, — *ils s'attacheront « à notre cause et gouverneront en notre nom ; si, « au contraire, l'entreprise ne réussit pas, peu nous « importe ! Dans tous les cas, il vaut mieux avoir « affaire à des Arabes nomades qu'à une dynastie « sanhadjienne.* » (1) Cet avis fut goûté par le kalife fatemide, qui, tout entier au désir d'assouvir son ressentiment, ne prévit pas quelles seraient pour l'Afrique les conséquences de l'invasion hilalienne.

Déjà, une tribu arabe, celle des Beni-Korra, était établie sur la limite du pays de Barka. Cet exemple, et le besoin absolu de sortir du territoire restreint où ils étaient parqués, rendaient les Arabes très-disposés à accueillir l'idée d'un changement. Aussi, El Yazouri, qui s'était porté lui-même au milieu d'eux, n'eut-il pas de peine à organiser un premier départ pour le Mag'reb : quelques pièces d'or, des pelisses d'honneur dis-

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 33. — El Kaïrouani, p. 143.

tribuées aux chefs, et la concession du pays à conquérir, décidèrent l'expédition (1).

Vers l'an 1049, une première troupe de guerriers arabes envahit le pays de Barka, qui tomba en son pouvoir, pour ainsi dire, sans combat. La renommée apporta la nouvelle de ce premier succès aux Arabes restés en Egypte. Aussitôt, tout ce peuple se disposa à l'émigration en masse, et cela avec une telle ardeur, que le kalife put exiger de chaque partant le paiement d'un droit, de sorte qu'il rentra, et au-delà, dans les premières dépenses qu'il avait faites. Une masse de population que nous croyons pouvoir estimer à environ deux cent mille personnes (2) se précipita alors vers l'ouest. Ces émigrants, quittant l'Egypte sans esprit de retour, entraînaient avec eux leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux.

Le Nil franchi, les Arabes se jetèrent « *comme des loups affamés* » (3) sur la province de Barka,

(1) « Quand El Mostancer envoya les Hilal en Ifrikïa, il investit « leurs chefs du commandement des villes et des forteresses de ce « pays, ainsi que de l'administration des provinces qu'ils allaient « conquérir. Ce fut alors qu'il nomma Mounès ibn Yahïa gouverneur « de Kaïrouane et de Badja, Hacene ibn Serhane gouverneur de « Constantine, et rendit la tribu de Zor'ba maîtresse de Tripoli et de « Kâbès. » (Ibn Khaldoun, t. I, p. 44.)

(2) V. le chapitre précédent, p. 143.

(3) Ibn Khaldoun.

déjà mise à contribution par les premiers conquérants. Toutes les villes de cette contrée, parmi lesquelles Adjebadïa et Sort, furent ruinées de fond en comble. Continuant leur marche vers l'ouest, les envahisseurs pénétrèrent, en 1051, dans le sud de la Tripolitaine. Les Riah', sous la conduite de leur chef Mounès ben Yahïa es Simberi, ouvraient la marche; « *semblables à une nuée de sauterelles,* — dit Ibn Khaldoun, — *ils détruisaient tout sur leur passage.* » (1) Les tribus berbères de Houara et Louata, abandonnées à elles-mêmes et déchirées depuis longtemps par l'anarchie, ne tentèrent même pas une résistance inutile : elles s'ouvrirent devant le flot envahisseur.

Cependant, le prince ziride El Mo'az, qui n'avait rien fait pour conjurer le danger, ne se disposa nullement à combattre lorsque l'étranger fut sur la limite de ses provinces. Bien au contraire, il vit, dans l'appui des Arabes, un moyen de se venger de son cousin, le hammadite El K'aïd. Ayant donc appelé auprès de lui Mounès, chef des Riah', il lui prodigua les plus grands honneurs, lui accorda sa fille en mariage et eut la bassesse de signer avec lui un traité par lequel il permettait aux Arabes d'entrer dans la Tunisie,

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 34, 51, 60, 70, 87, 115, 135, etc., et t. II, p. 21, 47, etc.

à la condition qu'ils l'appuyassent par les armes contre son cousin El Kaïd. Mounès souscrivit à tout et appela vers lui ses compagnons, restés dans le Désert. Les Riah', les Zor'ba et les Djochem envahirent alors le sud de la Tunisie, qu'ils mirent à feu et à sang.

Pendant ce temps, les Arabes de la tribu de Soleïm s'établissaient d'une façon définitive dans la Tripolitaine et la province de Barka, tandis que les Makil et Athbedj continuaient leur route vers l'ouest, en contournant le massif de l'Aourès. La ville de Tripoli, avec ses environs, restait encore à El Montaçar, prince régnant de la famille des Beni-Khazroun (1).

El Mo'az essaya en vain d'empêcher les excès des envahisseurs et d'exiger d'eux la mise à exécution du traité consenti par leur chef. Voyant enfin qu'il ne pouvait rien obtenir de ces nomades indisciplinés, il se disposa à les combattre. Mais il était trop tard. Cette invasion, que les Berbères auraient évidemment repoussée, s'ils avaient su s'entendre au début, était, dès lors, implantée chez eux à jamais. Un premier corps de Sanhadja, envoyé contre les Arabes, ne rapporta de la rencontre que la honte d'une défaite.

Le prince ziride comprit enfin que la gravité des évènements exigeait des mesures décisives.

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 36, 135, 138, et t. III, p. 267, 268.

Résolu à prendre en main la direction des opérations, il forma un camp auprès de Kaïrouane et adressa un appel désespéré à ses deux adversaires, le hammadite El K'aïd et le zenète El Montaçar, les conjurant d'oublier leurs anciens différends pour s'unir contre l'ennemi commun. Tous deux répondirent à sa requête, El K'aïd en envoyant mille cavaliers, et El Montaçar en accourant lui-même de Tripoli à la tête de toutes ses troupes. Vers 1053, lorsque les forces berbères furent concentrées, El Mo'az se mit à leur tête et marcha contre les Arabes avec une armée montant, dit-on, à trente mille combattants.

Les Arabes, de leur côté, comprenant que le moment décisif était arrivé, s'étaient réunis sur le plateau de Haïderane, non loin de K'âbès. Les tribus de Riah', Zor'ba et Djochem avaient fourni tous leurs contingents, et cependant leur nombre ne s'élevait pas, dit-on, à plus de trois mille guerriers (1).

Aussitôt que l'armée berbère fut arrivée en présence des envahisseurs, El Mo'az donna le signal du combat. Les Arabes furent attaqués avec vigueur, mais ils avaient l'avantage de la posi-

(1) Le poète Ali ben Risk', qui a célébré la victoire des Arabes, s'exprime en ces termes : « ..... *trois mille des nôtres ont vaincu trente mille d'entre eux !* » Mais il est à supposer que l'amour-propre national a exagéré dans un sens différent ces deux chiffres. — V. Ibn Khaldoun, t. I, p. 35.

tion, et le désordre ne tarda pas à se mettre dans les rangs des Berbères, dont l'assaut était, sans doute, mal dirigé. Tout à coup, un événement imprévu vient augmenter la confusion : le contingent de la colonie arabe de Kaïrouane, reconnaissant dans les Hilaliens des compatriotes, passe de leur côté. A cette vue, les Zenata, de Tripoli, lâchent pied, et les Sanhadja, qui avaient jusque-là soutenu tout l'effort du combat, sont contraints de battre en retraite, après avoir vu tomber leurs meilleurs guerriers. Bientôt, toute l'armée berbère est en déroute ; El Mo'az lui-même est forcé de fuir, en abandonnant son camp et tout son matériel aux mains des vainqueurs (1).

Le résultat de cette victoire fut décisif. Après avoir pillé le camp d'El Mo'az, les Arabes firent irruption en Ifrikïa, portant la dévastation dans les riches plaines de la Tunisie ; rien, dans le pays ouvert, n'échappa à leur rapacité. Les populations berbères, chassées de leurs territoires, durent se réfugier au centre des montagnes de l'intérieur ou dans les places fortifiées du littoral.

Après avoir ruiné les villes d'Obba et de Laribus, les Arabes vinrent mettre le siége devant Kaïrouane. L'émir des Riah', Mounès, dirigeait lui-même l'attaque. El Mo'az essaya, pendant quelque temps, de défendre sa capitale ; mais,

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 34, 35, et t. II, p. 21, 39.

ayant reconnu que toute résistance était inutile, il se décida à l'évacuer. En 1056, il se réfugia, grâce à l'appui de Mounès, à El-Mehdïa, et, de là, gagna Tunis. A peine avait-il quitté Kaïrouane que les Arabes s'y précipitèrent et mirent cette ville au pillage. En quelques jours, les palais que les souverains arabes et berbères s'étaient plu à embellir furent détruits par les nomades (1).

Vers le même temps, El Montaçar ben Khazroun, souverain de Tripoli, après avoir lutté en vain contre les Arabes pour défendre son territoire, souscrivait avec eux une trève par laquelle il les reconnaissait possesseurs du pays conquis, ne réservant pour lui que sa capitale et ses environs (2).

A la suite de ces succès, un premier partage intervint entre les Arabes : les Soleïm conservèrent la province de Barka et l'est de la Tripolitaine ; les Zor'ba eurent, pour leur part, l'ouest de cette province et le territoire de K'âbès ; le reste de la Tunisie, avec le Djerid, échut aux Riah' et aux Djochem. Quant aux Athbedj et aux Makil, ils continuèrent à s'avancer dans la vallée de l'Ouad-R'ir et vers le Zab, en repoussant devant eux les Zenètes Ouacine (3).

(1) El Kaïrouani, p. 144.

(2) Ibn Khaldoun, t. I, p. 36, 37, t. II, p. 21, 22, et t. III, p. 268.

(3) Ibid., t. I, p. 36, 86, 135, et t. III, p. 274.

Cependant, l'empire hammadite n'était pas encore entamé. Le Zab, avec Biskara comme chef-lieu, les villes de Tobna, Mecila, Constantine, Alger, Médéa, et les contrées maritimes jusqu'au méridien de Tiharet, c'est-à-dire le pays des Sanhadja avec ses dépendances, obéissaient aux souverains de la K'alâa. Ces princes auraient donc pu trouver dans leur vaste royaume des ressources suffisantes pour opposer à l'invasion. Bologguine ben Mohammed, qui avait pris en main l'autorité à la K'alâa, en assassinant son cousin Mohcene, successeur d'El K'aïd, songeait à intervenir efficacement dans l'est, et avait même envoyé un représentant à Tunis, lorsque des évènements importants survenus dans le Mag'reb vinrent appeler ailleurs son attention.

Tandis que les Arabes faisaient irruption en Afrique par l'est, les Berbères du Désert, ou Sanhadja-au-Litham, quittaient leurs steppes arides pour entreprendre, à l'ouest, la conquête du Mag'reb. Un fanatique, nommé Abd Allah ben Iacine, avait réuni ces Sahariens par les liens d'une secte religieuse puritaine ; puis, leur ayant donné le nom d'*Almoravides* (el merabtine : les marabouts), il les avait entraînés aux combats. Les Almoravides avaient alors remporté de grands succès, conquis les provinces de Derâa et du Sous, mis à néant l'empire des Ouanoudine, de Sidjil-

massa et fortement entamé la puissance des Mag'raoua (1).

A la nouvelle de ces évènements, le hammadite Bologguine, sans se préoccuper de l'attaque imminente des Arabes, — ce qui prouve encore le peu d'importance qu'on attachait à cette invasion, — ne songea qu'à établir son autorité dans l'ouest et à empêcher que le Mag'reb ne passât en d'autres mains. Ayant donc réuni une puissante armée, il se porta, en 1061, vers cette contrée. Les Almoravides, à son approche, se retirèrent prudemment sur la limite du Désert et évitèrent toute collision avec les Hammadites, de sorte que Bologguine put parcourir, sans opposition, les vallées du Mag'reb. La ville de Fès lui ayant résisté, il l'enleva d'assaut. Après avoir obtenu ces succès, il rentrait vers sa capitale, lorsqu'il périt assassiné par son cousin En Nâcer ben 'Alennas, qui s'empara du pouvoir.

De retour à la K'alàa, le nouveau souverain eut à lutter contre les révoltes et les complots qui, de tous côtés, grondaient autour de lui. Par ces différentes causes, l'attention du gouvernement hammadite était constamment détournée des provinces du sud, et, pendant ce temps, les Arabes Athbedj et Makil s'établissaient dans le

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 46, 67 et suiv., et El Kaïrouani, p. 173 et suiv. — V. aussi notre *Notice sur les Almoravides et les Almohâdes*, publiée dans la *Revue africaine*, nº 70 et suiv.

Zab oriental et l'Ouad-R'ir. Les Beni-Ouacine, population zenète de ces contrées, se voyant ainsi abandonnés par leur souverain direct, s'adressèrent à leurs compatriotes, les Beni-Khazer, de Tlemcen, en implorant du secours. Le prince El Bakhti, de la famille des Beni-Yâla, qui régnait dans cette ville, envoya aussitôt aux Ouacine son général Abou Sodâ, avec un corps de troupes. Plusieurs batailles furent livrées aux Arabes ; mais cette guerre se termina par le succès des envahisseurs, la dispersion des troupes de Tlemcen et la mort d'Abou Sodâ. Les Beni-Ouacine durent, par suite, commencer à abandonner leurs territoires pour se replier vers l'ouest (1).

Cependant, en Ifrikïa, de graves disputes s'étaient élevées entre les Arabes au sujet du partage des territoires. Le prince ziride Temim, qui avait succédé à son père El Mo'az dans sa royauté de la Tunisie, — royauté nominale, puisque les Hammadites, profitant de l'anarchie, avaient occupé Tunis et ses environs, — favorisa de tout son pouvoir les dissensions des Arabes, espérant ainsi diviser leur puissance et ressaisir quelques lambeaux d'autorité. Les Athbedj, complètement repoussés de la Tunisie par les Riah' et les Zor'ba,

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 37, 45, 51, t. II, p. 47, 48, et t. III, p. 271, 286, 307, 308.

faillirent en venir aux mains avec eux ; mais, ne se sentant pas assez forts pour entreprendre la lutte avec espoir d'avantage, ils envoyèrent une députation des leurs à la K'alâa pour décider le prince hammadite à les appuyer. En Nâcer accueillit les Arabes avec distinction, et, aveuglé par le désir d'étendre son autorité vers l'est (1), il leur promit son concours. En 1064, il se mit à la tête d'une armée composée de Sanhadja et de Zenata du Mag'reb central, et, ayant été rejoint par les Arabes Athbedj, vint prendre position à Laribus. En même temps, les Riah' et les Zor'ba, soutenus par le prince zenète de Tripoli, s'avancèrent à sa rencontre.

Le ziride Temim, selon son habitude, s'occupa alors de semer la division dans l'armée hammadite. Aussi, lorsque En Nâcer voulut se porter contre les Arabes, qui l'attendaient retranchés à Sebiba (2), il se vit abandonner par ses auxiliaires zenètes, les Mag'raoua et Ouemannou. Bientôt, les Sanhadja et les Athbedj furent en déroute complète. En Nâcer ne put, qu'au prix des plus grands dangers, atteindre Constantine et, de là, regagner sa capitale. Quant à Temim, il profita de la défaite de son cousin pour reprendre, avec

(1) Selon El Kaïrouani (p. 145), les Arabes lui auraient vendu Kaïrouane.

(2) L'antique Suffetibus, à l'ouest de Kaïrouane.

l'appui des Zor'ba, Tunis et les autres points que les Hammadites possédaient dans la Tunisie (1).

Encouragé par les succès qu'il venait d'obtenir, El Montaçar, souverain zenète de Tripoli, entraîna les Arabes à une nouvelle et sérieuse invasion des provinces hammadites. A la tête des Athbedj, des Makil et de ses Zenètes Mag'raoua, il pénétra dans le Zab, et, s'avançant vers l'ouest, vint porter le pillage et la dévastation jusque dans le Hod'na. Après avoir ruiné les villes de Tobna et de Mecila, les Arabes vinrent insulter les environs de la K'alâa et même d'Achir. Mais En Nâcer étant sorti de sa capitale à la tête de quelques troupes, fit reculer les envahisseurs jusqu'à la limite du Zab. Il n'osa les poursuivre plus loin, et, étant entré en pourparlers avec eux, acheta la paix par l'abandon du pays qu'ils avaient conquis. En Nâcer se vengea de cette humiliation en attirant dans un guet-apens El Montaçar, ce prince berbère qui conduisait l'invasion arabe, et en le faisant assassiner, lui et les principaux chefs zenètes, par le gouverneur de Biskara (2).

Mais une trève, en l'état des choses, ne pouvait être de longue durée. Les Arabes ne tardèrent pas à reparaître dans le Hod'na et à y renouveler

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 45, 46, t. II, p. 23, 24, 30, 48, et t. III, p. 268, 294.

(2) Ibid., t. II, p. 49, 50, 86, et t. III, p. 127, 268.

leurs dévastations ; ils étaient appuyés, cette fois, par les contingents des tribus zenètes de Mag'raoua et de R'omert. El Mansour, fils d'En Nâcer, ayant marché contre eux, les força à la retraite et les poursuivit jusqu'au-delà de l'oasis de Biskara. Il parcourut ensuite le pays, châtiant les rebelles, et s'avança jusqu'à Ouarg'la, d'où il reprit le chemin de la K'alâa, en ramenant de nombreux ôtages de la tribu d'Athbedj. A peine était-il de retour de cette campagne, qu'il fallut marcher vers l'est pour combattre les Arabes de la tribu d'Adi, qui avaient fait alliance avec les Zenètes Toudjine. Les principaux chefs de ces tribus ayant été faits prisonniers, furent conduits à En Nâcer, qui ordonna de leur couper les pieds et les mains et de les laisser mourir en cet état.

Pendant que les Athbedj et les Makil luttaient ainsi pour gagner, pas à pas, du terrain vers l'Occident, la guerre éclatait entre les Riah' et les Zor'ba en Tunisie. Après plusieurs années de combats, les Zor'ba furent chassés successivement de tous leurs territoires et refoulés vers le sud-ouest. Abandonnant alors et sans retour la Tunisie aux Riah' et aux Djochem, les Zor'ba émigrèrent. Pendant quelque temps, ils refoulèrent devant eux les Athbedj et les Makil ; puis, ils forcèrent les premiers à se diviser pour leur livrer passage, et s'installèrent à leur place dans le Hod'na et dans les hauts-plateaux du Mag'reb

central venant aboutir à cette plaine. Les Athbedj se divisèrent en trois groupes principaux, dont l'un occupa les oasis du Zab et une partie des versants inférieurs de l'Aourès ; un autre prit possession des montagnes bordant, au nord, le Hod'na, et le troisième, formé spécialement de la tribu des 'Amour, s'établit aux environs du mont Rached, qui devait plus tard prendre son nom (Djebel-'Amour). Quant aux Makil, assez peu nombreux du reste, ils se massèrent dans les hauts-plateaux voisins du Rached. Une de leurs tribus, celle des Thâaleba, fit irruption dans le Tel, au sud de Médéa. Ainsi, les riches provinces du Zab et du Hod'na se trouvèrent entièrement aux mains des Arabes et furent changées en solitudes par ce peuple dévastateur qui laissait le vide après lui (1).

Le hammadite En Nâcer ayant vu les plus beaux fleurons de sa couronne tomber en la possession des Arabes et se trouvant dans l'impuissance absolue de réprimer les excès de ces nomades, auxquels les Berbères du sud ne s'associaient que trop, prit la résolution d'abandonner une capitale qui n'était plus au centre de ses provinces et dont les environs étaient devenus inhabitables. Vers 1067, il alla s'emparer de la montagne de Bedjaïa (ou Begaïa), où était can-

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 46, 52, 53, 54, 55, 57, 70, 122, 123.

tonnée une population berbère de ce nom. A peu de distance de cette montagne (le Gouraïa actuel), dont le pied baigne dans la mer, vient déboucher une large rivière, arrosant une vallée fertile. Ce fut entre la rivière et la montagne, sur les ruines de l'ancien établissement romain de *Saldæ*, que En Nâcer construisit sa nouvelle capitale. Il lui donna son nom, Nâcerïa, mais celui de Bedjaïa (Bougie) a prévalu. Peu de temps après, il y transporta sa famille et ses trésors, certain d'être préservé des incursions des Arabes, grâce à l'abri naturel formé, de tous côtés, par des montagnes inaccessibles (1).

Cependant, en Mag'reb, des évènements non moins importants s'étaient accomplis. Les Almoravides, sous la conduite de Youçof ben Tachefine, qui avait succédé à Ibn Iacine dans la direction de la secte, avaient enlevé aux Mag'raoua toutes leurs provinces et s'étaient avancés en vainqueurs jusqu'au-delà de Tlemcen. Après avoir mis fin aux petites royautés qui se disputaient le pouvoir dans le Mag'reb, Ibn Tachefine fonda, au pied de l'Atlas, entre les sources de l'Oum-Rebïa et du Bou-Regreg, la ville de Maroc (Marrakch), destinée à lui servir de capitale. Ainsi se trouva établi le puissant empire des Sanhadja-Almoravides. Youçof ben Tachefine con-

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 51.

duisit ensuite ses guerriers en Espagne et, par la célèbre victoire de Zellak'a (1086), releva l'autorité musulmane, fort compromise dans la péninsule par l'anarchie des dernières années. La puissance des Almoravides s'étendit, alors, des deux côtés du détroit, et les forces berbères, réunies par la main habile de Tachefine, cessèrent de se consumer dans des luttes stériles (1).

L'unité, rétablie en Mag'reb par la fondation du nouvel empire, arrêta brusquement la marche des Arabes vers l'ouest, marche qui, jusque-là, avait été constante. Les envahisseurs, cinquante ans après leur arrivée en Afrique, durent séjourner dans les emplacements où ils se trouvaient, et ce ne fut ensuite que par un mouvement très-lent et en prenant part à toutes les guerres entreprises par les Berbères, qu'ils se mélangèrent intimement à eux et purent s'avancer vers l'ouest et vers le nord.

Ainsi, vers l'an 1100, le flot arabe cesse de progresser en Mag'reb ; l'invasion est, on peut le dire, terminée, car elle est provisoirement placée et a refoulé dans la limite du possible la race autochthone. Pour conquérir leur place définitive et écouler leur trop-plein, les Arabes devront maintenant se mettre au service des dynasties

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 65, 67 et suiv. — El Kaïrouani, p. 180 et suiv.

berbères, soutenir les révoltes locales, en un mot, lier étroitement leur sort à celui de leur patrie d'adoption. Les luttes que vont soutenir les tribus zenètes du sud pour établir leur prépondérance serviront surtout aux Arabes, qui, après les avoir aidées à conquérir le pouvoir, les remplaceront dans leurs cantonnements.

CHAPITRE IV.

PROGRÈS DES ARABES EN AFRIQUE SOUS LES ALMORAVIDES ET LES ALMOHADES.

1100-1269.

Situation des tribus arabes et berbères vers 1100. — Apogée de l'empire almoravide. — Le hammadite El Mansour, soutenu par les Arabes, marche contre Tlemcen. — Les princes normands arrachent la Sicile aux Musulmans. — Fondation de la secte almohâde. — Victoires d'Abd el Moumene, chef des Almohâdes. — Il renverse la dynastie almoravide et fonde l'empire almohâde. — Anarchie en Ifrikïa. — Les Normands s'établissent sur le littoral de l'Ifrikïa. — Conquête de la province de Constantine par Abd el Moumene. — Défaite des Arabes près de Sétif. — Soumission des Arabes aux Almohâdes. — Conquête de l'Ifrikïa par Abd el Moumene. — Apogée de la puissance almohâde. — Premier échec des Almohâdes en Espagne. — Révolte d'Ali ben R'anïa. — Les Almohâdes le repoussent dans le sud-est. — Ibn R'anïa est soutenu par les Arabes Riah', Djochem et Soléïm. — Il s'empare de Tripoli. — Le kalife El Mansour défait Ibn R'anïa et les Arabes. — Il transporte en Mag'reb les Riah' et Djochem. — Les Soléïm les remplacent en Tunisie. — Yahïa ben R'anïa suscite une nouvelle révolte des Arabes en Ifrikïa. — Il s'empare de Tunis. — Ses excès en Ifrikïa. — Le kalife En Nâcer rétablit son autorité dans l'est. — Les Riah' sont expulsés de la Tunisie. — Abou Mohammed ben Abou H'afs, gouverneur de l'Ifrikïa, établit les Mirdas et les Allak en Tunisie. — Ses succès contre Ibn R'anïa et les Arabes. Les Zenètes Ouacine s'avancent dans le Mag'reb et sont remplacés par les Arabes. — Nouvelles incursions d'Ibn R'anïa. — Déclin de la dynastie almohâde. — Abou Zakarïa fonde à Tunis l'empire hafside. — Les Abd-el-Ouad s'établissent à Tlemcen et les Beni-

Merine à Fès. — Mouvements importants des Arabes dans le Mag'reb central et dans le sud. — Yar'moracene fonde la dynastie Abd-el-Ouadite à Tlemcen. — Abou Zakarïa marche contre les Abd-el-Ouadites et établit son autorité sur le Mag'reb central. — Expédition désastreuse du kalife almohâde Es Saïd contre Tlemcen. — Les Merinides fondent leur empire à Fès. — Leurs guerres contre les Almohâdes. — Chute de la dynastie almohâde, remplacée en Mag'reb par celle des Merinides. — Luttes du kalife hafside El Mostancer contre les Arabes.

Avant de retracer la part que les Arabes vont prendre aux évènements, en Afrique, il convient de préciser la position de leurs tribus au commencement du XIIe siècle.

La province de Barka est occupée par les *Heïb*, fraction des *Soléïm ;* le reste de cette grande tribu habite les plaines de la province de Tripoli. Les *Beni-Khazroun*, avec leur colonie de Mag'raoua, conservent encore la souveraineté de la ville de Tripoli et de ses environs immédiats (1).

Les *Riah'* sont établis dans l'intérieur de la Tunisie ; une de leurs fractions, les *Akhdar (Khadr)*, viennent de s'emparer de Badja ; une autre fraction, les *Dahmane*, des *Beni-Ali*, occupent les plaines aux environs de Benzert, concurremment avec les *Mok'addem*, des *Djochem*. Dans le sud de la Tunisie, touchant partout au territoire des Riah', est cantonné le reste des *Djochem* (2).

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 136 et suiv., et t. III, p. 268.
(2) Ibid., t. I, p. 36, 37, 45, 46, 70, et t. II, p. 24, 35, 39.

Les *Kerfa*, fraction des *Athbedj*, occupent les bourgades du Zab, jusqu'à la vallée de l'Ouad-Rir'. D'autres branches de cette tribu-mère, les *Dreïd*, se rapprochent de Constantine et occupent le versant oriental de l'Aourès ; les *Aïad'* habitent les montagnes voisines de la K'alâa, des Beni-Hammad (la chaîne de Kiana), auxquelles ils ont donné leur nom *(Djebel-Aïad')*. Enfin, le reste de la tribu, c'est-à-dire les *'Amour*, se sont avancés jusqu'au mont Rached *(Djebel-'Amour)* ; ils habitent le versant est de cette montagne et les plateaux voisins (1).

Les *Zor'ba* parcourent en nomades les plaines du Zab occidental et du Hod'na (2).

Quant aux *Makil*, ils occupent, au sud du Mag'reb central, les territoires voisins des 'Amour ; une de leurs tribus, celle des *Thâaleba*, s'est avancée au nord, dans le Tel, et habite les environs de Médéa (3).

Ainsi, les pays possédés alors par les Arabes étaient : la Tripolitaine, moins les régions montagneuses et le sud ; les plaines de la Tunisie ; les versants de l'Aourès ; le Zab ; le Hod'na, et les hauts-plateaux de la province actuelle d'Alger. Les populations berbères déjà refoulées par les Arabes étaient : les Houara, Louata et Nefzaoua

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 36, 52, 53, 54 et suiv.
(2) Ibid., t. I, p. 87 et suiv.
(3) Ibid., t. I, p. 115 et suiv., et 253.

de la Tripolitaine et de la Tunisie, qui avaient cherché asile dans les montagnes ou avaient émigré vers le sud, et les Zenètes Ouacine, complètement expulsés du Zab, et dont une partie, les Mezab et Ouargla, s'étaient enfoncés au sud, tandis que les Toudjine se jetaient dans l'Ouarensenis, et que le reste de la tribu, Rached, Abd-el-Ouad et Merine, se reportait vers l'ouest, dans les contrées sahariennes comprises entre le Djebel-Amour et le méridien de Tlemcen, et de là jusqu'aux sources de la Moulouïa et du Za (1).

Reprenons maintenant le récit des faits.

Tandis que l'élément arabe s'implantait définivement en Afrique, le kalife de Bag'dad recouvrait d'une façon bien inattendue la suzeraineté du Mag'reb et de l'Espagne : Youçof ben Tachefine, voulant avoir la consécration officielle de ses conquêtes, venait d'envoyer en Orient une ambassade chargée de lui offrir son hommage. Le kalife El Mostadher s'empressa de gratifier le prince berbère du titre d'*émir des Croyants de l'ouest*. Par contre, le souverain fatemide d'Egypte adressait, vers la même époque, au ziride Yahïa, fils de Temim, le renouvellement du titre dérisoire de gouverneur de l'Afrique (2).

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 50, 230, 231, t. III, p. 302 et suiv., et t. IV, p. 25 et suiv.

(2) Ibid., t. II, p. 25, 82. — El Kaïrouani, p. 183.

Quelque temps auparavant, les Almoravides, sous la conduite du commandant de Tlemcen, avaient envahi les états hammadites et s'étaient avancés en vainqueurs jusqu'à Alger; puis, ils avaient regagné l'ouest, chargés de butin. Le hammadite El Mansour, successeur de son père En Nâcer, dans la souveraineté de Bougie, résolut aussitôt de tirer vengeance de l'agression des Almoravides. Comme il avait, quelque temps auparavant, contracté alliance avec les Arabes, qui avaient même déclaré le reconnaître pour roi, il les invita à prendre part à la guerre. Les contingents des tribus de Zor'ba, Athbedj et Makil accoururent avec empressement sous ses étendards, heureux de trouver une occasion d'envahir de nouveaux territoires. Après avoir ainsi formé une armée de vingt mille guerriers arabes et berbères, El Mansour en prit le commandement et partit pour le Mag'reb (1102). Rien ne résista à cette tourbe qui passa sur le corps des tribus zenètes du Mag'reb central et arriva bientôt dans la campagne de Tlemcen. Le gouverneur de cette ville essaya inutilement d'arrêter au Tessala les ennemis : il fut entièrement défait et réduit à se jeter dans le massif du Djebel-es-Sakhera (1). A la suite de cette victoire, l'armée hammadite pénétra dans la ville. Le pillage était déjà commencé,

(1) Pâté montagneux au sud-est de Tlemcen.

lorsque El Mansour, cédant aux supplications d'une femme du gouverneur, fit grâce à Tlemcen. Il obtint, non sans peine, la cessation du pillage, et reprit avec son armée la route de l'est.

Telle fut la première expédition sérieuse à laquelle les Arabes prirent part sous les ordres d'un prince berbère (1). Peu de temps après, El Mansour étant mort, son fils El Aziz dut marcher contre ces mêmes Arabes qui avaient recommencé leurs déprédations et leurs excès aux environs de la K'alâa.

En Tunisie, le prince ziride Ali faisait tous ses efforts pour ressaisir un peu d'autorité, s'appuyant, dans ses tentatives contre les nomades insoumis, sur leurs frères les Arabes de la plaine de Kaïrouane. Mais les dissensions des souverains berbères et l'invasion hilalienne avaient eu pour premier résultat la décadence de la domination musulmane dans les îles de la Méditerranée. Les princes normands d'Italie, après avoir expulsé les Musulmans et les Grecs de la Pouille et de la Calabre, avaient arraché la Sicile à la domination arabe. Le roi normand Roger II menaçait déjà les côtes de l'Ifrikïa et entretenait des relations suivies avec la dynastie arabe des Beni-Djamâ, famille riah'ide des Menakcha qui s'était

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 46, 50, t. II, p. 54, 55, 82, et t. III, p. 295.

établie à K'afsa. Aussi, n'allait-on pas tarder à voir les chrétiens prendre leur revanche des humiliations passées, en venant occuper plusieurs points du littoral africain.

Sur ces entrefaites, une révolution berbère vint encore changer la face des choses en Afrique et compléter l'œuvre d'unification commencée par les Almoravides. A la voix d'un réformateur *sonnite* (1), nommé Mohammed ben Toumert, qui, comme autrefois Obeïd Allah, se faisait appeler le *mehdi* (2), la grande tribu des Masmouda se souleva dans l'Atlas marocain. Bientôt, ces montagnards, qui ne tendaient à rien moins qu'à renverser le gouvernement almoravide, obtinrent de sérieux avantages. En vain Ali, fils et successeur de Youçof ben Tachefine, essaya de les anéantir. Il n'obtint que des succès passagers, tandis que la secte nouvelle faisait des progrès rapides. Un certain Abd el Moumene, berbère de la tribu des Koumïa (Beni-Fatene), ayant alors pris le commandement des Masmouda, qui, par opposition aux Almoravides, avaient pris le nom d'*Almohâdes* (unitaires) (3), commença la guerre, et, dans une campagne mémorable de sept ans, soumit la

(1) Mohammed ben Toumert proclamait les doctrines orthodoxes des Acharites. (V. Ibn Khaldoun, t. II, p. 164 et suiv.)

(2) V. ci-devant, p. 97.

(3) *El Mouâhedine*, sectateurs de la doctrine de l'*unité de Dieu*. (Touhid.)

plus grande partie du Mag'reb ultérieur, réduisit les tribus zenètes du Mag'reb central et enleva Oran, où Tachefine, dernier souverain almoravide, trouva la mort. Abd el Moumene revint ensuite vers l'ouest, s'empara successivement de Tlemcen, de Fès et de Meknès, puis vint mettre le siége devant Maroc, où s'étaient réfugiés les derniers partisans de la dynastie fondée par Youçof ben Tachefine. Après avoir soutenu, pendant de longs mois, une défense héroïque, Maroc finit par être emporté d'assaut (avril 1147). Avec cette ville, tomba le dernier rempart almoravide, et l'empire des Berbères Masmouda succéda, sous le nom d'Almohâde, à celui des Berbères Sanhadja (1).

Tandis que ces évènements s'accomplissaient dans l'ouest, et que le nouveau souverain Abd el Moumene était occupé à affermir son autorité et à l'étendre sur l'Espagne, la guerre éclatait entre Yahïa, fils de El-Aziz, souverain hammadite, et son cousin El Hâcene, prince ziride d'El-Mehdïa. Profitant alors de ces luttes, dans lesquelles ces deux représentants de dynasties déchues consumaient leurs dernières forces, le roi Roger II vint s'emparer de l'île de Djerba et faire une démons-

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 254, 255, t. II, p. 35, 84 et suiv., 156, 173 et suiv., et t. III, p. 296, 309, 327. — V. aussi Ibn el Athir (append. t. II), p. 573 et suiv. — El Kaïrouani, p. 187 et suivantes.

tration contre Tripoli. Encouragés par le peu de résistance qu'ils avaient rencontrée, les Normands continuèrent leurs incursions sur la côte d'Afrique ; ils dévastèrent ainsi Djidjeli et, quelques années plus tard, c'est-à-dire en 1142, enlevèrent El-Mehdïa, que le prince ziride leur abandonna lâchement. Sfaks, Souça et enfin Tripoli tombèrent ensuite au pouvoir des chrétiens. Dans cette dernière ville, ils mirent fin à ce qui restait de la dynastie mag'raouienne des Beni-Khazroun. Tout le littoral de l'Ifrikïa se trouva ainsi en la possession du roi de Sicile. Les représentants de ce prince montrèrent, dans l'administration de ces provinces, une grande équité ; ils s'efforcèrent d'y faire disparaître les maux causés par l'anarchie et par une affreuse disette durant depuis plusieurs années et dans laquelle, de même que lors d'un récent et terrible exemple (1), les populations, réduites à la dernière misère, s'étaient entre-dévorées (2).

Mais le moment était proche où l'Ifrikïa allait passer en d'autres mains. Vers 1152, Abd el Moumene, qui venait d'achever la soumission de l'Espagne, entreprit la conquête des pays de l'est. Après avoir réuni une armée nombreuse et disci-

(1) La famine 1867-68.

(2) Ibn el Athir (append. V, t. II, d'Ibn Khaldoun), p. 581, 582. — El Kaïrouani, p. 153 et suiv. — Elie de la Primaudaie : *Arabes et Normands en Sicile et en Italie.*

plinée, il se porta, par une marche très-rapide, sur Alger, qu'il enleva par surprise. Continuant ensuite sa route sur Bougie, il défit un corps de Hammadites qui tenta de lui barrer le passage, et arriva bientôt sous les murs de la ville. A cette vue, le prince Yahïa s'empressa d'abandonner sa capitale et de se mettre en sûreté sur ses vaisseaux. Après cette facile conquête, Abd el Moumene envoya son fils Abd Allah guerroyer dans l'intérieur. Ce prince enleva d'assaut la K'alâa, massacra tous les Hammadites qui s'y trouvaient et livra la ville aux flammes. Aux environs de cette place, les Berbères rencontrèrent les premières tribus arabes.

Satisfait des succès obtenus, Abd el Moumene se préparait à rentrer en Mag'reb, lorsqu'il apprit que les Arabes se réunissaient pour l'attaquer. Effectivement, les nomades du Zab, après la chute de la royauté hammadite, avaient adressé à leurs frères de la Tunisie et du Djerid une invitation pressante d'accourir pour les aider à venger Yahïa, qu'il leur plaisait d'appeler leur roi, et à repousser les Almohâdes, dans lesquels ils voyaient, pour l'avenir, des adversaires redoutables. Bientôt, Riah', Zor'ba et Athbedj vinrent se concentrer sur le versant de l'Aourès. Lorsque tous les contingents furent réunis, les Arabes se mirent en marche vers l'ouest, traînant à leur suite leurs familles et leurs troupeaux.

Abd Allah, fils d'Abd el Moumene, tenait alors la campagne du côté de Sétif; il venait de recevoir de son père un puissant renfort et attendait avec confiance le choc des Arabes. Ceux-ci, ayant à leur tête Mohrez ben Ziad, chef des Riah', attaquèrent les Almohâdes avec la plus grande vigueur. Ils avaient, avant la bataille, coupé les jarrets de leurs chevaux, afin de s'enlever tout moyen de fuite; selon leur coutume, les femmes les suivaient à distance, pour exciter les combattants du geste et de la voix et insulter les fuyards. Pendant trois jours, on combattit, de part et d'autre, avec un acharnement égal. Enfin, la victoire se décida pour les Berbères : ils firent plier les Arabes, et, les ayant contraints à la fuite, les poursuivirent jusqu'à Tebessa. Les campements des vaincus, ainsi que leurs femmes et leurs enfants, tombèrent aux mains des Almohâdes, qui reprirent le chemin de Maroc, emmenant avec eux un grand nombre de prisonniers (1).

Telle fut la première défaite sérieuse que les Berbères firent éprouver aux Arabes. Cette dure leçon put apprendre aux Hilaliens que l'époque où ils avaient si facilement triomphé des Indigènes, en profitant des haines qui les divisaient, était passée, et qu'ils avaient dès lors devant eux non plus des ennemis indisciplinés, mais des

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 46, 47, et t. II, p. 58, 188, 189, 190.

maîtres. Aussi, les tribus arabes s'empressèrent-elles d'envoyer au souverain du Mag'reb une députation des leurs chargée d'offrir à ce prince l'hommage de leur fidélité. Abd el Moumene accueillit avec honneur les chefs arabes, leur rendit les prisonniers faits à Sétif, et les congédia en les chargeant de cadeaux.

En 1159, le souverain almohâde reparut en Ifrikïa ; il amenait avec lui une armée formidable et était bien décidé, cette fois, à achever la conquête du pays. Tunis fut d'abord enlevé par ses troupes ; puis, tandis qu'il assiégeait lui-même El-Mehdïa, où il rencontrait une très-vive résistance de la part des chevaliers siciliens, son fils Abd Allah s'emparait de K'abès, de K'afsa, du Djebel-Zar'ouane, de Sicca-Veneria et de Laribus, localités dans la plupart desquelles dominaient les Arabes Riah'ides. Ceux-ci, avec leur émir Mohrez, avaient prudemment évité le combat en se jetant dans le sud.

Les chrétiens d'El-Mehdïa, après avoir soutenu un siége héroïque, pendant de longs mois, et avoir vu leur dernier espoir d'être secourus s'évanouir par la dispersion de la flotte sicilienne, se décidèrent à accepter une capitulation honorable. Ils s'embarquèrent avec leurs armes et retournèrent dans leur île (1). Peu de temps après, le kalife

(1) Ibn el Athir (append. t. II d'Ibn Khaldoun).

almohâde reçut la soumission des habitants de Tripoli, qui venaient d'expulser leur gouverneur sicilien.

La conquête de l'Ifrikïa étant ainsi effectuée, Abd el Moumene se disposa à rentrer vers l'ouest, en laissant dans chaque ville importante des représentants de son autorité. Mais à peine avait-il quitté la Tunisie, que Mohrez, à la tête des Riah', sortit de sa retraite et voulut attaquer les possessions almohâdes nouvellement conquises. Prévenu à temps, Abd el Moumene fit un heureux retour offensif dans lequel les Arabes eurent à subir une nouvelle défaite. Mohrez ayant été pris, périt du dernier supplice (1).

Peu après son retour en Mag'reb, vers la fin de mai 1153, Abd el Moumene cessa de vivre. Une de ses plus pressantes recommandations à son fils et successeur Abou Yakoub fut d'éloigner de l'Ifrikïa les Arabes, de les transporter en Mag'reb ou en Espagne, et de les employer aux guerres les plus périlleuses, afin d'en débarrasser l'Afrique (2). Ce grand prince avait compris le danger que créait pour l'avenir la présence des Arabes en Mag'reb (3); il espérait que les guerres en détrui- 1163

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 29, 31, 32, 34, 37, 39, 40, 193, et t. III, p. 142, 158, 171. — Ibn el Athir (append. t. II), p. 589 et suiv.

(2) Ibn Khaldoun, t. II, p. 284.

(3) Mag'reb est employé ici dans le sens d'*Afrique septentrionale.*

raient une partie, et que le reste, mélangé à la masse berbère, serait plus facilement absorbé par elle. Mais il ne devait pas en être ainsi, et c'est précisément en exécutant les recommandations d'Abd el Moumene que ses descendants allaient assurer le triomphe de l'élément arabe en Afrique, c'est-à-dire l'absorption de la race indigène (berbère), alors dans toute sa force, par la race envahissante (arabe), bien inférieure en nombre et en puissance.

Dès l'année 1164, le souverain almohâde Abou Yakoub envoya en Espagne un corps de troupes composé en grande partie des contingents des Riah', Zor'ba et Athbedj. L'histoire ne dit pas si ces Arabes se fixèrent dans la péninsule, mais cela semble peu probable ; on doit supposer, au contraire, que le kalife récompensait ses auxiliaires par l'abandon de fiefs en Ifrikïa et dans le Mag'reb central. Trois ans plus tard, une nouvelle armée arabe, tirée de l'Ifrikïa, partit pour la *guerre sainte* et fut bientôt suivie d'un autre départ (1).

Mais cet exutoire était loin de suffire à absorber le trop-plein des tribus arabes, dont l'accroissement prenait des proportions inquiétantes. Il fallait des moyens plus puissants pour employer

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 47, et t. II, p. 197 et suiv. — El Kaïrouani, p. 197.

leur élément actif, et ces moyens, la révolte d'un prince berbère allait les fournir.

Dans le mois de mai 1184, le kalife Abou Yakoub, qui s'était rendu lui-même en Espagne pour diriger la *guerre sainte,* succomba devant la place forte de Santarem, qu'il assiégeait en vain depuis plusieurs mois. Sa mort fut suivie de la dispersion de toute l'armée. Ce désastre eut, tant en Espagne qu'en Mag'reb, le plus grand retentissement, car, pour la première fois, la fortune abandonnait les armes almohâdes. Cependant, l'héritier présomptif, Abou Youçof el Mansour, ayant rallié les troupes, reprit l'offensive et obtint quelques succès ; mais il dut bientôt rentrer à Maroc, où l'appelait le soin des affaires de l'Etat.

Aussitôt après son départ, un prince de la famille almoravide, du nom d'Ali ben R'anïa, qui était resté gouverneur des îles Baléares pour l'autorité almohâde, leva l'étendard de la révolte. Au mois de mai 1185, ce chef audacieux laissa le commandement des Baléares à son oncle El R'azi et fit voile pour l'Afrique, emmenant avec lui ses frères Yah'ïa, Abd Allah et El R'azi et un groupe d'aventuriers déterminés (1). Bientôt, les vaisseaux almoravides se présentèrent devant Bougie et jetèrent l'ancre dans le port de cette ville. Les habitants étaient loin de s'attendre à une pareille

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 89.

agression ; le gouverneur même, Abou Rebïa, petif-fils d'Abd el Moumene, se trouvait alors en excursion dans l'intérieur. Bougie tomba donc sans coup férir au pouvoir d'Ibn R'anïa, qui la livra au pillage. Sur ces entrefaites, le Sid Abou Mouça, gouverneur de l'Ikrikïa, qui se rendait en Mag'reb pour porter le montant des impôts de sa province, vint se jeter entre les mains des Almoravides, dont il ignorait la présence dans l'ancienne capitale des Hammadites.

Cependant, le gouverneur de la K'alâa, des Beni-Hammad, ayant opéré sa jonction à Abou-Rebïa, tous deux se mirent en marche sur Bougie, avec les forces dont ils pouvaient disposer. Mais Ibn R'anïa se porta immédiatement à leur rencontre, les mit en déroute et s'empara de leur camp. Les chefs almohâdes furent tellement terrifiés de leur défaite qu'ils coururent d'une traite se réfugier à Tlemcen et s'occupèrent de réparer les fortifications de cette place, s'attendant à voir paraître les Almoravides sous ses murs.

Après avoir obtenu ces premiers succès, qui mirent en sa possession une quantité énorme de butin, Ibn R'anïa commença à porter le ravage dans l'intérieur, appelant à la curée les tribus hilaliennes. Aussitôt, les Arabes des Djochem, Riah' et Athbedj, oubliant les serments qui les liaient aux Almohâdes, vinrent se ranger sous sa bannière. Seuls, les Zor'ba restèrent fidèles au

souverain de Maroc et s'unirent avec les Zenètes Ouacine (Badine) pour défendre le territoire saharien du Mag'reb central (1).

Le chef almoravide, laissant alors la ville de Bougie sous le commandement de son frère Yah'ïa, se mit en marche vers l'ouest, à la tête de ses aventuriers et d'un grand nombre d'Arabes. Alger, puis Mouzaïa et Miliana, tombèrent successivement entre ses mains. Le plan d'Ibn R'anïa, on le voit, était de marcher sur le Mag'reb pour attaquer les Almohâdes au centre même de leur puissance. Mais, avant de s'avancer davantage vers l'ouest, il craignit de se trouver coupé de sa base d'opérations, s'il laissait derrière lui des places fortes telles que la K'alâa et Constantine. Revenant donc sur ses pas, il attaqua la K'alâa et s'en rendit maître après trois jours de siége. De là, il se porta sur Constantine en suivant les plaines de Sétif. Il fut rejoint en chemin par des nuées d'Arabes accourant à sa suite avec leurs familles et leurs troupeaux, afin de s'établir où le hasard leur permettrait de s'arrêter (2).

Dans cette courte campagne, les plus grands excès furent commis, car, contrairement à ce qui se passait dans les armées almohâdes, aucune discipline ne régissait les hordes de l'Almoravide.

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 48, 71, 87, 136, et t. II, p. 89, 208.

(2) Ibid., t. I, p. 47, 48, 60, 86, et t. II, p. 89, 208, 209.

Constantine, par sa forte position, arrêta l'essor des succès d'Ibn R'anïa, qui dut en faire le siége régulier.

Le kalife El Mansour eut ainsi le temps de réunir une armée et de la lancer vers l'est, sous la conduite de son cousin Abou Yezid ; en même temps, la flotte quitta les ports du Mag'reb avec mission d'appuyer l'armée. Abou Yezid rentra d'abord en possession de Miliana, puis d'Alger, dont les habitants vinrent au devant de lui et lui livrèrent les chefs almoravides laissés par Ibn R'anïa. Presque en même temps, la flotte almohâde s'emparait de Bougie. Abou Yezid, qui venait de reconquérir tout le pays à l'ouest de cette ville, survint alors et fut reçu par son cousin Abou Mouça, qui avait recouvré la liberté. Les deux princes se portèrent au plus vite sur Constantine, réduit à ce moment à la dernière extrémité par l'effort des Almoravides. Mais, à l'approche de ses ennemis, Ibn R'anïa leva prudemment le siége et prit la route du sud. Les Almohâdes le poursuivirent jusqu'à Nigaous (1), oasis du Zab, mais n'osèrent s'avancer au-delà.

Tandis que les Almohâdes rentraient à Bougie, Ibn R'anïa, suivi d'un parti d'aventuriers, se dirigeait par le Sah'ara vers le midi de la Tunisie. Parvenu dans le Djerid, il entreprit le siége de

(1) Aujourd'hui M'gaous.

Touzer ; mais cette ville lui opposa une si vive résistance, qu'il dut renoncer à la réduire. Il se jeta alors sur K'afsa et l'enleva par un coup de main. De sa nouvelle conquête, il adressa un appel aux débris des partisans de la dynastie almoravide, et bientôt accoururent, du Mag'reb, un grand nombre de Sanhadja des tribus de Lemtouna et Messoufa. Après avoir reçu ces renforts, il contracta alliance avec des fractions de la tribu arabe de Soléïm, qui avaient déjà refoulé vers le nord de la Tunisie les Riah' et occupaient les territoires situés entre le Djerid et Tripoli.

Mais il fallait à Ibn R'anïa une capitale digne de sa nouvelle puissance. Ce fut vers Tripoli qu'il tourna ses regards. S'étant rendu dans cette ville, il y fut reçu par deux aventuriers de son espèce. L'un d'eux se nommait *Karakoch* (1) *el R'ozzi* (le Kurde) et l'autre Ibrahim ben Kariatine el Mo'addemi. Ces deux chefs avaient été envoyés dans la Tripolitaine par Salah ed Dine (Saladin), alors souverain à peu près indépendant de l'Egypte (2), dans le double but d'y faire régner son autorité et de s'y créer un refuge en cas de revers. Restés en Ifrikïa malgré l'ordre de retour que leur avait expédié leur suzerain, ils venaient de conquérir les contrées du sud et le Fezzane, où ils avaient

(1) Ce mot signifie *oiseau noir*, en langue arménienne.

(2) Le dernier kalife fatemide avait été déposé en 1171.

mis à néant la petite royauté berbère (Houara) des Beni-l' Khattab. Soutenus par un grand nombre de brigands et par la tribu arabe de Debbab, fraction des Soléim, ils s'étaient attachés à combattre les populations berbères réfugiées dans les régions montagneuses et chez lesquelles se trouvaient encore quelques richesses soustraites à la rapacité des Hilaliens. Après avoir ainsi répandu partout la terreur et la dévastation, ils avaient vu s'accroître, dans de grandes proportions, le nombre de leurs adhérents et étaient venus s'emparer de Tripoli (1).

Ibn R'anïa trouva, dans ces bandits, des hommes capables de le comprendre ; il contracta avec eux une alliance qu'un désir commun de pillage et de désordre cimenta. Aussitôt, les tribus arabes de Riah', Djochem et Soleïm vinrent offrir leurs services aux nouveaux alliés, qui purent s'emparer de Nefta, de Touzer, de K'abès et autres villes du Djerid qu'ils saccagèrent. Ce fut le moment de gloire d'Ibn R'anïa. Il s'entoura d'une pompe royale, proclama la restauration de l'empire almoravide et écrivit au kalife abbacide pour lui offrir l'hommage de sa soumission. Le souverain de Bag'dad, espérant rentrer ainsi, sans le moindre effort, en possession des provinces du Ma-

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 50, 138, 281, et t. II, p. 91, 92, 93, 209.

g'reb, s'empressa de lui envoyer le diplôme par lequel il le reconnaissait son représentant dans cette contrée, et l'avis qu'il avait donné ordre à Saladin de l'appuyer de toutes ses forces. L'aventurier put donc croire un instant que les beaux jours de l'empire almoravide allaient renaître ; mais son illusion fut de courte durée.

En l'année 1187, El Mansour quitta Maroc et se rendit à Taza, où ses forces avaient été concentrées. Ayant pris la route de l'est, il rallia en chemin les contingents des Zor'ba et de partie des Athbedj demeurés fidèles, et arriva enfin à Tunis à la tête d'une armée imposante. De cette ville, dont il fit son quartier général, il lança contre les rebelles un premier corps de troupes. Mais Ibn R'anïa et ses alliés arabes, qui avaient eu tout le temps de se préparer à la lutte, vinrent à la rencontre des Almohâdes et les mirent en déroute au lieu dit R'omert. Les troupes du kalife, après avoir perdu leurs principaux chefs, se replièrent en désordre sur Tunis, poursuivies de près par les Almoravides.

Prenant alors en personne la direction des opérations, El Mansour sortit de Tunis avec toutes ses forces et se porta rapidement jusqu'à Kaïrouane en balayant devant lui les insurgés. De là, il vint prendre position à El-H'amma, dans le Djerid, à peu de distance de l'endroit où était campée l'armée d'Ibn R'anïa. Les deux troupes

s'attaquèrent avec une ardeur égale ; mais, après un combat acharné, la victoire se prononça pour les Almohâdes. Ce ne fut qu'avec peine qu'Ibn R'anïa et son allié Karakoch purent sauver leur vie par la fuite. Le lendemain de sa victoire, le kalife s'empara de K'abès, où se trouvaient les trésors et le *harem* d'Ibn R'anïa. Touzer lui ouvrit ensuite ses portes ; puis K'afsa, où s'étaient renfermées les troupes kurdes avec Ibn Kariatine, fut enlevée d'assaut par les Almohâdes. Ce chef périt dans les tourments, et les fortifications de la ville furent rasées. Enfin, Tripoli retomba, peu après, sous l'autorité du kalife.

Après avoir réduit les villes qui tenaient pour l'usurpateur, El Mansour s'attacha à combattre les Arabes qui l'avaient soutenu. Les tribus de Riah' et Djochem, les plus compromises, eurent à supporter tout le poids de sa colère. Puis, afin d'éviter le retour de semblables insurrections, car il ne se fiait pas aux serments des Arabes, il se décida à les exporter en Mag'reb. En 1188, il se mit en route vers l'ouest, poussant devant lui ce flot de population arabe ; pour éviter toute collision avec les habitants du Tel, il passa par le Désert, sous la conduite d'un émir des Toudjine, et entra dans le Mag'reb par Tiharet et Tlemcen. Les Acem, Djochem et Mok'addem furent cantonnés dans le Temesna, vaste plaine entre Salé et Maroc, où ils prirent la place des Berg'ouata, dé-

truits dans les précédentes guerres. Quant aux Riah', ils furent établis dans le Hebet, canton situé au sud de Tétouane, entre El-K'çar-el-Kebir et le pays d'Azr'ar. De toute la tribu des Riah', la fraction des Daouaouïda resta seule en Tunisie (1). Ainsi, par la force des évènements, l'élément arabe s'insinuait au cœur de la race berbère. Son établissement sur les rives de l'Atlantique allait devenir, pour l'autorité almohâde, un nouveau sujet de troubles et d'affaiblissement.

Aussitôt après le départ des Riah' et des Djochem, transportés dans l'ouest par le kalife de Maroc, les fractions des Soléïm prirent, en Tunisie, la place de ces tribus, à côté des Daouaouïda.

Bientôt, Ibn R'anïa et Karakoch, son acolyte, reparurent dans le Djerid et y recommencèrent leurs déprédations. Mais, dans un engagement contre les Berbères Nefzaoua, le chef almoravide perdit la vie. Cet évènement n'eut malheureusement pas pour résultat de mettre fin au désordre; son frère Yahïa ben R'anïa se mit à la tête des brigands qui s'intitulaient les soutiens de l'empire almoravide et renouvela alliance avec Karakoch. Soutenus par les Arabes de la tribu de Soléïm, les deux chefs répandirent le désordre dans les contrées du sud. Mais, en 1190, une mé-

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 55, 60, 69, 71, et t. II, p. 95, 132, 211.

sintelligence ayant éclaté entre ces aventuriers, Karakoch vint faire sa soumission au gouverneur almohâde de Tunis. Peu de temps après, il s'évada de cette ville et réussit à s'emparer, par surprise, de K'abès, dont il massacra une partie des habitants ; puis, il entra en relations avec la tribu soléïmide des Kaoub, et, ayant réussi à attirer auprès de lui quatre-vingts personnes choisies parmi leurs cheikhs, il les fit mettre à mort pour les dépouiller. Cet évènement détermina l'émigration des Kaoub vers le pays de Barka, afin d'y chercher l'appui des autres tribus soléïmides et de pouvoir tirer vengeance de la perfidie du Kurde.

Karakoch, avec l'aide des bandits qui l'accompagnaient, parvint alors à s'emparer de Tripoli, et, ayant fait la paix avec Yahïa ben R'anïa, se porta contre le Djerid, qui retomba sous l'autorité des deux chefs. Mais une nouvelle rupture, au sujet du partage du butin, éclata bientôt entre eux. Ibn R'anïa appela à lui les Debbab, tribu qui comprenait les Kaoub, et, soutenu par ces Arabes qui brûlaient de venger l'assassinat de leurs cheikhs, il vint attaquer avec vigueur son ancien allié. Réduit, à son tour, à la fuite, Karakoch gagna le Désert; mais il fut poursuivi à outrance par les Arabes jusqu'à Oueddane, au sud de Morzouk, dans le Fezzane. Cette ville ayant été enlevée d'assaut, le Kurde tomba aux

mains de ses ennemis, qui lui ôtèrent la vie (1).

Débarrassé de son rival, Ibn R'anïa attaqua Tripoli, où s'étaient renfermés les derniers adhérents de Karakoch. Il dut, pour réduire cette ville, demander des secours à Majorque, et son frère lui envoya deux navires avec l'aide desquels il s'en rendit maître. De là, il vint enlever K'abès et frappa les habitants d'une contribution de soixante mille pièces d'or.

Durant le cours de ces évènements, le kalife El Mansour, retenu dans l'ouest par la guerre d'Espagne, s'immortalisait en remportant la victoire d'Alarcos (18 juillet 1195), où les contingents des Zor'ba et ceux des tribus récemment importées en Mag'reb se distinguaient bravement. Le gouverneur de l'Ifrikïa restait donc abandonné à lui-même et sans forces pour lutter contre l'agitateur. Seul, un corps franc, sous la conduite d'un certain Moh'ammed er Regragui, combattit sans relâche l'Almoravide et ses Arabes. Mais, à la suite de procédés injustes, dont Moh'ammed eut à se plaindre de la part du gouverneur de Tunis, il se lança aussi dans la rébellion et augmenta l'anarchie générale en se proclamant kalife à El-Mehdïa.

Sur ces entrefaites, arriva comme gouverneur, à Tunis, le prince Abou Zéïd, envoyé par le kalife

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p, 138, et t. II, p. 95, 96, 219 et suiv.

En Nâcer, qui avait succédé à son père El Mansour, mort en 1199. Er Regragui vint alors assiéger Tunis ; mais il essaya en vain de réduire cette ville et tourna ses armes coutre Ibn R'anïa. Soutenu par un chef des Riah' nommé Meçaoud ben Soltane, dit *El Bolt* (le pavé), qui s'était échappé du Mag'reb, il alla commencer le siége de K'abès, où l'Almoravide s'était retranché. Après quelques jours d'efforts devant cette place, Er Regragui se vit subitement abandonné par les Riah' et dut rentrer à El Mehdïa. Ibn R'anïa, dont l'armée s'était renforcée des anciens adhérents de son adversaire, l'y poursuivit, et bientôt, Er Regragui, qui manquait de vivres, se décida à capituler, sous la condition d'avoir la vie sauve. A peine était-il hors de ses remparts, que les soldats de l'Almoravide se jetèrent sur lui et le massacrèrent.

Abou Zéïd, gouverneur de Tunis, qui avait commis la faute d'aider, de tout son pouvoir, aux succès d'Ibn R'anïa et lui avait même fourni sa flotte pour bloquer El-Mehdïa, dut bientôt se repentir d'avoir cédé à son ressentiment en favorisant celui qui était, pour lui, un ennemi bien plus redoutable. Après cette victoire, l'audace d'Ibn R'anïa ne connut, en effet, plus de bornes. Maître de Tripoli, de Sfaks, du Djerid, d'El-Mehdïa, il marcha sur le nord, et, ayant enlevé Badja, détruisit cette ville de fond en

comble (1). Il se disposait à assiéger Sicca-Veneria, lorsqu'il apprit que le gouverneur almohâde de Bougie marchait contre lui. Il se porta audacieusement à sa rencontre et le défit d'une manière complète, près de Constantine.

Après ce succès, Ibn R'anïa se rendit à Biskara et enleva d'assaut cette ville ; tous les habitants eurent, par son ordre, la main droite coupée, pour les punir de s'être défendus. Revenant ensuite vers la Tunisie, il s'empara de Tebessa, puis de Kaïrouane ; enfin, rempli de confiance par ses succès, il réunit un grand nombre d'Arabes, et, en 1202, marcha sur Tunis. Après avoir soutenu un siége de quatre mois, Abou Zéïd dut capituler et fut jeté dans les fers avec ses deux fils. Le vainqueur, selon son habitude, imposa aux habitants de Tunis une contribution de cent mille pièces d'or qui fut recouvrée avec la dernière sévérité. La chute de Sicca-Veneria, de Benzert et de Bône suivit de près celle de Tunis. Des impôts de guerre excessifs furent frappés sur toutes ces villes, et l'Ifrikïa gémit de nouveau sous la tyrannie d'Ibn R'anïa et des Arabes. A l'imitation de son frère, ce prince proclama une seconde fois la restauration de l'empire almoravide sous la suzeraineté abbacide.

La nouvelle de ces évènements répandit la cons-

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 98, 220, et t. III, p. 158.

ternation à la cour de Maroc. Les conseillers de l'empire almohâde ouvraient déjà l'avis de traiter avec le Majorquin, lorsque le cheikh Abou Mo-h'ammed, fils d'Abou Hafs (1), grand chef des Masmouda, combattit avec énergie une si lâche transaction. Par ses paroles généreuses, il enflamma l'ardeur du kalife, et l'expédition de l'Ifrikïa fut résolue. En 1204, En Nâcer se mit en marche vers l'est, à la tête d'une puissante armée ; en même temps, la flotte almohâde partait pour Tunis.

A l'approche de ses ennemis, Ibn R'anïa s'empressa de rassembler ses trésors et sa famille dans les murs d'El-Mehdïa. Puis, il se rendit à Tripoli et dévasta cette ville qui donnait des signes non équivoques d'agitation. De là, il parcourut le Djerid et les provinces méridionales, y leva des troupes, se fit donner des ôtages par les habitants des villes et les principales tribus, et enfin, vint prendre position à El-H'amma, des Matmata, non loin de K'abès.

Pendant ce temps, En Nâcer étant entré en vainqueur à Tunis, y fit mettre à mort tous les partisans de l'Almoravide. Il marcha ensuite sur El-Mehdïa, et, tandis qu'il en commençait le

(1) Le cheikh Abou Hafs, des Hentata, avait puissamment contribué à l'établissement de la dynastie almohâde. (V. Ibn Khaldoun, t. II, p. 282 et suiv.)

siége, le cheikh Abou Moh'ammed ben Abou Hafs fut lancé, avec un corps de quatre mille Almohâdes, contre les rebelles. Ce général livra bataille à Ibn R'anïa, au lieu dit Djebel-Tadjera, à peu de distance de K'abès. Après un combat sanglant, les Almohâdes remportèrent une victoire complète, dans laquelle périrent Djobara, frère d'Ibn R'anïa, et un grand nombre de chefs de son parti. Les rebelles, dispersés dans toutes les directions, abandonnèrent leur chef, qui gagna le Désert, suivi de quelques cavaliers. Abou Moh'ammed rentra au camp d'El-Mehdïa en traînant à sa suite un butin considérable (1) et ramenant le prince Abou Zéïd, qu'il avait délivré.

La nouvelle de cette défaite démoralisa tellement les assiégés d'El-Mehdïa, que leur chef, Ibn R'azi, parent d'Ibn R'anïa, conclut de suite la reddition de la place. En Nâcer rentra alors à Tunis, et, pendant qu'il s'occupait de la réorganisation du pays, il envoya Abou Moh'ammed, avec toutes les troupes disponibles, opérer dans le sud. Conduits par ce général, les Almohâdes parcoururent le Djerid, les monts Nefouça et R'ariane, les plaines de la Tripolitaine et s'avancèrent jusqu'à Barka, recevant partout la soumission des tribus.

(1) « Le butin formait, dit-on, la charge de dix-huit mille cha-
« meaux et se composait d'or, d'argent, d'étoffes précieuses et de
« meubles. » (Ibn Nakhil, cité par Ibn Khaldoun, t. II, p. 221.)

Devant la juste punition qui les attendait, les Riah' Daouaouïda avaient évacué la Tunisie et rejoint Ibn R'anïa dans le Désert (1).

Après l'expédition d'Abou Moh'ammed, qui assurait la pacification complète de l'Ifrikïa, En Nâcer se décida à rentrer en Mag'reb, où l'appelaient d'autres soins. Mais les derniers évènements l'avaient averti qu'il fallait laisser à Tunis un représentant aussi habile qu'énergique, s'il ne voulait perdre le fruit de ses sacrifices. Il ne vit autour de lui personne ne remplissant mieux les conditions désirables que le cheikh Abou Moh'ammed. Mais ce chef refusa d'abord cette mission ; les instances du kalife furent inutiles, et ce ne fut qu'après une dernière démarche, faite par le fils d'En Nâcer, qu'il se décida à accepter le titre de gouverneur. Abou Moh'ammed imposa toutefois comme conditions qu'il ne resterait pas en Ifrikïa plus de trois ans, temps qu'il jugeait suffisant pour en finir avec Ibn R'anïa et assurer la tranquillité du pays, et que le commandement des troupes lui serait laissé avec indépendance absolue dans tous ses actes. Le kalife almohâde accepta ces clauses, et, tranquille sur les affaires de l'est, reprit la route du Mag'reb, où il arriva dans le mois de novembre 1204 (2).

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 50, t. II, p. 99, 100, 221, 287.

(2) El Kaïrouani, p. 217 et suiv.

A peine En Nâcer avait-il quitté l'Ifrikïa, qu'Ibn R'anïa, sortant des profondeurs du Désert, reparut dans le Djerid à la tête des Riah' Daouaouïda. Mais Abou Moh'ammed, qui s'attendait à cette attaque, avait contracté alliance avec les tribus soléïmides de Mirdas et d'Allak, en leur concédant les terres abandonnées par les précédents, dans la Tunisie. Soutenu par les contingents de ces tribus, il se porta contre l'Almoravide, l'atteignit à Chebrou, près de Tebessa, et, après avoir lutté contre lui tout un jour, le mit en déroute. Ibn R'anïa, blessé dans le combat, n'échappa qu'à grand'peine et en abandonnant son camp aux vainqueurs.

Malgré cette sévère leçon qui était pour l'agitateur un avertissement de ne plus s'attaquer au gouverneur de l'Ifrikïa, Ibn R'anïa réunit bientôt ses partisans et, changeant de direction, les entraîna vers l'ouest. Il parvint ainsi, en traversant le Désert et passant sur le corps des tribus Ouacine (zenète) et arabes Athbedj et Makil, jusqu'à Sidjilmassa. Il rapporta de cette course un riche butin.

Peu après, cédant à l'invitation d'une tribu zenète, sans doute celle des Toudjine, alors en guerre avec les Abd-el-Ouad (1), il se porta rapidement sur Tiharet, où se trouvait le gouverneur

(1) Ibn Khaldoun, t. III, p. 330, 331, et t. IV, p. 6.

de Tlemcen, occupé à faire rentrer les contributions. Ce chef essaya de repousser l'agitateur, mais il fut défait et tué, et Tiharet tomba au pouvoir d'Ibn R'anïa, qui fit subir à cette ville le plus affreux pillage. Après avoir porté le ravage dans les plaines du Mag'reb central, il revenait vers l'est chargé de dépouilles, lorsqu'il se heurta contre Abou Moh'ammed, accouru de la Tunisie avec son armée. Cette fois encore, Ibn R'anïa éprouva un complet désastre : ses Daouaouïda furent dispersés dans toutes les directions et lui-même dut se jeter dans le Désert en abandonnant ses prises aux Almohâdes (1).

Mais Ibn R'anïa n'était pas homme à se laisser abattre par ces revers. Il se rendit dans le sud de la Tripolitaine et y forma bientôt une nouvelle armée arabe, composée non-seulement des Riah', mais encore de tribus soléïmides, telles que les Zir'b, Debbad, Aouf (Mirdas) et autres, jalouses de la faveur dont jouissaient les Allak. Se voyant entouré de tant de guerriers, Ibn R'anïa conçut l'espoir d'effectuer une seconde fois la conquête de la Tunisie, et, en 1209, il entraîna ses partisans vers le nord.

Abou Moh'ammed, non moins infatigable que lui, se porta rapidement à sa rencontre. Les deux armées en vinrent aux mains à Djebel-Nefouça,

(1) Ibn Khaldonn, t. II, p. 101, 223, 290, etc.

près de Tripoli, et combattirent avec un acharnement extrême. Enfin, une partie des Aouf étant passée du côté de leurs frères les Allak, qui combattaient dans les rangs des Almohâdes, ceux-ci redoublèrent d'efforts, et, vers la fin du jour, restèrent maîtres du champ de bataille. Le camp des rebelles, où se trouvaient leurs femmes, qu'ils avaient amenées pour qu'elles les excitassent au combat, tomba au pouvoir des vainqueurs. Il fut fait un grand carnage des Arabes et surtout des Daouaouïda, qui avaient supporté tout l'effort de la lutte ; leurs principaux chefs y trouvèrent la mort. Quant à Ibn R'anïa, il put encore gagner le Désert, son refuge habituel ; mais cette défaite le réduisit pour quelque temps à l'inaction.

Afin de compléter sa victoire, Abou Moh'ammed alla châtier sévèrement les tribus soléïmides qui avaient soutenu l'agitateur. Celles qui, au contraire, étaient restées fidèles à l'autorité almohâde, furent comblées d'honneurs et reçurent en fief une partie de la plaine de Kaïrouane, où elles s'établirent sur les anciens campements des Riah', expulsés pour toujours de la Tunisie. Le gouverneur hafside rentra à Tunis en ramenant un butin immense et un grand nombre de bêtes de somme prises aux Arabes (1).

Abou Moh'ammed, considérant sa mission

(1) Ibu Khaldoun, t. I, p. 71, 139, 140, et t. II, p. 102, 291.

comme remplie, puisque la pacification de l'Ifrikïa semblait assurée, écrivit au kalife En Nâcer pour lui demander l'autorisation de rentrer en Mag'reb. Mais le souverain almohâde, qui se disposait à se rendre en Espagne pour y pousser la *guerre sainte* avec vigueur, lui répondit par l'envoi des plus riches cadeaux et la prière de conserver un emploi dont il s'acquittait si bien. Quant à En Nâcer, il ne passa en Espagne que pour essuyer l'épouvantable désastre d'El-Ouk'ab (1), qui marqua le déclin de la puissance almohâde (juillet 1212).

En Nâcer ne survécut qu'un an à sa défaite. Il laissa un fils en bas âge, et, pendant la minorité de ce prince, la plus grande anarchie régna à Maroc. Au profit de ces troubles, le mouvement commencé depuis quelque temps dans les populations du Mag'reb central put s'accentuer en toute liberté.

Nous avons vu que les tribus zenètes Ouacine, refoulées du Zab et de l'Ouad-R'ir par l'arrivée des Arabes, se cantonnèrent d'abord dans les contrées sahariennes comprises entre le Djebel-Amour et le cours supérieur de la Moulouïa. Se trouvant bientôt à l'étroit dans ce territoire, elles entrèrent en lutte les unes contre les autres, puis

(1) Les auteurs espagnols ont donné à cette victoire le nom de *Las Navas de Tolosa*.

se fractionnèrent : les Toudjine se dirigèrent vers les vallées et les plateaux compris entre Tiharet et le Ouarensenis ; les Abd-el-Ouad et les Rached s'avancèrent vers le nord et se massèrent aux environs de Tlemcen ; enfin, les Beni-Merine s'établirent tout à fait dans le Mag'reb-el-Akça, pénétrèrent par la vallée de la Moulouïa jusqu'auprès de Taza et virent leur puissance prendre un grand accroissement, grâce à l'inertie du gouvernement de Maroc (1).

Les tribus arabes Makil, de Chebânate, Doui-Mansour et Doui-Obeïd-Allah prirent, dans le Désert du méridien de Tlemcen, la place des Merine. Quant aux Zor'ba, ils purent, dès lors, s'étendre plus à l'aise dans les contrées sahariennes du Mag'reb central ; leurs fractions des Souéïd et 'Amer, alliées aux Zenètes Abd-el-Ouad et Rached, commencèrent même à s'établir dans le Tel, où le gouvernement almohâde leur concédait des fiefs en récompense de leurs services militaires (2).

Cependant, en Ifrikïa, Abou Moh'ammed continuait à gérer d'une main ferme les affaires ; mais, en 1221, ce prince étant mort, le gouvernement de Maroc nomma pour le remplacer, au

(1) Ibn Khaldoun, t. III, p. 327 et suiv., et t. IV, p. 3, 6, 28, 29, etc.

(2) Ibid, t. I, p. 87, 88, 116.

détriment de ses fils, le général Abou l' Ola Edris, qui arracha sa nomination des faibles mains du kalife El Mostancer. Aussitôt, Ibn R'anïa, qui se tenait à R'adamès, sentit renaître en lui l'amour du désordre. Il réunit quelques aventuriers et se porta vers le nord. Pour le repousser, Abou l' Ola, qui s'était rendu à K'abès, lança contre lui son fils Abou Zéïd avec un corps de troupes régulières. Les Almohâdes, divisés en deux corps, forcèrent Ibn R'anïa à rentrer dans le sud et le poursuivirent jusqu'à R'adamès et Oueddane. Mais, en traversant les steppes du Désert, ils eurent à supporter des fatigues et des privations inouïes, et, quand il fallut opérer la retraite, sans même avoir rempli le but de l'expédition, puisque Ibn R'anïa avait échappé, l'armée almohâde se vit assaillir pendant toute la route par les nomades et par l'Almoravide lui-même, revenu à sa suite (1).

Ibn R'anïa, qui avait grossi sa troupe d'un ramassis d'Arabes et de Berbères pillards, alla s'emparer de Biskara et d'une partie du Zab. Une nouvelle armée almohâde ayant marché contre lui, il s'empressa de rentrer dans le Désert; mais ce fut pour reparaître bientôt dans le Djerid à la tête d'un grand rassemblement d'Arabes. Le gouverneur, voulant, à tout prix, en finir avec

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 295.

l'aventurier, chargea son fils Abou Zéïd de l'expulser du Djerid. Mais, par une fausse manœuvre, ce prince découvrit la route de Tunis, et Ibn R'anïa marcha effrontément contre la capitale. Abou Zéïd revint à marches forcées sur ses derrières, et, ayant fini par l'atteindre à Medjdoul, non loin de Tunis, le força à accepter la bataille. Le combat fut longtemps indécis. Enfin, le chef des Houara, alliés des Almohâdes, ayant fait dresser ses tentes, pour prouver à ses gens qu'il ne voulait pas reculer, ces Berbères firent un suprême effort qui décida de la victoire. Ibn R'anïa, après avoir vu tomber ses meilleurs guerriers, dut encore prendre la fuite vers le sud en abandonnant som camp aux vainqueurs. Abou Zéïd se disposait à le poursuivre à outrance, lorsqu'il apprit que son père venait de mourir à Tunis. Il rentra dans cette ville au mois de février 1224 et prit en main l'autorité.

Cependant, le Mag'reb continuait à être en proie à la plus déplorable anarchie. L'inepte El Mostancer venait d'y terminer sa triste carrière (janvier 1224). L'absence d'héritier direct éveilla la convoitise de divers prétendants. L'un d'eux ayant réussi à se faire proclamer, ne conserva l'autorité que deux mois, après lesquels il fut déposé et mis à mort par la milice almohâde. Pendant ce temps, les tribus arabes de Kholt, Djaber et Sofïane se faisaient, dans le Tamesna,

une guerre acharnée et augmentaient le désordre général en offrant tour à tour leurs services à chaque agitateur. Enfin, un fils d'El Mansour, qui avait pris en Espagne le titre de kalife et le nom d'El Adel, y laissa le champ libre à un autre prétendant, et, étant passé en Mag'reb, réussit à monter sur le trône de Maroc (1).

L'Ifrikïa subit nécessairement le contre-coup des évènements de l'ouest, et le prince Abou Zéïd, qui y avait conservé le pouvoir, se livra à tous les excès de son caractère tyrannique. Mais un des premiers actes d'El Adel, à son arrivée en Afrique, fut de nommer au gouvernement de l'Ifrikïa le fils du hafside Abou Moh'ammed, nommé Obbou (Abou Moh'ammed II). Ce prince ne rejoignit le siége de son gouvernement que quelques mois plus tard (janvier 1227).

Ibn R'anïa, profitant alors du trouble amené par tous ces changements, se mit à porter la dévastation dans les provinces méridionales. Après avoir culbuté les Berbères Toudjine, au nord du Djebel-Amour, il pénétra dans la vallée du Chelif. Une petite royauté mag'raouienne, composée des débris des Beni-Khazroun de Tripoli, unis à d'autres Mag'raoua, s'était formée dans cette localité, sous le nom d'Oulad-Mendil (2). Le chef de ces

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 61, et t. II, p. 229 et suiv.

(2) Ibid, t. III, p. 313.

Berbères, Mendil ben Abd er Rahmane, rassembla un corps de troupes assez considérable et vint livrer combat à l'aventurier au lieu dit Ouédjer (1); mais les Mag'raoua ne surent pas résister aux hordes d'Ibn R'anïa et prirent la fuite en abandonnant leur chef entre ses mains.

Après cette victoire, Ibn R'anïa vint enlever Alger et fit mettre en croix sous les murs de cette ville le cadavre de Mendil. De là, il porta ses dévastations vers l'est, saccagea Dellis (Tedellis), et, ayant traversé les montagnes des Zouaoua (le Djerdjera), fondit sur Bougie, dont il se rendit maître. Les plus grands excès signalèrent, comme toujours, le passage des Almoravides.

Cependant, Abou Moh'ammed II ayant réuni au plus vite un corps d'armée, marcha contre l'aventurier, le délogea de Bougie et le poursuivit jusqu'à Miliana; puis, comme Ibn R'anïa avait pris la route du sud, selon sa coutume, il ne le suivit pas plus loin, et rentra à Tunis au mois d'août 1227.

Quant à Ibn R'anïa, il poussa une pointe audacieuse contre Sidjilmassa et regagna, par le sud, les contrées sahariennes de la Tripolitaine. Mais ses dernières défaites lui avaient enlevé tout prestige. Réduit, dès lors, au rôle de chef de brigands, il continua d'errer dans les solitudes du

(1) Qu'on appelle maintenant, à tort : *Oued-Djer*.

Sah'ara, détroussant les voyageurs et les caravanes au nom de l'empire almoravide (1).

Dans le même temps qu'Ibn R'anïa se faisait expulser du Mag'reb central, la ville de Maroc était le théâtre d'une nouvelle révolution. Le kalife El Adel était mis à mort par ses propres troupes, et la guerre entre les Kholt, les Sofïane, les Heskoura et les Hentata, ensanglantait de nouveau les campagnes du Mag'reb. Cependant, un frère d'El Adel, nommé El Mamoun, qui s'était fait proclamer en Espagne, parvint, au moyen d'habiles intrigues, à se créer de nombreux partisans en Mag'reb ; étant alors passé en Afrique, il réunit entre ses mains une partie de l'autorité. Mais sa victoire incomplète put indiquer tout ce que l'empire almohâde avait perdu pendant ces vingt années d'anarchie. Yahïa, fils d'En Nâcer, qui avait un instant conservé le pouvoir à Maroc, continuait à tenir la campagne dans les provinces méridionales, tandis que les possessions espagnoles, restreintes de jour en jour et complètement détachées du Mag'reb, demeuraient en proie aux factions (2).

Pour compléter les difficultés de la situation, le hafside Abou Zakarïa, qui avait usurpé le gouvernement de l'Ifrikïa sur son frère Abou Mo-

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 102, 103, 297.

(2) Ibid., t. II, p. 233, 234.

h'ammed II, refusa de reconnaître l'autorité d'El Mamoun et proclama celle de Yahïa; peu de temps après, il jeta ouvertement le masque et fonda le royaume hafside, en se déclarant indépendant, à Tunis. Les limites du nouvel empire furent portées, après quelques luttes contre les troupes fidèles au gouvernement de Maroc, jusqu'au méridien de Bougie. Ainsi, le kalife almohâde, après avoir perdu la plus grande partie de l'Espagne, voyait l'Ifrikïa se détacher de lui, tandis qu'un prétendant lui disputait le pouvoir au cœur même de son royaume. Dans l'est, le prince Abou Zakarïa s'attacha à consolider l'empire hafside, et, par son habileté et son énergie, y parvint assez promptement. Ibn R'anïa, écrasé chaque fois qu'il se montrait, relancé de retraite en retraite, finit par terminer obscurément, en 1233, sa longue et triste carrière. « Il ne laissa « aucune postérité masculine, — dit Ibn Khal- « doun (1), — et Dieu effaça de la terre les traces « de sa révolte. »

Tout le règne d'El Mamoun se consuma en luttes, soit en Espagne, contre les prétendants, soit en Mag'reb, contre Yahïa, soutenu par les Arabes Sofïane et les Berbères Hentata, soit encore contre son propre frère, qui s'était fait proclamer à Ceuta. A la suite d'un service rendu par

(1) T. II, p. 301.

Djaber, chef des Abd-el-Ouad, le kalife concéda à cet émir le gouvernement de Tlemcen. Ainsi s'établit, dans cette ville, une famille qui devait bientôt y fonder une nouvelle dynastie berbère-zenète (1).

Er Rachid, fils et successeur d'El Mamoun, mort prématurément, rencontra, à son arrivée au pouvoir, les plus grandes difficultés. Il parvint cependant à éloigner Yahïa et à le réduire à l'impuissance ; mais les rébellions, dans lesquelles les Arabes Kholt et Sofïane jouèrent un rôle actif, n'en continuèrent pas moins autour de lui. A la suite d'un attentat commis par les Kholt, pendant une trève, il réussit à attirer leurs principaux chefs à Maroc, sous le prétexte d'une conférence, et les fit assassiner dans la salle où ils étaient réunis et où ils soutinrent une lutte acharnée. Ces sanglantes représailles étaient peu faites pour calmer les esprits ; aussi, les Arabes se lancèrent-ils, dès lors, dans la guerre à outrance et contribuèrent-ils largement, par leurs désordres, à hâter la chute de l'autorité almohâde.

Pendant cette agonie de l'empire fondé par Abd el Moumene, Abou Zakarïa continuait à fortifier le royaume hafside et à étendre son territoire vers le Couchant. Ayant entrepris, en 1235, une expédition dans ce but, il s'empara d'Alger ;

(1) Ibn Khaldoun, t. III, p. 332.

puis, s'avançant encore à l'ouest, il refoula les Mag'raoua (Oulad-Mendil), dans les montagnes de la rive droite du Chelif et les Toudjine dans le Ouarensenis. Ayant alors contracté alliance avec les Zor'ba du Hod'na, il concéda à une de leurs grandes tribus, celle des Yezid, les terres du pays de Hamza (1); et à une autre de leurs fractions, celle des Hocéïne, la montagne de Titeri (2). En même temps, les Makil Thâaleba occupèrent la campagne de Médéa (3). Les Berbères Sanhadja, qui habitaient précédemment tous ces territoires, se retirèrent dans les montagnes, se groupèrent dans les localités d'un accès difficile, ou se mélangèrent avec les Arabes.

Au Mag'reb, les autres tribus makiliennes continuaient de s'avancer par le Sah'ara vers le Sous, et, en récompense de quelques services rendus dans les guerres, les souverains almohâdes leur accordaient des fiefs *(iktâ)* dans les contrées du sud (4). Les Beni-Merine, qui dès lors avaient à peu près quitté les régions sah'ariennes pour se concentrer autour de Fès, leur abandonnaient

(1) Cette localité dépend actuellement du territoire d'Aumale. Elle a conservé son nom, en le restreignant toutefois à la plaine qui avoisine le bordj de Hamza.

(2) Actuellement le Kef-el-Akhdar, entre Aumale et Médéa.

(3) Ibn Khaldoun, t. I, p. 88, 123, t. II, p. 302, t. III, p. 314, et t. IV, p. 8.

(4) Ibid., t. I, p. 117.

tous leurs territoires. En même temps, la fraction de Malek (Souéïd, Attaf et Dialem) prenait, dans l'intérieur du Mag'reb central, la place des Abd-el-Ouadites, dont la royauté s'était établie définitivement à Tlemcen. En 1235, Yar'moracene ben Ziane prit le commandement de cette tribu berbère et reçut du kalife Er Rachid la confirmation de son autorité. Sous l'habile direction du chef des Abd-el-Ouadites, Tlemcen s'éleva bientôt au rang de capitale de premier ordre et devint le centre d'un royaume à peu près indépendant (1).

Cependant, le kalife hafside Abou Zakarïa, qui nourrissait l'espoir de réunir tout le Mag'reb central sous son autorité, voyait avec la plus grande jalousie l'accroissement du futur empire abd-el-ouadite. Résolu de l'écraser à sa naissance, il prépara une grande expédition, à laquelle les tribus riah'ides et soléïmides de l'Ifrikïa furent conviées. Ces Arabes accoururent avec leurs familles et suivirent le prince hafside jusqu'à la plaine de Zar'ez, au midi de Médéa, où il établit son camp pour rallier les contingents des Mag'raoua et des Toudjine, récemment soumis (1241). Mais lorsque Abou Zakarïa donna le signal du départ, les Arabes refusèrent de marcher, et ce ne fut qu'en usant de toute son auto-

(1) Ibn Khaldoun, t. III, p. 340, 341.

rité qu'il put les décider à partir (1). Les 'Amer et Souéïd, tribus zor'biennes, jusqu'alors fidèles aux Abd-el-Ouad, se joignirent à l'expédition, et bientôt cet immense rassemblement parut sous les murs de Tlemcen. Yar'moracene essaya vainement de résister à tant d'ennemis. Après avoir combattu avec la plus grande bravoure, lorsqu'il vit sa capitale sur le point de succomber, il réunit autour de lui les gens de sa maison, puis, se jetant sur les ennemis « comme un lion furieux, » il s'ouvrit un passage avec son épée et put gagner le sud.

Tlemcen fut mis à sac par les vainqueurs. Mais lorsque Abou Zakarïa eut fait cesser le pillage, il se trouva fort embarrassé de sa lointaine conquête, et, comme Yar'moracene avait reparu aux environs, avec de nombreux adhérents, il consentit à signer avec lui une trève, à la condition que le prince abd-el-ouadite se reconnût son vassal. L'armée hafside reprit alors la route de l'est en rapportant un riche butin.

Ce succès des Hafsides détacha de la cause almohàde les Abd-el-Ouadites, ses derniers partisans dans l'est. Dès lors, le gouvernement de Maroc, entouré de séditions et menacé par les Beni-Merine, dont la puissance se consolidait à Fès, fut perdu. En vain le kalife Es Saïd, qui

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 316.

avait succédé à son père Er Rachid, essaya, en s'appuyant sur les Arabes Sofiane, d'abattre l'orgueil des Merinides. Malgré quelques avantages passagers obtenus par ses troupes, il ne parvint pas à modifier sérieusement la situation.

Néanmoins, Es Saïd, dont l'esprit ferme et résolu ne se laissait pas ébranler par les difficultés et qui avait conçu le fol espoir de rétablir l'empire almohâde dans son intégrité, se disposa à tenter un suprême effort pour arriver à son but. Après avoir formé une puissante armée, composée de toutes ses troupes almohâdes, de la milice chrétienne (1) et des contingents des Djochem, il se mit en campagne (avril 1248). Il fit, tout d'abord, rentrer dans le devoir les villes déjà détachées de son empire, telles que Mekinès, Thaza, etc., puis se disposa à attaquer les Merinides, qui évitèrent les hasards du combat par une soumission de circonstance. Ayant alors reçu dans son armée un contingent merinide, Es Saïd continua sa route vers l'est, afin d'attaquer Yar'-moracene, qui l'attendait retranché dans la mon-

(1) Depuis longtemps, les souverains almohâdes avaient à leur service des troupes chrétiennes. Sous El Mamoun, prince éclairé, qui était resté longtemps en contact avec les souverains de Castille et d'Aragon, une convention avait permis aux troupes mercenaires chrétiennes de bâtir des églises et de célébrer leur culte à Maroc. (V. *Histoire du Maroc*, par l'abbé Léon Godard, p. 341.)

tagne de Tamzezdekt, près d'Oudjda. Dans l'espoir d'éviter un conflit avec son ancien suzerain, le prince abd-el-ouadite fit proposer au kalife almohâde un arrangement; mais celui-ci, cédant aux conseils de K'anoun ben Djermoun, chef des Sofïane, refusa d'entamer toute négociation tant que Yar'moracene ne viendrait pas lui-même à son camp pour traiter. Après cette fatale réponse, qui coupe court à la conciliation, Es Saïd commande l'attaque de Tamzezdekt, et, le quatrième jour de l'investissement, on donne l'assaut. Une discorde s'élève à ce moment entre les Arabes Kholt et Safïane et paralyse la vigueur de l'attaque. Aussitôt, Es Saïd se porte du côté qui faiblissait; mais, entraîné par son caractère chevaleresque, il dépasse ses lignes, se trouve entouré d'ennemis dans un chemin creux, et succombe après avoir chèrement vendu sa vie (mai-juin 1248).

Immédiatement, la nouvelle de la mort du kalife se répand dans l'armée almohâde, et les éléments hétérogènes qui la composent se disjoignent; les haines se réveillent, et l'amour du pillage achève de mettre le désordre. Les plus sages décampent, tandis que les autres en viennent aux mains. En même temps, les assiégés font une sortie furieuse et traversent le camp des assaillants en poussant devant eux Arabes, Chrétiens et Berbères, qui

fuient bientôt dans toutes les directions (1).

Cette défaite porta le coup de grâce à l'autorité almohâde. Il ne resta plus, en effet, au kalife El Morteda, successeur d'Es Saïd, que la province de Maroc comme territoire et les tribus de Sofiane et Djaber comme appui. Les Merinides, en revanche, s'emparèrent définitivement de Fès et de tout le pays compris entre la Moulouïa et l'Oum-er-Rebïa; leurs chefs s'entourèrent, à Fès, des insignes de la royauté et contractèrent alliance avec le prince hafside de Tunis. El Morteda essaya inutilement de s'opposer aux progrès de ces ennemis; ayant, une dernière fois, marché contre eux, il se vit abandonné par ses auxiliaires arabes. Il se décida alors à faire appel à l'ancienne fidélité de Yar'moracene, et ce prince, oubliant l'agression d'Es Saïd, envahit le territoire du Mag'reb à la tête de ses troupes régulières, de ses auxiliaires arabes et même des contingents des Berbères Toudjine, qui reconnaissaient alors son autorité. Mais Abou Yahïa ben Abd el H'ak', émir des Beni-Merine, s'étant aussitôt porté à sa rencontre, lui infligea une défaite complète dans la plaine d'Isli (2), près d'Oudjda (3).

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 62, t. II, p. 246, 247, t. III, p. 348, 349, et t. IV, p, 36, 37.

(2) Cette même plaine a été de nos jours le théâtre d'une glorieuse victoire pour nos armes.

(3) Ibn Khaldoun, t. I, p. 62 et suiv., t. II, p. 247, 248, 249, t. III, p. 351 et suiv., et t. IV, p. 38, 39 et suiv.

Quelques années plus tard, en 1255, El Morteda, qui avait, avec beaucoup de peine, réuni une armée de Masmouda, d'Almohàdes et d'Arabes, voulut, encore une fois, tenter le sort des armes. Il n'obtint d'autre résultat que d'éprouver un nouveau désastre à Behloula, non loin de Fès, et rentra à Maroc, suivi seulement de quelques officiers. Dès lors, toute tentative de résistance sérieuse lui fut interdite. Sur ces entrefaites, les provinces de Sidjilmassa et de Derâa tombèrent au pouvoir des Merinides.

Une nouvelle guerre entre les Abd-el-Ouad et les Beni-Merine retarda seule de quelques jours la chute de Maroc. Les Zor'ba combattirent sous les étendards de Yar'moracene, dans cette campagne, qui se termina encore par la défaite des Abd-el-Ouadites.

Pendant ce temps, le kalife El Morteda avait à lutter contre un nouvel ennemi, le rebelle Ibn Yedder, qui, soutenu dans le Sous par les Arabes des tribus makiliennes de Doui-Hassane et Chebânate, tenait en échec les troupes almohâdes. A Maroc, les luttes des Kholt et des Sofïane, si l'on peut donner le nom de luttes à une suite non interrompue de meurtres, de trahisons et de brigandages, annulaient tout le secours que le kalife eût pu tirer de ces Arabes. Vers cette époque, arrivèrent en Afrique deux tribus kurdes, les Louïne et les Taber, émigrées de la Syrie à la suite des

graves évènements qui avaient été la conséquence de l'arrivée des Tatars et de la chute de la dynastie abbacide. El Morteda accueillit avec empressement une partie de ces Kurdes (R'ozz), qui avaient une grande renommée comme archers (1).

Vers 1261, Abou Youçof Yakoub ben Abd el H'ak', nouveau chef des Beni-Merine, se trouvant débarrassé de la guerre des Abd-el-Ouadites et des révoltes qu'il avait eu à combattre, se mit en marche sur Maroc à la tête de forces considérables. Les derniers jours de l'empire almohâde semblaient arrivés ; cependant, grâce au courage d'un prince de la famille royale portant le nom d'Abou Debbous (l'homme à la masse d'armes), les Merinides furent repoussés et consentirent à se retirer, après avoir signé une trève.

Presque en même temps, les Arabes makiliens des tribus de Monebbat et Doui-Mansour, qui n'avaient cessé de marcher vers le sud-ouest, s'emparèrent de Sidjilmassa et offrirent cette ville à Yar'moracene. L'influence abd-el-ouadite s'étendit ainsi sur cette oasis méridionale et sur les populations arabes qui l'environnaient.

A Maroc, le général Abou Debbous, qui avait, en refoulant l'attaque de l'ennemi, sauvé l'empire almohâde, se vit bientôt en butte aux persécu-

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 63, 66, 120, 121, t. II, p. 248, 249, 250, 276, 277.

tions d'El Morteda, dont l'esprit soupçonneux avait accueilli des calomnies répandues contre ce chef. Pour sauver sa vie, Abou Debbous dut fuir son ingrat souverain et vint se jeter dans les bras des Merinides. Soutenu par ces Berbères, il ne tarda pas à reparaître devant Maroc, et, s'en étant emparé, mit fin à la royauté de l'incapable El Morteda (1).

Cependant, les Merinides, qui n'avaient prêté à Abou Debbous l'appui de leurs troupes qu'à la condition de partager les pays conquis, réclamèrent bientôt l'exécution du traité, et, sur un refus hautain du prince almohâde, lui déclarèrent la guerre. Après avoir fait subir une nouvelle défaite aux Abd-el-Ouadites, qui avaient encore tenté une diversion, Abou Yakoub se porta vers le sud et s'attacha d'abord à réduire, une par une, les populations qui tenaient pour les Almohâdes. Dans le mois de mars 1268, il envahit le Tamesna et ravagea les territoires des Kholt et des Sofïane, tribus qui s'étaient réfugiées sous les murs de Maroc. Ces Arabes pressèrent alors tellement Abou Debbous de les mener au combat, que celui-ci finit par céder et quitta, avec toutes ses forces, l'abri de ses remparts. C'était le résultat que voulait obtenir le prince merinide. Après avoir at-

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 253, 254, 255, et t. IV, p. 49, 50, 51.

tiré, par une retraite simulée, ses adversaires dans un terrain choisi, il donna subitement à ses troupes l'ordre de faire volte-face, et les Almohâdes, dont les lignes étaient déjà rompues par la confiance de la victoire, furent bientôt en déroute dans tous les sens. Abou Debbous perdit la vie en essayant de rallier ses soldats. Cette victoire ouvrit aux envahisseurs les portes de Maroc. Avec cette ville, tomba pour toujours la dynastie masmoudienne-almohâde, qui fut remplacée dans le Mag'reb extrême par celle des Zenètes Merinides (ouacine), septembre 1269 (1).

Pendant les évènements qui avaient marqué dans l'ouest les derniers jours de l'empire almohâde, le kalife hafside El Mostancer avait succédé, sur le trône de Tunis, à son père Abou Zakarïa. Sous l'habile gouvernement de ce prince, la grandeur de la dynastie hafside devait atteindre son apogée ; mais, au commencement de son règne, El Mostancer subit l'humiliation de voir le roi de Sicile expulser de cette île les derniers Musulmans ; en même temps, Ibn l' Ah'mar, chef qui tenait en Espagne pour les Hafsides, se déclara indépendant et fonda le royaume de Grenade.

Cependant, à Tunis, le souverain hafside, depuis son arrivée au pouvoir, ne cessait de lutter contre l'opposition et même les révoltes de ses

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 257, et t. IV, p. 56.

propres parents. Une de ces rébellions, suscitée par son cousin Abou l'Kacem ben Abou Zéïd, faillit prendre les plus graves proportions. Ce prince, en effet, après avoir déclaré ouvertement son hostilité, se rendit chez les Arabes Daouaouïda, alors cantonnés dans le Zab, et, ayant obtenu leur appui, reçut à Zeraïa, près de Tobna, le serment de fidélité de ces nomades et de leur chef Chibl ben Mouça ; puis, il les entraîna à une guerre contre les Soléïm, usurpateurs de leurs anciens territoires.

Aussitôt, El Mostancer se disposa à châtier sévèrement ces Daouaouïda, qui déjà avaient soutenu une précédente révolte de son frère Abou Ishak. Mais les Arabes se mirent en retraite et s'empressèrent de reculer devant le kalife jusqu'au-delà de Mecila, après avoir expulsé de chez eux le rebelle Abou l'Kacem, leur souverain d'un jour. El Mostancer séjourna quelque temps à Mecila, attendant l'occasion d'écraser les nomades révoltés, qui se tenaient prudemment à distance. Mais ceux-ci ne quittèrent pas leur retraite, et le kalife, renonçant momentanément à les châtier, se décida, en 1266, à rentrer à Tunis, où les Daouaouïda lui envoyèrent l'offre, assez ironique, de leur soumission. El Mostancer sembla néanmoins l'accepter et engagea vivement les Arabes à rentrer dans leurs cantonnements ; en même temps, il expédia au gouverneur de

Bougie l'ordre d'entrer en relations avec eux et de tâcher de les attirer dans le Tel. Les Arabes ne se laissèrent prendre qu'à demi à ces assurances et ne se rapprochèrent qu'avec les plus grands ménagements, non sans avoir reçu la promesse formelle qu'ils ne seraient pas inquiétés.

Aussitôt, le kalife hafside sortit de Tunis à la tête de contingents fournis par les Kaoub et les Debbab et se porta rapidement vers le sud-ouest. Une fraction des Daouaouïda, les Açaker-ben-Soltane, vinrent à sa rencontre, demandant à combattre sous ses étendards. Mais les Beni-Messaoud-ben-Soltane, formant le reste de ces tribus riah'ides, décampèrent au plus vite vers le Désert, puis se disposèrent à défendre les défilés donnant accès dans le Zab. Parvenu à Nigaous, le sultan dut encore s'arrêter, n'osant s'aventurer plus au sud.

Sur ces entrefaites, les Daouaouïda, cédant aux instances du gouverneur de Bougie, qui était resté en relations avec eux et avait su leur inspirer une certaine confiance, envoyèrent une députation de leurs principaux chefs, conduits par Chibl, au kalife, pour implorer leur pardon. A peine furent-ils arrivés au camp hafside, qu'El Mostancer, au mépris des assurances données en son nom, les fit tous arrêter et conduire à Zeraïa, où ils furent décapités, sur le lieu même qui avait été témoin de leur prestation de serment à l'agi-

tateur. Leurs corps restèrent plantés sur des pieux et leurs têtes furent envoyées à Biskara pour être exposées en public.

Profitant alors de la terreur produite par cette exécution, El Mostancer attaqua avec vigueur les campements des Daouaouïda, contraignit ces Arabes à la fuite et les poursuivit jusqu'au-delà de l'Ouad-Djedi, les rejetant dans le plateau aride de Hammada, où ces malheureux cherchèrent un refuge, après avoir perdu une partie des leurs et avoir abandonné tous leurs biens aux mains de l'armée hafside. Le kalife ayant enfin consommé sa vengeance, rentra à Tunis (1268), tandis que les débris des Beni-Meçaoud-ben-Soltane émigraient vers l'ouest. Ces Arabes arrivèrent en Mag'reb au moment de la chute de l'empire almohâde; ils trouvèrent un refuge momentané auprès des souverains de Tlemcen et de Fès (1).

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 73, 74, 139, et t. II, p. 354, 356, 358 — El Kaïrouani, p. 224 et suiv.

CHAPITRE V.

ÉTAT DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE A LA CHUTE DE LA DYNASTIE ALMOHADE.

1269.

Situation du pays en 1269. — Position des tribus arabes : tribus soléïmides ; Athbedj ; Daouaouïda ; Zor'ba (1er groupe) ; Thâaleba ; Zor'ba (2e groupe) ; Makil ; Djochem et Riah'. — Conditions des Arabes vis-à-vis des Berbères : droits de *Djebaïa*, *Khefara* et *R'erara*. — Situation des tribus berbères : Tripolitaine et Tunisie, province de Constantine, province d'Alger, province d'Oran, Mag'reb, Sah'ara. — Dynasties régnant sur le pays : 1° Hafsides ; 2° Abd-el-Ouadites ou Zianites ; 3° et Merinides. — Tribus indépendantes.

Nous avons vu de quelle manière les Arabes, soit en luttant contre les Berbères, soit en se mettant au service de leurs princes, ont pénétré jusqu'au fond du Mag'reb. Ils vont maintenant prendre part à tous les évènements et conquérir leur place définitive sous les dynasties berbères qui succèdent aux Almohâdes. Mais, avant d'étudier ces derniers mouvements de population, il convient de préciser la situation du pays vers 1269,

c'est-à-dire deux siècles environ après l'arrivée des Arabes (1).

Les tribus *soléïmides* occupent, en entier, la Tripolitaine et la Tunisie ; les *Debbab* et *Heïb* s'étendent, dans les plaines, entre Tripoli et le pays de Barka. La Tunisie est habitée par les familles d'*Allak,* reconnaissant pour chefs les *Kaoub,* établis aux environs de Kaïrouane et dans le pays ouvert, au sud de Tunis, où ils ont remplacé les Daouaouïda. Les *Hakim* sont cantonnés entre Souça et El-Djem. Les *Mirdas*, rivaux de leurs frères les Allak, ont été repoussés par eux dans les contrées sah'ariennes ; le pays de K'astilïa (Djerid), avec les villes de Touzer et de Nefta, sert de séjour d'été aux tribus *mirdacides ;* c'est là aussi qu'elles déposent leurs biens pendant qu'elles gardent leurs troupeaux dans le Désert (2).

Sur le versant de l'Aourès oriental et les plateaux y attenant, c'est-à-dire entre Tebessa et le Désert, habitent les *Doreïd* et *Kerfa,* tribus *Athbedj,* les Doreïd s'avançant sensiblement vers le nord. Une autre branche de cette famille, les *Latif,* dominent à Biskara, où ils ont fondé la petite dynastie des *Beni-Mozni.* Les *Dah'h'ak* se

(1) Comparer ce chapitre avec le premier de la deuxième partie, et suivre sur la carte nº 2.

(2) Ibn Khaldoun, t. I, p. 140, 141, 142, 159, etc.

tiennent également dans les déserts du méridien de Constantine (1).

Le reste des tribus *Athbedj*, telles que les *Korra*, partie des *'Amer* et les *Aïad'*, est fixé dans les montagnes et les vallées s'étendant de l'Aourès à la chaîne située au nord de Mecila, et, de là, jusque vers le pays de Hamza (2).

Le Zab occidental et le Hod'na sont occupés par les *Daouaouïda*, dont le centre est Mecila, et qui s'avancent jusque vers le mont Dira. Quoique affaiblis par le châtiment que vient de leur infliger El Mostancer, ils imposent leur domination sur les tribus Athbedj du Zab (3).

Dans le pays de Hamza, depuis le Dira jusqu'à l'Ouad-Dehous (4), s'avançant même dans la vallée de l'Ouad-Sahel, est cantonnée la grande tribu zor'bienne de *Yezid*, touchant à l'est aux Athbedj et au sud aux Daouaouïda, avec lesquelles elle est en guerre et qu'elle vient de refouler à la suite d'un combat livré à Sour-el-R'ozlane (Aumale) (5). Elle a été établie dans le pays de Hamza par le hafside Abou Zakarïa.

Les plateaux situés à l'ouest du Hod'na sont

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 52, 53, 56, 57, et t. III, p. 126, 127.

(2) Ibid., t. I, p. 55, 57, 58.

(3) Ibid., t. I, p. 75.

(4) Affluent de l'Ouad-Sahel, au nord-est d'Aumale.

(5) Ibn Khaldoun, t. I, p. 88, 90, 103.

parcourus par plusieurs tribus zor'biennes, telles que les *'Oroua* et les *Hocéïne ;* ces derniers sont déjà établis en partie dans la montagne de Titeri (Djebel-Akhdar). Les *'Amer,* tribu athbedj d'origine et passée aux Zor'ba, et partie des *'Oroua* s'étendent jusqu'au mont Rached (Djebel-Amour) (1).

Aux environs de Médéa, est cantonnée la tribu makilienne des *Thâaleba,* ayant au nord les Sanhadja Mellikche et au sud-ouest les Zenètes Toudjine.

Le reste de la tribu de Zor'ba, c'est-à-dire les *Beni-Malek,* occupe le Tel et le Sah'ara du Mag'reb central, dans la partie comprise entre le méridien de Miliana et le Ouarensenis ; les *Souéïd* et *Dïalem* tiennent les contrées méridionales, s'avançant dans le Tel, jusqu'au cours supérieur de la Mina (2).

Tout le sud du Mag'reb-el-Akça appartient aux *Makil,* qui s'étendent depuis l'ouest du Djebel-Amour jusqu'au Sous. Au midi de Tlemcen, sont les *Doui-Obeïd-Allah ;* aux environs de Sidjilmassa et dans le Sous-el-Akça, les *Doui-Hassane* et *Chebânat.* C'est en s'attachant à la fortune du rebelle Ibn Yedder (3) que ces deux dernières tribus

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 93, 103, 113

(2) Ibid., t. I, p. 94, 95.

(3) V. ci-devant, p. 215.

viennent de s'introduire dans le Sous, où elles se sont établies au détriment des Berbères Guezoula (1).

Enfin, dans la province de Tamesna, errent toujours les tribus de *Djochem*, *Kholt* et *Sofïane*, mais fort affaiblies par les guerres. Dans le Hebet, se trouve aussi la tribu *riah'ide*, importée comme les précédentes en Mag'reb par le kalife almohâde El Mansour (2).

La race berbère, on le voit, se retire peu à peu dans les montagnes, abandonnant les plaines aux envahisseurs et se laissant *arabiser* par eux dans les points de contact. Parmi les tribus arabes, plusieurs, comme les Allak en Tunisie et les 'Amer dans le Mag'reb central, sont alliées avec les gouvernements berbères et reçoivent d'eux, comme récompense de leurs services, soit des territoires à titre d'*iktâ* (fiefs), soit d'autres faveurs, telles que la *djebaïa*, part de moitié sur les impôts que ces tribus faisaient rentrer (3). D'autres tribus paient des redevances aux gouvernements zenatiens de Tlemcen ou de Fès. Les tribus arabes puissantes imposent, en outre, à leurs voisins moins nombreux ou aux habitants sédentaires des oasis, le droit dit de *khefara* (protection),

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 125.

(2) Ibid., t. I, p. 62 et suiv.

(3) Ibid., t. I, p. 75, 139, 142, 150, et t. IV, p. 262.

consistant en jeunes chameaux (1); cette contribution n'a guère d'autre résultat que de préserver ceux qui l'ont versée des incursions de leurs *protecteurs*. Enfin, certaines tribus sah'ariennes, à la suite de services rendus à leurs sœurs du Tel, exigent d'elles le droit dit de *r'erara* (sac), qui se paie en nature, par un certain nombre de sacs de blé (2).

Quant à l'élément berbère, voici de quelle façon il se trouve groupé : en Ifrikïa, il s'est jeté dans l'extrême sud ou dans les contrées montagneuses. Des *Houara* sont au Fezzane. Les *Nefouça* et les restes des tribus *zenètes* occupent les montagnes au midi de Tripoli. Les *Louata*, *Nefzaoua* et quelques *Houara* se sont retirés dans les montagnes de la Tunisie limitrophes de la province de Constantine et dans l'Aourès. Ces dernières tribus commencent à perdre leur langue et une partie de leurs usages (3). A Tunis, s'est formée une colonie mag'rebine de *Masmouda hafsides*.

Le groupe des *Zouaoua* et *Ketama*, cantonné entre Constantine, Bône et Dellis, est resté à peu près intact. Les *Sedouikche* ont la prépondérance sur les autres tribus ketamiennes (4).

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 87, 95.
(2) Ibid., t. I, p. 90, 103.
(3) Ibid., t. I, p. 278, 279, 280.
(4) Ibid., t. I, p. 293 et suiv.

Les *Sanhadja*, au contraire, ont abandonné toutes leurs plaines aux Zor'ba et aux Thaâleba, pour se concentrer dans la Mitidja et les montagnes environnantes. Là où les groupes indigènes sont restés dans leurs cantonnements, ils se sont en partie laissé arabiser. Les *Mellikch* exercent le commandement sur les Sanhadja (1).

Entre Tenès et l'embouchure du Chelif, dans les montagnes des Beni-bou-Saïd (2), se sont réunis les derniers restes des *Mag'raoua*, tant de Tripoli que du Mag'reb (3).

Dans les montagnes de la province d'Oran et dans les contrées maritimes et le pâté montagneux situé au nord de Tlemcen, habitent les fractions des *Beni-Fatene*, resserrées à l'est par les Arabes et au sud par les Zenata. Les *Toudjine* occupent tout le Ouarensenis et certains plateaux environnants. Les *Abd-el-Ouad* et les *Rached* sont à Tlemcen (4).

D'autres tribus zenètes se sont fixées dans le Sah'ara du Mag'reb central. Les *Beni-Ouargla* occupent l'Ouad-R'ir ; les *Sindjas*, *Lar'ouat*, *Me-*

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 4 et suiv.

(2) Actuellement le Dah'ra.

(3) Sur le littoral de cette localité, existe un cap, portant de nos jours le nom de Mag'raoua.

(4) Ibn Khaldoun, t. I, p. 241, 246, 247, 251, 255, t. III, p. 340, et t. IV, p. 3, 8 et suiv.

zab, les contrées au midi du Djebel-Amour (1).

Le Tel du Mag'reb ultérieur a conservé sa population à peu près indemne de sang arabe. Les *Sanhaga, R'omara* et *Masmouda* couvrent de leurs nombreuses familles les montagnes de l'Atlas et du Rif. Les *Beni-Merine* ont pris, aux environs de Fès et dans la vallée du Moulouïa, la place des Miknaça. Les Mag'raoua et Berg'ouata, exterminés dans les guerres ou contraints à l'émigration, ont disparu. Les Arabes Riah' et Djochem remplacent les Berg'ouata sur le littoral de l'Océan (2).

Dans les contrées sah'ariennes, les *Lamta, Guezoula,* etc., refoulés par les tribus makiliennes, se sont jetés, partie dans les montagnes de l'Atlas méridional et partie dans le Grand-Désert, où elles ont rejoint les *Sanhadja-au-Litham* (3).

Par la chute de la dynastie almohâde, l'autorité, dans l'Afrique septentrionale, se trouve partagée entre trois principaux empires berbères :

1° Les *Hafsides,* à Tunis, régnant sur toute l'Ifrikïa et même sur le Mag'reb central, jusqu'au méridien d'Alger. Ce sont les plus puissants souverains de l'Afrique. Les Beni-Merine, les rois des

(1) Ibn Khaldoun, t. III, p. 274, 275 et suiv., 286.

(2) Ibid., t. II, p. 121 et suiv., 132, 133, 134, 257 et suiv., et t. IV, p. 28 et suiv.

(3) Ibid., t. II, p. 65 et suiv., 117 et suiv.

peuplades nègres du Soudan, leur envoient des ambassades et semblent les reconnaître pour suzerains. Les cherifs de La Mekke, après le renversement de la dynastie abbacide par les Tatars, ont adressé à El Mostancer l'hommage de leur soumission (1);

2° Les *Abd-el-Ouadites* ou *Zïanites* sont maîtres de la partie du Mag'reb central comprise entre Alger et la Moulouïa. Leur capitale est Tlemcen;

3° Les *Merinides*, établis à Fès, règnent sur tout le Mag'reb ultérieur.

En outre, dans les montagnes des Beni-bou-Saïd et sur toute la rive droite du Chelif, vit, dans un état d'indépendance à peu près complète, la petite dynastie des *Oulad-Mendil (Mag'raoua)*. Les Zenètes *Toudjine*, du Ouarensenis, sont dans une situation analogue.

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 345, 346, 347.

CHAPITRE VI.

LES ARABES SOUS LES DYNASTIES BERBÈRES DES HAFSIDES, ZIANITES ET MERINIDES

(PREMIÈRE PÉRIODE)

1269-1337.

Expédition de saint Louis contre Tunis. — Succès des Merinides sur les Abd-el-Ouadites. — État de l'Espagne musulmane ; les Merinides y interviennent. — Guerres entre les Abd-el-Ouadites, alliés du prince de Grenade, et les Merinides. — Évènements d'Ifrikïa ; révolte d'Ibn Abou Omara. — Il s'empare du trône hafside ; sa chute. — Règne du hafside El Mostancer II. — Yar'moracene étend son autorité vers l'est. — Il établit au sud de Tlemcen les 'Amer, Haméïane et Mehaïa. — Il concède aux Souéïd les terres de l'est de la province d'Oran. — Mouvements opérés par les Toudjine, Attaf et Thâaleba. — Mort de Yar'moracene. — Le hafside Abou Zakarïa s'empare de la province de Constantine et règne indépendant à Bougie. — Expédition des Zïanites dans l'est. — Rupture entre les Merinides et les Zïanites. — Les Merinides attaquent sans succès Tlemcen. — Expédition du zïanite Othmane dans le Mag'reb central. — Il établit les Hocéïne dans le Titeri. — Grand siége de Tlemcen par le merinide Abou Yakoub. — Expédition des Merinides dans le Mag'reb central. — Suite du siége de Tlemcen. — Révolte des Mag'raoua du Chelif. — Mort d'Abou Yakoub ; les Merinides lèvent le siége de Tlemcen. — Révolte du sonnite Sâada dans le Zab. — Révolte des Kaoub et Debbab en Tunisie. — Luttes entre les princes hafsides. — Évènements du Mag'reb. — Mouvements des populations de la Mi-

tidja. — Expédition des Zïanites contre Bougie. — Rupture entre les Zïanites et les Merinides. — Nouvelles expéditions des Zïanites dans l'est. — Le hafside Abou Yahïa s'empare de Tunis et rétablit l'unité de l'empire hafside. — Expédition du zïanite Abou Tachefine dans le Mag'reb central. — Révoltes des Kaoub en Tunisie. — Campagnes des Zïanites dans la province de Constantine. — Ils s'emparent de Tunis. — Diversion des Merinides. — Abou Tachefine entreprend le siége de Bougie. — Guerres entre les Merinides et les Zïanites. — Le merinide Abou l' Hacene vient mettre le siége devant Tlemcen. — Conquête du Mag'reb central par les Merinides. — Chute de Tlemcen et de la dynastie zïanite.

Après la chute de l'empire almohâde, le premier fait important pour l'histoire de l'Afrique septentrionale fut l'attaque de saint Louis et des croisés contre Tunis (1). L'on sait comment El Mostancer échappa au danger qui avait menacé son empire, grâce aux ravages causés par la peste dans le camp chrétien. Au moment où Tunis allait se rendre, saint Louis succomba au fléau, et les croisés consentirent à se retirer, moyennant le paiement d'une forte contribution par le gouver-

(1) Un fait bien digne de remarque, c'est que cette expédition fut, en grande partie, motivée par le refus de la cour de Tunis de solder les dettes contractées par un certain Luliani au profit de négociants français. De même, en 1830, l'affaire Bakri fut la cause déterminante de la conquête d'Alger. Nous avons publié dans la *Revue africaine*, nº 94, un article sur cette question historique, qui, croyons-nous, n'avait pas encore été appréciée sous ce jour. — Voir, pour les détails sur l'affaire d'El Luliani, Ibn Khaldoun, t. II, p. 350 et suiv., 359 et suiv.

nement hafside. Toutes les tribus berbères et arabes de l'est et même du centre avaient fourni leurs contingents pour repousser l'invasion chrétienne (1270).

Pendant ce temps, les luttes recommençaient au Mag'reb, entre les Merinides et les Abd-el-Ouadites ; la rivalité de ces deux dynasties allait établir la guerre dans l'ouest à l'état permanent et cela au seul profit des tribus arabes. En 1272, Abou Youçof Yakoub, maître enfin des révoltes qui pendant plusieurs années avaient absorbé tous ses soins, songea à tirer vengeance de la dernière agression des Abd-el-Ouadites. Ayant donc réuni une armée considérable, dans laquelle figuraient les contingents des Sofïane, des Kholt et des Riah', il quitta Fès, nouvelle capitale du Mag'reb, et se mit en marche vers l'est, à la tête de ses troupes. Yar'moracene, de son côté, avait fait appel à ses alliés et réuni un grand nombre de Berbères et d'Arabes qui, joints à la milice chrétienne et aux archers r'ozz, avaient formé un effectif imposant. Il se porta avec ces forces à la rencontre de ses ennemis et leur livra bataille dans la plaine d'Isli, qui avait déjà été témoin d'une de ses défaites. Le combat fut des plus acharnés ; mais les Merinides avaient la supériorité du nombre, et Yar'moracene, qui, à la tête de la milice chrétienne, avait lutté avec le plus grand courage, dut se résoudre à la retraite.

Les Merinides poursuivirent leurs ennemis jusque sous les murs de Tlemcen et entreprirent même le siége de cette ville. Après plusieurs mois d'efforts inutiles, Abou Youçof renonça à l'idée de s'emparer de la capitale abd-el-ouadite et rentra en Mag'reb, où l'appelait le soin de ses affaires.

L'année suivante, le chef des Merinides alla réduire Sidjilmassa, qui était restée jusqu'alors au pouvoir de Yar'moracene. Les Abd-el-Ouadites et les Arabes Monebbate défendirent de leur mieux cette oasis ; mais les moyens dont disposaient les Merinides et surtout un engin nouveau, « lançant de son âme, au moyen d'une « poudre inflammable, du gravier, du fer et de « l'acier, » (1) triomphèrent du courage des assiégés. Sidjilmassa fut livrée au pillage, et les Arabes Monebbate, qui l'avaient défendue, périrent par le fer.

Yar'moracene, voyant ainsi son autorité diminuer dans l'ouest, porta tous ses efforts vers le Mag'reb central. Les Toudjine, qui avaient soutenu les Merinides dans leur attaque contre Tlemcen, furent sévèrement châtiés et contraints de se rejeter dans le Ouarensenis. Les Souéïd et les Attaf, des Zor'ba, prirent leur place dans le Seressou. Yar'moracene profita de sa présence dans l'est pour forcer les Mag'raoua du Chelif à une nou-

(1) Ibn Khaldoun, t. IV, p. 69, 70.

velle soumission et se faire concéder par eux la ville de Tenès (1).

Aussitôt que les Abd-el-Ouadites ne menacèrent plus l'empire merinide, le sultan Abou Youçof passa en Espagne, où les plus graves évènements s'étaient accomplis pendant les dernières années. Comme en Mag'reb, la guerre civile et les discordes de toutes sortes y avaient divisé les Musulmans. Les princes chrétiens, profitant habilement de l'anarchie dans laquelle leurs adversaires consumaient leurs forces, les avaient attaqués avec vigueur et expulsés successivement de Cordoue, de Jaën, de Séville et de Valence. Enfin, le prince Ibn l' Ah'mar avait acheté la paix en leur livrant ce qu'il restait de l'Andalousie; puis, il avait emmené ses coreligionnaires dans les montagnes du midi et y avait fondé le royaume de Grenade, dernier débris de l'empire musulman d'Espagne. Mais la guerre n'avait pas tardé à éclater de nouveau entre les Maures et les chrétiens, de sorte que la position d'Ibn l' Ahmar, réduit à ses propres forces, était devenue fort critique. C'est sur ces entrefaites qu'Abou Youçof passa en Espagne avec une armée nombreuse, dans laquelle les Arabes du Mag'reb avaient fourni leurs contingents. De grands succès signa-

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 95, t. III, p. 317, 360, et t. IV, p. 11.

lèrent son arrivée, et, dès lors, la prépondérance merinide s'établit sur le petit royaume de Grenade.

Tandis qu'Abou Youçof relevait ainsi l'étendard musulman en Espagne, le prince El Fakih, fils et successeur d'Ibn l'Ah'mar, irrité d'être tenu en suspicion et repoussé au second plan par le sultan merinide, entra en relations avec le roi chrétien, d'un côté, et avec Yar'moracene, de l'autre. Un traité secret fut conclu entre les trois souverains, dans le but d'entraver les opérations des Merinides. Au moment donc où Abou Youçof se disposait à se porter en avant pour profiter des succès déjà obtenus, il apprit que Yarmoracene se préparait à envahir les provinces marocaines, et qu'en même temps une révolte sérieuse des Sofïane avait éclaté dans le Tamesna. Forcé de rentrer en Mag'reb, il s'attacha d'abord à réduire la rébellion des Arabes ; puis, en 1281, il marcha contre les Abd-el-Ouadites, à la tête de toutes ses forces. Yar'moracene s'avança à sa rencontre, soutenu par des bandes considérables de Zenètes et d'Arabes Zor'ba, accourus avec leurs tentes et leurs troupeaux dans l'espoir de s'emparer de nouveaux territoires. Il rencontra l'armée merinide à Kharzouza, sur les bords de la Tafna. On se battit toute la journée sans succès décisif. Cependant, la nuit étant venue, les Abd-el-Ouadites, qui avaient subi les pertes les plus sensibles, ju-

gèrent qu'il leur était impossible de lutter encore et décampèrent en abandonnant leur matériel. Aussitôt que les premières lueurs du jour vinrent éclairer cette retraite, les Merinides se mirent à la poursuite des fuyards et purent enlever encore les bagages et les troupeaux des Arabes. Les vainqueurs vinrent ensuite ravager la campagne de Tlemcen ; mais, manquant de moyens pour réduire cette ville, ils reprirent la route de Fès (1).

En Ifrikïa, le kalife hafside El Mostancer était mort quelque temps auparavant et avait été remplacé par son fils El Ouathek, renversé lui-même, après un court règne, par son oncle Abou Ish'ak'. Une certaine anarchie avait suivi ces changements, ce qui avait eu pour résultat de diminuer l'influence hafside dans le Mag'reb central. La ville d'Alger s'était déclarée indépendante et obéissait à un conseil de cheikhs des Berbères Mellikch (2).

Une nouvelle et importante révolte vint encore augmenter les embarras du gouvernement hafside. Un aventurier de basse extraction, nommé Ahmed ben Abou Omara, après avoir été chassé du Sah'ara occidental par les tribus makiliennes

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 94, t. III, p. 315, 362, 363, et t. IV, p. 71 et suiv., 92 et suiv., 459 et suiv.

(2) Ibid., t. II, p. 373 et suiv. — El Kaïrouani, p. 229, 230.

qu'il avait en vain essayé de soulever au moyen de jongleries grossières, vint chercher un asile dans la province de Tripoli. Là, il renouvela ses tentatives auprès des Arabes Debbab de cette contrée et réussit cette fois à provoquer un soulèvement en sa faveur en se faisant passer pour le petit-fils d'El Mostancer. Morg'em ben Sâber, chef des Debbab, lui jura solennellement fidélité.

Le prétendant, entouré d'un grand nombre de partisans, se porta, au mois d'octobre 1282, sur K'abès et y reçut l'adhésion du gouverneur de cette ville, ainsi que des Arabes Kaoub, cantonnés dans les environs. Bientôt, El-Hamma, le territoire de Nefzaoua, Touzer, le pays de K'astilïa et l'île de Djerba, reconnurent l'autorité d'Ibn Abou Omara.

Le kalife Abou Ish'ak s'étant porté contre l'agitateur, se vit abandonné par ses troupes, et dut rentrer à Tunis. Aussitôt, Ibn Abou Omara, dont l'armée grossissait chaque jour et qui était entouré d'une nuée d'Arabes, se dirigea sur cette capitale. En vain le kalife hafside essaya de former un corps capable de résister à l'ennemi : tous ses soldats firent défection, et, comme le prétendant approchait, Abou Ish'ak se décida à évacuer la ville. Il se réfugia, au prix de fatigues et de dangers sans nombre, à Bougie, auprès de son fils Abou Farès, tandis que Ibn Abou Omara montait

sur le trône hafside et se faisait proclamer kalife à Tunis (1).

Cependant, le prince Abou Farès, décidé à reconquérir le pouvoir que son père avait laissé échapper, adressa un appel à la grande tribu ketamienne de Sedouikche et aux Arabes Daouaouïda. A la tête des contingents de ces tribus, il vint attaquer l'usurpateur, qui l'attendait à Mermadjenna avec les Arabes Soléïm. Après un combat des plus acharnés, la victoire se décida encore pour Ibn Abou Omara. Le prince Abou Farès et la plupart de ses adhérents périrent dans cette bataille. A cette nouvelle, Bougie se souleva en faveur du vainqueur, qui réunit ainsi, en ses mains, tout l'empire hafside.

Après la victoire de Mermadjenna, l'usurpateur donna libre cours à ses instincts sanguinaires et accabla ses adhérents de cruautés inutiles. Les Arabes de la tribu d'Allak se virent surtout persécutés par lui, et le meurtre devint l'état normal dans l'empire hafside. Une telle situation, après les règnes paisibles d'Abou Zakarïa et d'El Mostancer ne pouvait être longtemps tolérée. Bientôt, en effet, les populations du sud proclamèrent kalife le prince Abou Hafs, qui avait trouvé chez elles un refuge à la suite du désastre de Mermad-

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 143, 144, et t. II, p. 388 et suiv. — El Kaïrouani, p. 231, 232.

jenna. Toutes les tribus d'Allak, conduites par leur chef Abou l' Leil Mohammed, étant accourues sous ce nouveau drapeau, Abou Hafs se mit en marche sur Tunis et y entra en vainqueur dans le mois de juin 1284. Ibn Abou Omara, que tous ses adhérents avaient abandonné, expia dans les tourments sa grandeur d'un jour. Après avoir ainsi rétabli l'autorité de ses ancêtres, Abou Hafs se fit proclamer sous le nom d'El Mostancer II.

Pendant que l'Ifrikïa traversait cette période d'anarchie, Yar'moracene, profitant des embarras qui retenaient chez eux les princes hafsides, s'était de nouveau rendu dans le Mag'reb central et avait étendu sa puissance jusque sur les Arabes Zor'ba de Hamza et de Titeri. Se voyant bien accueilli par ces nomades, Yar'moracene songea à s'entourer d'eux afin d'avoir sous la main des auxiliaires dévoués. Il leur offrit en conséquence des territoires dans l'ouest et détermina l'émigration des Hameïane (Yezid) et d'une partie des 'Amer; ces Zor'biens furent suivis des Mehaïa, famille originaire d'Athbedj, qui s'était fondue parmi eux. Le souverain zïanite établit ces trois importantes tribus arabes au sud de Tlemcen, en refoulant vers Sidjilmassa les Monebbate et les Doui-Obeïd-Allah (Makil) (1).

Vers la même époque, Yar'moracene concéda

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 94, 121.

aux autres tribus zor'biennes, celles de la famille de Malek, les terres du Mag'reb central. Les Souéïd, avec leurs nombreuses ramifications : Flitta, Chebaba, Modjaher, Habra, s'établirent dans la plaine de Batha, sur la rive droite de la Mina, et dans celle de Sirat, sur les bords d'une rivière qui reçut le nom des derniers (Habra) ; une autre de leurs branches, les Balkis, s'avancèrent jusqu'aux environs d'Oran (1).

D'autres mouvements importants se produisirent encore dans le Mag'reb central : les Zenètes Toudjine abandonnèrent aux Attaf (Zor'ba) leurs territoires de l'ouest pour s'étendre du côté de Médéa. Les Thâaleba (Makil), chassés de cette région, se jetèrent dans la Mitidja, en faisant alliance avec les Berbères Mellikche (Sanhadja), qui y dominaient (2).

Dans le mois de mars 1283, Yar'moracene cessa de vivre sur les bords du Rihou (3) ; il venait de refouler encore et de soumettre les Mag'raoua du Chelif et s'occupait de régulariser la position des tribus dans le Mag'reb central, dont il avait si profondément modifié la population. Othmane,

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 96.

(2) Ibid., t. I, p. 123, et t. IV, p. 12.

(3) Ibn Khaldoun indique la rivière Chediouïa comme lieu de la mort de Yar'moracene. Mais le frère de Khaldoun et l'imam Et Tensi donnent le Rihou comme théâtre de cet évènement, et leurs raisons paraissent probantes. V. l'*Imam Et Tensi*, trad. de l'abbé Bargès.

fils de Yar'moracene, prit en main la direction des affaires à Tlemcen. Peu de temps après, un fils du kalife hafside Abou Ish'ak, nommé Abou Zakarïa, qui avait trouvé un refuge auprès d'Othmane, dont il était le beau-frère, quitta subitement Tlemcen, gagna les pays habités par les 'Amer, et, soutenu par ces Arabes, se rendit chez les Daouaouïda du Hod'na. Cette fraction riah'ide avait reconquis son ancienne puissance ; avec le concours des Oulad-Meçaoud-ben-Soltane, rentrés de l'ouest, les Daouaouïda avaient rétabli, sans conteste, leur autorité sur le Zab. Ils reconnurent Abou Zakarïa comme kalife, et ayant reçu le contingent des Berbères Sedouikche, leurs confédérés, marchèrent sur Constantine, qui s'empressa d'ouvrir ses portes au nouveau souverain. Bougie suivit cet exemple, de sorte qu'Abou Zakarïa se trouva posséder la partie occidentale de l'empire hafside, avec Bougie comme capitale, tandis que El MostancerII conservait l'est avec Tunis (1).

En 1286, Othmane, souverain abd-el-ouadite, continuant la politique de son père, se porta dans le Mag'reb central afin d'y combattre les Zenètes Toudjine, dont la puissance avait pris un grand accroissement aux environs de Médéa. Il poursuivit à outrance ces Berbères et les força à res-

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 75, 76, t. II, p. 399 et suiv., et t. III, p. 370 et suiv.

treindre leur territoire ; puis, il attaqua les Mag'raoua du Chelif, les rejeta dans les montagnes des Beni-bou-Saïd, et accorda aux Souéïd (Zor'ba) les plaines conquises sur ces deux tribus. Il était encore dans les environs de Miliana, lorsque le kalife hafside de Tunis réclama son secours contre Abou Zakarïa, qui, de Bougie, était venu l'attaquer et, soutenu par les tribus soléïmides, avait réussi à s'emparer de K'abès. Othmane se porta aussitôt, par la vallée de l'Ouad-Sahel, sur Bougie, et fit devant cette ville une démonstration qui y rappela son beau-frère Abou Zakarïa. Le souverain abd-el-ouadite revint alors guerroyer dans le Mag'reb central (1).

Pendant ce temps, le kalife merinide Abou Yakoub, qui avait succédé à son frère Abou Youçof, rentrait d'Espagne, où il venait de diriger une campagne dans laquelle les Arabes Sofiane s'étaient couverts de gloire. Arrivé en Mag'reb, son premier soin fut de châtier les Doui-Hassane, Makiliens du Sous, qui, en son absence, avaient soutenu la révolte d'un de ses parents. Les biens de ces Arabes furent confisqués et les têtes des principaux chefs furent exposées sur les remparts de Sidjilmassa, de Maroc et de Fès (2).

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 399 et suiv., t. III, p. 317, 370, 371, 372, et t. IV, p. 13.

(2) Ibid., t. IV, p. 123.

Vers la fin de l'année 1289, les bons rapports qui existaient depuis quelque temps entre les cours de Tlemcen et de Fès commencèrent à être troublés. Le kalife merinide voyait, en effet, avec la plus grande jalousie les succès des Abd-el-Ouadites dans le Mag'reb central ; il reprochait aussi au roi de Tlemcen d'entretenir des relations avec Ibn l' Ah'mar et le prince chrétien d'Espagne. En vain Othmane, suivant en cela les derniers conseils de son père qui lui avait recommandé d'éviter la guerre avec les Merinides, essaya de conjurer le danger : il ne put empêcher une rupture violente. Au printemps de l'année 1290, Abou Yakoub se mit en marche sur Tlemcen à la tête d'une armée nombreuse, composée de la milice chrétienne et des contingents berbères et arabes. A cette nouvelle, Othmane, qui était encore dans le Ouarensenis occupé à combattre les Toudjine, accourut au secours de sa capitale. Il arriva à temps pour en prendre fructueusement la défense et forcer les Merinides à la retraite, après avoir soutenu un siége de quarante jours.

Durant plusieurs années, Abou Yakoub fut retenu dans l'ouest par les affaires d'Espagne, qui prenaient la plus mauvaise tournure : les chrétiens, par une suite de victoires, enlevaient aux Merinides les conquêtes effectuées péniblement pendant les dernières campagnes, et les possessions musulmanes se réduisaient de nouveau au

petit royaume de Grenade, entre les mains de la famille Ibn l'Ah'mar. En outre, les révoltes se succédaient en Mag'reb même, contre l'autorité du sultan. Mais, en 1296, Abou Yakoub ayant triomphé de toutes les rébellions et se trouvant tranquillisé du côté de l'Espagne par suite de la mort de Don Sanche, reprit les hostilités contre ses irréconciliables ennemis et voisins les Abd-el-Ouadites. Cette année et la suivante se passèrent en escarmouches ; mais, au printemps de l'an 1298, le souverain merinide vint mettre le siége devant Tlemcen et y consuma plusieurs mois en efforts inutiles. Il leva alors ce siége, bien décidé à ne recommencer la campagne que quand il aurait réuni les éléments nécessaires pour réduire la capitale de ses ennemis.

Aussitôt après le départ des Merinides, Othmane se porta dans le pays des Toudjine, qui, pendant les dernières campagnes, avaient fourni leurs contingents à ses adversaires. Il mit leur pays à feu et à sang, contraignit ces Berbères à se rejeter dans le cœur du Ouarensenis ou dans les montagnes du littoral, et établit à leur place, dans la montagne de Titeri et les environs de Médéa, la tribu arabe de Hocéïne. Il s'avança ensuite jusqu'aux portes d'Alger et y reçut la soumission des Mellikche et des Thâaleba (1).

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 92, 123, t. III, p. 375, t. IV, p. 14.

L'annonce d'une nouvelle et prochaine attaque des Merinides vint arrêter le cours de ses succès et le rappeler dans sa capitale.

Au commencement de l'année 1299, Abou Yakoub avait, en effet, quitté la ville de Fès, et s'avançait vers l'est, suivi d'une armée formidable, tant par le nombre des combattants que par les engins dont ils disposaient. Othmane arriva à Tlemcen la veille du jour où parurent les coureurs merinides. Il se disposa à une résistance des plus sérieuses, tandis que les assiégeants, décidés à vaincre à tout prix, entouraient la ville d'une ligne complète de circonvallation, si bien « qu'un esprit, un être invisible, aurait eu de la « peine à y pénétrer. » (1) En même temps, ils construisaient, à peu de distance, un vaste camp retranché qui devint bientôt une véritable ville. Abou Yakoub, installé d'une façon princière dans ce camp, qui reçut le nom d'*El-Mansoura* (la victorieuse), dirigeait lui-même les opérations du siége (2).

Tandis que les Merinides étaient retenus sous les murs de Tlemcen, la guerre éclatait entre Abou Zakarïa, prince hafside de Bougie, et son

(1) Ibn Khaldoun, t. IV, p. 143.

(2) Les murailles de Mansoura, encore debout en partie, témoignent, par le vaste périmètre qu'elles embrassent, de l'importance numérique que devait avoir l'armée assiégeante.

cousin Abou 'Acida, qui avait succédé à Abou Hafs comme souverain de Tunis. Ce dernier envoya une députation à Abou Yakoub, alors à Mansoura, pour solliciter son appui, et, comme une partie des troupes merinides étaient disponibles, le sultan les lança vers l'est, en les faisant accompagner par Omar ben Ouir'ern, chef des Beni-Mendil, du Chelif.

L'armée merinide s'avança dans le Mag'reb central en recevant partout la soumission des populations, traversa la Mitidja, enleva Dellis et parvint jusque sous les murs de Bougie ; puis, elle revint à Tlemcen, après avoir fait reconnaître l'autorité de son sultan aux Mag'raoua, Toudjine, Thâaleba et Mellikche. Telle fut la première expédition merinide dans le Mag'reb central. La démonstration faite devant Bougie avait suffi pour rétablir la paix entre les deux princes hafsides (1).

Cependant, le siége de Tlemcen durait toujours et on ne pouvait encore en prévoir l'issue, car les ressources dont disposait la défense étaient presque aussi puissantes que les moyens employés par l'attaque. Les assauts fréquents de ceux-ci, les sorties journalières de ceux-là, n'étaient suivis d'aucun résultat décisif. En 1304, les Merinides pressaient la ville depuis cinq ans, lorsque le

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 413, 414, t. III, p. 318, 319, 376, et t. IV, p. 142 et suiv. — El Kaïrouani, p. 235.

prince abd-el-ouadite Othmane cessa de vivre. Cet évènement, loin d'affaiblir le courage des assiégés, sembla leur donner une nouvelle ardeur, et, dans une sortie qu'ils opérèrent le même jour, ils combattirent avec plus d'acharnement que jamais. Abou Ziane, fils du précédent souverain, fut proclamé kalife et prit en main la direction de la défense.

Sur ces entrefaites, une révolte contre l'autorité merinide éclata dans le pays des Mag'raoua, à l'instigation d'un prince de la famille de Mendil, nommé Rached, qui avait su obtenir l'appui des Thâaleba et des Mellikche. Le souverain de Mag'reb se vit donc obligé, au risque de perdre ses nouvelles conquêtes, d'envoyer un corps d'armée vers le Chelif. La guerre s'organisa alors dans les montagnes des Beni-bou-Saïd, avec ses alternatives habituelles de succès et de revers (1).

Au printemps de l'an 1307, la ville de Tlemcen se trouva réduite à la dernière extrémité, par la famine. *Cent vingt mille* personnes avaient déjà péri, dans ce siége de plus de huit ans, tant par le fer que par les privations ; les défenseurs restant, semblables à des cadavres, se disposaient à

(1) Dans cette guerre, la ville de Mazouna ayant été emportée d'assaut par les troupes merinides, les habitants furent passés au fil de l'épée, et leurs têtes, expédiées à Mansoura, furent lancées dans les remparts de Tlemcen pour terrifier les habitants. (Ibn Khaldoun, t. IV, p. 146.)

capituler. Le palais des souverains abd-el-ouadites était plongé dans la plus morne tristesse, car le prince Abou Ziane venait de permettre le massacre des princesses de la famille royale, qui avaient elles-mêmes sollicité la mort, afin d'éviter l'opprobre de tomber vivantes entre les mains de leurs ennemis..... Cet ordre fatal allait être accompli, lorsqu'un messager arrivant du camp des assiégeants demanda à être introduit. Il était envoyé par le prince merinide Abou Thabet, et déclara, de sa part, que le kalife Abou Yakoub venait d'être assassiné par un de ses esclaves ; il ajouta que son maître sollicitait l'appui des Abd-el-Ouadites pour s'emparer de l'autorité, promettant, en cas de réussite, la levée immédiate du siége et l'abandon de toutes les conquêtes dans le Mag'reb central. Le souverain abd-el-ouadite s'empressa d'accepter ces conditions.

Cependant, la mort du sultan avait répandu la plus grande confusion dans le camp des Merinides ; plusieurs prétendants avaient surgi et en étaient venus aux mains, tandis que des corps entiers d'auxiliaires regagnaient en désordre leur pays. Abou Thabet, avec l'appui qu'il s'était ménagé, ne tarda pas à rester maître de l'autorité, et ordonna le départ pour le Mag'reb, conformément à sa convention avec les Abd-el-Ouadites.

L'empire ziânite échappa ainsi au plus grand danger qu'il eût, jusqu'alors, couru. Les habi-

tants de Tlemcen, après leur délivrance, se jetèrent sur Mansoura et s'acharnèrent à détruire cette ville, où, quelques jours auparavant, se tenait la cour du plus puissant souverain du Mag'reb (juin 1307) (1).

Pendant le siége de Tlemcen, la guerre avait éclaté dans le Zab, à la voix d'un réformateur *sonnite,* nommé Sâada, lequel, soutenu par ses compatriotes, les Riah' du Hod'na, et aussi par quelques tribus zor'biennes, était venu attaquer Biskara. Mansour ben Mozni, gouverneur de cette ville pour le hafside de Bougie, appela à son aide les tribus riah'ides rivales de celles du Hod'na, et put repousser une première attaque. Mais Sâada ne tarda pas à reparaître devant Biskara, et, pour réduire les habitants de cette oasis, il ordonna à ses adhérents de couper les palmiers des jardins ; malgré ces dévastations stériles, il n'obtint aucun avantage. Pendant plusieurs années, cet agitateur tint la campagne dans le Zab ; puis, il finit par tomber entre les mains de ses ennemis, qui le mirent à mort. Mais cet évènement n'eut pas pour effet d'abattre son parti ; longtemps encore, les *sonnites* (ainsi s'appelaient ces partisans) portèrent le ravage dans les oasis du Zab. Les diverses fractions des Daouaouïda, rangées dans l'un ou

(1) Ibn Khaldoun, t. III, p. 375 et suiv., et t. IV, p. 141, 142, 143, 168, 169.

l'autre parti, se firent ainsi une guerre d'extermination (1).

Vers le même temps, Abou Acida, souverain hafside de Tunis, avait à lutter contre les tribus soléïmides de Kaoub et Debbab, dont l'esprit d'indiscipline et de pillage se traduisait chaque jour par de nouveaux excès. Ces tribus, de même que les Riah', s'étaient d'abord combattues entre elles, au sujet de la réforme *sonnite*, proclamée par un *marabout* du nom d'Ibn Mera ; puis, cette cause d'agitation ayant cessé par la mort de celui qui l'avait provoquée, ils s'étaient mis en révolte ouverte contre l'autorité hafside. Ces Arabes poussèrent bientôt l'audace jusqu'à venir mettre le siége devant Tunis. Après quelques brillants combats, la victoire resta cependant au kalife ; mais cette attaque audacieuse de la capitale par les Arabes seuls montre quelle prépondérance ils avaient acquise en Tunisie, prépondérance que les kalifes hafsides avaient fait naître et qu'ils entretenaient, puisqu'ils n'avaient pas d'autres auxiliaires que ces nomades (2).

En 1309, Abou Acida étant mort à Tunis, son cousin Abou l' Bak'a, successeur d'Abou Zakarïa à Bougie, vint aussitôt pour tenter de s'emparer de ses états, ce à quoi il réussit avec l'appui des

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 81 et suiv., et t. III, p. 131, 132.

(2) Ibid., t. I, p. 153 et suiv., et t. II, p. 415, 416.

Oulad-Abou-l' Leil (Bellil), fraction des Kaoub. Pendant quelque temps, la direction de l'empire hafside se trouva ainsi concentrée en une seule main ; mais, bientôt, de nouveaux troubles éclatèrent : le prince Abou Yahïa, frère du kalife, se fit proclamer à Constantine, puis s'empara de Bougie.

Dans le Mag'reb extrême, le nouveau kalife merinide Abou Thabet ne parvenait à asseoir son autorité qu'à force d'énergie et d'activité, car une anarchie générale régnait dans le pays. Les Arabes, tant du Tel que du sud, qui avaient pris part à ces désordres, furent châtiés avec la dernière sévérité. Les Riah', des provinces d'Azr'ar et de Hebet, furent, à cette occasion, presque entièrement détruits. Abou Thabet mourut au milieu de ces guerres et eut pour successeur le kalife Abou er Rebïa. Ce prince renouvela avec le souverain de Tlemcen, Abou H'ammou, qui avait remplacé son frère Abou Ziane, une alliance fort utile aux deux empires.

Pendant le cours de ces évènements, le kalife Abou H'ammou élevait l'empire abd-el-ouadite à un haut degré de puissance. S'étant rendu dans la vallée du Chelif, il y rétablit son autorité ; puis, il se porta sur Alger et reçut la soumission de cette ville, qui, depuis de longues années, vivait en république, administrée par un conseil de cheikhs. Dellis lui ouvrit ensuite ses portes. Ainsi

la suprématie abd-el-ouadite se trouva établie sur toute la Mitidja. C'est sans doute à cette époque que les Berbères Mellikche, avec leurs chefs, les Beni-Mansoura, commencèrent à évacuer la plaine pour se reporter vers l'est et rejoindre les autres tribus sanhadjiennes, alors cantonnées entre la Mitidja et le versant sud-ouest du Djerdjera. Les Arabes Thâaleba prirent, aux environs d'Alger, la place des Mellikche. Ainsi, les souverains berbères, suivant partout la même politique, refoulaient les populations autochthones dans les montagnes et les remplaçaient par des tribus arabes, plus faciles à conduire, et dont ils tiraient meilleur parti pour les guerres, bien que leur esprit inconstant constituât pour eux un danger permanent (1).

Encouragé par ses succès, Abou H'ammou fit mander à Abou Yahïa, prince de Bougie, qu'il eût à lui remettre sa capitale, en exécution d'un prétendu traité conclu entre eux auparavant. Sur un refus énergique du hafside, il fit partir pour l'est une expédition à laquelle prirent part les contingents des tribus riah'ides du Hod'na. L'armée abd-el-ouadite parvint jusque sous les murs de Bougie, mais, manquant de moyens pour réduire cette place, elle dut revenir, après s'être

(1) Ibn Khaldoun, t. III, p. 321, 322, 384 et suiv.

contentée de ravager les contrées environnantes. Dans cette campagne, les troupes de Tlemcen construisirent, entre Bougie et Dellis, un fort du nom de Zeffoun, où elles laissèrent une petite garnison.

De retour dans sa capitale, en 1314, Abou H'ammou apprit que le sultan merinide Abou Saïd se disposait à l'attaquer. Bientôt, en effet, les troupes de l'ouest, commandées par le prince Abou Ali, fils du sultan, parurent sous les murs de Tlemcen et ravagèrent encore une fois les environs de cette ville. Abou H'ammou réussit alors à se débarrasser de ses ennemis en poussant le prince Abou Ali à se révolter contre son père, lui promettant de l'aider à s'emparer du trône. Abou Saïd voyant donc ses soldats sur le point d'en venir aux mains entre eux, s'empressa de lever le siége et de rentrer en Mag'reb. Pendant plus d'un an, le père et le fils luttèrent avec des chances diverses pour s'arracher le pouvoir ; enfin, cette guerre sacrilége finit par un traité accordant à Abou Ali la souveraineté de Sidjilmassa et de sa province (1).

Aussitôt après le départ des Merinides, le kalife abd-el-ouadite se rendit de nouveau dans le Mag'reb central, afin d'y reprendre ses projets de conquête vers l'est. Tandis qu'il se trouvait à

(1) Ibn Khaldonn, t. III, p. 390 et suiv., et t. IV, p. 190 et suiv.

Chelif (1), il reçut la visite des chefs des tribus riah'ides et zor'biennes du sud, venus pour l'exhorter à recommencer la guerre, lui promettant l'appui de leurs contingents. Abou H'ammou fit alors partir plusieurs corps de troupes contre Bougie ; puis, il envoya son général Mouça le Kurde dans le sud, pour rallier tous les Arabes et envahir les provinces hafsides. Ces différentes colonnes portèrent le ravage dans les territoires de Bougie et de Constantine et s'avancèrent même jusqu'aux environs de Bône ; mais, en dehors du pillage, elles n'obtinrent aucun succès (1314-1316).

Tandis que les troupes régulières abd-el-ouadites étaient occupées au blocus de Bougie, une révolte éclata à Médéa, à la voix d'un certain Moh'ammed ben Youçof, qui, soutenu par les Toudjine, réunit bientôt un grand nombre d'adhérents et se mit en marche vers Chelif où Abou H'ammou était resté. Celui-ci se porta, avec le peu de troupes dont il disposait, à la rencontre de ses agresseurs ; mais il essuya, auprès de Mazouna, une telle défaite, qu'il ne lui resta d'autre parti à prendre que de se réfugier à Tlemcen.

A cette nouvelle, les troupes qui bloquaient Bougie levèrent le siége et vinrent attaquer les

(1) Il existait alors une ville de Chelif, au confluent de la rivière de ce nom et de la Mina.

insurgés sur leurs derrières, tandis que le sultan Abou H'ammou accourait de Tlemcen avec une nouvelle armée. La révolte, attaquée ainsi de deux côtés, fut biensôt apaisée, et son chef dut chercher un refuge dans le sud (1).

Lorsque le prince hafside Abou Yahïa fut délivré de l'attaque des Abd-el-Ouadites, il réunit toutes ses forces et se mit en marche sur Tunis, où régnait un vieillard du nom d'Abou Yahïa el Lihïani. Ce souverain, se voyant menacé, donna le commandement de toutes les tribus arabes à Hamza ben Abou l'Leil ; mais cette mesure, en augmentant la puissance des Arabes, n'eut d'autre résultat que d'accroître leur insolence, multiplier leurs désordres et répandre partout l'anarchie. Sur ces entrefaites, la nouvelle qu'Abou Yahïa avait déjà dépassé Constantine étant arrivée, le faible El Lihïani évacua Tunis et se rendit à K'abès.

Au mois de mars 1317, Abou Yahïa arriva sous les murs de Tunis. Mais un fils du souverain, surnommé Abou D'orba (le balafré), avait réuni quelques hommes de cœur et mis la ville en état de défense. Le prince de Bougie ne put donc s'en emparer de suite. Il rentra à Constantine, et ce ne fut que l'année suivante et avec l'appui des

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 442, 443, t. III, p. 394, 395, 396, et t. IV, p. 16, 17.

Oulad-Bellil, qu'il parvint à se rendre maître de Tunis. Cette ville fut livrée au pillage (1).

Cependant, Abou D'orba, qui avait rejoint son père dans les contrées méridionales, réussit, à force d'or, à lever une armée d'Arabes soléïmides. Il vint avec ces auxiliaires s'emparer de Kaïrouane. Mais aussitôt, Abou Yahïa sort de Tunis à la tête de ses troupes et marche contre l'ennemi. A l'approche du kalife, les Arabes, selon leur habitude, ne pensent qu'à la fuite et évacuent en désordre Kaïrouane. Ce n'est qu'au prix des plus grands efforts qu'Abou D'orba parvient à arrêter cette déroute. Il finit par faire comprendre aux Arabes la honte de leur conduite. Ceux-ci se décident à combattre, et, saisis d'une belle ardeur entravent les pieds de leurs chameaux pour s'enlever tout espoir de fuite. Tandis qu'ils prennent ces dispositions guerrières, l'armée de Tunis débouche tout à coup par le défilé de Feddj-en-Nâam. A cette vue, les Arabes, au comble de la frayeur, coupent les liens qui retiennent leurs chameaux et fuient comme de vils troupeaux, poursuivis à outrance par les soldats d'Abou Yahïa, qui en font un grand carnage (2).

Cette victoire assura le triomphe du kalife et

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 145, 146, 147, et t. II, p. 445, 446 et suiv. — El Kaïrouani, p. 237 et suiv.

(2) Ibid., t. II, p. 452.

l'unité de l'empire hafside se trouva, encore une fois, rétablie. Quant à El Lihïani, il fréta des navires aux chrétiens de l'île de Djerba (1) et fit voile pour l'Orient.

Vers le même temps (juillet 1318), Abou H'ammou tombait à Tlemcen sous les poignards des assassins. Son fils Abou Tachefine, qui avait, sinon provoqué, au moins toléré ce meurtre, monta sur le trône zïanite. Après avoir affermi son autorité, le nouveau souverain entreprit une expédition dans le Mag'reb central, où le rebelle Moh'ammed ben Youçof avait reparu. A son approche, l'agitateur se retrancha dans le Ouarensenis avec ses adhérents les Toudjine et quelques tribus arabes. Après une courte campagne, Abou Tachefine se rendit maître de Moh'ammed ben Youçof, qui fut mis à mort. Puis, le souverain abd-el-ouadite s'appliqua à châtier ceux qui l'avaient soutenu, et vint à l'Ouad-Djenane, près du mont Dira, *razier* les tribus Daouaouïda (2).

Cependant, à Tunis, le prince hafside Abou Yahïa n'avait pas joui longtemps de son succès. Les tribus soléïmides et surtout les Kaoub, dont l'esprit d'insubordination entretenait d'incessan-

(1) Cette île avait été prise en 1284 par le gouverneur de la Sicile. Les chrétiens y avaient bâti un fort, où ils entretenaient une garnison.

(2) Ibn Khaldoun, t. III, p. 403.

tes révoltes, profitèrent d'une absence momentanée du kalife pour s'emparer, par surprise, de Tunis. Abou Yahïa rentra assez promptement en possession de sa capitale, et son premier soin fut de faire périr les chefs des Kaoub, qui depuis longtemps le trahissaient; par son ordre, leurs cadavres furent envoyés à leurs frères de la Tunisie. Cette rigueur n'eut aucunement pour effet de calmer l'indiscipline des Arabes. Leur ardeur, au contraire, se réveilla avec l'espoir de la vengeance. Ils se portèrent rapidement sur Tunis, et Abou Yahïa, surpris par ce brusque retour offensif, leur abandonna sa capitale. Il fallut ensuite plusieurs mois au kalife pour former une armée suffisante, de sorte que ce ne fut qu'au printemps suivant qu'il parvint à arracher Tunis aux Arabes et à faire cesser leur domination sur les provinces de l'est (mars 1323) (1).

Mais, dans cette malheureuse Berbérie, l'Ifrikïa n'avait pas, seule, le triste privilége de la guerre. En même temps, le sultan merinide luttait, en Mag'reb, contre son fils Abou Ali, lequel, soutenu par les Arabes Makiliens, s'était de nouveau lancé dans la révolte, tandis que, dans le Mag'reb central, les armées abd-el-ouadites, sous le commandement du général Mouça le Kurde, continuaient

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 146, 147, et t. II, p. 458 et suiv. — El Kaïrouani, p. 240.

leurs campagnes contre Bougie et s'avançaient parfois jusqu'aux environs de Constantine.

Dans le mois d'août 1323, Abou Tachefine, cédant aux instances des tribus soléïmides, qui lui avaient envoyé une députation avec Abou D'orba, fils de l'ancien souverain El Lihïani, pour implorer son secours, lança vers l'est une immense armée, composée des contingents arabes et berbères du Mag'reb central. Les Soléïm devaient opérer leur jonction avec eux ; mais le hafside Abou Yahïa les prévint en se portant rapidement à la rencontre de l'armée de l'ouest. Les deux troupes en vinrent aux mains au lieu dit R'eris, près de Mermadjenna. A la vue du grand nombre des ennemis, l'aile droite et l'aile gauche de l'armée hafside lâchèrent pied tout d'abord ; mais le centre tint ferme, supportant avec le plus grand courage l'effort des Zenètes et des Arabes. Enfin, après un combat des plus acharnés, la victoire resta au kalife de Tunis. Le camp des Zenètes, leurs femmes et un immense butin restèrent aux mains des vainqueurs. Abou Yahïa tomba ensuite sur les Soléïmides, qui accouraient, et les tailla en pièces (1).

Après avoir essuyé, l'année suivante, une nouvelle défaite, les Arabes de l'Ifrikïa adressèrent à Abou Tachefine un second appel. En 1325, le gé-

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 147, t. II, p. 460, 461, et t. III, p. 404.

néral Mouça revint vers l'est avec une armée abd-el-ouadite et commença par attaquer Constantine, où Abou Yahïa lui-même s'était retranché. Pendant ce temps, les Soléïm, conduits par Hamza, chef de la famille des Oulad-Bellil, pénétrèrent dans Tunis et y établirent un souverain de leur choix. Mais bientôt, Abou Yahïa, délivré de l'agression des Abd-el-Ouadites, dont l'ardeur s'était promptement émoussée contre les rochers de Constantine, accourut reprendre possession de sa capitale.

Pendant les années suivantes, les efforts des Abd-el-Ouadites se concentrèrent contre Bougie, sans amener de résultats bien décisifs. Les troupes de Tlemcen construisirent cependant, non loin de Tiklat, dans la vallée même de Bougie, une forteresse qui reçut le nom de Tamzezdekt et où ils laissèrent une garnison permanente, avec de grands approvisionnements (1).

En 1329, Abou Tachefine, qui était toujours en relations avec les Kaoub et recevait d'eux des sollicitations de plus en plus pressantes, décida une nouvelle expédition de l'Ifrikïa. Il proclama kalife hafside un certain Moh'ammed ben Abou Amrane, et fit partir pour l'est une armée considérable, qui, cette fois, sut opérer sa jonction

(1) Ce fort était bâti sur l'emplacement d'une ville antique, du nom de Tubusuptus.

avec les Arabes de la Tunisie. Abou Yahïa, de son côté, s'était préparé à la lutte ; il marcha à la rencontre de ses ennemis et leur offrit le combat à Rias, non loin de Mermadjenna, et, par conséquent, dans la localité où il avait triomphé des envahisseurs, quelques années auparavant. Mais les Abd-el-Ouadites ayant su prendre l'avantage de la position, remportèrent sur leurs ennemis une victoire éclatante. Abou Yahïa, blessé, se réfugia, presque seul, à Bône, en abandonnant ses femmes et ses enfants aux mains des vainqueurs.

Après la victoire de Rias, Moh'ammed ben Abou Amrane marcha sur Tunis, où il entra en vainqueur dans le mois de décembre 1329. Il y exerça le pouvoir collectivement avec le général abd-el-ouadite Yahïa ben Mouça (1).

Quant à Abou Yahïa, aussitôt que ses blessures le lui permirent, il alla chercher un asile à Bougie, son dernier rempart. De là, il envoya son fils Abou Zakarïa au kalife merinide pour implorer son secours. Le prince hafside ayant heureusement abordé en Mag'reb, fut accueilli par Abou Saïd avec les plus grands honneurs et reçut de lui la promesse de faire une puissante diversion en faveur de son père. Bientôt, en effet, une armée merinide marcha sur Tlemcen.

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 147, t. II, p. 460 et suiv., et t. III, p. 403 et suiv.

A cette nouvelle, Abou Tachefine s'empressa de rappeler ses troupes de la Tunisie, ce qui permit à Abou Yahïa de rentrer en possession de sa capitale. Les Merinides suspendirent alors leur marche.

Mais le sultan abd-el-ouadite était trop engagé dans la voie de la guerre pour s'arrêter ; il ne pouvait se résoudre à abandonner le fruit de ses récentes conquêtes dans l'est, et, en reprenant l'offensive, il allait attirer sur lui et sur sa dynastie les plus grands malheurs. En 1331, il conduisit lui-même son armée sous les murs de Bougie, où il fut rejoint par les Daouaouïda, qui l'avaient déjà soutenu dans les précédentes campagnes et avaient reçu de lui, en récompense, la suzeraineté sur les populations des montagnes de Ouennour'a, Metennane et Aïad' (1). Abou Tachefine organisa le blocus de Bougie et vint même construire un fort à l'embouchure de la Soumam, au lieu dit El-Yak'outa ; puis, il rentra à Tlemcen (2).

Mais bientôt, Abou Yahïa, appuyé par une flotte merinide envoyée du Mag'reb par le kalife Abou l' Hacene, qui venait de succéder à son père Abou Saïd, attaqua avec vigueur les Abd-el-Ouadites, ruina leur établissement et dégagea Bougie.

(1) Ces montagnes sont situées entre Mecila et Aumale.

(2) Ibn Khaldoun, t. I, p. 76, 77, et t. III, p. 407, 408.

Après avoir obtenu ces succès, il se porta dans le Hod'na, afin de châtier les Daouaouïda de l'appui fourni par eux à son ennemi ; mais, à peine venait-il d'arriver à Mecila, qu'il reçut la nouvelle que les Arabes Soléïmides, profitant de son absence, s'étaient de nouveau emparés de Tunis. Il s'empressa de revenir vers sa capitale (1)

Pendant ce temps, le souverain merinide Abou l' Hacene avait marché contre Tlemcen. Mais Abou Tachefine avait évité l'attaque du kalife en provoquant, par ses intrigues, la révolte de son frère Abou Ali, à Sidjilmassa ; puis, tandis que Abou l' Hacene allait assiéger le rebelle dans cette oasis, les Abd-el-Ouadites avaient envahi les provinces merinides et s'étaient fait battre à Taourirt (2) par un fils du sultan.

Aussitôt que le kalife eut triomphé de la révolte de son frère, il songea à tirer vengeance de l'agression perfide de ses voisins. Au printemps de l'année 1335, il s'avança vers l'est, à la tête d'une immense armée, enleva Oudjda et Nedroma ; puis, étant arrivé devant Tlemcen, il bloqua étroitement cette ville et s'installa dans les ruines de Mansoura, attendant avec patience l'issue du siége, bien décidé à ne se retirer qu'après avoir vu tomber la capitale de son ennemi.

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 474 et suiv., et t. IV, p. 212 et suiv.

(2) Forteresse sur le Za.

En même temps, il lança contre le Mag'reb central une armée commandée par le général Yahïa ben Slimane. Ce chef s'empara successivement d'Oran, de Tenès et d'Alger, puis de Miliana et de Médéa. Ainsi, pour la deuxième fois, le Mag'reb central retomba sous l'autorité merinide.

Après avoir soutenu un siége de plus de deux ans, Tlemcen se trouva réduit à la dernière extrémité. Enfin, au mois de mai 1337, un dernier et furieux assaut livra la place aux Merinides. En vain Abou Tachefine, entouré de ses fils et de ses principaux officiers, combattit avec un courage héroïque ; il dut reculer pied à pied jusqu'à la porte de son palais ; là, après avoir vu tomber successivement tous ses compagnons, blessé lui-même, il fut fait prisonnier et mis à mort, tandis qu'on le traînait au souverain merinide. La ville de Tlemcen fut livrée au plus affreux pillage. La tourbe des soldats merinides s'y était précipitée dans un tel désordre que beaucoup d'entre eux périrent étouffés ou foulés aux pieds des chevaux (1).

Dès lors, l'autorité abd-el-ouadite cessa de régner à Tlemcen, et l'empire fondé par Yar'moracene se trouva anéanti. Après sa victoire, Abou l' Hacene s'avança à l'est pour visiter ses nou-

(1) Ibn Khaldoun, t. III, p. 411, 412, et t. IV, p. 220, 221 et suivantes.

velles provinces. Il reçut, à cette occasion, l'hommage des tribus arabes et notamment de celle des Souéïd, dont le chef, Ouenzemmar ben 'Arif, fut honoré par l'autorité merinide du titre de *prince des tribus nomades*. Cette famille des Ibn 'Arif avait, quelque temps auparavant, offert ses services au souverain merinide et abandonné Abou Tachefine, à la suite d'injustes procédés qu'elle avait eus à supporter de la part de ce prince (1). Les Les Berbères Rached, Toudjine et Mag'raoua reconnurent aussi l'autorité du sultan de Fès (2).

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 98, 99.

(2) Ibid., t. III, p. 323, et t. IV, p. 3, 17.

CHAPITRE VII.

LES ARABES SOUS LES DYNASTIES BERBÈRES DES HAFSIDES, ZIANITES ET MERINIDES

(SECONDE PÉRIODE)

1337-1400.

Echec des Merinides en Espagne. — Évènements d'Ifrikïa ; usurpation d'Abou Hafs Omar. — Le kalife merinide Abou l' Hacene conquiért l'Ifrikïa et réunit sous son autorité toute l'Afrique septentrionale. — Révolte des Arabes en Tunisie. — Défaite d'Abou l' Hacene à Kaïrouane. — Démembrement de son empire. — Abou Eïnane, fils d'Abou l' Hacene, s'empare du trône de Fès. — Restauration de la dynastie zïanite. — Anarchie dans le Mag'reb central. — Abou l' Hacene lance son fils En Nacer avec les Arabes contre le Mag'reb. — Défaite d'En Nacer par les troupes merinides et zïanites confédérées. — Abou l' Hacene abandonne Tunis. — Il marche sur le Mag'reb ; sa défaite au Chedïoua. — Luttes entre Abou l' Hacene et son fils Abou Eïnane. — Anarchie générale en Ifrikïa. — Abou Eïnane, resté seul kalife merinide, attaque les Zïanites. — Il s'empare de Tlemcen et renverse le trône zïanite. — Expéditions des Merinides contre l'Ifrikïa. — Abou Eïnane est abandonné par ses troupes près de Constantine. — Mort d'Abou Eïnane ; minorité d'Abou Saïd. — Le zïanite Abou H'ammou II relève à Tlemcen le trône de sa dynastie. — Anarchie en Mag'reb. — Abou H'ammou II s'entoure des Doui-Obeïd-Allah. — Luttes entre les Merinides et les Zïanites. — Expéditions d'Abou H'ammou II dans le Mag'reb central. — Guerre entre Abou H'ammou II et le hafside Abou l' Abbas. — Désastre d'Abou H'ammou II de-

vant Bougie. — Luttes d'Abou H'ammou II contre le prétendant Abou Zïane. — Abou l' Abbas s'empare de Tunis et rétablit l'unité de l'empire hafside. — Abd el Aziz, kalife merinide, s'empare de Tlemcen. — Les Merinides rejettent Abou H'ammou II dans le Désert. — Révoltes contre l'autorité merinide. — Mort de Abd el Aziz. — Les Merinides rentrent en Mag'reb. — Abou H'ammou II reprend possession de Tlemcen. — Il rétablit son autorité sur le Mag'reb central et écrase les Thâaleba. — Guerres entre les princes merinides. — Abou H'ammou II envahit le Mag'reb. — Les Merinides le repoussent et s'emparent de Tlemcen. — Abou H'ammou II, rentré en possession de Tlemcen, est détrôné par son fils Abou Tachefine. — Luttes entre Abou Tachefine, ses frères et son père. — Abou Tachefine, soutenu par les Merinides, marche sur Tlemcen. — Défaite et mort d'Abou H'ammou II. — Abou Tachefine règne sous la suzeraineté merinide. — Le hafside Abou l' Abbas établit fermement son autorité en Ifrikïa et dompte les Arabes. — Évènements de la fin du XIVe siècle.

Après avoir anéanti l'empire abd-el-ouadite, Abou l' Hacene rentra en Mag'reb et partit ensuite pour l'Espagne, où les chrétiens continuaient de remporter de grands avantages. Mais, moins heureux qu'en Afrique, le prince merinide ne passa la mer que pour essuyer de véritables désastres. Il eut même la honte et la douleur de voir son camp et toutes ses femmes tomber entre les mains des *Infidèles*, devant Tarifa (1340).

En Ifrikïa, le souverain hafside Abou Yahïa, débarrassé enfin des attaques des Abd-el-Ouadites, avait pu rétablir un peu de tranquillité dans son empire ; il avait même obtenu une soumission sérieuse de Hamza ben Omar, chef des

Kaoub, et avait enlevé à la famille de Loria l'île de Djerba, dont les chrétiens avaient fait une principauté depuis l'année 1284. Enfin, le général Ibn el H'akim était allé percevoir dans le Zab les impôts depuis longtemps arriérés et, de là, avait porté les armes hafsides jusqu'à Touggourt. Seule, la province de Tripoli restait dans une indépendance à peu près absolue. Quelques années après, Abou Yahïa étant mort, la guerre entre les prétendants à sa succession désola de nouveau l'Ifrikïa, et, au profit de l'anarchie, de petites royautés arabes s'établirent dans les villes du Djerid (1), tandis qu'à Tunis le prince Abou Hafs Omar, après avoir fait périr trois de ses frères, restait seul maître de l'autorité (2).

En apprenant cette usurpation, Abou l'Hacene, souverain des deux Mag'reb, qui venait de s'unir à la famille royale hafside en épousant une fille d'Abou Yahïa, résolut de porter ses armes dans l'est. Depuis longtemps déjà, il caressait l'espoir d'étendre son influence sur l'Ifrikïa ; la restauration d'El Fad'el, prince qui était venu à Fès conduire la royale fiancée, lui en fournit le prétexte. Au mois de mai 1347, il quitta Mansoura, près de Tlemcen, où les contingents avaient été convo-

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 147, et t. III, p. 23, 24, 25, 135, 144, 161, 172, 173.

(2) El Kaïrouani, p. 241, 242.

qués, et prit la route de l'est, laissant le gouvernement du Mag'reb à son fils Abou Eïnane. Parvenu à Oran, il reçut les députations des princes arabes du Zab, du Djerid et de la Tripolitaine, venus pour lui offrir leur soumission. Il les congédia en les chargeant de réunir toutes leurs forces pour se joindre à lui lorsqu'il serait en Tunisie ; puis, il continua son chemin. Bougie et Constantine ouvrirent successivement leurs portes au souverain merinide. Dans cette dernière ville, il trouva les fils de Hamza ben Omar et autres chefs soléïmides qui lui apprirent que le prince Abou Hafs avait évacué Tunis et fuyait vers le sud avec ses adhérents, les Oulad-Mohelhel. Aussitôt, le sultan donna à ces chefs un corps de troupes, en les chargeant de passer par le Djerid et de couper la retraite aux fuyards. Cette tactique réussit parfaitement : les Oulad-Mohelhel, supris par cette attaque soudaine, s'empressèrent d'abandonner leur prince et de fuir vers le sud, tandis que Abou Hafs était saisi et mis à mort.

Toute l'Ifrikïa reconnut alors la souveraineté merinide. Abou l'Hacene fit son entrée triomphale à Tunis dans le mois de septembre 1347, au milieu d'un cortége formé par tous les princes de la Tunisie et de la Tripolitaine. Pour la première fois depuis Abd el Moumene, l'Afrique septentrionale était en entier réunie sous le sceptre du même souverain. Quant au hafside Fl Fad'el, au

nom duquel la campagne avait été entreprise, on l'envoya à Bône occuper un commandement secondaire (1).

Mais, tandis qu'à Tunis le sultan mérinide, entouré d'une cour somptueuse, jouissait paisiblement de son triomphe, les Arabes de la Tunisie et de la Tripolitaine, pour lesquels le désordre et le pillage étaient devenus les conditions normales de l'existence, se livraient à leurs excès habituels. Bientôt, ces nomades poussèrent l'audace jusqu'à venir enlever les chevaux du sultan aux environs de Tunis.

Abou l' Hacene, qui avait déjà essayé, mais en vain, de mettre un terme aux excès des Arabes, vit sa colère portée à son comble par cette dernière insulte et se disposa à en châtier sévèrement les auteurs. Dans l'espoir de détourner l'orage qui les menaçait, les tribus de Kaoub, Beni-Meskine et H'akim envoyèrent leurs cheikhs à Tunis pour solliciter leur pardon. Mais Abou l' Hacene fut inflexible, et comme ces Arabes, cédant à leur penchant pour l'intrigue, cherchaient à susciter une révolte parmi les membres de la famille royale, il les fit tous incarcérer.

A cette nouvelle, les tribus soléïmides, oubliant

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 98, 99, 147 et suiv., t. III, p. 24 et suiv., 136, 148, 162, 163, et t. IV, p. 246 et suiv. — El Kaïrouani, p. 243 et suiv.

leurs haines particulières, jurèrent d'employer toutes leurs forces pour délivrer leurs chefs ou les venger. Toutes les branches de la famille d'Allak se groupèrent à Touzer, et, de là, se mirent en marche sur Tunis, après avoir placé à leur tête un certain Ahmed, petit-fils d'Abou Debbous, dernier souverain almohâde ; ce chef improvisé vivait auparavant dans l'obscurité, à Touzer, où il exerçait le métier de tailleur. De son côté, Abou l' Hacene ayant tout disposé pour la campagne, quitta Tunis, emmenant une armée imposante qui comprenait, outre les troupes régulières merinides, les contingents des tribus zenètes des Abd-el-Ouad, Toudjine et Mag'raoua et ceux des Arabes. Le sultan de l'Afrique, environné d'une pompe royale, se tenait au milieu de ses guerriers.

A la vue de telles forces, les Arabes, bien que nombreux, sentirent leur courage faiblir. Cependant, ils commencèrent leur retraite en bon ordre et en défendant pas à pas le terrain. Ils reculèrent ainsi jusqu'auprès de Kaïrouane ; là, ils se trouvèrent entourés de leurs ennemis, et, voyant tout espoir de fuite perdu pour eux, se décidèrent à mourir bravement. Le 10 avril 1348, au point du jour, les Arabes se précipitent à l'attaque du camp merinide. Le kalife, qui se croit sûr de la victoire, en raison de l'infériorité numérique de ses ennemis, dispose avec confiance ses lignes ; mais, à

peine l'action est-elle engagée, qu'il voit les contingents berbères du Mag'reb central (Abd-el-Ouad, Toudjine et Mag'raoua) passer du côté des Arabes Soléïmides. Aussitôt, le désordre se met dans l'armée merinide et les assaillants, redoublant d'ardeur, enfoncent de toutes parts ses rangs. Bientôt enfin, l'armée du sultan est en déroute. Quelques instants avaient suffi pour consommer cette défaite. Abou l'Hacene, sur le point de tomber aux mains de ses ennemis, fut obligé de prendre la fuite en abandonnant aux vainqueurs son camp, ses trésors et même une partie de son *harem*. Il se réfugia à Kaïrouane.

Cette victoire des Arabes eut pour résultat immédiat le démembrement de l'empire merinide. En quelques jours, toute la Tunisie se trouva de nouveau en proie au feu de la guerre. Puis ce furent Constantine et Bougie qui se soulevèrent, car la nouvelle du désastre des Merinides, en gagnant l'ouest, produisait une violente réaction contre leur autorité. Lorsqu'elle parvint à Tlemcen, où se tenait Abou Eïnane, fils d'Abou l'Hacene et gouverneur intérimaire du Mag'reb, ce prince se fit proclamer kalife et partit aussitôt pour Fès, en chargeant les Beni-'Amer de repousser les Souéïd, leurs rivaux, qui accouraient de Tunis, envoyés par le sultan, pour faire respecter ses droits. Les Souéïd, commandés par Ouenzemmar ben Arif, ne tardèrent pas à paraître, mais

ils furent entièrement défaits à Teçala par les Amer (1).

Pendant ce temps, les contingents des Abd-el-Ouad, Mag'raoua et Toudjine, après avoir proclamé des chefs, quittaient la Tunisie et regagnaient leurs territoires. Les Abd-el-Ouadites arrivèrent, sous la conduite du prince Abou Saïd, et, ayant été rejoints par les Amer, se rendirent facilement maîtres de Tlemcen (septembre 1348). Ainsi s'opéra la première restauration de l'empire abd-el-ouadite. Mais si le trône de cette dynastie était relevé, l'intégrité de son territoire n'était pas reconquise ; partout régnaient l'anarchie et le désordre : les Toudjine, sous la conduite d'un petit-fils d'Abd el Kaoui, s'avançaient en maîtres jusqu'auprès de Médéa ; les Oulad-Mendil, chefs des Mag'raoua, fondaient un nouvel empire s'étendant depuis Cherchel et Miliana jusqu'à l'embouchure du Chelif ; Alger, toutes les populations de la Mitidja et des montagnes environnantes, ne reconnaissaient plus aucun maître ; enfin, les nomades arabes, alliés ou ennemis des Abd-el-Ouadites, dévastaient tout le territoire de la province d'Oran. Pour se créer de nouveaux auxiliaires, Abou Saïd contracta alliance avec la tribu makilienne des Doui-Obeïd-Allah et chercha

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 99, 108, 149, 150, t. III, p. 31 et suiv., 323, 423, et t. IV, p. 18, 259 et suiv.

à l'attirer dans le voisinage de Tlemcen, en lui concédant des *iktâ* (fiefs) (1).

Au Mag'reb, Abou Eïnane affermissait son autorité, tandis que son père Abou l' Hacene, bloqué à Tunis par les Arabes Soléïm, regardait avec anxiété vers l'ouest et voyait son vaste empire se démembrer pièce à pièce. Sur ces entrefaites, arriva à Tunis une députation des chefs des Daouaouïda et des Souéïd, venant engager le sultan à entreprendre une campagne contre le Mag'reb et lui promettant l'appui de leurs guerriers. Comme à ce moment les discordes des Arabes Soléïm laissaient un peu de répit à Abou l' Hacene, ce prince chargea son fils En Nacer de commencer les opérations, promettant de le rejoindre plus tard, car il hésitait encore à abandonner Tunis, dont la possession lui coûtait si cher. Le jeune prince passa d'abord à Biskara, où les Beni-Mozni étaient demeurés fidèles; puis, continuant sa route vers le Couchant, il traversa le Zab et le Hod'na, contrées habitées par les Daouaouïda, entra dans le pays des Zor'ba, et, grossissant partout son armée, vint s'arrêter à Mindas (2),

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 99, 105, 108, 120, 150, t. III, p. 31, 32, 33, 148, 149, 163, 323, 421, 423, 424, et t. IV, p. 17, 18, 246 et suiv.

(2) Plateau sur la rive droite de la Mina, dans le pays actuel des Flitta.

où il fut rejoint par les contingents des Attaf, Dïalem et Souéïd.

Pour repousser cette masse d'Arabes, le nouveau souverain de Tlemcen fit partir son frère Abou Thabet avec toutes les troupes disponibles et même un corps merinide, car, devant le péril commun, les princes de Tlemcen et de Fès avaient contracté une alliance offensive et défensive. Abou Thabet remporta une victoire complète sur En Nacer et ses adhérents, près de la rivière Ou-reg (1) ; puis, il s'appliqua à faire rentrer dans le devoir les Arabes, et, avec leur appui, vint enlever Oran, qui tenait encore pour l'autorité merinide (2).

Vers la même époque, le prince En Nacer, qui s'était réfugié à Biskara après sa défaite, apprit, dans cette ville, que son père était assiégé à Tunis par le hafside El Fadel et les Arabes et qu'il se trouvait réduit à la dernière extrémité. Il partit aussitôt vers le nord, à la tête des Beni-Mohelhel, dans l'espoir de dégager Tunis, et réussit, en effet, à attirer El Fadel dans le sud ; mais ce prince mit à profit sa présence dans les contrées méridionales pour faire reconnaître son autorité aux petits souverains du Djerid.

(1) Branche supérieure du Chelif, venant du Djebel-Amour.

(2) Ibn Khaldoun, t. I, p. 108, t. III, p. 37, 136, 137, 428, et t. IV, p, 277, 278,

Se voyant ainsi délaissé de tous, Abou l' Hacene se décida enfin à abandonner une conquête qui lui avait été si fatale. Dans le mois de décembre 1349, il s'embarqua à Tunis et fit voile vers l'ouest ; mais là ne devaient pas s'arrêter ses infortunes : sa flotille fut assaillie par la tempête et son navire fit naufrage sur la côte inhospitalière du pays des Zouaoua (1). Le sultan merinide échappa comme par miracle à ce désastre, en se cramponnant à un rocher où il passa toute une nuit, battu par les flots. Le lendemain, un bateau qui avait résisté à l'ouragan vint le recueillir et le conduisit à Alger. Dans cette ville, Abou l' Hacene réunit bientôt quelques partisans parmi les Arabes Thâaleba et les Berbères Mellikche ; son fils En Nacer arriva ensuite ; puis, ses alliés les Daouaouïda lui envoyèrent leurs contingents. A la tête de ces forces, Abou l' Hacene se mit en marche et fut rejoint par les Toudjine et les Mag'raoua, qui s'étaient déclarés ses partisans. Parvenu sur les bords de la rivière Chediouïa, dans le pays du Chelif, il rencontra l'armée abd-el-ouadite, sous le commandement du prince Abou Thabet. Le combat s'engagea de part et d'autre avec la plus grande vivacité ; cependant, malgré le courage des partisans d'Abou l' Hacene, la victoire se décida en faveur des Abd-el-Ouadites. Il

(1) Grande-Kabilie actuelle.

fallut arracher le sultan merinide du champ de bataille où gisaient ses meilleurs guerriers ; on le conduisit dans le Ouarensenis, et, de là, il passa dans le Désert, sous la protection des tribus zor'-biennes (1).

Sans se laisser abattre par les revers, Abou l' Hacene gagna, en traversant le Désert, la ville de Sidjilmassa, où il fut bien accueilli par les habitants. Mais aussitôt, son fils Abou Eïnane marcha contre cette oasis. Ouenzemmar ayant alors abandonné la cause d'Abou l' Hacene en entraînant avec lui les Souéïd, le vieux sultan se vit encore réduit à la fuite. Il parvint, suivi de quelques chefs daouaouïda, dans la province de Maroc, où il trouva des partisans et l'appui des Arabes Sofïane. Abou Eïnane ne tarda pas à venir relancer son père dans son dernier refuge, et, après un combat décisif, le força à se jeter dans les montagnes des Hentata. Cette lutte sacrilége finit par la mort d'Abou l' Hacene, qui succomba à une phlébite (juin 1351).

Pendant ce temps, les Abd-el-Ouadites, sous l'habile direction d'Abou Thabet, achevaient de rétablir dans le Mag'reb central leur autorité sur les tribus berbères et arabes.

La Tunisie, au contraire, restait en proie à l'a-

(1) Ibn Khaldoun, t. III, p. 323, 324, 429, 430, 431, et t. IV, p. 18, 285, 286.

narchie : Kaoub, H'akim, Mohelhel, s'y livraient une guerre acharnée ; trois princes différents régnaient, l'un à Bougie et les autres à Constantine et à Tunis ; enfin, dans le Djerid et la Tripolitaine, plus de dix chefs se disputaient le pouvoir.

Cependant, en Mag'reb, le sultan Abou Eïnane, resté maître incontesté de la puissance merinide, sentit bientôt naître en lui le désir de rendre à cet empire les limites qu'il avait eues un instant. Il résolut donc d'attaquer son ancien allié, le prince de Tlemcen, et, dans ce but, forma un immense camp près de Fès, où il convia les contingents de tous ses alliés. Au printemps de l'année 1352, on apprit à Tlemcen que les Merinides étaient en marche. Le souverain abd-el-ouadite ayant divisé ses troupes en deux corps, dont l'un fut confié au commandement du prince Abou Thabet, tandis qu'il conservait la direction de l'autre, se porta en avant afin de couvrir sa capitale, et prit position dans la plaine d'Angad, près d'Oudjda.

Bientôt apparurent les Merinides. Sans leur donner le temps de se reconnaître, les Abd-el-Ouadites fondirent sur eux au moment où ils dressaient leurs tentes et faisaient boire leurs chevaux, sans défiance, car ils ne s'attendaient au combat que pour le lendemain. Cet élan faillit être couronné de succès. Déjà, les Merinides fuient

de toutes parts, et les Doui-Obeïd-Allah, alliés des Abd-el-Ouadites, commencent le pillage de leur camp, lorsque le sultan Abou Eïnane, sautant à cheval, s'élance au devant des fuyards et, de gré ou de force, les ramène au combat. En peu d'instants, la face des choses change et les troupes de l'ouest, entraînées par l'exemple de leur sultan, mettent en déroute ceux qui, auparavant, croyaient tenir le succès.

La conséquence de cette victoire, dans laquelle Abou Saïd avait trouvé la mort, fut la chute de Tlemcen. Peu de jours après, le vizir merinide Farès infligea une nouvelle défaite à Abou Thabet, qui avait rallié, près du Chelif, un grand nombre de partisans. Cette fois, la dispersion des Abd-el-Ouadites fut complète; Abou Thabet lui-même, qui avait pu échapper presque seul, fut arrêté dans sa fuite, près de Bougie. Ainsi, l'empire zïanite se trouva, de nouveau, anéanti. Abou Eïnane s'avança dans le Mag'reb central jusqu'au midi de Bougie, et, après avoir reçu la soumission de cette ville et celle des Arabes du Hod'na et du Zab, reprit la route de l'ouest.

En l'année 1354, les Génois profitant des divisions qui régnaient entre les Musulmans d'Ifrikïa, vinrent s'emparer de Tripoli et imposèrent à cette ville une rançon de cinquante mille pièces d'or. Le souverain merinide, auquel les Tripolitains

s'étaient adressés comme à leur roi, contribua à payer cette somme (1).

Pendant plusieurs années consécutives, le gouverneur merinide de Bougie tenta de s'emparer de Constantine, mais le prince hafside Abou l'Abbas, qui y régnait, le repoussa chaque fois, et, en dernier lieu, l'ayant poursuivi, atteignit son armée près de Bougie et la tailla en pièces. A cette nouvelle, le sultan Abou Eïnane décida une expédition en Ifrikïa, et, au printemps de l'année 1357, il arriva sous les murs de Constantine, à la tête d'une armée « dont le poids ébranlait la terre. » Les habitants de la ville offrirent leur soumission ; quant à Abou l'Abbas, après une vaine tentative de résistance dans la kasba, il dut se rendre. Le vainqueur l'interna en Mag'reb.

Tandis qu'Abou Eïnane se trouvait à Constantine, il reçut des députations des Daouaouïda du Zab, d'Ibn Mozni de Biskara, des seigneurs des villes du Djerid, et enfin d'Ibn Mekki de Tripoli, venant toutes lui offrir l'hommage de leur soumission. Dans le même temps, Tunis tomba au pouvoir de l'armée et de la flotte merinide. Le prince Abou Ish'ak' II, qui y régnait, se réfugia à El-Mehdïa, où il fut rejoint par les partisans de la dynastie hafside et quelques tribus soléïmides.

(1) Ibn Khaldoun, t. III, p. 51, 52, 53, 165, 173, 174. — El Kaïrouani, p. 249.

Décidé à en finir avec ce prince, Abou Eïnane envoya à son général de Tunis l'ordre de marcher sur El-Mehdïa, tandis que lui-même quittait Constantine avec le reste de l'armée. Mais les troupes merinides, déjà fatiguées par une longue campagne et pénétrées de l'idée qu'un désastre semblable à celui d'Abou l' Hacene les attendait à Kaïrouane, suivirent avec la plus grande répugnance leur souverain vers l'est ; bientôt même, elles résolurent de l'abandonner. Abou Eïnane était en marche depuis deux jours, lorsque, le troisième, au matin, il s'aperçut que presque tous ses soldats avaient décampé pendant la nuit. Les princes hafsides reprirent aussitôt l'offensive, et Abou Eïnane dut rentrer à Fès, après avoir perdu tous les résultats d'une campagne si bien commencée (1).

Cependant, pour ne pas renoncer à son influence dans l'est, il chargea, en 1358, son vizir Slimane ben Daoud de combattre les Riah' du Zab, qui commettaient alors les plus grands désordres. Slimane sut assez promptement rétablir la paix, en opposant les unes aux autres les fractions rivales des Daouaouïda. Il rentra ensuite à Fès, amenant avec lui des députations de toutes

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 109, t. III, p. 46 et suiv., 137, 138, 149, 164, 165, 324, 433 et suiv., et t. IV, p. 18, 21, 295 et suiv. — El Kaïrouani, p. 250.

les tribus arabes de l'est. Sur ces entrefaites (fin novembre 1358), Abou Eïnane cessa de vivre (1) et fut remplacé par le prince Abou Saïd, enfant de cinq ans, qui régna sous la tutelle du vizir El Hacene ben Omar. Aussitôt, l'esprit de révolte se réveilla de tous côtés dans le Mag'reb.

Un peu avant la mort du sultan, les Daouaouïda du Zab, sans tenir compte de leur récente soumission aux Merinides, envoyèrent leurs chefs à Tunis, auprès d'un prince abd-el-ouadite nommé Abou H'ammou, qui s'était réfugié dans cette ville après le massacre de tous ses parents. Ils venaient l'engager à tenter le rétablissement de l'empire zïanite, lui promettant de l'appuyer de toutes leurs forces. Abou H'ammou accepta avec empressement la proposition des Arabes et partit avec eux. Il était accompagné par Sr'eïr ben 'Amer, chef des 'Amer du mont Rached, par Othmane ben Sbaâ, avec les contingents des Daouaouïda,

(1) Ce prince mourut dans des conditions assez étranges. Rentré à Tlemcen vers le milieu de novembre, il était tombé très-gravement malade et avait désigné pour successeur son fils Abou Zïane. Mais les cheikhs merinides n'approuvèrent pas ce choix et proclamèrent kalife un autre fils du sultan, nommé Es Saïd, et âgé seulement de cinq ans. Cependant, l'agonie d'Abou Eïnane se prolongeait, et les cheikhs avaient annoncé au peuple son enterrement pour le samedi. Le vendredi soir, le vizir El Hacene pénétra chez ce moribond, qui ne voulait pas mourir, et, lui serrant le cou entre ses mains, mit fin à son existence. (V. Ibn Khaldoun, t. IV, p. 318.)

et par Der'r'ar ben Aïssa, chef des Saïd, confédérés des précédents.

Parvenu dans le Désert au midi de Tlemcen, Abou H'ammou II apprit la mort d'Abou Eïnane. Il reçut alors la soumission des tribus makiliennes et zor'biennes de ces contrées méridionales ; puis, après avoir vaincu Ouenzemmar ben Arif, qui était accouru du Mag'reb pour le repousser, il entra en possession de Tlemcen. Ainsi l'empire abd-el-ouadite se releva encore une fois de ses ruines.

Aussitôt que cette nouvelle fut parvenue à Fès, le vizir El Hacene, malgré les embarras auxquels il avait à faire face, lança contre Tlemcen une armée merinide. Abou H'ammou, ne se sentant pas assez fort pour résister, évacua sa capitale et se porta, avec ses alliés les 'Amer, dans la plaine d'Angad, interceptant ainsi toute communication avec le Mag'reb. Sur ces entrefaites, les troupes merinides de Tlemcen profitèrent de leur éloignement pour proclamer kalife le prince Mansour ben Slimane, qui les commandait ; puis, elles partirent pour le Mag'reb avec le prétendant.

Abou H'ammou rentra donc sans difficulté dans Tlemcen, et, au profit de la guerre civile qui divisa pendant quelque temps le Mag'reb extrême, il put asseoir son autorité sur des bases plus solides. Il renouvela l'alliance de ses prédécesseurs avec la tribu makilienne des Douï-Obeïd-Allah

(Dj'aouna, R'ocel, Metarfa, Othmane, Hedadj), et, pour s'assurer l'appui de ces Arabes et en faire un rempart entre lui et les Merinides, les établit entre Tlemcen et Oudjda et, de là, jusqu'à l'embouchure de la Moulouïa, en leur laissant les contrées sah'ariennes du Za comme parcours d'hiver (1).

Vers la fin de l'année 1359, les troubles de Mag'reb se trouvant apaisés par la chute d'Abou Saïd et le triomphe d'Abou Salem, un grand nombre de transfuges vinrent demander asile au souverain de Tlemcen, qui les plaça à sa cour ou dans son armée. Parmi ces réfugiés, se trouvait un certain Ibn Moslem, gouverneur du Derâa ; il apportait avec lui le trésor de sa province et était suivi par des émirs makiliens des Oulad-Hocéïne qui passèrent à cette occasion au service de l'empire abd-el-ouadite.

Lorsque le sultan Abou Salem eut triomphé des difficultés qui l'assaillirent au commencement de son règne, il songea à reprendre la guerre contre les Abd-el-Ouadites. Dès lors, les luttes entre les deux dynasties prirent un caractère acharné et ne furent interrompues que par les révoltes qui suivaient, en Mag'reb, chaque changement de souverain. Au printemps de l'année 1360, Abou Salem marcha sur Tlemcen et y entra en vain-

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 120, et t. III, p. 437 et suiv.

queur dans le mois d'avril ; mais, par une habile diversion, opérée avec l'appui des Arabes du sud, Abou H'ammou le força bientôt à évacuer sa capitale. Le kalife abd-el-ouadite se porta ensuite dans le Mag'reb central et contraignit à la soumission les Mag'raoua du Chelif, les Toudjine du Ouarensenis et les habitants de la Mitidja et d'Alger (1).

Dans le même temps, le prince hafside Abou Ish'ak' II, qui avait reconquis presque toute l'Ifrikïa, chassait de Bougie le gouverneur merinide.

Pour ne pas perdre toute influence dans l'est, Abou Saïd, ne pouvant s'y rendre, envoya en Ifrikïa deux princes hafsides qui avaient été autrefois détrônés par Abou Eïnane et étaient restés détenus en Mag'reb. L'un d'eux, Abou l'Abbas, rentra facilement en possession de Constantine, où il avait déjà commandé ; quant à l'autre, Abou Abd Allah, il essaya, avec l'appui des Daouaouïda, de s'emparer de Bougie ; mais cette ville, défendue par Abou Ish'ak' lui-même, résista à tous ses efforts (2).

Peu de temps après ces évènements, le sultan merinide Abou Salem fut déposé et mis à mort ; puis, plusieurs prétendants se disputèrent le pou-

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 109, t. III, p. 324, 440 et suiv., et t. IV, p. 18, 21, 345, 346.

(2) Ibn Khaldoun, t. III, p. 66, 67, et t. IV, p. 346.

voir. Après des luttes acharnées, le prince Abou Ziane Moh'ammed finit par conserver la souveraineté de Fès ; mais bientôt de nouvelles révoltes vinrent absorber tous ses soins et l'empêcher de recommencer en personne la guerre contre les Abd-el-Ouadites. Il se contenta de lancer contre Tlemcen Ouenzemmar ben Arif, chef des nomades, avec un prétendant, Abou Ziane el Gobbi (la grosse tête), qui avait précédemment gouverné cette ville pour les Merinides. La tribu makilienne des Oulad-Hoceïne, ayant alors abandonné la cause d'Abou H'ammou II, ce prince, qui craignait d'autres défections, jeta dans les fers Khaled ben 'Amer, chef des 'Amer ; puis, il fit marcher contre les agresseurs son général Ibn Moslem, avec les Arabes demeurés fidèles. Le prétendant, qui s'était trop avancé, fut pris à revers et forcé de fuir vers l'est ; il trouva asile chez les Daouaouïda de Mecila. Ibn Moslem l'y poursuivit ; mais, tandis qu'il l'y assiégeait, ce général mourut de la peste et son armée se débanda.

Abou Ziane el Gobbi réunit alors un grand nombre d'adhérents, parmi lesquels la tribu makilienne de Hoceïne, qui l'avait accompagné dans l'est ; puis, il se porta à la rencontre d'Abou H'ammou, accouru avec une nouvelle armée, le mit en déroute près du Sig, et le poursuivit jusqu'à Tlemcen. Mais le souverain abd-el-ouadite, ayant recouvré l'appui des 'Amer en rendant la

liberté à leur chef, parvint à repousser Abou Ziane dans le sud-ouest. Peu après, Abou H'ammou retourna dans le Mag'reb central pour y châtier les populations qui avaient soutenu l'agitateur. Dans cette campagne, il entra en relations avec le prince hafside Abou Abd Allah, qui avait réussi à s'emparer de Bougie, et obtint de lui, par un traité, la remise de Dellis (1).

Vers 1366, Abou H'ammou II, qui était rentré depuis peu d'une nouvelle campagne dans le Mag'reb central, reçut la nouvelle qu'Abou l' Abbas, souverain hafside de Constantine, venait de se rendre maître de Bougie, après avoir défait et tué Abou Abd Allah, l'allié des Abd-el-Ouadites. Aussitôt, il prépara une formidable expédition et se mit en marche vers l'est. En passant à Hamza, il trouva la tribu zor'bienne de Yezid en armes et ne put obtenir d'elle un semblant de soumission, car, en réponse à la sommation qu'il leur adressa, les chefs yezidiens firent trancher la tête à ses envoyés. C'était un fâcheux début. Arrivé à Bougie, Abou H'ammou entreprit de suite le siége de cette ville. Mais Abou l' Abbas avait eu le temps de tout disposer pour la défense, et la perspective d'un long siége ne tarda pas à répandre le mécontentement dans l'armée assiégeante, composée d'éléments fort divers.

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 124, et t. III, p. 69, 449, 450.

Pour prévenir l'effet des mésintelligences qui augmentaient dans son camp, Abou H'ammou II résolut de brusquer l'assaut de la place. Le remède était pire que le mal. A peine, en effet, les troupes, sans élan, ont-elles commencé l'attaque avec mollesse, qu'une vigoureuse sortie des assiégés les prend en flanc, tandis que la tête de la colonne se heurte à une résistance opiniâtre. En un instant, le désordre est dans les rangs des assiégeants, qui battent en retraite dans le plus grand désordre. A cette vue, un tumulte indescriptible se met dans le camp ; les Arabes s'élancent sur leurs chevaux et fuient dans toutes les directions, tandis que les Berbères, qui du haut des montagnes épiaient l'issue de la lutte, fondent sur le camp pour le piller et achèvent de porter la panique à son comble.

En vain Abou H'ammou, quand il vit tout perdu, essaya de faire partir son *harem* et de charger quelques bagages ; après avoir été plusieurs fois renversé avec son cheval par la cohue, il dut prendre la fuite en abandonnant famille et richesses aux mains de ses ennemis. Il arriva à Alger « presque mort de honte et de douleur, » et, de là, gagna Tlemcen (1).

Aussitôt après son départ, le prince abd-el-

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 110, et t. III, p. 74 et suiv., 448 et suivantes.

ouadite Abou Zïane (1), qui avait fortement contribué à la victoire des hafsides en commandant la sortie, rallia à sa cause un certain nombre d'adhérents arabes. S'étant avancé vers l'ouest jusqu'à la montagne de Titeri, il reçut la soumission de la tribu entière des Hoceïne (Zor'ba) et, avec l'appui de ces Arabes, s'empara de Médéa, de Miliana, puis de toute la Mitidja avec Alger.

Abou H'ammou II entreprit alors une série de campagnes dans le Mag'reb central contre le prétendant Abou Zïane ; mais la mauvaise fortune continua à l'accabler de ses coups. Abandonné par les 'Amer, il subit plusieurs échecs. Cependant, en 1368, après s'être assuré l'appui des Daouaouïda, le souverain abd-el-ouadite vint assiéger la montagne de Titeri, dans laquelle Abou Zïane s'était retranché avec les Hocéïne. Les Souéïd et 'Amer accoururent aussitôt, par le sud, au secours de leurs frères, soutinrent plusieurs combats contre les Riah' et enfin purent opérer leur jonction avec les insurgés. Dès lors, ceux-ci reprirent l'offensive, et Abou H'ammou eut encore le malheur de se voir abandonné par ses auxiliaires arabes. Il rentra à Tlemcen, poursuivi jusqu'au Sirat par les partisans de son ennemi (2).

(1) Il ne faut pas confondre cet Abou Zïane avec son homonyme surnommé El Gobbi.

(2) Ibn Khaldoun, t. I, p. 100, et t. III, p. 453 et suiv.

Après ces nouveaux échecs, le souverain abd-el-ouadite employa tous ses efforts pour ramener vers lui les Zor'ba. Y étant parvenu, il reprit, l'année suivante, la campagne et obtint quelques avantages, dont le principal fut de forcer Abou Ziane à abandonner tout le pays ouvert pour se retrancher dans le Titeri. Mais, au moment où Abou H'ammou semblait sur le point de triompher, les Souéïd l'abandonnèrent de nouveau, et il dut tourner contre eux ses armes. A cette occasion, il ruina de fond en comble le château de *K'alâat*-ben-Slama (1), quartier général de la famille Ben Arif.

Vers le même temps, le kalife hafside étant mort à Tunis, Abou l'Abbas, cousin du précédent, vint s'emparer de cette capitale et rétablit l'unité de l'empire. Une fois maître incontesté du pouvoir, ce grand prince appliqua tous ses soins à anéantir les priviléges que les Arabes s'étaient appropriés pendant les dernières années d'anarchie (2).

Dans l'ouest, l'empire merinide voyait aussi cesser la guerre civile, qui, depuis trop longtemps, déchirait ses provinces. Le prince Abd el

(1) Au sud-ouest de Tiharet, sur la rive gauche de la Mina, le même que Taour'zout.

(2) Ibn Khaldoun, t. III, p. 83, 85, 86. — El Kaïrouani, p. 252 et suivantes.

'Aziz conservait seul l'autorité ; mais il avait dû pour cela faire assassiner le vizir 'Omar, dont la tyrannie avait lourdement pesé sur le pays et même sur les derniers souverains. Après avoir ainsi renversé ce qui lui faisait obstacle et apaisé les révoltes, le sultan merinide céda aux conseils des chefs arabes de la famille d'Arif et se disposa à entreprendre une grande campagne contre les Abd-el-Ouadites. Ayant donc réuni une armée très-nombreuse, il quitta Fès dans le mois de juillet 1370.

A l'approche de l'ennemi, Abou H'ammou II appela aux armes ses alliés zenètes et les Beni-'Amer ; puis il s'avança vers l'ouest, comptant sur l'appui des Arabes makiliens. Mais il apprit bientôt que ces derniers, Ahlaf et Obeïd Allah, s'étaient laissé gagner par les promesses d'Ouen-zemmar et qu'ils marchaient, par le Désert, au-devant du kalife merinide, alors à Thaza. Cette nouvelle démoralisa tellement l'armée abd-el-ouadite, que Abou H'ammou jugea toute résistance impossible. Abandonnant alors pour la troisième fois sa capitale, il alla se retrancher à El-Batha, dans le Mag'reb central, au milieu d'un groupe de ses alliés les 'Amer.

Après avoir occupé Tlemcen, Abd el 'Aziz lança son général Ben R'azi à la poursuite du souverain abd-el-Ouadite. Mais celui-ci se réfugia, avec les 'Amer, chez les Daouaouïda du Hod'na. En même

temps, Abou Zïane, qui s'intitulait sultan de Titeri, vint demander asile à une autre fraction riah'ide, et ainsi les deux rivaux se trouvèrent un instant réunis par le malheur commun.

Bientôt, le général Ben R'azi arriva à la tête de l'armée mérinide. Sur-le-champ, les Daouaouïda s'empressèrent d'expulser leur hôte ; puis, s'étant joints à ses ennemis, les aidèrent à le mettre en déroute, à Ed-Doucen, dans le Zab. Abou H'ammou, qui avait perdu tous ses bagages dans cette rencontre, dut courir jusqu'au Mezab pour se soustraire à la poursuite de ses ennemis. De là, il revint vers l'ouest occuper les bourgades de Rebâ et de Bou-Semr'oun, que les 'Amer possédaient dans le Sah'ara.

Les victoires de Ben-R'azi étendirent de nouveau l'autorité merinide dans le Mag'reb central jusqu'au-delà du méridien d'Alger. Mais la paix ne pouvait plus être de longue durée en Afrique. Bientôt, en effet, des révoltes éclatèrent de trois côtés. Ce furent d'abord les Arabes Makiliens qui, irrités de n'avoir pu obtenir du souverain merinide le prix qu'ils exigeaient de leur défection, allèrent dans le sud se mettre à la disposition d'Abou H'ammou II ; ce prince, avec leur appui, vint attaquer les frontières méridionales. En même temps, une révolte des plus importantes surgit dans les montagnes du Chelif, à la voix d'un descendant de la famille de Mendil. Enfin, à

l'annonce de ces évènements, l'esprit de désordre des Hocéïne de Titeri se réveilla et ils rappelèrent au milieu d'eux l'émir Abou Zïane (1).

Sur ces entrefaites, Abou H'ammou, qui s'était avancé jusqu'auprès de Tlemcen, se vit trahi par Khaled, émir des 'Amer, qui lui avait cependant donné de réelles preuves de fidélité. Ce chef, soit qu'il cédât à un mouvement de jalousie contre les Makiliens, soit qu'il eût simplement été gagné par l'or des Merinides, passa au service de ces derniers. Ayant alors reçu le commandement d'un corps de troupes, il fondit sur les adhérents du prince abd-el-ouadite et leur fit essuyer une défaite totale. Le malheureux Abou H'ammou, contraint encore d'abandonner son harem et son trésor aux vainqueurs, parvint, après une course effrénée, à Tigourarine, en plein Désert, où il arriva presque seul (mai 1372).

La pacification du Mag'reb central suivit de près cette victoire. Le général Ben R'azi, qui l'avait obtenue, rentra à Tlemcen en amenant avec lui les ôtages des tribus les plus turbulentes, telles que les Hocéïne, Thâaleba et Mag'raoua.

Peu de temps après, le sultan Abd el 'Aziz étant mort à Tlemcen, les Merinides proclamèrent son jeune fils Es Saïd et s'empressèrent de rentrer à Fès pour y prévenir toute tentative de révolte.

(1) Ibn Khaldoun, t. III, p. 453 et suiv., et t. IV, p. 381 et suiv.

Mais, à peine l'armée de l'ouest avait-elle quitté Tlemcen, que la population, soulevée à la voix d'un affranchi d'Abou H'ammou, s'empressa de rétablir l'autorité de ce prince.

Abou H'ammou, accablé par les revers, se tenait toujours à Tigourarine et se disposait même à se jeter dans le Soudan pour éviter une attaque imminente des Souéïd, lorsqu'un courrier, monté sur un *mehari* (1), arriva dans l'oasis. Il venait des pays du nord et était porteur d'un important message. Le souverain abd-el-ouadite s'attendait à quelque nouveau malheur ; aussi, quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'on lui annonça que la fortune lui rendait son royaume. Il fit de suite partir pour Tlemcen son fils Abou Tachefine, et, peu de jours après, arriva lui-même dans sa capitale. Son premier soin fut de rechercher et de punir ceux qui l'avaient trahi ; puis, il prodigua ses faveurs aux Souéïd, espérant ramener vers lui ces Arabes et être préservé, par leur influence, de toute agression de la part des Merinides.

Tandis que Abou H'ammou rentrait à Tlemcen, le prince abd-el-ouadite Abou Ziane quittait Ouargla, son refuge, et reparaissait dans le Mag'reb central, où les Hocéïne et les Thâaleba l'accueillaient de nouveau. Aussitôt, le souverain de Tlemcen, appuyé, pour la première fois depuis long-

(1) Chameau de course.

temps, par les Souéïd, se porta contre cet infatigable prétendant. Les Hocéïne furent bientôt réduits à implorer la paix, et Abou Zïane consentit enfin à se retirer et à renoncer à ce qu'il appelait ses droits. Abou H'ammou alla ensuite recevoir la soumission des Thâaleba de la Mitidja ; puis, laissant un de ses fils à Alger comme gouverneur, il rentra à Tlemcen (1).

Mais, en raison de la rivalité des Souéïd et des 'Amer, le chef de la dynastie abd-el-ouadite ne pouvait manquer d'avoir les uns ou les autres pour ennemis. Les 'Amer ayant donc fait une incursion sur le territoire des Sôuéïd, le prince Abou Tachefine, fils d'Abou H'ammou II, marcha contre eux et les défit entièrement à Kalâat-Houara (2). Les chefs zor'biens trouvèrent ensuite asile auprès de Salem ben Ibrahim, émir des Thâaleba ; un petit foyer d'intrigues s'établit dans la Mitidja, et bientôt, ces chefs ayant appelé au milieu d'eux le prince Abou Zïane, se lancèrent de nouveau dans la révolte (3).

En 1376, Abou H'ammou se porta dans l'est de ses provinces ; mais, à son approche, les rebelles se retranchèrent dans le Titeri. Le siége de ces

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 111, 124, 125, t. III, p. 463 et suivantes, et t. IV, p. 401 et suiv.

(2) Au nord-est de la position actuelle de Maskara.

(3) Ibn Khaldoun, t. I, p. 111, 125, et t. III, p. 464, 465.

montagnes occupa durant tout l'été les troupes abd-el-ouadites et leurs auxiliaires arabes, les Souéïd et Makil. Enfin, les Hocéïne ayant été réduits à implorer la paix, Abou Zïane s'enfuit en Tunisie et les Thâaleba rentrèrent dans la Mitidja. Quant à Abou H'ammou, il revint à Tlemcen et licencia les Arabes ; puis, lorsque l'hiver fut venu, il profita du moment où les Arabes confédérés des Thâaleba se trouvaient dans les pâturages des Hauts-Plateaux et se dirigea rapidement vers la Mitidja avec une armée zenatienne. Surpris par cette attaque, les Thâaleba, sans essayer la moindre résistance, se dispersèrent dans les montagnes des environs. Salem se jeta dans la chaîne de Beni-Khalil (1), après avoir envoyé son fils à Alger pour en prendre le commandement. Mais les troupes abd-el-ouadites vinrent attaquer avec vigueur le chef des Thâaleba, le délogèrent de sa retraite et le forcèrent à se réfugier chez les Beni-Meicera, tribu sanhadjienne habitant les montagnes à l'est de la Mitidja (2). La plupart des Thâaleba, las de la guerre, offrirent alors leur soumission au kalife, qui leur permit de redescendre dans la plaine et fit cesser le ravage de leurs cultures. Bientôt, Salem, réduit à la der-

(1) Derrière Blida.

(2) Les Beni-Meicera, *arabisés* maintenant, occupent toujours les mêmes localités.

nière extrémité, se vit forcé de se rendre à merci. Abou H'ammou emmena ce chef à Tlemcen avec les principaux cheikhs d'Alger. Salem périt dans les tourments (fin 1377).

Pendant ces derniers évènements, le Mag'reb avait vu, de nouveau, éclater la guerre civile. Plusieurs prétendants envoyés d'Espagne par le roi de Grenade, Ibn l'Ahmar, dont l'influence se faisait de plus en plus sentir en Afrique, s'y étaient disputé le pouvoir. Enfin, deux princes merinides étaient restés seuls en présence et avaient dû se partager l'autorité. L'un d'eux, Abou l'Abbas, régnait à Fès, et l'autre, Abd er Rahmane, commandait à Maroc. Mais deux souverains musulmans ne pouvaient ainsi vivre longtemps côte à côte ; il fallait que l'un ou l'autre triomphât, et bientôt la guerre s'établit d'une façon permanente entre eux.

Au printemps de l'année 1382, le prince Abd er Rahman, qui avait déjà subi de terribles échecs et qui se trouvait réduit par suite de ses revers à se retrancher dans la citadelle de Maroc, songea à susciter des ennemis à son rival Abou l'Abbas. C'était, pour lui, le seul moyen d'éviter une prochaine attaque dont l'issue n'était que trop facile à prévoir. En conséquence, un des agents du roi de Maroc, nommé Abou l'Achaïr, s'étant rendu dans le sud, y rencontra les Oulad-Hocéïne, arabes makiliens, que le gouvernement de Fès venait

de faire expulser de Sidjilmassa pour mettre un terme à leurs désordres. Youçof ben Ali, émir des Hocéïne, partit avec Abou l'Achaïr pour Tlemcen, et ces deux chefs proposèrent au kalife abd-el-ouadite d'envahir, avec eux, les provinces merinides. Aveuglé par le fol espoir de prendre une revanche sur ses anciens ennemis, et sans calculer le résultat qu'aurait son agression, Abou H'ammou II céda aux conseils des Arabes et décida la fatale expédition. Il envoya d'abord son fils Abou Tachefine dans le sud pour rallier les Arabes ; puis, il quitta Tlemcen et rejoignit son fils sur le territoire merinide. Les troupes abd-el-ouadites, après avoir répandu la dévastation dans la vallée de la Moulouïa, s'avancèrent jusqu'à Miknaça (de Thaza), à l'est de Fès, et en commencèrent le siége.

Le sultan Abou l'Abbas pressait alors, de tous ses efforts, la citadelle de Maroc. Cependant, le gouverneur laissé par lui à Fès réunit à la hâte des troupes pour repousser les agresseurs, tandis que Ouenzemmar ben Arif, par son influence, réussissait à détacher de l'armée abd-el-ouadite les Amarna et les Ahlaf (Makil). Après cette défection, Abou H'ammou leva le siége de Miknaça et vint attaquer Thaza. Il se trouvait depuis sept jours sous les murs de cette place, lorsqu'il apprit que le sultan Abou l'Abbas venait de s'emparer de Maroc et de mettre à mort son rival Abd er

Rahmane, et qu'il accourait vers le nord avec son armée victorieuse (septembre 1382). Aussitôt, Abou H'ammou leva le siége de Thaza, et, après avoir détruit les habitations de plaisance que les souverains merinides possédaient près de cette ville, reprit la route de l'est. En passant à Guercif, sur la Moulouïa, il ruina de fond en comble le château de Ouenzemmar (1).

La première pensée d'Abou l' Abbas, à son arrivée à Fès, fut pour la vengeance. Résolu de faire chèrement payer aux Abd-el-Ouadites leur lâche agression, il laissa prendre quelques jours de repos à ses troupes ; puis, il partit pour Tlemcen, et cela au mépris des conseils — presque des ordres — du prince de Grenade, alors en relations d'amitié avec Abou H'ammou.

L'annonce de l'arrivée prochaine des Merinides et la perspective d'un nouveau siége portèrent la consternation dans Tlemcen. Abou H'ammou II manifesta d'abord l'intention de défendre sa capitale et le promit à la population ; puis, quand l'ennemi fut proche, il sortit de la ville pendant la nuit et alla camper sur les bords du Saf-Saf ; de là, sans tenir compte des supplications des habitants qui voulaient le retenir, il s'enfuit vers le Chelif. En même temps, Abou l' Abbas fit son

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 110 et suiv., 127 et suiv., t. III, p. 476 et suiv., et t. IV, p. 425 et suiv.

entrée dans Tlemcen et livra cette malheureuse ville au pillage ; les vainqueurs, pour se venger de la dévastation des châteaux de Thaza et du *k'çar* d'Ouenzemmar, rasèrent non-seulement les palais, mais encore jusqu'aux fortifications de Tlemcen (1383).

Abou l' Abbas se disposait à poursuivre le souverain abd-el-ouadite dans les montagnes des Beni-bou-Saïd, où il s'était retranché, lorsqu'il apprit que le prince de Grenade, irrité d'avoir vu ses conseils méprisés, venait de lancer dans le Mag'reb un prétendant qui, déjà, était sous les murs de Fès. Abou l' Abbas rentra donc au plus vite vers l'ouest ; mais, à peine avait-il dépassé la frontière, qu'il reçut la nouvelle que son compétiteur, Mouça, fils d'Abou Eïnane, était déjà maître de la capitale. Abandonné bientôt par ses troupes, Abou l' Abbas se vit contraint de se rendre à Mouça, qui l'exila en Espagne (mai 1384).

Après le départ des Merinides, Abou H'ammou revint vers sa capitale et en reprit possession pour la quatrième fois. Combien dut-il alors regretter d'avoir réveillé la colère de son redoutable voisin ! Tlemcen, en effet, n'était plus qu'un monceau de ruines, et, de ces palais somptueux, orgueil des princes zïanites, il ne restait que des décombres informes. Mais bientôt, les intrigues de son fils Abou Tachefine, prince violent et

soupçonneux, vinrent distraire Abou H'ammou de ses regrets stériles, et, comme il avait tout à craindre de lui, il se disposa à abandonner Tlemcen pour transporter sa cour à Alger, auprès d'un autre de ses fils. Mais Abou Tachefine s'étant mis à la poursuite de son père, le fit rétrogader et l'obligea à rester à Tlemcen. Peu de temps après, c'est-à-dire au mois de janvier 1387, Abou Tachefine, soutenu par un certain nombre de partisans dévoués, vint arrêter Abou H'ammou dans son palais et l'interna dans la citadelle d'Oran.

A cette nouvelle, trois frères de l'usurpateur, qui se trouvaient dans le Mag'reb central, allèrent demander asile chez les Hocéïne du Titeri, puis se mirent en révolte ouverte. Abou Tachefine, ayant marché contre eux à la tête des contingents des Souéïd et des 'Amer, commença le siége des montagnes où ils s'étaient réfugiés, et, en même temps, fit partir pour l'ouest son fils accompagné de quelques sicaires, avec mission de mettre à mort tous les membres de la famille royale. Pendant que ces assassins accomplissaient leur mission à Tlemcen, Abou H'ammou parvenait, avec l'appui de la population d'Oran, à s'évader de la citadelle. Il rentra alors en possession de sa capitale et réunit autour de lui quelques partisans. Aussitôt, Abou Tachefine leva le siége de Titeri, revint à marches forcées vers Tlemcen et s'en rendit facilement maître. Abou H'ammou,

qui, sans essayer une résistance inutile, s'était réfugié dans la grande mosquée, fut saisi et traîné devant son fils. Le vainqueur, cédant alors à un sentiment de commisération peu habituel chez lui, n'attenta pas aux jours du vieillard et se contenta de le faire partir pour l'Orient sur un de ses vaisseaux.

Mais Abou Tachefine voulait, en vain, éviter d'être le meurtrier de son père. Celui-ci, en passant devant Bougie, parvint à se faire débarquer dans cette ville, et, ayant réuni quelques adhérents, se mit en marche sur Tlemcen. Il apprit alors qu'Abou Tachefine se disposait à marcher contre lui avec des forces imposantes, et, pour éviter un conflit qui ne pouvait que lui être désavantageux, il se jeta dans le sud, en laissant son fils Abou Zïane tenir la campagne au milieu des montagnes du Chelif. Parvenu au sud de Tlemcen, Abou H'ammou se vit entouré d'un grand nombre de Makiliens disposés à le soutenir par les armes, et, avec leur appui, il mit en déroute les troupes de son fils, qui s'étaient avancées contre lui.

Un mouvement de la population de Tlemcen, coïncidant avec cette défaite, força Abou Tachefine à sortir de la capitale. Ce prince alla chercher un refuge chez les Arabes Souéïd, tandis que son père rentrait, pour la sixième fois, en possession de l'autorité à Tlemcen (juillet 1388).

Abou Tachefine, après avoir vainement tenté d'entraîner les Arabes à prendre l'offensive, se rendit à la cour de Fès, auprès d'Abou l' Abbas, qui était remonté sur le trône merinide, à la suite du court règne d'El Ouathek', successeur de Moussa. Ayant réussi à obtenir l'appui du sultan, le prince abd-el-ouadite quitta Fès, au mois de septembre 1389, accompagné d'un corps de troupes merinides, sous le commandement d'Abou Farès, prince royal.

A l'approche de ses ennemis, Abou H'ammou laissa Tlemcen sous le commandement d'un de ses lieutenants et se rendit dans les montagnes d'El-R'irane (les cavernes), afin d'y réunir ses alliés makiliens. A peine avait-il quitté la ville, que Abou Tachefine, par un audacieux coup de main, réussissait à s'en emparer. Mais, presque aussitôt, il en était expulsé par les troupes de son père, et allait rejoindre le camp merinide à Thaza.

Abou Farès, commandant de l'armée de l'ouest, se décida alors à se porter en avant et à attaquer Abou H'ammou en tournant ses positions par le sud. Les Ah'laf guidèrent ce mouvement. Parvenus au pied d'El-R'irane, les chefs ordonnèrent l'assaut. Abou H'ammou, qui s'était retranché dans la montagne et était soutenu par la tribu de Kharadj, essaya une résistance désespérée ; mais, en raison du grand nombre des assaillants, la victoire ne resta pas longtemps indécise : en un

instant, les adhérents d'Abou H'ammou furent en fuite dans toutes les directions, et l'infortuné kalife, entraîné dans la déroute, fut percé à coups de lance au moment où il venait d'être désarçonné par une chute de son cheval. Sa tête fut présentée à son fils et aux chefs merinides.

Vers la fin de cette année 1389, Abou Tachefine fit son entrée à Tlemcen. Les troupes merinides, qui n'avaient soutenu ce prince qu'en vertu d'un traité, vinrent en même temps prendre position auprès de la ville, pour attendre l'exécution des engagements. Abou Tachefine dut, non-seulement payer une énorme contribution, mais encore prendre le titre de vassal de l'empire merinide et faire prononcer la prière au nom d'Abou l'Abbas. Peu de temps après, le prince abd-el-ouadite Abou Zïane, s'étant avancé contre Tlemcen à la tête d'un grand rassemblement d'Arabes, fut subitement abandonné par ses auxiliaires, que son frère avait gagnés à force d'or ; il alla chercher un refuge à la cour de Mag'reb. Ainsi Abou Tachefine resta maître incontesté du pouvoir ; mais ce succès fut chèrement acheté par l'asservissement de sa dynastie aux Merinides (1390) (1).

Pendant ce long et triste règne d'Abou H'am-

(1) Ibn Khaldoun, t. III, p. 486, 487, 488, et t. IV, p. 455 et suivantes.

mou II, et tandis que le Mag'reb était ainsi déchiré par les guerres et l'anarchie, l'Ifrikïa traversait une ère de paix, sous la direction ferme et habile du kalife hafside Abou l' Abbas. La politique constante de ce prince avait été d'abattre l'influence conquise en Tunisie par les Arabes Soléïm. Ce résultat obtenu, il s'attacha à combattre les principicules du Djerid, du Zab et de la Tripolitaine, alliés, dans un intérêt commun, avec les Arabes. Il obtint sur eux de sérieux avantages et les força à la soumission : les roitelets de Tripoli, de Kafsa, de K'abès, de Nefta, de Touzer, d'El-H'amma, de Biskara, durent courber la tête devant l'autorité hafside. Pour achever de ruiner l'influence des Arabes et notamment des Kaoub, qui par leurs exigences avaient fait si lourdement payer aux souverains hafsides de minces services rendus, Abou l' Abbas arracha à leur domination une vieille tribu berbère, celle des Merendjiça (Ifrene), à laquelle il rendit ses anciennes franchises (1). Ainsi, ce prince éclairé avait compris combien il était peu politique pour les souverains berbères de favoriser les Arabes et de s'appuyer sur eux. Malheureusement, il était trop tard pour modifier un fait déjà accompli : l'Afrique septentrionale devait perdre sa nationalité.

(1) Ibn Khaldoun, t. III, p. 91 et suiv., 140, 150, 151, 167, 168, 174, 225, 226.

Cependant, dans le Zab et le Hod'na, les Arabes Daouaouïda ne cessaient, par leur esprit remuant et indiscipliné, d'entretenir d'incessantes révoltes, et, en raison de leur éloignement, ils échappaient à l'action du souverain. En 1388, à la suite du refus du gouverneur de Constantine de leur remettre les cadeaux qu'ils réclamaient comme un droit, ils s'avancèrent jusqu'à l'oasis de Nigaous (M'gaous), pillant et ravageant les cultures. Une première armée hafside envoyée contre eux ayant été dispersée, Abou l' Abbas lui-même se rendit dans le Zab à la tête de ses troupes ; mais les Arabes s'enfuirent dans le Désert, et le kalite, après les y avoir bloqués pendant longtemps, dut rentrer dans sa capitale sans avoir obtenu de satisfaction. Les Daouaouïda revinrent à sa suite et s'approchèrent jusque sous les murs de Constantine, d'où ils envoyèrent des propositions de trève qui furent acceptées (1390) (1).

Vers la même époque, les flottes des ports chrétiens de la Méditerranée vinrent assiéger El-Mehdïa, un des principaux repaires des pirates barbaresques, qui, dès cette époque, venaient ravager les côtes de l'Italie, de la France, de l'Espagne et des Iles (2). Abou l' Abbas put heureu-

(1) Ibn Khaldoun, t. III, p. 110, 111, 114 et suiv.

(2) Ibn Khaldoun raconte naïvement (t. III, p. 117) de quelle façon s'est établie cette institution de la course qui a été pendant

sement dégager El-Mehdïa au moment où cette ville allait tomber entre les mains des chrétiens. Les révoltes recommencèrent ensuite de toutes parts dans le Djerid et la Tunisie, ce qui permit aux Arabes de reprendre une partie de leur influence. En 1394, Abou l'Abbas, qui était déjà parvenu à rétablir l'ordre sur plusieurs points, cessa de vivre. Ses fils et ses parents se disputèrent sa succession, et le désordre sembla devoir recommencer. Cependant, le prince Abou Farès Azouz parvint à monter sur le trône hafside et à s'y établir solidement.

Quelque temps auparavant, Abou Tachefine était mort à Tlemcen, et, de même qu'à Tunis, divers prétendants avaient cherché à s'emparer du pouvoir. Mais le souverain de Mag'reb, qui considérait cette ville comme une dépendance de son empire, y avait envoyé son fils Abou Farès,

tant de siècles la terreur de la Méditerranée et qu'il était réservé à la France de faire cesser. Après avoir dit comment une société de corsaires s'organise et, ayant choisi des hommes « d'une bravoure éprouvée, » va ravager les rivages chrétiens de la Méditerranée, il ajoute : « De cette manière, Bougie et les autres ports se remplissent « de captifs ; les rues de ces villes retentissent du bruit de leurs « chaînes et surtout quand ces malheureux chargés de fers et de « carcans se répandent de tous côtés pour travailler à leur tâche « journalière..... On fixe le prix de leur rachat à un taux si élevé, « qu'il leur est, la plupart du temps, impossible de l'acquitter. » Jamais tableau plus fidèle et plus navrant de cette horrible situation n'a été fait ; et cela a duré jusqu'en 1830 !

en le chargeant de rétablir la paix. Ce prince, après avoir chassé les agitateurs, se rendit dans le Mag'reb central et s'avança jusqu'à la limite du territoire de Bougie, imposant de nouveau l'autorité merinide à Miliana, à Alger et à Dellys. Sur ces entrefaites, le kalife merinide Abou l'Abbas étant mort à Thaza, Abou Farès revint au plus vite vers l'ouest, pour prendre en mains les rênes de l'empire. Son premier soin fut de relever à Tlemcen le trône abd-el-ouadite et d'y placer le prince Abou Ziane, comme vassal de la dynastie merinide (1394). Quelques années plus tard, Abou Mohammed Abd Allah, frère de ce dernier, qui avait peu à peu rompu les liens qui l'attachaient à ses suzerains, vint, avec l'appui des Merinides et de quelques tribus du Mag'reb central, attaquer Abou Ziane à Tlemcen, et, l'ayant renversé, s'empara de l'autorité (1399).

CHAPITRE VIII.

POSITION DES TRIBUS ARABES AU COMMENCEMENT DU XVe SIÈCLE.

Condition des Arabes en Afrique au XVe siècle. — Droits que les Arabes se sont arrogés. — Insolence des Oulad-Bellil en Tunisie. — Les légistes musulmans les déclarent hors la loi. — Citations d'El Kaïrouani à ce sujet. — Assimilation des Berbères avec les Arabes dans les points de contact. — Ils forment de nouvelles tribus et changent de noms. — Influence des *marabouts* de l'ouest. — Tableaux indiquant la position des tribus arabes : 1° Soléïm-ben-Mansour, 2° Athbedj, 3° Riah', 4° Zor'ba, 5° Makil, 6° et Djochem.

Nous avons pu, jusqu'à présent, grâce aux renseignements précis fournis par Ibn Khaldoun, suivre pas à pas l'établissement des Arabes en Afrique. Nous avons vu de quelle manière ils se sont insinués au milieu de la race autochthone, en servant tour à tour les dynasties rivales qui se partageaient le peuple du Mag'reb. Les souverains berbères, pour combattre leurs voisins ou les populations de leur race, emploient les Arabes, toujours disposés à la guerre ; puis, pour les récompenser de leurs services, ou s'assurer leur

fidélité, ils leur concèdent les terres des vaincus, s'attachant sans cesse à abaisser le peuple aborigène, dont le caractère indépendant sert mal les gouvernements autocratiques. Mais bientôt, les Arabes, devenus la seule force de ces dynasties, imposent leurs volontés aux rois berbères, et, par leurs trahisons ou leurs révoltes, contribuent à rompre, à tout jamais, l'unité du peuple indigène, déchiré par les guerres incessantes des Merinides, des Abd-el-Ouadites et des Hafsides.

Les détails dans lesquels nous sommes entrés dans les chapitres précédents, pour bien retracer les faits auxquels les Hilaliens ont pris part ou dont ils ont été les promoteurs, permettent de se faire une idée exacte de leur situation politique en Afrique à la fin du XIVe siècle. La prépondérance que les souverains berbères leur ont laissé prendre, surtout en Tunisie et dans le Mag'reb central, a porté à son comble leur audace. Leurs exigences n'ont plus de bornes : en outre des droits de *djebaïa, khefara* et *r'erara* (1), qu'ils se sont arrogés, en outre des fiefs *(iktâ)* qu'ils se sont fait accorder dans les meilleures terres et pour lesquels ils ne paient aucun impôt, ils exigent des princes régnants ou de leurs représentants des dons en argent, et si le paiement de ces singulières pensions est en retard, les titulaires

(1) V. ci-devant, p. 227.

ont bientôt trouvé une compensation dans la révolte et le pillage.

Ainsi, nous avons vu, à la fin du chapitre précédent, les Daouaouïda se lancer dans la rébellion parce que le gouverneur de Constantine leur a refusé leur don. « Aussitôt, dit Ibn Khaldoun, « l'esprit d'insoumission se réveilla dans ces tri- « bus et les porta à des actes de rapine et de « brigandage.... On pillait, on dévastait les mois- « sons, et on revenait les mains pleines, les mon- « tures chargées de butin. » (1)

Dès que la paix se rétablit entre les princes berbères, les Arabes sont contraints à plus de prudence ; souvent même, de durs châtiments leur font expier leurs insolences ; mais, bientôt, la guerre renaissant, avec son cortége de maux, permet aux Arabes de rentrer dans leur élément, et alors, le sultan qui vient de les châtier est quelquefois le premier à solliciter leur appui.

En Tunisie, la situation est devenue intolérable : le pays est aux mains des Arabes, et nous avons déjà vu (2) le kalife hafside Abou l' Abbas chercher à réagir contre leur puissance en rendant à une vieille tribu berbère, celle des Merendjiça, ses droits et son territoire. Efforts tardifs ! Les peuples portent, dit-on, la peine de

(1) T. III, p. 114, 115.

(2) V. ci-devant, p. 308.

leurs fautes, — ou, au moins, des fautes de ceux qui les gouvernent, — et l'Afrique en fera cruellement l'épreuve. Le mal va empirer encore, et la situation deviendra telle, que les Arabes de la Tunisie seront mis hors la loi par leurs coreligionnaires. Ibn Khaldoun, parlant de la fraction des Hamza-ben-Abou-l' Leïl (Oulad-Bellil), dit qu' « elle tenait en son pouvoir la majeure partie « de l'Ifrikïa et que le sultan ne possédait qu'une « faible partie de son propre empire..... » (1) « Les cultivateurs et les commerçants, victimes « de l'oppression des Arabes, — ajoute-t-il, — ne « cessaient d'invoquer Dieu, afin d'échapper au « malheur qui les accablait. » Aussi, félicite-t-il le kalife Abou l' Abbas des punitions et des humiliations qu'il leur inflige.

El Kaïrouani, dont l'ouvrage est plus récent, se répand en plaintes amères contre les Arabes et ne cesse de prier Dieu de les exterminer (2).

En 1635, le pacha Mohammed s'étant attaché à punir les Arabes de leurs excès, soumet ceux du Djerid au *kharadj* ou impôt des infidèles. Quant aux Oulad-Saïd, ils furent tellement écrasés par lui, qu' « ils se trouvèrent réduits à renier leur « origine, car, lorsqu'on demandait à l'un d'eux « de quelle tribu il était, il se serait plutôt dit

(1) T. III, p. 83.

(2) P. 264, 386 et autres.

« Juif que d'avouer la vérité. » (1) Plus loin, le même auteur nous apprend que les Arabes de la Tunisie ont été mis hors la loi par les docteurs musulmans. « Les Oulad-Abou-l' Leïl, dit-il « (p. 302), qui avaient tant de puissance sous les « Hafsides, les Oulad-Hamza, les Oulad-Soula, « furent mis sous le joug. *Ces Arabes sont de ceux « dont Ibn Nâdj a dit que c'était un crime de leur « vendre des armes. El Berzali a dit aussi que les « Arabes d'Afrique doivent être traités comme des « ennemis de la religion. El Ferkani n'a pas plus « d'estime pour eux ; il dit que ce sont des pervers, « sans foi ni loi, capables de tous les crimes.....* »

Dans les plaines où les Arabes se trouvent en contact avec les Berbères, ceux-ci ne s'assimilent que trop facilement les mœurs et les usages de leurs hôtes : déjà ces vieilles tribus indigènes, rompues et disjointes par les envahisseurs, font cause commune avec eux et oublient ou renient même leur origine. Cette situation est constatée par Ibn Khaldoun en termes caractéristiques : « Une fraction des Oulhaça (Nefzaoua), bien con- « nue, dit-il (2), est celle qui habite la plaine de « Bône. Elle a des chevaux pour montures, *ayant*

(1) P. 390. A la page 332, le même auteur proclame que « la « plus grande partie des Arabes africains n'a ni religion ni cons- « cience, et que les chrétiens sont encore moins éloignés de la foi « qu'eux. »

(2) T. I, p. 230.

« *adopté, non-seulement le langage et l'habillement*
« *des Arabes, mais encore tous leurs usages.* » Et, plus loin, à propos des Houara : « Il se trouve des « Houara sur les plateaux, depuis Tebessa jusqu'à « Badja. Ils y vivent en nomades *et sont comptés* « *au nombre des Arabes pasteurs de la tribu de* « *Soléïm,* auxquels, du reste, ils se sont assimilés « par le langage et l'habillement, ainsi que par « l'habitude de vivre sous la tente. Comme eux « aussi, ils se servent de chevaux pour montures, « ils élèvent des chameaux, ils se livrent à la « guerre et ils font régulièrement la station du « Tel, dans l'été, et celle du Désert, dans l'hiver. « *Ils ont oublié leur dialecte berbère pour appren-* « *dre la langue plus élégante des Arabes, et à peine* « *comprennent-ils une parole de leur ancien lan-* « *gage.* » (1) Ces Houara ont formé la grande tribu des Hanencha, appelée ainsi du nom d'un de leurs chefs, Hannache, car ces tribus, en perdant leur nationalité, ont pris des noms nouveaux. De même, les Berbères Sedouïkche ont formé les Abd-en-Nour.

Les précieuses chroniques d'Ibd Khaldoun s'arrêtent en 1394 et aucun auteur sérieux n'a continué son œuvre ; les sciences et les lettres, jadis florissantes en Espagne et en Mag'reb, tombent dans l'oubli, à mesure que s'abaisse la puissance

(1) T. I, p. 278.

berbère ; bientôt, la domination turque, achevant l'œuvre des Hilaliens, va replonger le pays dans la barbarie et l'ignorance, si bien, que la période la moins connue de l'histoire de l'Afrique septentrionale sera justement la plus rapprochée de nous.

Mais si le manque de documents historiques indigènes est profondément regrettable, cette absence est moins à déplorer au point de vue ethnographique, car, à la fin du XIVe siècle, les principaux mouvements de population sont effectués, la position des groupes arabes est précise et l'on a pour toute recherche des bases certaines.

En effet, beaucoup de tribus berbères ou arabes ont conservé jusqu'à nos jours leurs dénominations premières. Quant aux noms nouveaux, ils ont été, en général, pris par des groupes indigènes arabisés et formés d'éléments divers qui ont adopté le titre du chef qui les a commandés dans leur nouvelle condition, comme nous l'avons vu, par exemple, pour ces Houara devenus Hanencha ; d'autres ont été réunis sous l'égide d'un *marabout* dont ils se déclarent les descendants. Le Maroc, et spécialement la localité de Sakïet-el-Hamra, dans le pays de Derâa, a fourni un grand nombre de ces marabouts, qui, probablement dans le cours des XVIe et XVIIe siècles, se sont répandus dans l'est de l'Afrique septentrionale et ont formé des centres religieux, marqués

maintenant par leurs *koubbas* (1), et qui ont servi de ralliement aux fractions éparses et dénationalisées.

C'est pourquoi, avant de donner, dans le chapitre IXe et dernier, l'analyse rapide des faits historiques postérieurs au XIVe siècle, nous indiquons, dans les tableaux suivants, la position exacte de chaque tribu arabe, au moment où s'arrête l'ouvrage d'Ibn Khaldoun. Nous pensons qu'au moyen de ces tables, et en s'aidant des renseignements fournis par la situation géographique, par la langue et enfin par la tradition, cette dernière ressource, le chercheur, étudiant sur place, arrivera à retrouver, d'une façon à peu près certaine, l'origine des principales tribus de l'Afrique septentrionale.

(1) Tombeaux en forme de dômes.

FRACTIONS DE LA TRIBU.	SUBDIVISIONS.	LOCALITÉS HABITÉES VERS 1400.
1° TRIBU DE SOLÉIM-IBN-MANSOUR (Se reporter aux tableaux du chapitre II.)		
Heïb.....	Chemmakh Lebid	Province de Barka.
	Salem.....	Littoral tripolitain entre Lebida et Meslata.
Debbab.....	Oulad-Ah'med Beni-Yezid Sobha, etc.	Depuis Barka jusqu'à Tripoli, et, de là, à K'abès.
	Meh'amed.....	Entre K'abès et Nefouça ; partie de l'île de Djerba.
	Djouari.....	Environs de Tripoli.
	Slimane.....	Désert tripolitain.
	Mirdas.....	Contrées sahariennes de la Tunisie ; Djerid.
'Aouf.....	Kaoub Oulad-'Ali Oulad-Bellil	Plaine de Kaïrouane et intérieur de la Tunisie ; s'avancent vers l'ouest jusqu'au-delà de la frontière.
	Mohelhel.....	Contrées méridionales de la Tunisie.
	H'akim.....	Entre Souça et El-Djem.
	Beni-'Ali.....	Entre El-Djem et Mebarka, près de K'abès.
		(Les subdivisions de la tribu de 'Aouf s'étendent de K'abès à Bône.)
Azza.....	Chemal Mehareb	Kyrénaïque ; à l'est des Heïb.
K'orra.....	K'orra.....	Id.; id.
Rouaha..... *Fezara*.....	.....	Barka ; au milieu des Heïb.
Nacera.....	.....	Fezzane et Oueddane.

FRACTIONS DE LA TRIBU.	SUBDIVISIONS.	LOCALITÉS HABITÉES VERS 1400.
2° TRIBU DE ATHBEDJ (Se reporter aux tableaux du chapitre II.)		
Doreïd.....	Oulad-Atïa Oulad-Serour Oulad-Djar-Allah Touba	Entre Bône, Constantine et Bar'aï; ayant comme parcours d'hiver le pays au midi de cette dernière ville.
Kerfa.....	Beni-Moh'ammed Meraounïa	Le Sah'ara au sud de l'Aourès.
	H'adjelate et ses fractions	Versants de l'Aourès du côté de Tehouda (à l'est de Biskara).
	Nabete	
Dahhak et *Aïad'*.	Mortafà Difel et autres fractions.	Les montagnes depuis la K'alâa, au nord de Mecila, jusqu'au pays de Hamza. Partie des Dah'h'ak nomades se sont fondus avec les Daouaouïda et habitent les bourgades du Zab.
	Mehaïa.....	Au midi de Tlemcen, où ils ont été transportés par Yar'moracene.
Latif.....	Oulad-Metref Oulad-bou-Khalil Oulad-Djelal Djerir Beraz	La majeure partie de la tribu est fixée dans les oasis du Zab, où elle a fondé les bourgades de Doucene, R'aribou, Tehouda, Tennouna, Badis; le reste est passé en Mag'reb, avec les Acem et Mok'addem, transportés par le kalife El Mansour.
'Amour.....	Morra Mihïa Zekrir	Depuis l'Aourès jusqu'au Djebel-Amour.
	Oulad-Farès Oulad-Aziz Oulad-Màdi	Depuis le versant occidental de l'Aourès jusqu'aux montagnes de Mecila.

FRACTIONS DE LA TRIBU.	SUBDIVISIONS.	LOCALITÉS HABITÉES VERS 1400.
3° TRIBU DE RIAH' (Se reporter aux tableaux du chapitre II.)		
Riah'	(partie de la tribu)	Dans le Hebet (Mag'reb ultérieur), où ils ont été transportés par l'almohâde El Mansour. (Fort affaiblis.)
Daouaouïda	Meçaoud-ben-Soltane Oul[ad]-Mohammed Oulad-Sebâa Açaker-ben-Soltane	Zab (environs de Nigaous, Tolga, Biskara) et Hod'na (environs de Mecila). — Les Daouaouïda exercent leur autorité sur les populations de l'ouest de la province de Constantine ; ils sont suzerains de la vallée de Bougie.
Ali, 'Amer, Meslem, Saïd	Moussa Moh'ammed Djaber Fader' Dah'mane Menakcha Khod'r M'khadma et autres fractions.	Contrées sah'ariennes au midi de l'Aourès ; Ouad-R'ir.
4° TRIBU DE ZOR'BA (Se reporter aux tableaux du chapitre II.)		
Yezid	Saâd Oulad-Lahek Khachna Beni-Moussa Moafâa Djouab Kerz Marbâa	Tout le pays de Hamza, et, de là, jusqu'à la Mitidja. Quelques tribus parcourent en nomades les hauts-plateaux au midi de ces territoires.
	Haméïane	Sud de Tlemcen, où ils ont été transportés par Yar'moracene.

FRACTIONS DE LA TRIBU.	SUBDIVISIONS.	LOCALITÉS HABITÉES VERS 1400.
Hocéïne.....	Djendel Kharrach Oulad-Meçaoud Oulad-Feredj Mabed, etc.	A l'ouest des Yezid ; montagne de Titeri et environs de Médéa.
'Attaf.....	Beni-Yakoub....	Entre Miliana et le Ouarensenis.
Souéïd.....	Chebaba H'asasna Flitta Sbeïh Medjaher Djoutha	Seressou ; rive gauche du Chelif ; plaines de Mindas, Mina et Cirat.
	Habra.....	Près d'El-Batha, sur la rive droite de la Mina.
Malek.....	Bakhis.....	Environs d'Oran.
'Oroua.....	Obeïd-Allah Fedar' Naïl Yakdane	Contrées sah'ariennes à l'orient du Djebel-Amour.
	Oulad-Khelifa Hamakna Cherifa Sahari Doui-Zïane Oulad-Slimane	Contrées sah'ariennes et montagneuses du Mechentel, s'étendant depuis le Zab jusqu'au Djebel-Amour.
Dïalem.....	Beni-bou-Zïad Dehakna Noual Akkerma	Au midi du Ouarensenis, près de Saneg, à l'est du Chelif.
'Amer.....	Yakoub Hamid Chafaï	Partie dans le Tel, entre Teçala et Oran, et partie au sud de Tlemcen.

FRACTIONS DE LA TRIBU.	SUBDIVISIONS.	LOCALITÉS HABITÉES VERS 1400.
5° TRIBU DE MAKIL (Se reporter aux tableaux du chapitre II.)		
Sakil	Thâaleba	Plaine de la Mitidja ; environs d'Alger.
Doui-Obeïd-Allah	Dj'aouna	Vallées à l'ouest de Tlemcen, entre cette ville et Taourirt, sur le Za, et, de là, jusqu'à l'embouchure de la Moulouïa.
	R'ocel	
	Metarfa	
	Othamna	
	Hedadj	Au sud-ouest des précédents.
Doui-Mansour . .	Oulad-bou-l'Hoceïne	Entre Tafilalat et Tigourarine.
	Hocéïne	Contrées sah'ariennes, depuis le cours supérieur de la Moulouïa jusque dans la province de Deràa.
	Amrane	
	Monebbate	
Beni-Mokhtar . . .	Doui-Hassane . . .	Sous, vers le littoral.
	Chebanate	Sous, dans l'intérieur.
	Rokaïtate	
6° TRIBU DE DJOCHEM (Se reporter aux tableaux du chapitre II.)		
Djochem	K'orra	Dans le Temesna, entre Salé et Maroc, où ils ont été transportés par El Mansour ; fréquentent, avec leurs troupeaux, le Sous et le Haha.
	'Acem	
	Mok'addem	
	Kholt	
	Sofïane	
	Beni-Djaber	Environs de Tedla, entre les deux branches supérieures de l'Oum-Rebïa.

CHAPITRE IX.

ANALYSE DES FAITS PRINCIPAUX DE L'HISTOIRE DE L'AFRIQUE DEPUIS LE XVe SIÈCLE JUSQU'A LA CHUTE DE LA DOMINATION TURQUE.

1400-1830.

Les Zïanites s'affranchissent de la souveraineté merinide. — Conquête du Mag'reb par le zïanite Abd-el-Malek. — Les Portugais s'emparent de Ceuta. — Le hafside Abou Farès s'empare de Tlemcen et reçoit la soumission des Merinides. — Suprématie des Hafsides. — Luttes entre les princes zïanites. — Echec des Portugais devant Tanger. — Révolte des Arabes en Tunisie. — El Metaoukkel rétablit l'unité de l'empire zïanite. — Conquêtes des Portugais dans le Mag'reb. — Etat de l'Afrique vers la fin du XVe siècle. — Conquêtes des Espagnols en Afrique. — Les Portugais sont maîtres du littoral de l'Océan. — Barberousse s'empare d'Alger et s'y déclare indépendant. — Défaite et mort de Barberousse. — Kheïr ed Dine fait hommage du royaume d'Alger à la Porte. — Soutenu par les Turcs, il affermit son autorité. — Fondation de l'empire des Cherifs dans le sud du Mag'reb. — Les Turcs s'emparent de Constantine et de Tunis. — Conquête de Tunis par Charles-Qnint. — Echec de Charles-Quint devant Alger. — Chute de la dynastie merinide, remplacée par celle des cherifs sâadiens. — Expulsion des Portugais du Mag'reb. — Luttes entre les Turcs et les cherifs sâadiens. — Prise de Fès par les Turcs. — Anarchie dans le Mag'reb. — Le pacha Salah Raïs arrache Bougie aux Espagnols. — Guerres entre les Turcs et les Espagnols. — Les Turcs s'emparent de Bougie, qui est repris par les Espagnols. — Prise définitive de Tunis par les Turcs. — Chute de la dynastie hafside. — Défaite des Espagnols à El-Kçar-el-Kebir.

— La ville d'Oran reste seule en la possession de l'Espagne. — Système politique des Turcs en Afrique. — Excès des corsaires barbaresques. — Chute de la dynastie sâadienne au Maroc, remplacée par celle des cherifs filalis. — Les Espagnols perdent et reprennent Oran. — Echec des Espagnols devant Alger ; ils évacuent Oran. — Bombardement d'Alger par les Anglais. — Prise d'Alger par la France. — Considérations sur la formation des tribus actuelles.

Pendant les premières années du XVe siècle, les Merinides continuèrent à exercer une grande autorité sur les provinces abd-el-ouadites, tenant le souverain de Tlemcen dans un vasselage humiliant, le renversant à leur gré, ou suscitant des révoltes parmi les membres de la famille régnante. Mais, en 1410, le prince Abd el Malek Abd el Ouah'ad étant monté sur le trône zïanite, profita de troubles survenus dans l'ouest pour s'affranchir du joug merinide. Prenant ensuite l'offensive, il déclara la guerre à ses anciens maîtres, et, ayant envahi leurs états, « vengea sa dy-
« nastie des humiliations qu'elle avait subies de
« la part de ceux de l'Occident, attaqua leurs rois
« dans leurs propres foyers, envoya contre eux
« des armées qui fouillèrent l'intérieur de leurs
« palais et se reposèrent de leur fatigue à l'ombre
« de leurs toits. » (1) Moulaï Abd el Malek s'em-

(1) *Histoire des Beni-Zïane*, par l'imam Abou Abd Allah Mohammed et Tensi, traduction de l'abbé Bargès, p. 114.

para de Fès et subjugua tout le Mag'reb extrême ; puis, imposant à son tour un souverain aux Merinides, il plaça sur le trône de l'empire de l'ouest le prince Mohammed, petit-fils d'Abou Eïnane.

Tandis que les Musulmans étaient absorbés par ces luttes, les voyageurs portugais entreprenaient le périple des côtes occidentales d'Afrique ; puis, en 1415, Jean Ier, roi de Portugal, s'emparait de Ceuta et s'y établissait solidement.

Cependant, à Tlemcen, le souverain Moulaï Abd el Malek recueillait paisiblement les fruits de ses victoires, lorsque, en 1423, une difficulté s'éleva entre lui et le sultan de Tunis Abou Farès. Ce prince lui ayant déclaré la guerre, arriva bientôt de l'est à la tête d'une armée de cinquante mille combattants (1). Avec de telles forces, il se rendit promptement maître de Tlemcen, renversa Abd el Malek et établit à sa place, sur le trône abd-el-ouadite, un certain Moulaï Abd Allah, fils d'Abou Tachefine II. Puis, le monarque hafside pénétra dans le territoire merinide, et le souverain de Fès, pour éviter le sort de son voisin, s'empressa d'offrir l'hommage de sa soumission. Abou Farès rapporta à Tunis un riche butin et, pendant quelque temps, les hafsides exercèrent la plus grande influence sur les gouvernements du Mag'reb.

Mais la paix ne pouvait être de longue durée

(1) Ce chiffre est donné par l'anonyme de l'*Histoire des Hafsides*.

en Afrique. Une rupture ayant éclaté entre Tlemcen et Tunis, Moulaï Abd el Malek fut rappelé de l'exil par le souverain hafside, qui lui confia une armée en le chargeant de reprendre son ancien royaume. Le prince abd-el-ouadite n'ayant pas réussi dans cette entreprise, Abou Farès résolut de marcher lui-même, une seconde fois, contre Tlemcen. En 1427, il arriva devant cette ville et la força à capituler après un siége de courte durée (15 avril). Moulaï Abd el Malek fut ainsi rétabli sur son trône, et le sultan hafside rentra à Tunis.

Quant à Moulaï Abd Allah, il se réfugia dans les montagnes situées entre Tenès et Cherchel, où il fut rejoint par un groupe de partisans. Deux ans plus tard, étant parvenu à s'assurer l'appui des Arabes de la plaine, il vint assiéger Tlemcen et entra en vainqueur dans cette ville le 25 juillet 1429. Abd el Malek ayant été pris, fut mis à mort. Aussitôt, le hafside Abou Farès se mit en route vers l'ouest, et, à son approche, Moulaï Abd Allah s'empressa d'évacuer Tlemcen, où il n'était rentré que depuis quatre mois, et se réfugia dans les montagnes des Beni-Iznacene. Abou Farès vint l'y relancer et le força bientôt de se rendre à merci. Après avoir séjourné sept mois dans le Mag'reb central, le monarque hafside rentra en Ifrikïa, laissant Tlemcen sous le commandement du prince abd-el-ouadite Abou l' Abbas Ahmed, fils d'Abou H'ammou II (mars 1430).

Le règne d'Abou l' Abbas, d'abord paisible, ne tarda pas à être troublé par des révoltes. Vers 1437, son frère Abou Yahïa vint l'attaquer avec une armée arabe et l'appui de quelques chefs abd-el-ouadites. Repoussé des environs de Tlemcen, l'agitateur se jeta dans Oran, et, durant plusieurs années, les deux frères luttèrent sans relâche avec des chances diverses.

Tandis que ces guerres retenaient le souverain de Tlemcen dans la province d'Oran, un prince abd-el-ouadite nommé Abou Ziane Mohammed quittait Tunis, à la tête de quelques partisans. Parvenu dans le pays de Hamza, il reçut la soumission des Oulad Abou l' Leïl (1), des Mellikche, des Beni-Amar-ben-Mouça, des Hocéïne et enfin des Thâaleba ; puis, il marcha sur Alger, et, après un long siége, se rendit maître de cette ville, le 5 janvier 1438. Dans le cours de la même année, il imposa son autorité à toute la Mitidja, à Médéa, à Miliana et à Tenès. La puissance d'Abou Ziane devint alors fort grande ; il s'entoura des insignes de la royauté en prenant le nom d'El Mostaïn b' Illah et reçut même l'adhésion de quelques groupes abd-el-ouadites. Mais son administration devint bientôt si injuste que les habitants d'Alger

(1) Ces Oulad-Bellil, qui occupent de nos jours les mêmes territoires, appartiennent, sans doute, à la fraction zor'bienne de Sâad, tribu de Yezid, et non aux Soléïm de la Tunisie. (V. Ibn Khaldoun, t. I, p. 89, 90.)

se soulevèrent contre lui et le mirent à mort (décembre 1438). Son fils El Metaoukkel, qui à ce moment se trouvait à Tenès, échappa au massacre et conserva dans cette ville une autorité indépendante.

Quant à Abou l' Abbas, il avait à lutter, non-seulement contre son frère Abou Yahïa, qui tenait toujours à Oran, mais encore contre d'autres révoltes éclatant autour de lui, souvent même au sein de sa capitale. Pour se garantir de ces séditions, il fit construire autour de son palais et de ses dépendances une vaste enceinte fortifiée et abattit pour cela un grand nombre de maisons (1). Enfin, vers le mois d'octobre 1447, étant parvenu à enlever d'assaut Oran, il se trouva pour toujours débarrassé de son frère Abou Yahïa, qui se réfugia par mer à Tunis, où il mourut.

Quelques années de paix succédèrent encore à ces guerres ; mais l'empire abd-el-ouadite, fractionné et réduit pour ainsi dire à la province d'Oran, avait perdu tout son éclat. A Tenès et sur la vallée du Chelif, régnait le prince El Metaoukkel. Alger vivait en république. Quant aux tribus arabes et berbères de l'intérieur, elles ne reconnaissaient plus aucune autorité.

De même, le royaume merinide était déchiré

(1) *Histoire des Beni-Zïane*, par l'imam Et Tensi. Cette « vaste enceinte fortifiée » est, sans doute, le Mechouar.

par l'anarchie ; cette dynastie zenatienne penchait aussi vers son déclin et allait bientôt céder la place au gouvernement des cherifs arabes. En attendant, les princes de Fès, de Maroc et de Sidjilmassa — car l'empire se trouvait fractionné en trois parties — employaient toutes les forces dont ils pouvaient disposer dans l'intervalle des guerres civiles, tant pour soutenir les Musulmans d'Espagne, réduits à la dernière extrémité, que pour résister eux-mêmes aux attaques des Portugais. En 1437, ceux-ci vinrent, avec une armée formidable, attaquer Tanger ; mais la forte position de la place et le courage des Berbères arrêtèrent l'effort des Chrétiens. Bientôt, des renforts puissants, envoyés de l'intérieur, forcèrent les Portugais à lever le siége ; leur retraite se fit dans des conditions tellement déplorables que, pour éviter d'être totalement exterminés, ils durent rendre aux Musulmans la place de Ceuta et abandonner en ôtage l'infant Don Ferdinand. Ce malheureux prince mourut quelques années plus tard dans les tortures du plus dur esclavage (1).

A Tunis, le souverain Abou Farès était mort en 1432, après un règne glorieux qui n'avait pas duré moins de quarante ans. Aussitôt, les Arabes avaient relevé la tête, et l'empire hafside avait, de nouveau, été le théâtre de leurs excès. Cepen-

(1) *Histoire du Maroc*, par l'abbé Godart, p. 398, 399.

dant, après le court règne d'Abou Abd Allah, son successeur Abou Omar Othmane leur infligea de sévères leçons ; il parvint ainsi à rétablir la tranquillité aux environs de sa capitale, mais les contrées de l'intérieur demeurèrent abandonnées aux nomades (1).

Le prince zïanite El Metaoukkel continuait de régner à Tenès, étendant chaque jour son autorité sur les contrées environnantes. En 1461, il partit de Miliana, conquit le pays des Beni-Rached, puis celui des Houara (2) et de là vint enlever Mostag'anem et Thamazagrane (Mazagran). Peu de temps après, il s'emparait d'Oran, et, ayant marché sur Tlemcen, se rendait maître de cette ville le troisième jour du siége (1er février 1462). Abou l' Abbas, qui avait été pris, fut exilé en Espagne (3).

Resté ainsi seul maître de l'empire abd-el-ouadite, El Metaoukkel eut à lutter, au commencement de son règne, contre de nombreuses révoltes dont la première fut suscitée par Abou l' Abbas, échappé d'Espagne. Il parvint néanmoins à triompher de ses compétiteurs et à asseoir son autorité sur le trône de Tlemcen, mais en perdant, de jour en jour, toute influence sur les populations orientales de son royaume.

(1) El Kaïrouani, p. 263, 264.

(2) Il restait encore quelques groupes de ce nom à l'ouest du Ouarensenis.

(3) L'imam Et Tensi.

Cependant les Portugais, brûlant du désir de tirer une éclatante vengeance du désastre éprouvé par eux à Tanger, n'avaient pas tardé à recommencer leurs courses contre le littoral africain. En 1458, le roi Alphonse V, à la tête d'une puissante expédition, vint s'emparer de K'çar-el-Medjaz, à l'extrémité du détroit, port d'embarquement d'où tant de guerriers maures et arabes étaient partis pour l'Espagne. Profitant de l'affaiblissement de la puissance merinide, les Portugals firent tous leurs efforts pour étendre leurs possessions en Afrique. Après avoir remporté de réels succès, ils éprouvèrent un nouvel échec devant Tanger ; mais bientôt, prenant leur revanche, ils s'emparèrent d'Anfa, puis d'Arzila, et enfin, en 1471, Tanger lui-même céda devant les armes portugaises, de sorte que toute la pointe du Mag'reb formant le détroit se trouva aux mains des Chrétiens (1).

Les Musulmans prenaient leur revanche de ces humiliations en établissant la course sur mer. Alger, Bougie, Djidjeli, Tunis, les ports du Mag'reb, étaient autant de repaires d'où partaient d'audacieux pirates pour aller répandre la terreur et la dévastation sur le littoral chrétien de la Méditerranée.

En Ifrikïa, les princes hafsides luttaient tou-

(1) *Histoire du Maroc*, par l'abbé Godart, p. 401 et suiv.

jours contre l'influence des Arabes Soléïmides, dont l'audace croissait avec la puissance. Les Oulad-Abou-l' Leïl (Bellil) et les Saïd (Riah') vinrent, en différentes fois, assiéger Tunis et forcèrent le kalife à entreprendre de sérieuses guerres contre eux. Les expéditions de 1488 et 1494 firent chèrement payer aux Arabes leur audace.

Tel était l'état de l'Afrique septentrionale vers la fin du XVe siècle. Les empires berbères tombaient en décomposition ; l'intérieur du pays était abandonné aux nomades arabes, et les villes du littoral, la plupart vivant dans un état complet d'indépendance, ne subsistaient guère que du produit de la course. Cette époque de transition allait être suivie de modifications profondes dans les conditions politiques du pays.

Les succès des Chrétiens en Espagne vinrent hâter ce dénouement. En 1492, Ferdinand V d'Aragon, après avoir anéanti les derniers restes du royaume de Grenade, expulse les Maures d'Espagne. Prenant ensuite l'offensive, les Espagnols, sous la conduite du duc de Medina-Sidonia, viennent, en 1496, s'emparer de Melila, sur les côtes du Maroc (1). En 1505, Don Fernand de Cordoue

(1) L'Espagne a conservé jusqu'à nos jours la possession de cette place. — C'est par erreur que l'abbé Godart donne, pour la prise de Melila, la date de 1481.

se rend maître de Mers-el-Kebir (1). Quatre ans plus tard, le 15 mai 1509, Oran tombe au pouvoir du cardinal Jimenès, qui dirigeait lui-même l'expédition. Vers le même temps, les Espagnols avaient fait une descente à Badis, port du Mag'reb, et avaient construit en face de cette ville, sur un îlot, un château-fort qui reçut le nom de Pégnon de Velez et dans lequel une garnison fut laissée.

En 1510, Bougie suivit le sort d'Oran et devint le siége d'une occupation espagnole importante. En présence de ces faits, les habitants d'Alger, pour se soustraire à l'attaque imminente de Ferdinand, s'empressèrent d'envoyer en Espagne leurs principaux chefs, avec Salem-et-Toumi, cheikh des Thâaleba, afin d'offrir leur soumission aux Chrétiens. Mais les Espagnols connaissaient trop bien le caractère musulman pour accepter sans réserve des protestations imposées par les circonstances. Le conquérant de Bougie, Pierre de Navarre, vint donc prendre possession d'un des principaux îlots du port d'Alger, et, de même qu'à Badis, on y construisit à grands frais une forteresse destinée à tenir en respect les habitants de la ville et aussi à empêcher que le port ne servît d'abri aux corsaires. Une garnison suffi-

(1) V., *Revue africaine*, 13e vol., p. 100, les documents fournis à ce sujet par M. le général Sandoval.

sante occupa cette forteresse et reçut la mission d'assurer le paiement du tribut que les Algériens s'étaient engagés à fournir (1). En même temps, l'occupation chrétienne se fortifiait à Oran et s'étendait aux environs. Les villes de Tlemcen, Mostaganem, Tenès et Dellis envoyaient en Espagne des députations chargées de présenter leur hommage de vasselage.

Tandis que les Espagnols s'établissaient ainsi sur le littoral africain de la Méditerranée, les Portugais, continuant leurs courses sur les côtes occidentales, s'emparaient successivement d'El-Araïch (1504), d'Azemmor, de Safi (1513) et de plusieurs autres stations. Bientôt, tous les ports du rivage de l'Océan se trouvèrent en leur possession ; ils étendirent leur autorité sur les contrées voisines de ces points d'occupation et retirèrent de l'Afrique des revenus considérables. Les princes merinides, absorbés par leurs dissensions intestines, étaient dans l'impuissance de s'opposer aux progrès de leurs ennemis. Ce fut alors que les fils d'un cherif nommé Haçane ben Mohammed, lequel habitait la province de Taroudante, commencèrent à se faire un nom, en luttant sans relâche, à la tête de quelques partisans, contre les conquérants portugais. Ils remportèrent de réels succès sur les Chrétiens, et,

(1) V. *le Pégnon d'Alger*, par M. Berbrugger.

alliés au prince merinide de Maroc, acquirent bientôt une grande puissance (1517) (1).

L'heure n'était donc pas encore arrivée où la civilisation devait s'implanter d'une façon définitive sur la terre d'Afrique. Un évènement imprévu allait retarder de trois siècles la conquête de la Berbérie par les Européens.

Vers 1516, les Algériens, qui venaient d'apprendre la mort du roi Ferdinand et qui voyaient dans cet évènement une occasion de rompre le traité conclu avec lui, s'adressèrent à Barberousse (Baba Aroudj), en le priant de venir les délivrer de l'oppression des Espagnols. Le célèbre corsaire, qui, après avoir enlevé Djidjeli aux Génois, s'était cru assez fort pour attaquer les Espagnols à Bougie et avait éprouvé devant cette ville deux véritables désastres (1512 et 1514), Aroudj, qui, après sa dernière défaite, avait en vain appelé la mort à son secours, sentit renaître en lui l'espoir d'imposer son autorité à l'Afrique, et accueillit avec empressement les offres des Algériens. Son allié, un certain Ah'med ben El K'adi, chef indépendant de la k'alâa des Beni-Abbès, dont l'autorité s'étendait sur les populations berbères établies entre le Djerdjera, Sétif et Constantine, entra dans ses vues, et bientôt, les deux conquérants partirent pour Alger, le premier par mer avec la

(1) V. *Histoire du Maroc*, par l'abbé Godart, p. 417 et suiv.

flotte, et le second par terre en emmenant de nombreux contingents. Peu de jours après, Alger était en leur pouvoir (1).

Un des premiers actes de Barberousse fut d'assassiner le cheikh des Thâaleba, Salem-et-Toumi, son hôte, qui avait grandement facilité le succès de son entreprise. Après s'être ainsi débarrassé d'un rival qui gênait ses projets ambitieux, il appela auprès de lui son frère Kheïr ed Dine, qu'il avait laissé à Djidjeli, et, avec son aide, étendit son autorité à l'est et à l'ouest. Il divisa alors son royaume en trois provinces et, ayant gardé pour lui celle du milieu avec Alger, donna celle de l'est à Ben El K'adi et celle de l'ouest à un certain Mohammed ben Ali. L'abandon dans lequel ces contrées étaient laissées par les gouvernements de Tunis et de Tlemcen rendit facile le succès du corsaire. Deux ans après (1518), Aroudj, qui avait solidement établi son autorité et repoussé une attaque des Espagnols (2), se porta vers l'ouest pour combattre le prince abd-el-ouadite Abou H'ammou, qui avait sans doute revendiqué ses droits sur Alger. Les Turcs entrèrent en vainqueurs à Tlemcen et détrônèrent le sultan zïanite ; mais les Espagnols d'Oran marchèrent

(1) V. Sander-Rang : *Fondation de la régence d'Alger.*

(2) Cette expédition infructueuse, commandée par Diego de Vera, avait eu lieu dans l'année 1516, peu de temps après la prise d'Alger par Barberousse.

au secours de ce roi, leur allié, et les Algériens furent repoussés. Barberousse perdit la vie dans la déroute au Rio-Salado (Ouad-el-Melah, entre Tlemcen et Oran). Les Espagnols rétablirent Abou H'ammou sur son trône et l'assujettirent à leur payer un tribut (1518).

Kheïr ed Dine (le second Barberousse), resté, par ce fait, seul maître du pouvoir à Alger, dut, tout d'abord, employer ses forces pour repousser une nouvelle attaque des Espagnols, conduits par Hugo de Moncade (1519). A peine était-il débarrassé de ces ennemis, qu'il apprit que le souverain hafside de Tunis, Moulaï Mohammed, se disposait à le combattre et était déjà parvenu à détacher de lui Ben El K'adi. Menacé ainsi de deux côtés, entouré d'ennemis, et ne disposant d'aucune force sérieuse sur laquelle il put compter, le second Barberousse était sur le point d'abandonner sa périlleuse royauté, lorsqu'il eut l'inspiration d'offrir sa conquête à Selim Ier, sultan de Constantinople. Ce monarque, qui venait d'achever l'anéantissement de l'empire des Mamlouks d'Egypte, accepta avec empressement l'hommage de Kheïr ed Dine et lui conféra le titre de vice-roi (pacha) d'Alger, en lui imposant l'obligation de payer un tribut annuel. Le nouveau pacha reçut bientôt d'Orient une flotte lui amenant deux mille janissaires, avec lesquels il expulsa les Espagnols du pégnon d'Alger.

Vers le même temps, le souverain merinide Moulaï Mohammed se rendait maître du pégnon de Velez (1522). Ce mince succès était une faible compensation des échecs essuyés par l'autorité merinide dans le sud. Les cherifs, en effet, s'étaient établis en souverains indépendants à Maroc et étendaient chaque jour leur autorité au détriment des souverains légitimes. Quelques années plus tard, le prince merinide Moulaï Ahmed, successeur du précédent, marcha contre les usurpateurs à la tête de forces considérables ; mais il éprouva la défaite la plus complète. Maîtres de Maroc et de son territoire, les cherifs firent la conquête du Derâa et des provinces méridionales et transportèrent le siége de leur gouvernement à Tafilala (Sidjilmassa) (1532).

Nous ne suivrons pas en détail l'établissement de la puissance turque en Afrique. Disons seulement que Kheïr ed Dine, après avoir failli succomber sous les coups de Ben El K'adi, finit par triompher de ce chef, et que, dès lors, il put raffermir son autorité et achever la fondation du royaume turc d'Alger. Vers 1525, un représentant du pacha alla occuper, à Constantine, le poste de *bey* et prendre le commandement de la province dépendant de cette ville (1). Peu de temps après, Kheïr ed Dine, soutenu par un puissant

(1) V. ***Histoire des Beys de Constantine***, par M. Vayssettes.

renfort de troupes turques, qu'il amena lui-même d'Orient, vint s'emparer de Tunis et y détrôna le souverain hafside Moulaï Hacene (1534). La tribu arabe de Doreïd et celle des Nememcha, secondèrent l'établissement de la puissance ottomane en Tunisie.

Mais le prince hafside dépossédé ayant sollicité le secours de Charles-Quint, celui-ci ne laissa pas échapper l'occasion de combattre un empire qu'il voyait, avec la plus grande jalousie, s'élever de l'autre côté de la Méditerranée. Le 31 mai 1535, le puissant empereur quitta Barcelone avec une flotte de quatre cents voiles portant une armée de 26,500 hommes (1); il opéra sans difficultés son débarquement à la place même où, trois siècles auparavant, saint Louis avait abordé. Plus heureux que le roi de France, il s'empara bientôt de Tunis, que Kheïr ed Dine lui-même essaya en vain de défendre. Cette ville eut à supporter un des plus affreux pillages que l'histoire ait enregistrés : soixante-dix mille personnes y périrent, dit-on (2).

Après avoir rétabli le prince hafside comme

(1) V. *Annales tunisiennes*, par M. A. Rousseau, p. 17. — V. aussi *Mémoires historiques et géographiques*, p. 47 et suiv.

(2) El Kaïrouani confirme ce chiffre; il ajoute que pareil nombre fut réduit en esclavage. Selon lui, les Arabes auraient aidé les Chrétiens dans le massacre et le pillage des habitants de Tunis. (P. 275, 276.)

vassal de l'Espagne à Tunis, l'empereur reprit la mer, en laissant une garnison à La Goulette, ainsi que dans différents ports de l'est, notamment à Bône. Mais, à peine les Espagnols s'étaient-ils éloignés, que les Arabes se lancèrent, de tous côtés, dans la révolte, et la Tunisie fut, encore une fois, en proie à la guerre civile.

Cependant, Charles-Quint, encouragé par le succès de son entreprise contre Tunis, résolut d'abattre entièrement la puissance ottomane d'Afrique en l'écrasant dans son berceau. En conséquence, il vint, en 1541, avec des forces considérables, attaquer Alger; mais, cette fois, la fortune lui fut contraire : il éprouva devant cette ville le désastre le plus complet. Kheïr ed Dine avait été rappelé en Orient; ce fut à Hassane Aga que revint la gloire de repousser l'invasion chrétienne. Cette victoire assura définitivement l'établissement de l'autorité turque à Alger.

Peu de temps après ces évènements, le Mag'reb voyait la chute de la dynastie merinide. En 1550, le cherif Moulaï Mohammed, de la dynastie sàadienne (ou hassanide), contre lequel Moulaï Ah'med, souverain merinide, essayait en vain de lutter depuis plusieurs années, s'empara définitivement de Fès et renversa le trône des descendants d'Abd el Hak'. Ainsi, une royauté arabe prit la place d'une des dernières dynasties berbères. Sous la direction de leurs nouveaux prin-

ces, les Mag'rebins, qui avaient déjà remporté de grands succès sur les Portugais, achevèrent de les expulser de la côte occidentale d'Afrique.

Moûlaï Mohammed, voyant avec jalousie l'influence turque s'étendre vers l'ouest au détriment des Zïanites, dont l'autorité s'affaiblissait de jour en jour, chargea, en 1551, son fils de la direction d'une expédition contre Tlemcen. Ce prince s'empara de l'ancienne capitale des Beni-Zïane et étendit la puissance sâadienne jusqu'au-delà de Mostaganem. A cette nouvelle, le pacha Hassane, fils de Kheïr ed Dine, fit partir pour l'ouest le général Hassane Corso avec l'ordre d'expulser les Mag'rebins. Après une courte campagne, les Turcs restèrent maîtres de Mostaganem et de Tlemcen. Le cherif Moulaï Mohammed était alors absorbé par une révolte importante des Berbères de l'Atlas ; ne pouvant parvenir à l'écraser, ce prince, qui accusait les Merinides d'en être les promoteurs, fit mettre à mort tous les membres de cette famille qu'il détenait ; puis, prenant lui-même le commandement des troupes, il pénétra au cœur de l'Atlas.

Sur ces entrefaites, un des membres survivants de la famille merinide, Abou Hassane, qui avait en vain sollicité l'appui des Portugais et des Espagnols pour reconquérir son trône, s'adressa aux Turcs d'Alger en les invitant à entreprendre la conquête du Mag'reb. Le pacha Salah Raïs,

qui commandait alors dans cette ville, prêta l'oreille à ces suggestions, et, au commencement de l'année 1554, se mit en route vers l'ouest, avec une armée forte de onze mille hommes (turcs, renégats et auxiliaires berbères et arabes) et de douze pièces de canon. Moulaï Mohammed, accouru à la rencontre de ses ennemis, fut complètement vaincu. Fès tomba au pouvoir des Turcs et fut mis à sac par eux; puis, Salah rentra à Alger, rapportant un butin considérable. Quant à Abou Hassane, qui avait été le prétexte de l'expédition, le pacha, craignant son influence, ne le rétablit nullement sur le trône de ses ancêtres et préféra laisser le Mag'reb en proie aux compétitions des partis.

Aussitôt après le départ des Turcs, les luttes recommencèrent entre les cherifs et les Merinides. Abou Hassane ayant péri dans ces guerres, Moulaï Mohammed resta seul maître de l'autorité et remonta sur le trône de Fès (1555); mais, peu de temps après, il mourut sous le poignard d'un Turc envoyé d'Alger. Ce meurtre fut suivi de nouvelles luttes entre les prétendants; néanmoins, l'empire de l'ouest demeura entre les mains des cherifs (1).

A Alger, le pacha Salah Raïs, poursuivant l'essor de ses conquêtes, fit une grande expédition

(1) V. *Histoire du Maroc*, par l'abbé Godart, p. 464 et suiv.

vers le sud-est et s'avança en vainqueur jusqu'à Touggourt. En peu d'années, l'influence espagnole diminua sur le littoral de l'Ifrikïa, malgré l'envoi constant de renforts. Dans l'année 1555, Salah Raïs arracha, mais non sans peine, Bougie des mains des Espagnols. Les populations berbères des environs de cette ville et le seigneur de la k'alâa des Beni-Abbès (1), qui, précédemment, étaient en guerre avec les Turcs, fournirent, cette fois, tous leurs contingents au pacha pour l'aider à expulser les Chrétiens.

Les conquêtes des Espagnols dans le Nouveau-Monde absorbaient alors tous leurs soins et détournaient leur attention de l'Afrique. Cependant, en 1560, une expédition importante fut tentée par les ordres de Philippe II. Jean de la Cerda, duc de Medina-Cœli et vice-roi de Sicile, vint, en son nom, s'emparer de l'île de Djerba et ensuite de Tripoli. Mais une flotte turque, envoyée d'Orient sous la conduite de Piali-Pacha, réussit à surprendre les Chrétiens, et, après avoir dispersé leurs vaisseaux, enleva aux Espagnols leurs nouvelles conquêtes.

Ces victoires ne suffisaient pas aux Turcs : ce qu'ils voulaient, c'était l'expulsion définitive des Espagnols du territoire africain. Dans ce but, Hassane ben Kheïr ed Dine, pour la troisième fois

(1) Ancêtre de la célèbre famille des Mokrâni.

pacha d'Alger, vint, en 1563, attaquer Oran à la tête de forces considérables, parmi lesquelles figuraient, comme dans les précédentes guerres, des Berbères et des Arabes, ceux-ci en grand nombre, car ils avaient déjà accepté la domination de leurs nouveaux maîtres. Après s'être emparés de Mers-el-Kebir, les Musulmans essayèrent en vain de réduire Oran. Toute leur ardeur se brisa contre la résistance héroïque des Espagnols, qui conservèrent cette seule place sur le littoral algérien. L'année suivante, Philippe II, voulant détruire la piraterie de Tetouane, coula, à l'entrée du port de cette ville, des navires chargés de pierres. Il reprit ensuite le pégnon de Velez, que les Espagnols n'ont cessé d'occuper jusqu'à nos jours.

En 1570, les Turcs, débarrassés pour quelque temps de leurs guerres contre les cherifs du Maroc et les Beni-Abbès de Koukou, tournèrent de nouveau leurs regards vers Tunis et entreprirent une expédition contre cette ville. Le hafside Moulaï Ah'med se porta à la rencontre des Ottomans, mais toute tentative de résistance de sa part fut inutile, et bientôt Ali Pacha, dit El Fartas (le teigneux), entra en vainqueur à Tunis (1).

Le prince détrôné s'adressa à Philippe II, son suzerain, pour obtenir vengeance contre les usur-

(1) V. *Annales tunisiennes*. — El Kaïrouani, p. 296.

pateurs. En 1573, Don Juan d'Autriche réussit encore à enlever Tunis à la domination turque. Il construisit à La Goulette (Halk-el-Ouad) une puissante forteresse où il s'établit avec ses troupes, laissant au prince hafside le gouvernement du pays. Mais ce succès devait être le dernier avantage remporté par les Chrétiens en Ifrikïa. Effectivement, l'année suivante, arriva devant Tunis une puissante flotte envoyée d'Orient par le sultan Sélim, sous le commandement de Sinane-Pacha. L'ancienne capitale des Hafsides retomba aux mains des Osmanlis, et la dynastie d'Abou Hafs, dernier empire berbère de l'Afrique, fut pour toujours anéantie. Les Espagnols, renfermés dans le fort de La Goulette, résistèrent avec le plus grand courage, et ce ne fut qu'au prix des pertes les plus sensibles, après un long siége et avec l'aide de renforts amenés d'Alger par Ramdane Pacha, que les Turcs parvinrent à s'en rendre maîtres. Les Chrétiens, sauf leur chef Pedro Porto-Carrero et quelques personnages de distinction, périrent glorieusement dans une sortie désespérée ou furent massacrés (3 septembre 1574). Le vainqueur installa à Tunis un gouvernement régulier relevant directement du sultan de Constantinople, représenté sur place par un pacha (1).

(1) V. El Kaïrouani pour les détails du siége et de l'organisation du gouvernement turc à Tunis, p. 302 et suiv.

Dès lors, l'autorité turque se trouva définitivement implantée dans l'Afrique septentrionale, et le pays gémit sous la tyrannie de nouveaux oppresseurs qui devaient achever l'œuvre d'abaissement politique et moral de la Berbérie.

Dans le Mag'reb, l'influence ottomane était toujours prépondérante, bien que ne s'exerçant pas directement. En 1576, le pacha d'Alger fournit au cherif Moulaï Abd el Malek son appui pour remonter sur le trône de Fès et renverser son compétiteur Moulaï Mohammed, le nègre. Ce prince étant passé en Espagne, décida le roi Don Sébastien à tenter une grande expédition en Mag'reb, lui promettant, en cas de succès, la remise de tous les ports du littoral occidental. Cette campagne, qui promettait les plus avantageux résultats, se termina par la mémorable bataille d'El-K'çar-el-Kebir (4 août 1578), dans laquelle périrent les deux princes musulmans et le roi chrétien. Les Portugais, entièrement défaits, perdirent, dans cette journée, les avantages qu'ils avaient conquis en Afrique par de longues années de luttes. Ceuta et El-'Araïche, dernières possessions portugaises, passèrent, peu de temps après, sous l'autorité de l'Espagne, par suite de l'extinction de la famille royale de Portugal et de la réunion de ce pays à la couronne.

Les évènements politiques survenus tant en Europe qu'en Amérique empêchèrent les Portu-

gais et les Espagnols de tirer vengeance des échecs subis en Afrique. En vain ces derniers avaient essayé de rétablir et d'étendre leur influence dans la province d'Oran : Tenès, Mostaganem et enfin Tlemcen avaient tour à tour échappé à leur action. Les expéditions effectuées par les gouverneurs d'Oran à l'intérieur du pays s'étaient plusieurs fois terminées par de véritables désastres dans lesquels ces chefs avaient péri, notamment en 1542 à Tlemcen et en 1558 à Mazagran. De l'occupation espagnole, qui, un instant, s'était étendue sur une grande partie des côtes du Mag'reb central et de l'Ifrikïa, il ne resta qu'Oran. Mais cette possession, réduite strictement à la ville elle-même, constamment menacée par les attaques des Turcs et des Indigènes, fut, pour les Espagnols, plutôt une cause incessante de soucis et de dépenses qu'une véritable colonie (1).

Vers la fin du XVIe siècle, l'Afrique septentrionale entre donc dans une nouvelle phase. Les Turcs, débarrassés des agressions espagnoles, règnent sans conteste sur le pays. On connaît les moyens employés par eux pour maintenir les po-

(1) « Ces points (d'occupation) ne pouvaient être considérés que « comme des postes militaires, aucun d'eux ne méritait le titre de « colonie. Les établissements agricoles ne consistaient qu'en quel- « ques jardins cultivés dans l'intérieur ou, tout au plus, au pied des « murs. » (*Mémoires historiques*, déjà cités, p. 42.)

pulations dans l'obéissance : une sévérité extrême, la terreur répandue par des expéditions rapides et dévastatrices, les principaux commandements vendus à des caïds que l'on destitue ensuite pour s'emparer des richesses acquises pendant l'exercice de leur pouvoir, la jalousie entretenue entre les chefs des grandes familles indigènes que l'on oppose les uns aux autres pour les occuper et éviter qu'ils prennent trop de puissance, enfin l'organisation des *zmala* (1), telle fut, en résumé, la politique employée par les Turcs pour maintenir sous leur despotisme l'ancienne terre des Berbères. Dans les villes de Tripoli, Tunis et Alger, des *deys*, ayant sous leurs ordres un certain nombre de *beys*, tels que, pour l'Algérie, ceux de Constantine, de Titeri et de l'Ouest, règnent, soumis au bon plaisir et aux caprices de la milice qui les a nommés. Leur principale occupation consiste à organiser et diriger la piraterie. D'audacieux corsaires écument la Méditerranée et vont faire des descentes sur les côtes d'Espagne, d'Italie, des Iles et même de France. Ils ramènent des captifs chrétiens sur lesquels les deys choisissent la première part ; le reste est vendu aux enchères comme de vils troupeaux, ou va mourir dans les bagnes sous le bâton des

(1) Cavaliers auxquels des terres étaient concédées et qui devaient le service militaire à toute réquisition de l'autorité.

gardes-chiourmes (1). L'expulsion définitive des Maures d'Espagne (Maurisques), en 1610, fournit un puissant renfort aux corsaires barbaresques.

Au Maroc, les cherifs saâdiens se sont, peu à peu, débarrassés de la suzeraineté des Turcs. Leur gouvernement, appuyé sur la violence et la tyrannie, est sans cesse interrompu par les révoltes de leurs sujets et les compétitions des princes de leur famille. Ce n'est qu'une longue série d'excès, de meurtres et d'infamies. La course est, comme dans l'est, la principale occupation des habitants du littoral. Salé est le quartier général de ces corsaires.

Mais la Méditerranée ne suffit pas aux exploits des pirates barbaresques : ils traversent parfois le détroit et s'élancent sur l'Océan. En 1585, Mourad

(1) M. de Voulx, dans son intéressante publication du *Registre des prises maritimes d'Alger*, s'exprime ainsi : « Les déprédations « maritimes des Algériens ne sauraient être considérées comme de « la piraterie, c'est-à-dire comme un fait accidentel, commis par « quelques particuliers en dehors de toute responsabilité nationale, « un vol exécuté sur mer par des malfaiteurs reniés par leurs com- « patriotes et aussi désireux d'échapper aux lois de leur pays qu'à « la vengeance des gens qu'ils dépouillent. Elles étaient toujours le « résultat d'une résolution prise officiellement par le gouvernement « de la Régence..... La course était une source de revenus très-lu- « crative, tant pour les particuliers que pour le beylik..... La course, « érigée en institution politique et sociale, avait reçu une organisa- « tion et renfermait l'un des rouages de la machine administrative « de la Régence. » (*Revue africaine*, nº 85, p. 71.) — V. aussi *Histoire de la Barbarie et de ses Corsaires*, par le P. Dan (1649).

Raïs va faire une expédition dans les Canaries, et, en 1640, les Algériens poussent l'audace jusqu'à aller ravager les côtes de l'Islande, d'où ils ramènent six cents captifs.

Plusieurs fois, les nations européennes essaient, par de durs châtiments ou par des occupations temporaires et restreintes, de faire cesser la situation intolérable résultant de la course des Barbaresques. Diverses attaques infructueuses sont d'abord tentées contre Tunis par les Italiens. En 1662, les Anglais occupent Tanger, qui était échu à leur souverain Charles X, comme dot de l'infante Catherine de Portugal, de la maison de Bragance ; mais, ne pouvant s'y maintenir, malgré d'énormes sacrifices, ils rasent cette place et l'abandonnent (1684). En 1664, les Français, sous la conduite du duc de Beaufort, font une descente à Djidjeli et s'emparent de cette ville ; l'incapacité de leurs chefs les oblige bientôt à l'évacuer, et cette expédition se termine par un véritable désastre.

Pendant les années 1682 et 1683, Duquesne vient bombarder Alger et détruit, la seconde fois, une partie de la ville et toute la flotte turque. L'année suivante (avril 1684), Tourville conclut un traité dont le but est d'assurer la sécurité de la Méditerranée ; mais les clauses de cette convention n'ayant pas été exécutées, le maréchal d'Estrées vient, en 1688, bombarder de nou-

veau Alger. Nul doute que la France n'eût, dès lors, imposé son autorité sur les principales villes barbaresques et maintenu la stricte exécution des traités, sans les malheurs de la fin du règne de Louis XIV.

Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, le Maroc voit la chute de la dynastie des cherifs sâadiens et son remplacement par celle des cherifs de Tafilala (Filalis), descendants d'un certain Ali, arrivé d'Orient vers 1604, et qui s'était établi en souverain dans l'antique Sidjilmassa, sous le nom de Moulaï Cherif. Un de ses fils, Er Rachid, profitant de l'anarchie qui a suivi l'assassinat de Moulaï Ah'med Cheikh, dernier cherif sâadien, s'empare, en 1666, de la ville de Fès, et s'y fait reconnaître comme sultan. L'année suivante, il se rend maître de Maroc et des provinces occidentales et reste souverain incontesté de tout le Mag'reb extrême. Moulaï Ismaïl, successeur du précédent, organisa la *garde noire*, corps célèbre qui devint une des principales forces des cherifs (1).

En 1708 (20 janvier), Oran tomba au pouvoir du bey de l'ouest, Moustafa bou Chlar'em; qui, depuis deux ans et avec l'appui des Turcs d'Alger, assiégeait cette place. Les Espagnols rentrèrent en possession d'Oran et de Mers-el-Kebir au

(1) *Histoire du Maroc*, par l'abbé Godart, p. 508 et suiv.

mois de juin 1732, à la suite d'un brillant fait d'armes dont l'honneur revient autant au chef de l'expédition, le comte de Montemar, qu'à ses troupes. Le bey Bou Chlar'em, avec des forces nombreuses, composées de troupes turques, d'auxiliaires arabes et d'un corps marocain, avait en vain essayé de s'opposer au débarquement à Mers-el-Kebir ; vaincu dans une seule bataille, il avait évacué la ville le lendemain, sans essayer de la défendre. En 1775, l'Espagne dirigea contre Alger une formidable expédition, dont le commandement fut confié au comte O'Reilly. Malgré les moyens dont il disposait et le courage de ses troupes, ce général éprouva, comme son devancier Charles-Quint et dans des conditions presque identiques, un désastre complet (1). Les tribus berbères et arabes de l'est et de l'ouest avaient envoyé tous leurs contingents pour combattre les Chrétiens.

En 1792, l'Espagne évacua définitivement Oran, qui avait été mis en ruines par le terrible tremblement de terre de 1790.

Dans le Mag'reb, l'influence européenne n'obtenait pas plus de succès. En 1769, le Cherif vint assiéger Mazagran, petit poste que les Portugais avaient conservé sur le littoral occidental d'Afrique, et s'en rendit maître. Les Chrétiens ayant

(1) V. *Revue africaine*, la table des tômes 9, 10 et 11.

obtenu une capitulation, évacuèrent cette ville, et, dès lors, les Portugais ne possédèrent plus un pouce de terre en Mag'reb.

Les évènements importants qui survinrent en Europe détournèrent de l'Afrique l'attention des royaumes chrétiens et la plupart des puissances se soumirent à l'obligation humiliante de payer aux deys un droit pour être préservé de l'attaque de leurs corsaires.

Mais il était réservé au XIXe siècle et à la France de mettre un terme à une situation depuis trop longtemps tolérée. Déjà, en 1815, une escadre américaine, sous les ordres du commodore Decatur, avait fait une expédition contre Alger ; l'année suivante (1816), l'Angleterre, chargée par le Congrès de Vienne de faire cesser les pirateries des Algériens, envoya lord Exmouth leur présenter l'ultimatum des puissances chrétiennes ; aucune satisfaction n'ayant été obtenue par les voies pacifiques, les flottes combinées de l'Angleterre et de la Hollande vinrent intrépidement jeter l'ancre sous le feu des batteries turques et infligèrent à la ville d'Alger un bombardement qui eut bientôt raison de l'arrogance du Dey. Toutes les satisfactions ayant été accordées par les Algériens, l'amiral anglais se retira après avoir fait mettre en liberté douze cents esclaves.

Malgré cette sévère leçon, l'audace des Algériens n'avait pas tardé à se réveiller et à se tra-

duire par de nouvelles violations du droit des gens. A la suite d'une dernière injure faite à notre consul, à propos du règlement de l'affaire Bakri, la France entreprit, en 1830, la tâche glorieuse de délivrer la Méditerranée de l'oppression des corsaires barbaresques. On sait comment elle a, peu à peu, été amenée à conquérir l'Algérie et au prix de quels efforts elle y est parvenue. Tant de labeurs héroïques ne seront pas perdus et l'on peut prédire que de l'occupation française de l'Algérie naîtra la régénération de l'Afrique septentrionale, non par la résurrection de races condamnées à s'éteindre, mais par l'établissement dans le pays d'un élément européen destiné à former une population nouvelle, qui saura tirer de cette belle contrée, si maltraitée des hommes, les richesses que la nature lui a prodiguées.

Nous avons vu, par cette rapide esquisse, de quelle manière la domination turque s'établit dans l'Afrique septentrionale. Dès lors, les rivalités des différents empires berbères s'éteignirent avec ces royaumes ; les hostilités entre Arabes et Indigènes cessèrent, et le rôle de ces tribus de-

vint secondaire. Obligées de servir sous la bannière des Turcs ou de devenir leurs ennemis en refusant d'acquitter l'impôt, les tribus de l'Algérie et de la Tunisie ne sortirent pas de cette alternative : ou prendre part aux *razias* ou les supporter. Il ne se fit plus de grands mouvements de population. Les groupes berbères et arabes restèrent où ils étaient et se mélangèrent, sous l'action du temps, dans les localités où ils se trouvaient en contact.

Des débris des anciennes familles indigènes arabisées et des mélanges avec les groupes berbères restés intacts, il se forma de nouvelles tribus qui, pour la plupart, furent réunies, ainsi que nous l'avons dit (1), par des *marabouts* dont elles prirent les noms. Ainsi, avec des éléments fort divers, de nouvelles tribus se sont constituées, auxquelles il serait difficile d'assigner, de nos jours, une origine exacte. Dans d'autres tribus purement arabes, s'insinuèrent des fractions berbères, épaves d'anciennes familles aborigènes, qui s'arabisèrent au contact de leurs hôtes.

Malgré ces causes d'incertitude, il est un grand nombre de groupes arabes qui ont conservé leurs anciens noms, Ces tribus, dont nous avons suivi pas à pas l'établissement avec Ibn Khaldoun, oc-

(1) V. ci-devant, p. 319.

cupent, en général, les localités indiquées par cet auteur il y a plus de quatre siècles, et il est facile de les retrouver sur les cartes actuelles. Quant aux autres, nous le répétons, les recherches locales feront le plus souvent reconnaître leur origine probable.

FIN.

APPENDICE.

NOTES SUR L'ORIGINE DU PEUPLE BERBÈRE.

Un peuple unique paraît avoir habité, dès la plus haute antiquité, l'Afrique septentrionale. Cette race autochthone se retrouve encore intacte sur le littoral ouest de la mer Rouge, en Egypte, dans les déserts de la Nubie et du Sah'ara, sur les rives du Sénégal et les bords de l'Océan, et enfin dans les montagnes du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie. Elle y porte les noms divers de *Berber* (pluriel *Braber* et *Brabra*), *Tebou*, *Imouchar'*, *Touareg*, *Chelouh*, *Kabile*, *Chaouïa*, *Maure*, etc. Nous lui avons conservé l'appellation de Berbère, onomatopée que les étrangers ont, sans doute, appliquée dans le principe à son langage, puis à sa race, et, de là, à une partie du pays qu'elle habitait : la Berbérie, improprement désignée par nous sous le nom de Barbarie.

Les auteurs anciens, tant grecs que romains, n'ont pas fait usage de ce nom de *Berbère* pour désigner, en terme générique, le peuple de l'Afrique septentrionale ; ils ne paraissent même pas avoir apprécié cette race dans son unité et parlent successivement des peuplades habitant le pays, sans paraître se douter du lien qui les unit. Il ne faut pas, du reste, attacher trop d'importance à leurs nomenclatures, ni chercher à les relier, par des moyens plus ou moins ingénieux, aux données précises fournies par les auteurs arabes. En effet, parmi les noms que l'on trouve dans les ouvrages anciens, les uns appartiennent aux langues grecque ou latine et s'appliquent à une circonstance physique de la peuplade qu'ils qualifient ; les autres ont été tellement défigurés en prenant une nouvelle forme, qu'il serait dangereux de vouloir les ramener à leur origine. Pour les premiers, nous citerons : *Numides*, latinisation du grec *Nomadès* (pasteurs, nomades) ; — *Ethiopiens*, de *Aïthos*, brûlé (1) ; — *Leucœthiopiens* (Ethiopiens blancs) ; — *Mélano-Gétules* (Gétules noirs) ; — *Ethiopiens-Gangines* (rouges) ; — *Libyœgypti*, *Libyphœnices* (Liby-Egyptiens, Liby-Phéniciens) ; — *Gymnètes* (nus) ; — *Lotophages* (mangeurs de Lotus) ; — *Troglodytes* (vivant dans des cavernes) (2) ; — *Metagonites ;* — *Atlantes* ou *Atarantes* (habitants de l'Atlas) ; — *Garamantes* (habitants de Garama, Djerma) ; — *Daradœ* (voisins du fleuve Daradus ou Da-

(1) Les Hébreux avaient déjà nommé le même pays *Kousch*, qui signifie noir, brûlé.

(2) Il est à remarquer que la partie de la Tripolitaine que les anciens assignent aux Troglodytes se trouve, plus tard, habitée par les Berbères *Ifrene*, nom qui, dans leur langue, signifie cavernes pluriel de *ifri)*.

rath) ; — *Lyxites* (voisins du fleuve Lyxus), etc., tous noms qui ne pouvaient pas être usités par les indigènes. Pour les seconds, il suffit de nommer les *Ghiligammes*, les *Auskhises*, les *Adyrmakhides*, les *Odrangides*, les *Zegrènsii*, pour renoncer à entreprendre toute assimilation.

Le nom de Berbère, nous l'avons vu, n'était pas appliqué, d'une façon générale, aux aborigènes de l'Afrique septentrionale. Cependant, plusieurs passages des auteurs anciens prouvent qu'il n'était pas ignoré dans le pays. Hérodote, qui avait voyagé en Egypte, dit : « Les Egyptiens appellent *Barbar* tous ceux qui parlent une autre langue que l'égyptien. » (1) *Le périple de la mer Erythrée*, document anonyme qui paraît remonter à vingt ou vingt-cinq ans avant notre ère, donne le nom de *Barbarie* au littoral africain de la mer Rouge et du golfe d'Aden. Ptolémée répète cette assertion en étendant le nom de *Barbarie* jusqu'à l'équateur (2). Enfin, Julius Honorius cite une peuplade de *Barbares* près du fleuve Malva.

Voici donc un fait bien établi : les géographes anciens ont eu connaissance d'un peuple de *Barbar*, habitant au midi de l'Egypte et sur les bords du Nil, là où, de nos jours, se trouvent des tribus appelées Brabra, se reliant, par la langue et les mœurs, aux autres Berbères du nord de l'Afrique. Pourquoi donc ce nom n'a-t-il pas été plus généralement adopté dans l'Antiquité ? Nous pensons, avec M. Vivien de Saint-

(1) II. — CLVIII.

(2) On sait que les cartes du géographe alexandrin pèchent toutes par le même défaut : une grande exagération des distances, surtout vers le midi.

Martin (1), que la raison peut en être cherchée dans l'analogie de cette appellation avec l'adjectif *barbare (barbarus, barbaros)*, dont le sens était beaucoup trop étendu et qui aura été confondu avec le substantif.

En somme, soit que les Arabes, à leur arrivée dans le pays, aient trouvé le nom de *Barbar*, usité par les colons grecs et romains *(afri)*, pour désigner, comme substantif, le peuple indigène, ou, comme adjectif, leurs voisins non civilisés ; soit qu'ils aient eux-mêmes créé ce mot en le faisant dériver de leur racine quadrilittère بربر (2) (prononcer des mots inintelligibles, bredouiller), le nom de berbère devint, dès lors, sans conteste, celui du peuple autochthone de l'Afrique septentrionale.

Le pays des noirs, ou Soudan, a toujours formé, au sud, la limite de la nation berbère. Seulement, le domaine des nègres paraît s'être avancé autrefois beaucoup plus au nord, et cette race semble avoir été, depuis les temps les plus anciens, constamment refoulée vers le sud par l'élément berbère. Au point de rencontre des deux races, de nombreux mélanges ont eu lieu, qui, complétés par l'influence du climat, ont produit des types intermédiaires, chez lesquels cependant les traits du berbère dominent. M. Vivien de Saint-Martin, dans son bel ouvrage : *le Nord de l'Afrique dans l'Antiquité*, dit, à propos d'une de ces races intermédiaires : « Les Tibou sont un des anneaux d'une « chaîne immense qui commence aux rivages de la « mer Erythrée, enveloppe tout le bassin moyen du

(1) *Le Nord de l'Afrique dans l'Antiquité*, p. 208, 209.

(2) Laquelle a le même sens que le sanskrit *ouarouar*, dont le grec a fait *barbaros*.

« Nil, se développe à travers le Sah'ara, couvre la « haute région de l'Atlas, et se termine à la mer occi- « dentale. Dans cette vaste zône de populations con- « génères, qui s'étend d'un bord à l'autre du continent « africain, l'identité originaire se révèle, soit par la « communauté de l'appellation primordiale de *Berbère*, « qui se retrouve chez les branches les plus distinctes « de la famille, soit par l'analogie de conformation « physique, soit par les rapports que présentent en- « core les nombreux dialectes entre lesquels la langue « mère s'est morcelée. » (1)

Examinons maintenant les diverses hypothèses émises au sujet des origines de la race berbère. L'Antiquité, malheureusement, nous a légué à cet égard bien peu de documents sérieux. C'est ce qui a constamment rebuté les personnes qui ont entrepris des recherches sur cet obscur point historique ; c'est encore ce qui explique la diversité des opinions émises. Il y a, du reste, peu d'espoir de voir cette question s'éclaircir par les monuments locaux, comme cela a eu lieu pour l'Egypte par la lecture des hiéroglyphes, et, pour l'Assyrie, par les heureux résultats du déchiffrement des cunéiformes. L'Afrique septentrionale n'a pas eu, dans les temps anciens, la période de grandeur atteinte par la Médie ou l'Egypte, grandeur attestée par des monuments de pierre. Les inscriptions en langue africaine ne sont, pour la plupart, que d'humbles tombes mentionnant un nom, une filiation et peut-être un âge. Il faut donc, bon gré mal gré, se tenir encore dans le vaste champ des inductions et conclure par hypothèse.

Salluste, un des premiers auteurs qui aient traité

(1) P. 80.

cette question, Salluste, qui avait été proconsul en Afrique et qui déclare avoir consulté les livres du roi Hiempsal, écrits en langue punique, s'exprime en ces termes (1) :

« L'Afrique fut d'abord occupée par les Gétules et « par les Libyens, peuples barbares qui se nourris- « saient de la chair des bêtes sauvages et paissaient « comme des troupeaux ; sans mœurs, sans lois, sans « chefs, ils n'étaient soumis à aucun gouvernement ; « toujours en mouvement, errant à l'aventure, c'était « la nuit qui déterminait leur lieu de repos. *Mais Her-* « *cule étant mort en Espagne, comme le pensent les* « *Africains*, son armée, composée de diverses nations, « se dispersa. Les *Mèdes*, les *Perses* et les *Arméniens*, « qui s'y trouvaient, s'étant embarqués pour l'Afrique, « y prirent des postes dans le voisinage de notre mer ; « les Perses, toutefois, s'approchèrent plus de l'Océan ; « en renversant le corps de leurs vaisseaux, ils s'en « firent des espèces de cabanes..... Insensiblement, ils « se mêlèrent aux Gétules par des mariages, et, comme « ils avaient souvent changé de lieux, se nommèrent « eux-mêmes Numides (2).

« Pour les Mèdes et les Arméniens, ils se fortifièrent « par l'adjonction des Libyens, car ceux-ci étaient plus « voisins de la mer d'Afrique..... Leur nom fut sensi- « blement altéré par les Libyens, qui, dans leur lan- « gage barbare, les nommèrent Maures (3) au lieu de « Mèdes.

(1) *Bell. Jug.*, §§ XVII à XX.

(2) Ce mot, nous l'avons vu, est d'origine grecque.

(3) Ce nom paraît venir du sémitique *mâreb* (occident). Il s'est toujours appliqué aux populations de l'ouest, le Mag'reb, dont les habitants sont appelés de nos jours Mag'raba.

« Quant aux Perses, ils devinrent bientôt puissants,
« et, depuis qu'ils ont pris le nom de Numides, s'étant
« considérablement multipliés, les plus jeunes se sé-
« parèrent de leurs pères et, ayant quitté le Désert,
« vinrent s'établir dans cette contrée, voisine de Car-
« thage, qui porte le nom de Numidie..... Ils acquirent
« beaucoup de gloire et de réputation, et enfin, pres-
« que toute la partie inférieure de l'Afrique passa aux
« Numides.

« Des Phéniciens, dans la suite, tant pour soulager
« leur patrie de la multitude dont elle était surchargée,
« que dans un but d'ambition, fondèrent, sur la côte
« maritime, Hippone, Hadrumet, Leptis, et enfin Car-
« thage....., » etc.

Tels sont, à peu près, les seuls documents que nous a légués l'Antiquité sur les origines du peuple autochthone de l'Afrique septentrionale. Par une fatalité singulière, la partie de l'ouvrage historique de Polybe consacrée à l'Afrique manque. Il en est de même de l'*Histoire générale* de Cornelius Nepos et de l'*Histoire de Juba II*. Strabon, Pline et Ptolémée lui-même, n'approfondissent pas sérieusement la question de l'origine des peuplades dont ils donnent la sèche nomenclature.

Les assertions de Salluste ont donné lieu à de nombreuses et légitimes critiques ; il ne faut cependant pas les rejeter en entier. Nous les apprécions comme le résumé des traditions ayant cours en Numidie un siècle et demi avant notre ère, traditions que les Phéniciens avaient fondues avec leurs légendes de l'Hercule punique, génie tutélaire de Tyr. L'abbé Mignot pense que l'historien a voulu désigner des peuplades cananéennes et syriennes, telles que les Araméens, les Madianites et les Phéréséens. M. Movers suppose que ces

traditions s'appliquent aux troupes mercenaires que Sidon envoyait à ses colonies de la Méditerranée. Il est certain que l'on y voit le souvenir des immigrations de peuples orientaux qui, *de tout temps*, sont venues modifier l'ethnographie de l'Afrique septentrionale.

M. Vivien de Saint-Martin combat ces systèmes, qu'il appelle « insuffisants et peu vraisemblables. » Il rappelle l'analogie des noms donnés par Salluste, avec ceux des tribus berbères citées par les auteurs arabes, telles que Medaça, Ourmana, Mediouna, etc.

M. Tauxier (1), suivant la même voie, traduit le mot *Masmoud*, ancien nom des Berbères de l'Atlas, par « descendant de Moud, » et signale l'analogie de *Moud* avec le *Mèdes* de Salluste.

Mais, en admettant que ces ingénieuses identifications soient exactes, ce que nous ne contestons pas, elles n'indiquent pas l'origine de ces Berbères, et l'hypothèse de l'abbé Mignot reste entière.

Le Bas-Empire, représenté par l'historien Procope, apporte à la cause son petit contingent de documents. Le judicieux historien de la guerre des Vandales reproduit, sur l'origine des Africains, des traditions qui se ressentent de l'influence hébraïque : il les représente comme chassés de la Palestine par les Hébreux revenus d'Egypte sous la conduite de Moïse. A la suite des grandes guerres qui suivirent cet évènement, les habitants de la Palestine, expulsés de leur pays, auraient en vain cherché à s'établir en Egypte ; puis, ils se seraient jetés sur l'Afrique septentrionale et l'auraient occupée jusqu'au détroit de Gadès. Une inscription gravée sur deux colonnes et rappelant ces faits

(1) *Ethnographie de l'Afrique septentrionale avant Mahomet* (*Revue africaine*, 1863).

(« Nous avons été chassés par le brigand Josué, fils de Navé....., » etc.) se trouvait, dit-il, dans la cité de Tigisis (Tidjist), en Numidie.

La littérature hébraïque, où Procope paraît avoir puisé ses renseignements, vient confirmer ce fait d'immigrations anciennes de peuples cananéens vers l'Afrique. Le rabbin Maïmounide, un des plus célèbres commentateurs du Thalmud, dit que, lors de la conquête du pays de Canaan, Josué extermina une partie des habitants et força ceux qui n'avaient pas voulu subir son joug à quitter leur patrie. Les Gergéséens émigrèrent en Afrique.

La Bible, dans sa table généalogique de la Genèse, nous offre les pluriels *Leabim* et *Loubim*, origine du nom de *Libye*, que les Grecs ont donné à l'Afrique. Plus tard, nous retrouvons les Loubim dans les *Lebathaï* de Procope et enfin dans les *Ilaouaten* de Coripus, qui, seul, a donné ce nom sous sa forme berbère. Les Arabes en ont fait *Louata*.

Passons aux indications fournies par les auteurs arabes. L'historien Ibn Khaldoun, après avoir résumé ce qu'ont écrit ses devanciers sur la question, s'exprime en ces termes (1) : « Les Berbères sont les en-
« fants de Canaan, fils de Cham, fils de Noë ; leur aïeul
« se nommait Mazir' ; ils avaient pour frères les Ger-
« géséens et étaient parents des Philistins, enfants de
« Kasluhim, fils de Misraïm. Le roi, chez eux, portait
« le titre de *Goliath* (2). Il y eut en Syrie, entre les
« Philistins et les Israëlites, des guerres rapportées

(1) *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, t. I, p. 184.

(2) *Galout*, qu'on écrit à tort *Djalout*, car les Arabes emploient la lettre *djim* (ج) pour rendre le *yeg* ou *g* dur des Berbères.

« par l'histoire et pendant lesquelles les descendants « de Canaan et les Gergéséens soutinrent les Philistins « contre les enfants d'Israël..... Vers ce temps-là, les « Berbères passèrent en Afrique. »

Ibn Khaldoun, on le voit, semble avoir puisé aux mêmes sources que Procope ; mais son opinion, comme le fait très-bien remarquer M. de Slane dans sa savante dissertation sur la langue et les origines berbères, n'est appuyée sur aucune preuve certaine. Cependant, sans s'arrêter au système de filiation qu'elle adopte, il faut reconnaître que le même fait subsiste : la tradition de l'origine orientale des Berbères. Les écrivains latins, — reproduisant les anciennes données locales, — byzantins, hébreux et arabes, sont d'accord sur ce point, et il est impossible de n'y pas voir le souvenir de migrations importantes de populations sémitiques en Afrique.

D'autres traits procédant du dialecte, des mœurs et de la religion des Berbères primitifs, viennent renforcer cette présomption. Il est évident que la langue berbère, par sa syntaxe, par les sons gutturaux qu'elle renferme, par cette particularité des racines verbales rendant l'idée abstraite, complétée ensuite par des dérivations fixes, donnant le sens pronominal ou attributif, et enfin, par une foule d'autres caractères, offre les plus grandes analogies avec les langues sémitiques. Seul, le dictionnaire s'en éloigne, et c'est ce qui a porté M. Renan (1) à classer le berbère dans une famille qu'il propose d'appeler *chamitique*, avec le copte et les dialectes non sémitiques de l'Abyssinie. La connaissance, chaque jour plus complète, que l'on acquiert

(1) Dans son bel ouvrage intitulé : *Histoire générale et système comparé des Langues sémitiques*, p. 201, 202.

de la langue berbère, décidera certainement la question (1). Dans tous les cas, il est à remarquer que la domination latine, qui a imprimé des traces si profondes dans le pays, celle des Vandales, qui l'a suivie, et enfin celle des Grecs de Byzance, n'ont laissé aucun souvenir dans la langue berbère, tandis que l'arabe l'a modifiée à un tel point que l'on compte maintenant un grand nombre de mots arabes (un tiers dans la Grande-Kabilie) ayant pris la forme berbère et s'étant incorporés dans cette langue. Cette facilité d'assimilation est un indice non équivoque d'analogie. Le phénicien paraît également s'être confondu dans une certaine mesure avec le berbère ; aussi est-il quelquefois difficile de décider si les inscriptions constamment mises au jour en Algérie sont numidiques ou puniques (2).

Quant à la religion primitive des autochthones, c'était, pour les contrées du littoral de la Byzacène, le culte barbare de Karthage. L'auteur chrétien Tertullien, qui écrivait vers la fin du IIe siècle, nous apprend que, de son temps, on sacrifiait encore des enfants à Saturne. Il est probable que la majorité des Berbères ne suivaient pas ces rites sanguinaires ; cependant, le poète Corippus, dans la *Johannide* (VIe siècle), les repré-

(1) Les récentes découvertes de M. Halévy en Arabie appuient l'hypothèse de l'origine asiatique des Berbères.

(2) V., à ce sujet, les travaux de M. le Dr Judas et ceux de MM. Reboud et Faidherbe.

Le Dr Barth a trouvé, au puits d'Issala (au midi de R'at) des inscriptions en caractères *tifinar'*, desquelles il dit : « ..... L'une d'elles, « dont je pris copie, était tracée avec tant de soin que, *si elle se* « *fût trouvée dans les régions du littoral, on eût pu lui attribuer* « *une origine punique.* » (P. 157 de l'édition de Paris, t. I.)

sente comme adorant Gurzil, Mastimane et autres divinités barbares.

Si l'on s'en rapporte à certains passages des auteurs arabes, la religion la plus répandue en Afrique était le magisme ou culte du feu, tel qu'il était pratiqué dans l'Asie occidentale avant l'islamisme. Certaines tribus étaient juives, et enfin les indigènes voisins des colonies grecques et latines étaient chrétiens (1).

Afin de compléter l'ensemble des faits pouvant se rapporter à l'origine des Berbères, rappelons que dix-huit cents ans environ avant notre ère un peuple se rattachant aux Philistins et que l'histoire nomme *Hyksos* ou *pasteurs*, — qualification qui rappelle le *nomade* des Grecs et le *chaouïa* (2) actuel, — peuple qui habitait au-delà du Delta, comme les Hilaliens du XIe siècle, envahit l'Egypte et renversa la XIIIe dynastie. Les Pharaons se réfugièrent en Ethiopie, et ce ne fut que deux siècles et demi plus tard qu'ils expulsèrent, après de longues luttes, les Hyksos. Que devint cette race ? N'est-il pas admissible qu'elle fut refoulée vers l'ouest ? N'est-il pas même probable que cette émigration, dont l'histoire a conservé le souvenir, a été accompagnée ou suivie de mouvements semblables ? L'Egypte a toujours été la route et le lieu de station des peuples asiatiques dans leurs marches vers l'ouest.

(1) C'est ce qui a fait dire à saint Augustin et à Ibn Khaldoun lui-même, d'une façon beaucoup trop absolue : « Les Berbères sont chrétiens. » Il est évident que ces auteurs ne pouvaient entendre parler de ces tribus que les anciens appelaient Maures et Gétules et que les Arabes ont nommées Sanhaga, Masmouda ou Ouacine.

(2) Le mot *chaouïa* paraît signifier, dans le dialecte berbère de ce nom : *bergers*.

Quant aux tribus berbères juives, soit, en général, celles de la race zenète, nous pensons que leur établissement en Afrique est relativement plus récent, et nous ne serions pas éloigné de le placer à l'époque de la chute d'Israël et la dispersion des douze tribus (1).

Avant de donner notre conclusion sur les origines de la race berbère, abordons la question de conformation physique, qui, sans avoir une importance capitale, doit néanmoins entrer en ligne de compte.

La race aborigène de l'Afrique septentrionale présente les types les plus variés, depuis le nomade basané de l'extrême Sah'ara jusqu'au cultivateur blond et taché de rousseur de la Grande-Kabilie ; depuis le Chaouï arabisé de l'Aourès jusqu'au Marocain demi-nègre ; depuis le Mzabi lymphatique jusqu'au vigoureux montagnard du Rif. Cependant, il est permis d'avancer qu'un grand nombre de Berbères rappellent les traits principaux du type sémitique (2). De nom-

(1) Nous reproduisons ici l'opinion de M. Vivien de Saint-Martin à propos du royaume d'Axoum. « Il est très-probable, dit ce savant, « que des tribus juives ont pénétré de très-bonne heure jusqu'aux « extrémités de l'Ethiopie, et, s'il nous fallait fixer une date, nous « indiquerions celle de la chute d'Israël et de la dispersion des douze « tribus (vers 721 av. J.-C.), etc. » *(Le Nord de l'Afrique*, p. 205, 206.)

(2) Le Dr Barth, qui a pu étudier la race berbère de fort près, s'exprime en ces termes : « La population primitive de l'Afrique « septentrionale paraît être, en général, d'origine sémitique ; mais « elle se trouve mélangée à un élément étranger, bien que plus ou « moins analogue, provenant de tribus originaires de l'Egypte *ou y* « *ayant demeuré*.....

« Cependant, il paraît que *le caractère général et l'idiôme de ces* « *peuples est le même au fond, et il ne peut y avoir de doute sur*

breux *sous-genres* se sont formés par le croisement avec de plus anciennes races africaines ou avec les divers peuples conquérants, qui, depuis les temps les plus reculés, ont envahi et occupé le Tel.

Cette présence du type blond aux yeux bleus parmi les Berbères, rapprochée du sens de différentes inscriptions égyptiennes dont M. de Rougé et autres spécialistes ont donné la traduction, a porté M. le général Faidherbe à conclure qu'une race blonde du nord de la Gaule ou des bords de la Baltique a conquis, il y a trois mille ou trois mille cinq cents ans, l'Afrique septentrionale et s'y est établie. Il est évidemment très-difficile de se prononcer catégoriquement sur une question ethnographique si reculée ; cependant, il n'y a rien d'impossible dans cette hypothèse, qu'on peut résumer ainsi : Une race blonde, originaire de l'Europe, aura, dans les temps les plus anciens, fait invasion en Afrique, — nous ajouterons même, en traversant la Méditerranée au détroit de Gibraltar, comme les Vandales au Ve siècle de notre ère, — et se sera établie dans les cantons du littoral nord. Les sépultures du genre dit celtique trouvées en maints endroits de l'Algérie sont probablement l'œuvre de cette population pré-historique, dont les Berbères blonds sont

« *ce que la majeure partie de ces tribus appartiennent à la race*
« *que l'on désigne plus ou moins proprement sous le nom de ber-*
« *bère.*

« .....

« Les Berbères forment aujourd'hui la grande tribu qui est répan-
« due depuis les extrémités les plus éloignées de l'Atlas jusqu'au
« Niger et au fond du Soudan, et depuis l'océan Atlantique jusqu'à
« Siwah et Kaouar, dans la vallée de Bilma. » (T. I, p. 132 et 134 de l'édition de Paris.)

sans doute les descendants. Mais il est certain que ce peuple n'a laissé aucun souvenir dans les mœurs et le langage du pays, et que, par conséquent, les Berbères l'ont depuis longtemps absorbé.

Après avoir passé successivement en revue les documents pouvant éclairer la question de l'origine des Berbères, et les avoir discutés sans parti-pris, nous arrivons au moment de conclure. Ce n'est pas sans une réelle appréhension que nous nous voyons dans la nécessité d'émettre notre avis sur un sujet où tant d'érudits ont hésité à se prononcer. « Il est facile, — « a dit M. Lacroix, écrivain dont l'Algérie ne saurait « trop déplorer la perte, — il est facile de bâtir un ou « plusieurs systèmes, de produire, à l'appui, des textes « nombreux, en un mot, d'édifier, à grands frais d'éru- « dition, un paradoxe ethnographique, » etc. Cela est fort juste ; le même écrivain dit encore, avec non moins de raison : « On ne peut, sur la question de l'origine « des Indigènes de l'Algérie, émettre que des conjec- « tures. » (1)

C'est donc à ce dernier titre que nous résumons notre opinion, de la manière suivante :

1° L'Afrique septentrionale a dû être peuplée par une série d'immigrations très-anciennes de peuples asiatiques, venus de la Palestine, du nord de l'Arabie ou des bords de l'Euphrate ;

2° Ces groupes asiatiques se sont assimilé ou ont refoulé des populations d'origines diverses, — blondes

(1) F. Lacroix. Ouvrage historique inachevé, sur l'Afrique.

dans le nord, basanées ou nègres dans les Hauts-Plateaux et le sud, — trouvées par eux dans le pays ;

3° La réunion de ces éléments et leur assimilation a formé la race berbère ;

4° Enfin, cette unification a dû être complète à une époque si reculée, qu'il est permis d'appliquer le titre d'autochthones aux Berbères de l'Afrique.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
IMPRIMÉS.

INDEX GÉOGRAPHIQUE.

ABBACÏA (EL). — Château fortifié à quelques milles de Kaïrouane, en Tunisie.

ACHIR. — Ville du Mag'reb central, dont on croit avoir retrouvé les vestiges sur le sommet du Kef-el-Akhdar, entre Aumale et Médéa.

ADJEBADÏA. — Ville du pays de Barka (Kyrénaïque), détruite par l'invasion arabe.

AFRIQUE SEPTENTRIONALE ou *Mag'reb*. — Partie de l'Afrique comprise entre l'Egypte à l'est, l'océan Atlantique à l'ouest, la Méditerranée au nord et le Soudan au sud.

AFRIQUE PROPRE. — Nom donné par les Romains à la Tunisie actuelle ; ils l'ont appelée aussi *Byzacène* et *Zeugitane*. De nos jours, les Indigènes nomment *Friguïa* une partie de ce pays.

AÏAD (ou *Djebel-Aïad*). — Montagnes au nord-est de Mecila.

ALGER. — L'antique *Icosium* (en arabe *El-Djezaïr*) ; chef-lieu de la province de ce nom.

ANGAD (pays des). — Vaste plateau ondulé situé au-delà des montagnes qui enveloppent Tlemcen au sud et à l'ouest.

AOURÈS. — Voir *Djebel-Aourès*.

ARAÏCHE (EL). — Port du Mag'reb extrême, sur l'Océan, à l'embouchure de l'Ouad-el-Kous.

ARZEU (en arabe *Arzeou*), l'antique *Portus-Divinus*. — Ville maritime, au fond du golfe de ce nom, entre Oran et Mostaganem.

ARZILA. — Ville maritime du Mag'reb extrême, sur l'Océan, à une journée au midi de Tanger.

ATLAS. — Nom générique des montagnes de l'Afrique septentrionale, qui paraît venir du berbère *Adrar* (montagne). Il nous a été transmis par les Grecs.

ATLAS (GRAND). — La plus haute chaîne de montagnes de l'Afrique septentrionale, située dans l'intérieur du Maroc. Les indigènes l'appellent *Djebel-Dadès* et *Derene*. Le sommet le plus élevé paraît être de 3,500 m d'altitude.

AZEMMOR. — Port du littoral océanien, à l'embouchure de l'Ouad-Oum-Rebïa. Azemmor signifie *olive* en berbère.

AZR'AR (ou *Azghar*). — Plaine sur le littoral du Mag'reb extrême, entre Tetouane et l'embouchure du Sebou.

BADJA. — L'antique *Vacca*. Ville à l'ouest de Tunis, sur la route de Bône.

BADIS. — Oasis du Zab-Cherki (de l'est).

BADIS. — Port du Mag'reb extrême, sur le littoral du Rif.

BARAÏ. — L'antique *Bagaï*. Ville à l'extrémité nord-est de l'Aourès.

BARBARIE. — Ce nom était donné autrefois aux états du littoral de l'Afrique septentrionale. On commence à l'appliquer sous le nom générique de *Berbérie* (pays des Berbères), à tout le nord de l'Afrique.

BARKA. — Ville située au midi de la Kyrénaïque ; les Arabes ont appelé cette contrée *Pays de Barka*.

BATHA (EL). — Plaine et ville sur la rive droite de la Mina, dans le Mag'reb central.

BELLEZMA. — Province au sud de Constantine, dans l'Aourès, entre le Hod'na et Lambessa.

BENI-BOU-SAÏD. — Montagnes à l'ouest de Tenès, actuellement le Dahra.

BENI-KHALIL. — Montagnes derrière Blida.

BENZERT. — L'antique *Hippo-Zaritos* (nommé *Bizerte* par les Européens). Port au nord-ouest de Tunis.

BISKARA. — Chef-lieu du Zab ; oasis au sud de Constantine, au pied du versant méridional de l'Aourès.

BÔNE. — L'antique *Hippo-Reguis* (en arabe *Bouna* et *Annaba*). Port du littoral de la province de Constantine.

BOUGIE. — L'antique *Saldœ* (en arabe *Bedjaïa*) ; port à l'embouchure de l'Ouad-Sahel, au pied du versant oriental de la Grande-Kabilie.

BOU-SEMR'OUN. — Bourgade du Sah'ara de la province d'Oran.

BRECHK. — Ancien port du Mag'reb central, entre Cherchel et Tenès.

BYZACÈNE. — Nom donné par les Romains à l'Afrique propre ou Tunisie actuelle.

CAPUT-VADA. — Localité à la pointe septentrionale de la Petite-Syrte (actuellement Caboudia).

CESARÉE (ou *Iol-Cesarée*). — Nom romain de Cherchel.

CEUTA. — L'antique *Septa* ou *Septum* (en arabe *Sabta*). Ville du Mag'reb extrême, à l'extrémité de la pointe africaine du détroit de Gibraltar.

CHEBROU (OUAD). — Rivière, et *Chebrou*, ville, à peu de distance à l'ouest de Tebessa.

CHEDIOUA (ou *Djedioua*). — Affluent du Chelif supérieur.

CHELIF. — Rivière qui descend du Djebel-Amour, court à l'ouest parallèlement au littoral, et débouche près de Mostaganem.

CHELIF. — Ville située sur la rive gauche du Chelif, à son confluent avec la Mina.

CHERCHEL. — *Iol* des Phéniciens, *Cesarée* et *Iol-Cesarée* des Romains. Ville maritime à l'ouest d'Alger.

CHERIK. — La péninsule située à l'est de Tunis.

CHOT-CHERKI (le *marais de l'est*) et CHOT-R'ARBI (le *marais de l'ouest*). — Vastes dépressions voisines, situées dans les Hauts-Plateaux de la province d'Oran.

COLLO. — L'antique *Chullu* (en arabe *El-Koll*). Ville maritime, au nord de Constantine.

CONSTANTINE. — L'antique *Kirta* (en arabe *Kosentina*). Chef-lieu de la province de ce nom.

DEHOUS. — Nom d'un canton traversé par une rivière du même nom (*Ouad-Dehous*), au nord-est d'Aumale.

DELLIS (ou *Tedellis*). — L'antique *Rusucurru*. Ville maritime à l'est d'Alger, à l'angle occidental de la Grande-Kabilie.

DERAA. — Province située au sud de l'Atlas marocain et traversée par l'*Ouad-Deraâ*.

DEREN. — Nom berbère de l'Atlas.

DÉSERT (ou *Grand-Désert*). — Le Sah'ara compris entre le *Tel* ou les *Hauts-Plateaux* au nord, et le Soudan au sud.

DÉSERT DE LIBYE. — Au sud-est de la Tripolitaine.

DIRA (DJEBEL). — Montagne au sud d'Aumale (Sour-el-Rozlane).

DJEBEL-AMOUR (appelé d'abord *Mont-Rached*). — Le *Mons-Kinnaba* des Romains. Contrée montagneuse située au midi du Ouarensenis, dans le Mag'reb central. (Altitude : 2,000 m.)

DJEBEL-AOURÈS. — L'*Aurasius-Mons* des Romains. Vaste pâté montagneux situé au midi de Constantine. (2,500 m d'altitude.)

DJEBEL-DJERDJERA. — Le *Mons-Ferratus* des Romains. Contrée montagneuse de la Grande-Kabilie, entre Dellis et Bougie ; ses plus hauts sommets atteignent 2,300 m.

DJEBEL-HENTATA. — Une des plus hautes chaînes de l'Atlas marocain. (3,500 m.)

DJEBEL-OUARENSENIS (anciennement *Ouancheriche*). — Le *Mons-Carapha* des Romains, entre Orléansville et Miliana, au sud, sur le trajet du méridien de Paris. (Altitude : 2,000 m.)

DJEBEL-NEFOUÇA. — Montagnes au sud-ouest de Tripoli. Il existe aussi un canton nommé *Nefouça,* auprès de Kabès.

DJEBEL-R'ARIANE. — Montagnes voisines du Djebel-Nefouça, à une journée au sud de Tripoli.

DJELOULA. — L'antique *Useletanum*, à une étape à l'ouest de Kaïrouane.

DJERBA. — Ile au fond du golfe de la Petite-Syrte.

DJERID (ou *Blad-el-Djerid*). — Région des oasis de la Tunisie.

DJERID (lac du). — L'ancien lac *Triton*, au midi de la Tunisie. Il reçoit les eaux du bassin de l'Ouad-Rir' et de celui de l'Ouad-Djedi.

DJIDJEL (appelé par les Européens *Djidjeli*). — Ville du littoral de la province de Constantine, à l'ouest de l'embouchure de l'Ouad-el-Kebir, entre Bougie et Collo.

DOUCEN (ED). — Ville du Zab, au sud-ouest de Biskra.

EDJEM (ou *El-Djem*). — Ville entre Sfaks et Souça, en Tunisie. Elle possède un magnifique amphithéâtre romain encore debout.

FEDDJ-EN-NAAM. — Défilé au sud-ouest de Kaïrouane.

FÈS (en arabe *Fas*). — Capitale du Mag'reb extrême, non loin des sources du Sebou et de la station romaine de Volubilis (Oulili).

FEZZANE. — Région d'oasis au midi de la Tripolitaine, au-delà du plateau de Hammada.

FIGUIG. — Oasis marocaine, directement au midi de Tlemcen.

GARAMA. — Actuellement *Djerma*, dans le Fezzane.

GER. — Fleuve, le *Guir* actuel. (V. *Ouad-Guir*.)

GETULIE. — Nom donné par les Romains à la région située immédiatement au sud de la Numidie et de la Mauritanie.

GUEDJAL (ou *Ikdjane*). — Localité dans les montagnes, au nord de Sétif.

GUEZOUL. — Montagne sur la rive droite du haut Mina, non loin de Tiharet.

HABRA. — Rivière traversant une plaine du même nom, rejoignant à l'ouest celle du Sig, au midi du golfe d'Arzeu.

HADRUMETE. — Actuellement *Souça*, sur le littoral oriental de la Tunisie.

HAHA. — Province du Mag'reb extrême, au nord du Sous.

HAÏDERANE. — Montagne non loin de Kabès.

HAMMA (EL). — Ville du Djerid tunisien.

HAMMADA. — Vaste plateau aride, situé dans le Sah'ara, au sud de la Tunisie. Ce nom est donné en général aux plateaux du sud.

HAMZA. — Vaste plaine ondulée, au midi du Djerdjera, entre cette chaîne de montagnes et Aumale. Ce nom comprenait autrefois tout le pays environnant.

HAUTS-PLATEAUX. — Plaines ondulées, d'une altitude moyenne de 1,000 m, s'étendant entre le Tel des provinces d'Oran et d'Alger et le Désert.

HEBET (EL). — Canton du Mag'reb extrême, entre Tetouan et El-Kçar-el-Kebir.

HENTATA (DJEBEL). — Partie de l'Atlas dominant la ville de Maroc.

HOD'NA. — Vaste bassin entouré de montagnes s'étendant directement au sud de Bougie, entre l'Aourès, le Sah'ara et les montagnes situées au nord-ouest de Bouçâada et au nord de Mecila.

IÉMEN. — Province à l'extrémité méridionale de l'Arabie.

IFGANE. — Ancienne ville zenète, située au midi de Tlemcen, sur la limite du Désert.

IFRIKÏA. — Partie orientale du Mag'reb, comprenant la Tripolitaine, la Tunisie et la province de Constantine. A l'origine, l'Ifrikïa paraît avoir désigné seulement l'Afrique propre des Latins ou Tunisie actuelle, dont une partie est encore appelée *Friguïa* par les Indigènes.

ISLI. — Territoire et rivière auprès d'Oudjda, sur la limite du Mag'reb extrême.

KABÈS. — Ville maritime, sur le littoral du golfe de la Petite-Syrte, appelé aussi *golfe de Gabès*.

KABILIE (GRANDE). — Le massif montagneux du Djerdjera, entre Dellis et Bougie.

KAFSA (ou *Gafsa*). — Une des villes principales du Djerid tunisien.

KAÏROUANE. — Ville de l'intérieur de la Tunisie, non loin de l'emplacement de l'antique *Useletanum* (*Djeloula*).

KALAA (EL) (appelée aussi *Kalâa des Beni-Hammad*). — Place fortifiée dont les ruines se voient encore à une étape au nord de Mecila.

KALAAT-HOUARA. — Forteresse au nord-est de Maskara.

KALAA-T-IBN-SLAMA (appelée aussi *Taour'zout*). — Au sud-ouest de Tiharet, sur la rive gauche de la Mina.

KAMMOUDA (ou *Gammouda*). — Montagne et canton entre Kaïrouane et Kafsa.

KARN (EL). — Montagne située entre Djeloula et Kaïrouane.

KARTENNA. — Nom antique de Tenès.

KARTHAGE (en arabe *Kartadjina*). — Ville au fond du golfe de ce nom, près de Tunis.

KASTILÏA (pays de). — Nom donné à la partie du Djerid tunisien avoisinant l'oasis de Touzer.

KÇAR-EL-KEBIR (EL). — Ville sur l'Ouad-el-Kous, au sud de Tanger.

KÇAR-EL-MEDJAZ. — Château à l'extrémité de la pointe africaine du détroit de Gibraltar.

KEF (EL). — L'antique *Sicca-Veneria*. Ville sur la limite occidentale de la Tunisie.

KERKINNA (ou *Cercinna*). — Iles situées vis-à-vis de Sfaks, sur la côte orientale de la Tunisie.

KIANA (DJEBEL). — Montagne au nord-est de Mecila.

KIRTA (ou *Cirta*). — Nom antique de Constantine.

KHARZOUZA. — Localité sur les bords de la Tafna, au lieu dit Melâb-Tafna.

KORRAT. — Groupe d'îles sur le littoral de la Tunisie.

KOUKOU. — Ville de la Kabilie, dans le territoire des Beni-Abbès.

KYRÉNAÏQUE (ou *Cyrénaïque*). — Nom donné par les Anciens au pays compris entre la Marmarique et le golfe de la Grande-Syrte. Les Arabes l'ont appelé *pays de Barka*.

KYRÈNE. — Colonie grecque qui a donné son nom à la Kyrénaïque.

LA GOULETTE (en arabe *Halk-el-Ouad*). — Fort, à l'entrée du golfe de Tunis.

LAMBESSA. — L'antique *Lambœsis*. Ville située sur le versant nord de l'Aourès, près de Batna.

LAR'OUAT (ou mieux *El-Ar'ouate*). — Oasis au midi d'Alger, au pied du Djebel-Amour.

LARIBUS (en arabe *El-Orbos*). — Ancienne ville, sur la limite occidentale de la Tunisie, non loin du poste actuel du Kef.

LEBIDA. — L'antique *Leptis*. Ville du littoral de la Grande-Syrte.

LIBYE. — Nom donné d'abord par les Grecs à toute l'Afrique septentrionale ; restreint plus tard à la partie orientale de cette contrée.

LIBYE INTÉRIEURE. — Nom donné par les Romains aux déserts africains.

LIBYE PENTAPOLE. — La Kyrénaïque.

MAG'REB (*Occident*). — Nom donné par les Arabes à la partie de l'Afrique septentrionale située à l'ouest de l'Égypte. L'Espagne musulmane et la Sicile ont fait partie du Mag'reb.

Le Mag'reb est divisé en :

1° *Ifrikïa*, comprenant le pays de Barka, la Tripolitaine, la Tunisie et la province de Constantine ;

2° *Mag'reb-el-Aouçot* (ou central), s'étendant depuis l'Ifrikïa jusqu'à la rivière Moulouïa ;

3° *Mag'reb-el-Akça* (c'est-à-dire extrême ou ultérieur), de la Moulouïa à l'Océan ;

4° Et *Sah'ara*, nom générique de tous les déserts de l'Afrique septentrionale.

MALVA (ou *Molochath*). — Nom romain de la rivière Moulouïa.

MAROC (en arabe *Marrakch*). — Capitale des contrées méridionales du Mag'reb extrême, située entre les sources de l'Oum-Rebïa et celles du Bou-Regreg.

MAURITANIE (ou *Maurusie*). — Nom donné par les anciens à la partie occidentale de l'Afrique du nord. Elle fut divisée en *Mauritanie orientale*, divisée elle-même plus tard en *sitifienne* et *césarienne*, s'étendant depuis la Numidie jusqu'au fleuve Molochath, et en *Mauritanie occidentale* ou *tingitane*, allant, de là, à l'Océan.

MAZAGRAN (ou *Thamazagrane*). — Poste, à quelques kilomètres à l'ouest de Mostaganem.

MAZAGRAN. — Petit port sur le littoral de l'Océan.

MAZOUNA. — Ville au nord du Chelif, entre Tenès et Mostaganem.

MECHENTEL. — Hauts-plateaux, entre le Zab et le Djebel-Amour.

MECILA. — Chef-lieu du Hod'na.

MÉDÉA. — L'antique *Lamida* (en arabe *El-Medïa*). Ville dans les montagnes, à trente lieues au sud d'Alger.

MEDJERDA. — V. *Ouad-Medjerda*.

MEHDÏA (EL). — Ville construite sur une presqu'île du littoral oriental de la Tunisie.

MEKERRA. — Rivière de la province d'Oran, se confondant avec l'Ouad-el-Hammam, au fond du golfe d'Arzeu.

MEKNÈS (ou *Miknaça*). — V. *Mequinès*.

MELILA. — Ville maritime au nord du Mag'reb extrême.

MELILI. — Oasis à l'ouest de Biskra.

MELRIR'. — Vaste dépression marécageuse dans le Sah'ara, au midi de l'Aourès; appelée aussi *Chot-Melrir'*.

MEMS. — Ville à l'ouest de Kaïrouane, près de la branche supérieure de la Medjerda.

MEQUINÈS (en arabe *Meknès*). — Ville au sud-ouest de Fès, dans le Mag'reb extrême. — Il existait un autre *Meknès*, dit de *Thaza*, à l'est du précédent.

MERMADJENNA. — Localité située au nord de Tebessa, dans la province de Constantine.

MERS-EL-KEBIR. — L'antique *Portus-Magnus*. Port à l'ouest du golfe d'Oran.

MESKIANA. — Affluent de la Medjerda, passant à Tebessa. Il existait aussi une ville de ce nom.

MESLATA. — Ville du littoral du golfe de la Grande-Syrte.

METENNANE. — Montagne voisine et à l'est d'Aumale.

MEZAB. — Pays des Beni-Mezab, dans le Sah'ara, au midi de Lar'ouat.

MILA. — L'antique *Melivum*. Ville à dix lieues à l'ouest de Constantine.

MILIANA. — L'antique *Malliana*. Ville de la province d'Alger, au sud-ouest de Blida.

MINA. — Affluent du Chelif; il prend sa source non loin de Tiaret.

MITIDJA. — Vaste plaine au midi d'Alger, aboutissant à l'est à la Grande-Kabilie et à l'ouest à la montagne de Cherchel.

MONS-FERRATUS. — Nom romain du Djerdjera.

MORZOUK. — Capitale du Fezzane.

MOSTAGANEM (en arabe *Moustr'anem*). Ville maritime près de l'embouchure du Chelif.

MOULOUÏA. — L'antique *Molochath* ou *Malva ;* rivière qui descend de l'Atlas marocain et débouche dans la Méditerranée, non loin de la limite occidentale de l'Algérie.

MOUZAÏA. — Montagne et canton entre Blida et Médéa.

MZAB. — Voir ci-dessus MEZAB.

NEDJ. — Province au centre de l'Arabie.

NEDROMA. — Ville située au nord de Tlemcen.

NEFOUÇA. — V. *Djebel-Nefouça*.

NEFTA. — Ville du Djerid tunisien.

NEGAOUS (quelquefois *Megaous*). — Ville à l'extrémité nord-est du Hod'na.

NUMIDIE. — A peu près la province actuelle de Constantine, depuis le fleuve Bagradas (Medjerda), à l'est, jusqu'au méridien de Bougie, à l'ouest.

OBBA. — Ville de la Tunisie, non loin de Laribus.

ORAN (en arabe *Ouahrane*). — Chef-lieu de la province de ce nom.

OUARENSENIS. — V. *Djebel-Ouarensenis*.

OUAD-DJEDI. — Descend du versant méridional du Djebel-Amour, puis coule à l'est et va se perdre dans le lac Melrir'.

OUED-DERAA. — L'ancien *Darath*. Descend du versant méridional du Grand-Atlas, coule d'abord au sud, puis tourne à l'ouest et vient déboucher dans l'Océan, vis-à-vis des Canaries.

OUAD-EL-DJENANE. — Petite rivière au sud-est d'Aumale (Sour-el-Rozlane).

OUAD-EL-HAMMAM. — Réuni à la Mekerra, se jette dans le marais de la Makta, au fond du golfe d'Arzeu (province d'Oran).

OUAD-EL-KEBIR. — L'ancien *Amsagas*. Prend naissance près de Constantine et débouche entre Collo et Djidjeli.

OUAD-EL-KOUS. — Le *Lyxus* des anciens. Rivière du Mag'reb extrême ; son embouchure est dans l'Océan, près d'El-Araïche.

OUAD-GUIR. — Le *Ger* des anciens. Coule, du versant méridional de l'Atlas marocain, droit au sud, et va se perdre dans les sables de l'oasis de Touat.

OUAD-IR'ARG'AR. — Prend naissance dans les montagnes de l'intérieur du Sah'ara, coule au nord et concourt à former la vallée de l'Ouad-Rir'.

OUAD-ISSER. — Coule à l'ouest de la Grande-Kabilie.

OUAD-MEDJERDA. — Le *Bagradas* des Romaids. Descend des Hauts-Plateaux situés à l'est de l'Aourès et se jette dans le golfe de Tunis.

OUAD-MÏA. — Vient de l'extrême sud et concourt à former la vallée de l'Ouad-Rir'.

OUAD-NOUN. — Descend de l'Atlas marocain à l'ouest et se jette dans l'Océan, près du cap Noun.

OUAD-OUM-REBÏA. — Grande rivière descendant du versant oriental de l'Atlas et se jetant dans l'Océan, à Azemmour.

OUAD-RIR'. — Vallée formant le prolongement de l'Ouad-Mïa et de l'Ouad-Ir'arg'ar, et aboutissant au lac Melrir'.

OUAD-SAHEL. — Le *Nasaoua* des anciens. Contourne le pâté montagneux du Djerdjera et se jette dans le golfe de Bougie, où il prend le nom de Soumam.

OUAD-SEBOU. — Le *Subur* des anciens. Rivière descendant de l'Atlas, à l'ouest, et se jetant dans l'Océan, au lieu dit El-Mamoura.

OUAD-SOUF-DJINE. — Descend du Djebel-R'ariane et se jette près de Mesrata, sur le littoral de la Grande-Syrte.

OUAD-SOUS. — Coule entre les deux chaînes pr ncipales du Grand-Atlas et se jette dans l'Océan.

OUAD-TENSIFT. — Rivière du versant océanien du Grand-Atlas, au midi de l'Ouad-Oum-Rebïa.

OUAD-ZEMZEM. — Se confond avec l'Ouad-Souf-Djine, dans la Tripolitaine.

OUAD-ZIZ. — Descend du Grand-Atlas, au sud, et disparaît près de l'oasis de Tafilala.

OUARGLA. — Ville et oasis dans le Sah'ara, au sud-est de l'Ouad-Rir'.

OUDJDA. — Ville sur la frontière marocaine, à l'est de Tlemcen, au pied des montagnes des Beni-Iznacene.

OUEDDANE. — Ville au sud de Morzouk, dans le Fezzane.

OUÉDJER. — Localité et rivière, dans la partie occidentale de la plaine de la Mitidja.

OUENNOUR'A. — Montagne entre Aumale, Mecila et Bou-Areridj.

OULILI. — L'antique *Volubilis*. Non loin de l'emplacement de Fès.

PÉGNON DE VELEZ. — Forteresse construite sur un rocher, vis-à-vis du port de Badis, dans le Mag'reb.

PROCONSULAIRE (PROVINCE). — Comprenant la Tunisie et la Tripolitaine.

RACHED (MONT). — Nom primitif du Djebel-Amour.

R'ADAMÈS. — Oasis au sud de la Tripolitaine.

R'ARIBOU. — Oasis du Zab.

REBA. — Bourgade du Sah'ara de la province d'Oran.

R'ERIS. — Non loin de Mermadjenna, à l'est de Constantine.

RIF. — Contrée montagneuse du littoral du Mag'reb extrême, comprise entre l'embouchure de la Moulouïa et le détroit de Gibraltar.

RIHOU (OUAD). — Affluent du Chelif inférieur.

RIRANE (EL). — Montagnes au midi et à peu de distance de Tlemcen.

ROKKADA. — Forteresse et ville à quatre milles au sud-ouest de Kaïrouane.

R'OMARA (pays des). — Le Rif marocain.

SABRA. — L'antique *Sabrata*. Ville à une journée à l'ouest de Tripoli.

SAH'ARA (ou *Grand-Désert*). — Vaste contrée composée de plateaux arides, de dunes de sable, de montagnes et de vallées plus ou moins fertiles, s'étendant au sud du Tel de l'Afrique septentrionale jusqu'au Soudan.

SAFI. — Port du Mag'reb, sur le littoral de l'Océan.

SAHEL. — Nom donné dans le nord de l'Afrique aux régions ouvertes sises entre les montagnes et la mer.

SALAT. — Montagne près de Bouçâada.

SALDŒ. — V. *Bougie*.

SALÉ. — Port du littoral océanien du Mag'reb, à l'embouchure du Bou-Regreg.

SATFOURA. — Région maritime au nord de Tunis.

SEBKHA DE DAOURA. — Marais, près de Tafilala.

SEBKHA DE GOURARA. — Marais, à l'est du cours inférieur de l'Ouad-Guir.

SERESSOU. — Vaste plateau entre la chaîne du Ouarensenis et celle du Djebel-Amour.

SÉTIF (en arabe *Staïf*). — L'antique *Sitifis*. Ville à trente lieues à l'ouest de Constantine.

SICCA-VENERIA (en arabe *Chikka-Benarïa*). — Localité nommée maintenant El-Kef.

SIDJILMASSA. — Grande oasis au sud du Mag'reb extrême, appelée maintenant Tafilala.

SIG. — Rivière et plaine de la province d'Oran, contiguës au bassin de l'Habra.

SIRAT. — Plaine ondulée sur la rive droite de l'Habra.

SORT. — Ville située au fond du littoral de la Grande-Syrte.

SOUÇA. — L'antique *Hadrumetum*. Port du littoral oriental de la Tunisie.

SOUDAN (ou *Blad-es-Soudane*). — Le pays des nègres, au midi du Grand-Désert.

SOUMAM. — V. *Ouad-Sahel*.

SOUR-EL-ROZLANE. — L'antique *Auzia*. Actuellement Aumale, au sud-est d'Alger.

SOUS. — Province du Mag'reb extrême, comprise entre les dernières chaînes de l'Atlas, l'Ouad-Derâa et l'Océan. Elle était divisée en *Sous-el-Adna* (antérieur) et *Sous-el-Akça* (ultérieur).

SUFFETULA (en arabe *Sbaïtla*). — Ville au sud-ouest de Kaïrouane.

SYRTES (GRANDE ET PETITE). — Golfes sur le littoral syrtique, le premier directement à l'ouest de la Kyrénaïque et le second au midi de la Tunisie.

TADJERA (DJEBEL). — Montagne voisine de Kabès.

TAFILALA. — V. *Sidjilmassa*.

TAFNA. — Rivière prenant sa source au midi de Tlemcen.

TAMZEZDEKT. — Montagne fortifiée au sud d'Oudjda. Le même nom a été donné à un fort construit par les Zïanites à Tiklat.

TANGER (en arabe *Tandja*). — L'antique *Tingis*. Ville à l'extrémité occidentale de la pointe du détroit de Gibraltar.

TAOURIRT-SUR-LE-ZA. — Localité à l'est de la Moulouïa.

TAROUDANT. — Province méridionale du Mag'reb extrême, à l'ouest du Sous.

TAOUR'ZOUT. — V. *Kalâa-t-Ibn-Slama*.

TAZA (ou *Tèza*). — Ville du Mag'reb extrême, à une journée à l'est de la Moulouïa, sur la route de Fès.

TEBESSA. — L'antique *Theveste*. Ville située à l'est de Constantine, près de la frontière tunisienne.

TEDLA. — Localité et province du Mag'reb extrême, sur le cours supérieur de l'Oum-Rebïa.

TEHOUDA. — Oasis à quelques lieues à l'est de Biskra.

TEL. — Partie riche et fertile de l'Afrique septentrionale, située entre le littoral et les Hauts-Plateaux.

TEMESNA. — Vaste plaine du Mag'reb extrême, située entre le Bou-Regreg, l'Oum-Rebïa et l'Océan.

TENÈS (en arabe *Tens*). — L'antique *Kartenna*. Port situé entre Cherchel et Mostaganem.

TENNOUNA. — Oasis du Zab.

TETOUAN (*Titaouïne* en berbère). — Ville du Mag'reb extrême, sur le détroit.

TIARET (ou mieux *Tiharet*). — Il existe deux villes de ce nom, près du mont Guezoul et des sources de la Mina ; la plus ancienne porte aussi le nom de *Takdemt*.

TIFECHE. — L'antique *Tipasa-de-l'Est*. A vingt lieues au sud de Bône.

TIGOURARINE. — Oasis du Désert, au nord du Touat.

TIDJIST. — Ville antique (*Tigisis*). Au midi de Constantine.

TIKLAT. — Poste à une journée de marche de Bougie, sur l'Ouad-Sahel.

TITERI. — Montagne et province au sud d'Alger.

TLEMCEN. — L'antique *Pomaria*. Ville située près des sources de la Tafna, dans la partie occidentale de la province d'Oran.

TOBNA. — L'antique *Tubuna*. Ville située dans la partie orientale du Hodna.

TOLGA. — Oasis du Zab, à l'ouest de Biskra.

TOUAT. — Région d'oasis dans le Sah'ara, au midi de la province d'Oran.

TOUGGOURT. — Chef-lieu des oasis de l'Ouad-Rir'.

TOUZER. — Ville du Djerid tunisien.

TRIPOLI (en arabe *Trablès*). — Capitale de la Tripolitaine, sur le littoral de cette province.

TRIPOLITAINE. — Contrée limitée par la Kyrénaïque à l'est, la Tunisie à l'ouest et le Désert au sud. Le Fezzane en fait partie.

TUNIS. — L'antique *Tunes*. Chef-lieu de la Tunisie, au nord de cette province, près de Karthage.

TUNISIE. — Contrée bornée à l'est par la Méditerranée et la Tripolitaine, à l'ouest par l'Ouad-Medjerda et au sud par le Désert.

UTIQUE. — Ville antique sur le littoral nord de la Tunisie.

YAKOUTA. — Forteresse à l'embouchure de l'Ouad-Sahel.

YOL. — Nom phénicien de Cherchel.

ZA. — Rivière formant la branche orientale de la Moulouïa.

ZAB. — Région d'oasis située au midi de l'Aourès ; il est divisé en *occidental* (*rar'bi*), *oriental* (*cherki*), etc., d'où sa forme plurielle *Zibane*. Le *Hod'na* et le *Bellezma* furent compris dans le Zab.

ZAR'OUANE (DJEBEL). — Montagne voisine de Tunis.

ZEFFOUN. — Petit port à l'est de Dellis.

ZERAÏA. — Ville du Hod'na oriental, sur l'emplacement d'une cité romaine de ce nom.

ZEUGITANE. — Nom donné par les Romains à l'Afrique propre ou Tunisie actuelle.

ZOUÏLA. — Faubourg d'El-Mehdïa, en Tunisie.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS.

TABLE ANALYTIQUE

DES CHAPITRES.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPRIMÉS.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

Pages.

Description et limites 11
Situation géographique 12
Montagnes 13
Zônes : le Tel, les Hauts-Plateaux, le Désert 14
Système des eaux 16
Rivières du versant méditerranéen 16
Rivières du versant océanien 18
Rivières du versant intérieur 18
Lacs 19
Divisions adoptées par les Arabes :
Ifrikïa 19
Mag'reb-el-Aouçot 20
Mag'reb-el-Akça 20
Sah'ara 20

CHAPITRE II.

Colonies phéniciennes en Afrique 21
Premières notions des Grecs sur la Libye 23
Hérodote 24
Première guerre punique 24
Divisions géographiques adoptées par les Romains 25
Deuxième et troisième guerres puniques 26

Pages.

Usurpation de Jugurtha 28
Juba l'Ancien 29
La Numidie, puis la Mauritanie césarienne provinces romaines. 29
Révolte des Gétules 30
Expédition de Balbus en Phazanie..... 30
Nouvelles révoltes..... 31
La Mauritanie tingitane province romaine 31
Nouvelles divisions géographiques..... 31
Colonisation romaine 32
Révoltes des Indigènes 32
Expédition de Maximien Hercule ; ses suites..... 33
Les Donatistes 33
Révolte de Firmus 33
Révolte de Gildon..... 34
Anarchie générale 35
Les Vandales s'établissent en Afriqne..... 35
Victoires de Bélisaire 36
Restauration byzantine..... 37
Révoltes des Indigènes..... 38
Situation de l'Afriqne au commencement du VIIe siècle 39

CHAPITRE III.

Le peuple aborigène de l'Afrique reçoit le nom générique de Berbère..... 41
Mœurs, coutumes et langage des Berbères 42
Divisions adoptées par les auteurs arabes 43
Classification nouvelle..... 44
Subdivisions de ces groupes :
Race de Loua..... 44
Race sanhaga..... 45
Race zenète..... 45
Position de ces tribus par province..... 46
1° Barka et Tripolitaine..... 46
2° Ifrikïa proprement dite..... 47
3° Ifrikïa occidentale 47
4° Mag'reb central..... 47
5° Mag'reb extrême..... 48
6° Sah'ara..... 49

CHAPITRE IV.

Premières incursions des Arabes en Afrique 51
Conquête de la Tripolitaine..... 52

Pages.

Chute du patrice Grégoire..... 54
Les Arabes retournent en Orient 55
Expédition de Moaouïa ben Hodeidj ; défaite des Grecs..... 56
Okba ben Nafa est nommé gouverneur de l'Ifrikïa..... 57
Première révolte berbère..... 57
Expédition d'Okba dans le Mag'reb extrême 58
Massacre des Arabes à Tehouda..... 59
Révolte des Berbères 59
Koceïla fonde le premier empire berbère 60
Zoheïr ben Kaïs rétablit l'autorité arabe..... 60
Nouvelle révolte des Berbères..... 60
La Kahéna 61
Haçane ben Nomane marche sur l'Afrique..... 61
Victoires de la Kahéna 62
Retour de Hassane..... 62
Chute de la Kahéna 63
Mouça ben Noceïr achève la conquête de l'Afrique septentrionale..... 64

CHAPITRE V.

Situation de la Berbérie et de l'Espagne..... 67
Expédition de Tarek en Espagne 68
Défaite des Wisigoths..... 69
Conquête de l'Espagne par Mouça ben Noceïr..... 69
Le kharedjisme s'introduit en Afrique 71
Révolte des Berbères dans le Mag'reb 71
Défaite des Arabes 72
La révolte gagne l'Ifrïkia 72
Luttes entre les kharedjites et les armées arabes..... 72
L'invasion musulmane en Europe est arrêtée..... 72
Anarchie générale..... 73
Abd er Rahmane fonde la dynastie oméïade d'Espagne..... 77
Ibn Achath rétablit l'autorité arabe en Ifrikïa..... 78
Révoltes de la milice syrienne 80
Nouvelle révolte des kharedjites..... 81
Ibn Hatem dompte les kharedjites et rétablit l'autorité arabe en Ifrikïa..... 83
Fondation de l'empire edricide 83
Le Mag'reb extrême est totalement perdu pour le khalifat... 84
Anarchie en Ifrikïa 85
Ibrahim ben El Ar'leb rétablit la paix et fonde la dynastie des gouverneurs ar'lebites..... 86

CHAPITRE VI.

Pages.

Gouvernement d'Ibrahim ben El Ar'leb 87
Edris II étend son autorité sur le Mag'reb..... 88
Evènements d'Ifrikïa 89
Conquête de la Sicile 90
Mort d'Edris II ; partage de son empire..... 90
Gouvernement de l'ar'lebite Ibrahim ; ses succès sur les Chrétiens 91
La secte chiaïte s'introduit en Afrique..... 92
Notice sur cette secte..... 92
Abou Abd Allah, le chiaïte, s'établit chez les Ketama..... 94
Excès d'Ibrahim en Ifrikïa ; il est destitué..... 95
Succès d'Abou Abd Allah..... 96
Mort d'Ibrahim..... 97
Obeïd Allah, le *mehdi*, arrive en Afrique..... 97
Gouvernement de Ziadet Allah, l'ar'lebite..... 98
Abou Abd Allah s'empare d'une partie de la province de Constantine..... 99
Il marche sur Kaïronane et est repoussé par les ar'lebites... 99
Nouveaux succès des chiaïtes ; ils envahissent la Tunisie... 100
Fuite de Ziadet Allah 101
Chute de l'autorité arabe en Afrique..... 103

CHAPITRE VII.

Abou Abd Allah va délivrer Obeïd Allah à Sidjilmassa..... 105
Obeïd Allah fonde la dynastie obeïdite ou fatemide..... 108
Il fait mettre à mort Abou Abd Allah 109
Il attaque infructueusement l'Egypte..... 110
Succès des armes obeïdites en Mag'reb..... 111
Mort d'Obeïd Allah ; règne d'El Kaïm 112
Révolte d'Abou Yezid, l'homme à l'âne..... 112
Il envahit la Tunisie et assiége en vain El-Mehdïa 113
Règne d'Ismaïl el Mansour..... 115
Chute d'Abou Yezid 115
Le Mag'reb reconnaît la suzeraineté des Oméïades 116
Règne d'El Mo'az 116
Djouher rétablit l'autorité fatemide en Mag'reb 117
Conquête de l'Egypte et de la Syrie par les Fatemides..... 117
Nouvelle révolte en Mag'reb ; prépondérance des Mag'raoua.. 119
El Kaïm transporte le gouvernement fatemide en Egypte.... 120
Il laisse comme son représentant en Ifrikïa le ziride Bologguine..... 120
Les Oméïades rétablissent leur autorité en Mag'reb..... 121

Pages.

Mort de Bologguine..... 121
Révolte des Mag'raoua..... 123
Les Beni-Khazroun s'établissent à Tripoli..... 124
Le ziride H'ammad se déclare indépendant à la Kalâa..... 125
Luttes entre les princes zirides..... 125
Le ziride El Mo'az répudie la suzeraineté fatemide et se déclare vassal des Abbacides..... 128

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

Dynasties se partageant l'autorité sur les Berbères..... 133
Situation politique du pays..... 134
Position des tribus berbères :
Tripolitaine..... 135
Tunisie..... 136
Province de Constantine..... 136
Province d'Alger..... 136
Province d'Oran..... 136
Ligne des Hauts-Plateaux..... 137
Mag'reb extrême..... 138
Sah'ara..... 138

CHAPITRE II.

Origine et situation primitive des tribus de Hilal et de Soléïm. 139
Le kalife fatemide les transporte en Egypte..... 140
Leur situation précaire dans ce pays..... 141
Principales divisions des tribus arabes qui passèrent en Afrique. 141
Discussion des opinions émises sur le nombre de ces Arabes.. 141
Nouvelle hypothèse à ce sujet..... 142
Subdivisions des tribus Arabes :
1° Hilal-ben-Amer, formant :
1° Athbedj..... 144
2° Djochem..... 144
3° Riah'..... 145
4° Zor'ba..... 145
5° Makil et 'Adi..... 146
2° Soléïm-ben-Mansour..... 147
3° Et tribus diverses..... 148

CHAPITRE III.

Pages.

Le kalife El Mostancer lance les Arabes sur l'Ifrikïa en leur concédant le pays à conquérir..... 149
Les Hilaliens envahissent la Tripolitaine..... 152
Le ziride El Mo'az ouvre la Tunisie aux Arabes..... 152
Les Soléïm s'établissent en Tripolitaine..... 153
Les Makil et Athbedj pénètreut dans le sud de la province de Constantine..... 153
Bataille de Haïderane ; victoire des Arabes..... 154
Conquête de la Tunisie par les Riah' et Djochem..... 156
Premier partage opéré entre les Arabes..... 156
Fondation de la secte almoravide chez les Sanhadja-au-Litham ; ses succès dans l'ouest..... 157
Expédition du hammadite Bologguine en Mag'reb..... 158
Les Zenètes des Hauts-Plateaux luttent contre l'invasion arabe..... 159
Guerres entre les Arabes, soutenus par les princes berbères. 159
Le hammadite En Nâcer combat les envahisseurs arabes... 160
Les Zor'ba, expulsés de la Tunisie par les Riah', font irruption dans le Hod'na..... 161
Les Athbedj se fixent dans la province de Constantine..... 162
Les Makil s'avancent vers l'ouest..... 163
En Nâcer fonde Bougie et y transporte son gouvernement... 163
Youçof ben Tachefine, chef des Almoravides, conquiert le Mag'reb et l'Espagne..... 164
L'invasion arabe est arrêtée..... 165

CHAPITRE IV.

Situation des tribus arabes et berbères vers 1100..... 168
Apogée de l'empire almoravide..... 169
Le hammadite El Mansour, soutenu par les Arabes, marche contre Tlemcen..... 171
Les princes normands arrachent la Sicile aux Musulmans... 172
Fondation de la secte almohâde..... 173
Victoires d'Abd el Moumene, chef des Almohâdes..... 173
Il renverse la dynastie almoravide et fonde l'empire almohâde. 174
Anarchie en Ifrikïa..... 174
Les Normands s'établissent sur le littoral de l'Ifrikïa..... 174
Conquête de la province de Constantine par Abd el Moumene. 175
Défaite des Arabes près de Sétif..... 177
Soumission des Arabes aux Almohâdes..... 177
Conquête de l'Ifrikïa par Abd el Moumene..... 178
Apogée de la puissance almohâde..... 179

Pages.

Premier échec des Almohâdes en Espagne..... 181
Révolte d'Ali ben R'ania 181
Les Almohâdes le repoussent dans le sud..... 184
Ibn R'anïa est soutenu par les Arabes Riah', Djochem et Soléïm..... 184
Il s'empare de Tripoli..... 185
Le kalife El Mansour défait Ibn R'anïa et les Arabes..... 187
Il transporte en Mag'reb les Riah' et Djochem..... 188
Les Soléïm les remplacent en Tunisie 189
Yahïa ben R'anïa suscite une nouvelle révolte des Arabes en Ifrikïa 189
Il s'empare de Tunis..... 193
Ses excès en Ifrikïa 193
Le kalife En Nàcer rétablit son autorité dans l'est 194
Les Riah' sont expulsés de la Tunisie..... 194
Abou Moh'ammed ben Abou Hafs, gouverneur de l'Ifrikïa, établit les Mirdas et les Allak en Tunisie 197
Ses succès contre Ibn R'anïa et les Arabes..... 198
Les Zenètes Ouacine s'avancent dans le Mag'reb et sont remplacés par les Arabes..... 200
Nouvelles incursions d'Ibn R'anïa 202
Déclin de la dynastie almohâde 203
Abou Zakarïa fonde à Tunis l'empire hafside..... 206
Les Abd-el-Ouad s'établissent à Tlemcen et les Beni-Merine à Fès..... 207
Mouvements importants des Arabes dans le Mag'reb central et dans le sud..... 208
Yar'moracene fonde la dynastie abd-el-ouadite à Tlemcen .. 210
Abou Zakarïa marche contre les Abd-el-Ouadites et établit son autorité sur le Mag'reb central..... 210
Expédition désastreuse du kalife almohâde Es Saïd contre Tlemcen..... 212
Les Merinides fondent leur empire à Fès..... 214
Leurs guerres contre les Almohâdes..... 214
Chute de la dynastie almohâde, remplacée en Mag'reb par celle des Merinides..... 217
Luttes du kalife hafside El Mostancer contre les Arabes.... 218

CHAPITRE V.

Situation du pays en 1269..... 223
Position des tribus arabes :
Tribus soléïmides..... 224
Tribus athbedj..... 224
Tribus daouaouïda..... 225

Pages

Tribus de Zor'ba (1er groupe) 225
Tribus de Thâaleba..... 226
Tribus de Zor'ba (2e groupe)..... 226
Tribus de Makil..... 226
Tribus de Djochem et Riah' 227
Conditions des Arabes vis-à-vis des Berbères : droits de *djebaïa*, *khefara* et *r'erara* 227
Situation des tribus berbères :
Tripolitaine et Tunisie 228
Province de Constantine..... 228
Province d'Alger..... 229
Province d'Oran 229
Mag'reb..... 229
Sah'ara 229
Dynasties régnant sur le pays :
1° Hafsïdes..... 230
2° Abd-el-Ouadites ou Zïanites 230
3° Merinides..... 230
Tribus indépendantes 231

CHAPITRE VI.

Expédition de saint Louis contre Tunis..... 234
Succès des Merinides sur les Abd-el-Ouadites 235
Etat de l'Espagne musulmane ; les Merinides y interviennent. 237
Guerres entre les Abd-el-Ouadites, alliés du prince de Grenade, et les Merinides 238
Evènements d'Ifrikïa ; révolte d'Ibn Abou Omara 239
Il s'empare du trône hafside..... 240
Chute d'Ibn Abou Omara..... 241
Règne du hafside El Mostancer II 241
Yar'moracene étend son autorité vers l'est..... 242
Il établit au sud de Tlemcen les 'Amer, Hameïane et Mehaïa. 242
Il concède aux Souéïd les terres de l'est de la province d'Oran. 242
Mouvements opérés par les Toudjine, Attaf et Thâaleba.... 243
Mort de Yarmoracene..... 243
Le hafside Abou Zakarïa s'empare de la province de Constantine et règne indépendant à Bougie..... 243
Expédition des Zïanites dans l'est..... 244
Rupture entre les Merinides et les Zïanites..... 246
Les Merinides attaquent sans succès Tlemcen..... 246
Expédition du zïanite Othmane dans le Mag'reb central..... 247
Il établit les Hocéïne dans le Titeri 247
Grand siége de Tlemcen par le merinide Abou Yakoub..... 248
Expédition des merinides dans le Mag'reb central..... 248

Pages

Suite du siége de Tlemcen 249
Révolte des Mag'raoua du Chelif 250
Mort d'Abou Yakoub ; les Merinides lèvent le siège de Tlemcen 250
Révolte du sonnite Sàada dans le Zab..... 252
Révolte des Kaoub et Debbab en Tunisie..... 253
Luttes entre les princes hafsides 253
Evènements du Mag'reb 254
Mouvements des populations de la Mitidja..... 255
Expédition des Zïanites contre Bougie 255
Rupture entre les Zïanites et les Merinides 256
Nouvelles expéditions des Zïanites dans l'est..... 256
Le hafside Abou Yahïa s'empare de Tunis et rétablit l'unité de l'empire hafside 258
Expédition du zïanite Abou Tachefine dans le Mag'reb central. 260
Révoltes des Kaoub en Tunisie..... 260
Campagnes des Zïanites dans la province de Constantine.... 261
Ils s'emparent de Tunis 264
Diversion des Merinides 265
Abou Tachefine entreprend le siége de Bougie..... 265
Guerres entre les Merinides et les Zïanites 265
Le merinide Abou l' Hacene vient mettre le siége devant Tlemcen 266
Conquête du Mag'reb central par les Merinides 267
Chute de Tlemcen et de la dynastie zïanite 267

CHAPITRE VII.

Echec des Merinides en Espagne..... 270
Evènements d'Ifrikïa ; usurpation d'Abou Hafs Omar..... 270
Le kalife merinide Abou l' Hacene conquiert l'Ifrikïa et réunit sous son autorité toute l'Afrique septentrionale..... 271
Révolte des Arabes en Tunisie..... 273
Défaite d'Abou l' Hacene à Kaïrouane..... 274
Démembrement de son empire 275
Abou Eïnane, fils d'Abou l' Hacene, s'empare du trône de Fès. 275
Restauration de la dynastie zïanite..... 276
Anarchie dans le Mag'reb central..... 277
Abou l' Hacene lance son fils En Nacer avec les Arabes contre le Mag'reb..... 277
Défaite d'En Nacer par les troupes merinides et zïanites confédérées..... 278
Abou l' Hacene abandonne Tunis..... 279
Il marche sur le Mag'reb ; sa défaite au Chedïoua..... 279
Luttes entre Abou l' Hacene et son fils Abou Eïnane..... 280
Anarchie générale en Ifrikïa 280

Pages.

Abou Eïnane, resté seul kalife merinide, attaque les Zïanites. 281
Il s'empare de Tlemcen et renverse le trône zïanite..... 282
Expéditions des Merinides contre l'Ifrikïa..... 283
Abou Eïnane est abandonné par ses troupes près de Constantine..... 284
Mort d'Abou Eïnane ; minorité d'Abou Saïd..... 285
Le zïanite Abou H'ammou II relève à Tlemcen le trône de sa dynastie..... 286
Anarchie en Mag'reb..... 286
Abou H'ammou II s'entoure des Doui-Obeïd-Allah..... 286
Luttes entre les Merinides et les Zïanites..... 287
Expéditions d'Abou H'ammou II dans le Mag'reb central... 288
Guerre entre Abou H'ammou II et le hafside Abou l'Abbas.. 290
Désastre d'Abou H'ammou II devant Bougie..... 291
Luttes d'Abou H'ammou II contre le prétendaut Abou Zïane. 292
Abou l' Abbas s'empare de Tunis et rétablit l'autorité de l'empire hafside..... 293
Abd-el-Aziz, kalife merinide, s'empare de Tlemcen..... 294
Les Merinides rejettent Abou H'ammou II dans le Désert... 295
Révoltes contre l'autorité merinide..... 295
Mort de Abd-el-'Aziz..... 296
Les Merinides rentrent en Mag'reb..... 296
Abou H'ammou II reprend possession de Tlemcen..... 297
Il rétablit son autorité sur le Mag'reb central et écrase les Thâaleba..... 297
Guerres entre les princes merinides..... 298
Abou H'ammou II envahit le Mag'reb..... 298
Les Merinides le repoussent et s'emparent de Tlemcen..... 302
Abou H'ammou II, rentré en possession de Tlemcen, est détrôné par son fils Abou Tachefine..... 303
Luttes entre Abou Tachefine, ses frères et son père..... 304
Abou Tachefine, soutenu par les Merinides, marche sur Tlemcen..... 306
Défaite et mort d'Abou H'ammou II..... 306
Abou Tachefine règne sous la suzeraineté merinide..... 307
Le hafside Abou l' Abbas établit fermement son autorité en Ifrikïa et dompte les Arabes..... 307
Evènements de la fin du XIVe siècle..... 309

CHAPITRE VIII.

Condition des Arabes en Afrique au XVe siècle..... 313
Droits que les Arabes se sont arrogés..... 314
Insolence des Oulad-Bellil en Tunisie..... 315
Les légistes musulmans les déclarent hors la loi ; citations d'El Kaïrouani à ce sujet..... 316

Pages.

Assimilation des Berbères avec les Arabes dans les points de contact..... 317
Ils forment de nouvelles tribus et changent de noms..... 318
Influence des *marabouts* de l'ouest..... 319
Tableaux indiquant la position des tribus arabes :
1° Soléïm-ben-Mansour..... 321
2° Athbedj..... 322
3° Riah'..... 323
4° Zor'ba..... 323
5° Makil..... 325
6° Djochem..... 325

CHAPITRE IX.

Les Zïanites s'affranchissent de la souveraineté merinide... 328
Conquête du Mag'reb par le zïanite Abd el Malek..... 328
Les Portugais s'emparent de Ceuta..... 329
Le hafside Abou Farès s'empare de Tlemcen et reçoit la soumission des Merinides..... 329
Suprématie des Hafsides..... 330
Luttes entre les princes zïanites..... 331
Echec des Portugais devant Tanger..... 333
Révolte des Arabes en Tunisie..... 333
El Metaoukkel rétablit l'unité de l'empire zïanite..... 334
Conquêtes des Portugais dans le Mag'reb..... 335
Etat de l'Afrique vers la fin du XVe siècle..... 335
Conquêtes des Espagnols en Afrique..... 336
Les Portugais sont maîtres du littoral de l'Océan..... 338
Barberousse s'empare d'Alger et s'y déclare indépendant.... 339
Défaite et mort de Barberousse..... 340
Kheïr ed Dine fait hommage du royaume d'Alger à la Porte. 341
Soutenu par les Turcs, il affermit son autorité..... 341
Fondation de l'empire des Cherifs dans le sud du Mag'reb.. 342
Les Turcs s'emparent de Constantine et de Tunis..... 342
Conquête de Tunis par Charles-Quint..... 343
Echec de Charles-Quint devant Alger..... 344
Chute de la dynastie merinide, remplacée par celle des cherifs sâadiens..... 344
Expulsion des Portugais du Mag'reb..... 344
Luttes entre les Turcs et les cherifs sâadiens..... 345
Prise de Fès par les Turcs..... 345
Anarchie dans le Mag'reb..... 346
Le pacha Salah Raïs arrache Bougie aux Espagnols..... 346
Guerres entre les Turcs et les Espagnols..... 347
Les Turcs s'emparent de Bougie, qui est repris par les Espagnols..... 348

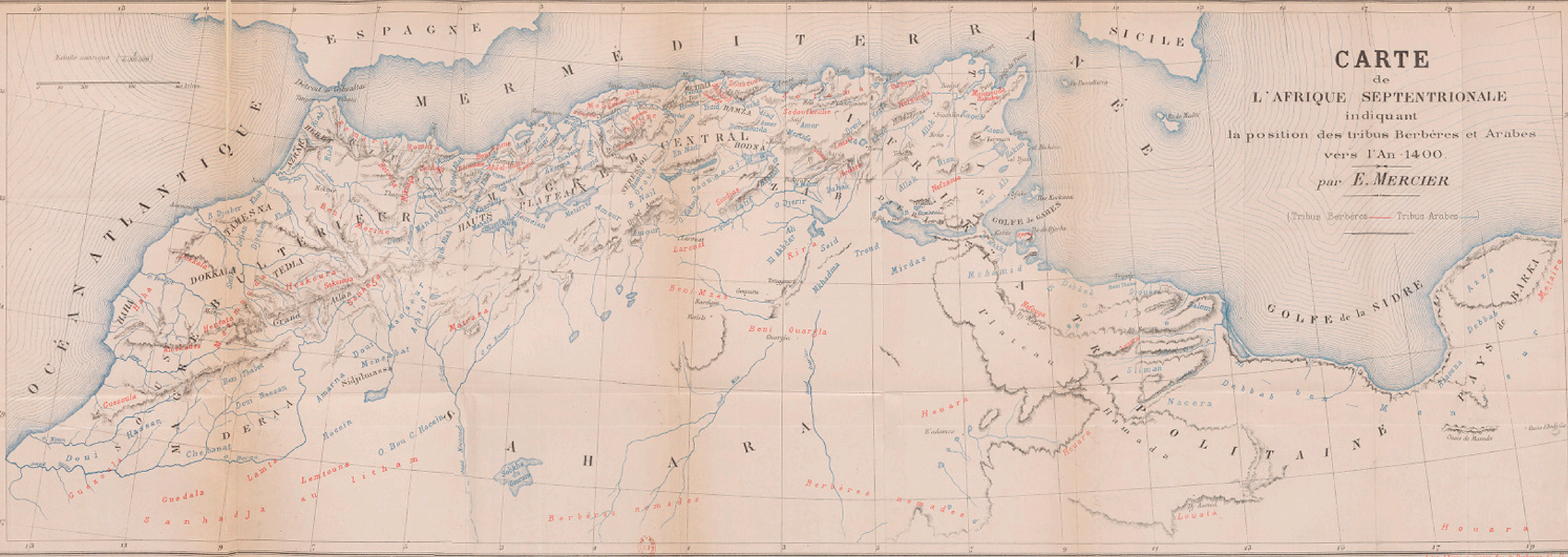
Pages.

Prise définitive de Tunis par les Turcs..... 349
Chute de la dynastie hafside..... 349
Défaite des Espagnols à El-Kçar-el-Kebir..... 350
La ville d'Oran reste seule en la possession de l'Espagne... 350
Système politique des Turcs en Afrique..... 351
Excès des corsaires barbaresques..... 352
Chute de la dynastie sâadienne au Maroc, remplacée par celle des cherifs filalis..... 355
Les Espagnols perdent et reprennent Oran..... 355
Echec des Espagnols devant Alger; ils évacuent Oran..... 356
Bombardement d'Alger par les Anglais..... 357
Prise d'Alger par la France..... 357
Considérations sur la formation des tribus actuelles..... 358

ERRATA.

Page	11,	ligne	7,	au lieu de :	Aouçat,	lisez :	Aouçot.
—	23,	—	23,	—	marines,	—	marins.
—	51,	—	12,	—	Haçane,	—	Hassane.
—	67,	—	1,	—	CHAPITRE IV,	—	CHAPITRE V.
—	70,	—	6,	—	mtroépoles,	—	métropoles.
—	143,	—	15,	—	recherche,	—	recherches.
—	258,	—	4,	—	biensôt,	—	bientôt.
—	327,	—	27,	—	Bougie,	—	Tunis.
—	359,	—	2,	—	ennemis,	—	ennemies.

CARTE
de
L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE
indiquant
la position des tribus Berbères
vers l'An 1050.
par E. MERCIER
(Tribus Berbères)
ESPAGNE
MER MÉDITERRANÉE
SICILE
OCÉAN ATLANTIQUE
MAGREB CENTRAL
MAGREB BULTÉRIEUR
HAUTS PLATEAUX
SAHARA
TRIPOLITAINE
GOLFE de la SIDRE
GOLFE de GABES
PAYS de BARKA
Echelle métrique (Tribus)
Détroit de Gibraltar
Tanger
Tenis
Chenchel
Mezzia
Hamza
Hodna
Sebessou
Tamesna
Dokkala
Tedla
Haha
Grand Atlas
Sidjilmassa
Beni Ouadoudin
Lemtouna
Sanhadja
Mesoufa
Guedala
Houara
Plateau de Hamada
Nefouça
Zouara
Magraoua
Ile de Malte
Ile de Djerba
Ile Pantellaria
Chet Djerid
B. Mezab
B. Ouargla
B. Demmer
Oasis de Marada
Oasis d'Aujila
Louis Marle Éditeur à Constantine



Louis Marle, Éditeur, à Constantine.